Christophe Meunier

Échapper à la dictature réaliste

Légitimité logique et morale de 2 formes de fuite

Christophe Meunier, 2019
(Ambérieu Aout 1991 / Lagnieu Juillet 2005 / Marly Décembre 2013 / Lagnieu Janvier 2014, Septembre 2015, Février 2016, Avril 2017, 2018, 2019)

Page
Contre la Réalité (1993) …… 3
I. Libération rationnelle …… 6
II. Justifications morales …… 42
(Annexes) …… 71
Loin de la Réalité (2005) …… 106
I. Petite histoire du livre initial …… 107
II. Compléments au livre initial …… 109
(Nouvelles annexes) …… 112
Supplément (2013) …… 118
Complément (2014) ……121
Ajout (2015) ……122
Encore (2016) ……123
Enfin (2017) ……126

Le thème est la légitimité de l'introversion, avec démolition de toutes les prétendues évidences ou démonstrations opposées, ce qui peut intéresser les penseurs éclectiques et les courageux débusqueurs de scandales.

Sinon, il y a des anecdotes cocasses, comme la résolution de 3 paradoxes: l'oeuf-avant-la-poule-ou-après, les voyages-à-rebours-dans-le-temps, le misanthrope-amoureux...

« Emmanuel Rozenbladt »

Contre la Réalité

Légitimité de la fuite vers un monde intérieur

CONTRE LA RÉALITÉ, sommaire :

Page
Avant-propos …… 4
Introduction …….. 5
I. Libération rationnelle ……... 6
I.1) Déstabiliser le bon sens …… 6
I.2) Auto-destruction de l'intellect……... 19
I.3) Du néant au n'importe quoi …….. 32
II. Justifications morales …….…… 42
II.1) Relativiser la notion de mal …… 42
II.2) Face au jugement psychiatrique …… 51
II.3) Comment associer rêverie et virilité …… 62
Conclusion …… 69
Annexes ……..…… 71
1/ Éléments simples de réponse aux détracteurs …... 71
2/ Parabole du dialogue ordinaire …….. 73
3/ « Ne participe pas assez à la classe » …… 74
4/ L'humanité en diagrammes ……..…….. 77
5/ Évangile et logique : une leçon d'humilité ? …… 81
6/ Intuition contre prétention logique : 2 exemples …. 85
7/ Résumé à l'usage des scientifiques …… 91
8/ Dévoiement de la logique probabiliste …… 98
9/ La logique statistique, vaste supercherie …… 100
10/ Le paradoxe du « Messerschmitt plastique » …... 102
Bibliographie …… …… 105

S'opposant aux lieux communs sur la communication, cet essai vise à réhabiliter la sensibilité introvertie. Prenant la rêverie comme centre du monde, un esprit méthodique et triste démolit posément le reste de l'univers: crédibilité du réel, logique scientifique, humanisme...

Pareil reniement pourrait être effrayant, si un brin de romantisme ne venait garantir quiétude et gentillesse. Autrement.

L'auteur, après un Bac C mention très bien, a connu quelques difficultés psychiatriques.

Nos *yeux* se *renvoient la lumière*
Et la lumière le silence
A ne *plus* se *reconnaître*
A *survivre* à *l'absence*
(Paul Eluard, « L'amour la poésie »)

Avant-propos

L'objet de ce livre n'est pas à proprement parler un réquisitoire public contre le réalisme et l'action, mais plutôt une approche compréhensive à l'égard de l'attitude schizoïde de repli sur soi-même. Cette attitude est violemment combattue en Occident, et le phénomène révèle des dogmes méconnus, qui survivent intacts dans une société dont les intellectuels ont un peu vite diagnostiqué le « vide de valeurs» et l'agnosticisme désabusé. Il se trouve que certains regards portés sur le monde, avec cohérence et sans violence, sont dénoncés (et traités) comme déments ou criminels – alors que leur position évoque plutôt une forme d'hérésie. Ainsi, le scepticisme n'est pas jugé tolérable quand il conduit à mettre en doute la véracité de l'Histoire, la légitimité des « Droits de l'homme » ou la crédibilité de la démarche expérimentale (fondement de la médecine et de la connaissance scientifique) .

Ces « coupables » remises en cause découlent simplement, intuitivement, d'un abandon des prétentions à l'objectivité, et pourraient s'appuyer sur la philosophie si cette discipline n'avait été confisquée par des notables professoraux, eux-mêmes prétendant à un savoir, à une compétence faisant autorité. Les hautes sphères ont beau considérer que le reniement des certitudes enseignées constitue un égarement d'ignare, il n'est pas impossible que les humbles finissent par profiter du principe démocratique pour échapper à la dictature des élitistes donneurs de leçons. La tendance populaire actuelle, un individualisme croissant, pourrait ainsi aboutir sans réserve à un égocentrisme absolu de la part de chacun. Que l'on voit en cela une salutaire libération ou un grave danger, il peut s'avérer utile d'examiner les fondements et conséquences d'un égocentrisme précurseur et harmonieux, celui des introvertis « gentils ».

L'attitude de rejet vis-à-vis du réel n'est pas qu'une originalité révélatrice ou qu'un simple jalon pour la réflexion,

elle peut également constituer une source d'espoir pour certains adolescents suicidaires. Le fait que des vies humaines soient éventuellement sauvables par ce biais devrait suffire à susciter une lecture tolérante.

Ces justifications préalables n'ont pour but que de présenter les débats ultérieurs comme compatibles avec le sacro-saint système de valeurs commun. Ce n'est pas précisément le sens de ce livre, mais pareille étape semblait nécessaire pour basculer, sans rencontrer de veto immédiat, vers une réflexion individuelle candide libérant des certitudes exigées.

Introduction

Les philosophes ont coutume de se gausser de la naïveté populaire, pataugeant dans la réalité sans le moindre recul. Inversement, les scientifiques sont frappés de voir le public refuser la réalité (ou plus exactement : ses lois incontournables) et se repaître de balivernes.

Cependant, un véritable débat, « pour ou contre la Réalité », reste à entamer. Les philosophes, sauf exception, ne renoncent en effet nullement à leurs privilèges de notables quand ils prétendent se détacher des préoccupations matérielles ; le grand public quant à lui consacre la majeure partie de son énergie à résoudre les problèmes pratiques ou relationnels qui conditionnent son confort ou sa survie. Même les drogués vont chercher dans le monde extérieur les moyens, pécuniaires et chimiques, de s'en détourner. Enfin, les personnes qui déforment les faits pour les rendre conformes à leur idéologie investissent en un sens leur intelligence dans une lecture complexe de la réalité. A quelques nuances près, le jugement unanime semble donc être « pour la réalité ». Le fait que le choix « contre » ait été classifié comme maladie mentale étouffe injustement la discussion, celle-ci pouvant s'avérer d'un grand intérêt. Quel intérêt ? Pourquoi en débattre ? Qui est concerné ? Nous essayons ci-dessous de donner quelques indications préliminaires.

a) Un raccourci pour vivre heureux

Le monde vécu semble marqué par une constante : la douleur. Blessure physique, famine, violence, humiliation, idéaux brisés... Même les personnes pleines d'entrain sont culpabilisées de voir autrui souffrir. L'action humanitaire s'épuisant sans grand succès face à l'ampleur de la tâche et aux résistances égoïstes, l'espoir d'un bonheur universel résiste difficilement au jugement lucide. Quant à la simple recherche d'un bonheur personnel, une déception sentimentale ou un deuil sont susceptibles de la stopper net et de conduire au désespoir.

Pour un agnostique défaitiste et déboussolé, certaines religions peuvent apporter de lumineux éléments de réflexion. La première idée, chrétienne, est l'existence possible d'un paradis miraculeux, *hors* de la réalité. La seconde, bouddhiste, consiste à observer que la douleur traduit la distance entre un bien-être *désiré* et le monde vécu. Le reste des doctrines en question est beaucoup moins attractif, demandant un sacrifice des désirs personnels pour trouver une communion euphorisante ou une quiétude absolue. Mais si l'on en reste aux deux éléments cités plus haut, un espoir fabuleux peut prendre corps : pour trouver le bonheur, il pourrait suffire de quitter la réalité et se retirer dans un monde pleinement en accord avec les désirs personnels. Un monde imaginaire, la rêverie.

Cette voie très simple rejoint l'intuition nébuleuse des personnes tendant à se recroqueviller face à l'adversité. Pareille attitude rencontre cependant des critiques graves : elle est déclarée suicidaire, pathologique, absurde, lâche, etc. Si ces accusations étaient levées – et l'objet du présent livre est de leur trouver une réponse – le bonheur absolu, rien de moins, pourrait s'avérer à portée de l'esprit.

b) Se convaincre d'un droit au repli

Pour résister aux argumentations et sermons condamnant une fuite systématique ou définitive vers la rêverie, il est utile de prendre conscience de la parenté entre l'extinction bouddhiste et une vie la tête dans le sable : toutes deux ont exclu l'importance suprême des événements faisant la réalité. Ce que les penseurs attitrés qualifieront hautainement d'impensable pourrait être simplement en désaccord avec la philosophie occidentale, et ce que les censeurs traiteront d'inhumain pourrait n'enfreindre que les dogmes judéo-chrétriens.

Si le détachement vis-à-vis du monde extérieur rappelle la voie bouddhiste, le fait de préserver les désirs personnels en écarte cependant totalement. Cette spécificité suscitera de violentes accusations d'égocentrisme. Suis-je cohérent en me considérant comme le centre du nouveau monde ? Et me choisir comme nouveau centre du monde n'est-il pas l'aveu d'un égoïsme immonde, un orgueil démesuré ?

Ces questions gênantes compromettent la tranquillité de l'évasion et suscitent un doute destructeur, empêchant l'esprit de se constituer une bulle protectrice. Aussi est-on conduit à réfléchir pour se permettre de rêver, ouvrir grand les yeux pour s'autoriser ensuite à baisser les paupières. Développer un système argumenté serait peut-être de peu d'intérêt, puisque ce sursaut discursif face à l'adversité n'est pas voué à la pérennité, mais constitue un rempart à laisser derrière soi, une position sur laquelle on ne veut de toute façon pas rester. Démolir la crédibilité des accusateurs s'intègre mieux dans un projet de libération graduelle, et c'est cette démarche négative qui sera suivie. Plutôt que de prouver la raison et la vertu de la fuite égocentrique, il s'agira de se convaincre que cette attitude n'est pas forcément un tort, en étayant l'idée qu'il n'y a pas là plus d'incohérence ou d'égoïsme qu'ailleurs.

Ceci détermine le plan de l'ouvrage, qui répond successivement aux questions « la raison impose-t-elle de rester fidèle au réel ? » et « le sens moral exclut-il fatalement l'égocentrisme ? ».

c) Dictature des extravertis

L'idée d'un bonheur intérieur ne rencontre qu'un obstacle a priori rédhibitoire : le goût pour la convivialité. Il s'agit là d'une question de sensibilité personnelle : certaines personnes semblent éprouver une franche aversion pour le silence et la paix solitaire, quand d'autres en font leur idéal. Sans prétendre avoir connaissance de la pensée intime d'autrui, un rêveur peu communicatif se voit amené à reconnaître l'existence d'attitudes en contradiction avec ses propres penchants. Il est ainsi frappant d'entendre bon nombre de gens se plaindre que la nuit, ils ne parviennent pas à dormir – ne ressentent-ils pas les heures d'insomnie, pendant lesquelles le monde extérieur se fait oublier et l'imagination s'envole librement, comme un avant-goût du Paradis ? Et pourquoi quittent-ils les murs protecteurs de leur domicile dès que des vacances les libèrent des contraintes sociales ? Pourquoi ne pas se promener dans sa tête ? Pourquoi rechercher le risque et affronter l'inconnu ?

Apparemment, il y a bien deux types distincts de sensibilité - ou deux extrêmes très éloignés sur un éventuel spectre continu. Défendre l'idée d'un bonheur par le repli n'est donc pas une invitation à un ersatz universel. Si les gens satisfaits ne sont évidemment pas à même de se sentir concernés, c'est aussi le cas pour les frustrés de joie sociale qui, faute de richesse intérieure, souffrent essentiellement d'ennui (ce qui est apparemment le cas de nombreux alcooliques, drogués ou casseurs).

Ces différences inter-individuelles n'expriment pas que les limites du débat, elles constituent aussi une de ses principales justifications. En effet, l'évolution des mœurs ayant amené le règne triomphant des jouisseurs exubérants et autres fêtards cyclothymiques, les jeunes introvertis sont jugés tristes, « coincés » ou amorphes, et ils sont pour cette raison secoués, entraînés, bousculés... La vie sociale peut ainsi devenir insupportable à leurs yeux, quand bien même ils auraient pu s'intégrer à un monde scolaire et professionnel où ils seraient passés inaperçus, où leur réserve aurait été respectée. Cette situation implique la pertinence d'un débat sur le droit au calme, mais – si l'on se sent peu enclin à brider les extravertis en liberté (que ce soit par esprit de tolérance ou par manque de goût pour les revendications) – on est conduit à se pencher plutôt sur le droit au repli.

Il y a cependant un problème : les universitaires comme les parlementaires, les ambitieux comme les contestataires, sont par principe des êtres tournés vers l'extérieur, avides de partager ou faire triompher leur opinion. C'est donc toute l'autorité sociale et intellectuelle qu'affronte une réflexion de sensibilité introvertie. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter les débats médiatisés portant sur la dépression ou le suicide des jeunes. Points de vue savants et populaires s'unissent pour claironner que le facteur primordial de la souffrance est la solitude, le silence. Et ceci fait évidemment l'unanimité absolue des intervenants, puisque les introvertis, ceux qui ressentent l'isolement comme une cloche-refuge et non une cloche-prison, fuient les assemblées et ont la pudeur de se détourner des micros... Un consensus établi entre orateurs volontaires ignore par principe l'avis des silencieux. De même, un sondage écarte d'emblée les personnes cloîtrées chez elles, sans téléphone et sans ouvrir leur porte. De tels mécanismes sont susceptibles de conduire à une illusion logique: l'idée selon laquelle il suffit d'écouter davantage pour connaître tous les avis se justifierait elle-même, au fur et à mesure que l'on entasserait les avis à ce sujet - les seuls avis exprimés étant par principe ceux des personnes loquaces. C'est dans le cadre fallacieux de cette auto-glorification de la communication que pérorent les intellectuels, que légifèrent les politiques.

Il est donc fatal que l'objet de ce livre soit en complète contradiction avec les idées établies, et le colossal enjeu dont il traite paraîtra incompréhensible aux critiques autorisés. Pourtant, réfléchir à l'existence des choses n'est pas toujours une stérile abstraction de beau parleur : s'investir dans la réalité fait l'objet d'un dogme méconnu, et parvenir à s'en défaire peut être une question de vie ou de mort.

I. LIBÉRATION RATIONNELLE

I.1 – Déstabiliser le bon sens

Le besoin de repli se heurte à l'intuition : comment rejeter la réalité quand la sagesse semble invariablement ramener « les pieds sur Terre » ? Il s'ensuit un débat tout d'abord candide, mettant en question le bon sens commun, les certitudes habituelles. A ce stade, il ne s'agit pas de développer ou affronter un système argumenté, mais de simplement faire le point, à partir des pensées qui se présentent.

A – Les rêves imbriqués, bombe cosmologique

a) *Réel, rêves, souvenirs*

• La notion de réalité n'a peut-être pas de sens intuitif vraiment clair. Pour prendre un exemple, des images hallucinatoires peuvent être décrites comme impressions réelles ou comme faits irréels, sans qu'il y ait incompatibilité. Ces difficultés d'étiquetage nominatif peuvent passionner le philosophe, mais pour le triste quidam se sentant « oppressé par la réalité », le problème est ailleurs : la différence majeure entre réel et irréel est le droit à la fuite. Il est admis, après coup, que l'on ait cherché par tous les moyens à se sortir d'un cauchemar imaginaire, tandis qu'est culpabilisée ou interdite la fuite vis-à-vis du réel. Le fait que ce veto soit rencontré, illusoirement, au sein même de certains rêves implique qu'il est parfois usurpé. *La question du droit à la fuite vers un autre monde devient alors synonyme de « suis-je en train de rêver ? »*.

• Est-on sûr de savoir à tout instant où l'on en est ? En première analyse, le réveil paraît une base solide ramenant

au réel, tandis que l'endormissement conduit ailleurs. Mais l'expérience indique que l'on perd souvent inconsciemment le contact avec le réel. La pensée somnolente n'a plus la lucidité nécessaire pour se situer. Quand on rêve, on ne se souvient généralement pas de s'être endormi, et les souvenirs peuvent remonter sans heurt à un réveil matinal, d'où la conclusion erronée que l'on vit le réel.

• Un réveil récent, clair et net, pourrait constituer une indication utile. De même, le sentiment de retrouver le monde tangible, qui a continué pendant que l'on était ailleurs, semblerait dénoter un retour au réel. Mais l'expérience de certains rêves, « imbriqués » les uns dans les autres, contredit cette prétendue évidence. On peut avoir le sentiment de sortir d'un rêve tout en n'émergeant que dans un autre (ou en y replongeant). Exemple : il est douze heures trente et tout le monde quitte l'hôpital ; dans ma main les petits doigts tièdes de ma copine, qui me murmure gentiment « je t'aime, Paul » ; mais je me réveille, le soleil se lève, je me secoue les idées : toute cette histoire était idiote, et je me suis toujours appelé Gérard, et ma copine n'est pas auprès de moi ; je me réveille (à nouveau ?), cette fois dans la faible lueur lunaire filtrant à travers les volets, et je dois convenir que je m'appelle en fait Untel, et donc que mon réveil précédent n'était qu'un rêve, lui aussi. La question se pose alors : mon nom est-il celui-là, finalement, et fait-il vraiment nuit, ai-je perdu ma copine ? Tout pourrait basculer, s'effacer instantanément, devant l'évidence d'avoir une fois de plus créé n'importe quoi.

• L'interrogation qui précède peut se poser maintenant, à froid, même si tous mes souvenirs me donnent l'impression nette de vivre la réalité. Je sais par expérience que l'on peut avoir un ensemble de souvenirs complètement erroné quand on vit un rêve, et pas seulement pour les points critiques de dernier réveil et dernier endormissement.

Prenons l'exemple d'un cauchemar pyrophobe : je viens de descendre l'escalier de l'immeuble en feu et cherche désespérément une issue quand je repense soudain à la piscine en sous-sol et me précipite vers la porte des caves. En fait le contenu de ce souvenir est purement imaginaire: il n'y a pas de piscine au sous-sol. De plus, il ne s'agit peut-être même pas du souvenir fidèle de faits vécus dans l'irréel. Au réveil, dans mon lit, je n'entrevois aucune image préalable le justifiant. Certes, je ne me souviens peut-être que de fragments du monde maintenant évaporé, ce rêve avait peut-être commencé par une baignade au sous-sol, je ne peux pas le savoir. Il demeure cependant possible que j'ai créé de toutes pièces une piscine salvatrice au moment où j'en éprouvais le besoin, en attribuant à tort cette vision à la mémoire. Quant au souvenir des instants passés dans la cage d'escalier, il est cohérent avec le reste, mais les faits qu'il dépeint ne sont pas pour autant réels.

Le caractère de souvenir, l'absence d'incohérence, peuvent donc n'être qu'illusions erronées. La référence au passé exprime un sentiment actuel de cohérence – sentiment purement relatif, précaire – et n'a rien à voir avec la scission entre réel et irréel. Entre l'étiquette « passé » accolée à une pensée et l'affirmation d'un « fait-qui-s'est-passé », il y a un pas arbitraire, n'excluant pas l'erreur.

b) *Malentendu sur autrui*

• La cohérence interne n'est pas le seul critère pour démarquer le « vécu en rêve » du « vécu en réalité » parmi les images ou sons qui me reviennent à l'esprit. D'autres personnes peuvent en effet se porter garantes du caractère extérieur des événements suspects. On retrouve cette idée dans certains propos quotidiens – exemple : « Nous étions dans le même autobus, quand le chauffeur a eu cette crise d'éternuements inextinguible, alors dites-moi si j'ai rêvé ».

• Hélas, ce raisonnement se base sur un malentendu. Il oublie de considérer le doute qui porte sur la personne à qui l'on s'adresse. Si je vous rêve, l'opinion fournie par votre image artificielle n'est pas une référence fiable.

Certes, un personnage imaginaire pourrait avoir raison en me déclarant que je rêve. Mais ce serait un tort d'en déduire qu'autrui, réel ou non, mérite une confiance aveugle. Au sein d'un rêve on peut m'assurer que je vis présentement le réel, tandis qu'un être véritablement pensant peut se moquer de moi en m'affirmant avec une apparente sincérité que nous sommes dans un de mes rêves.

• Il faut reconnaître que ces réflexions pourront paraître absurdes à un éventuel lecteur croyant que *les pronoms à la première personne* désignent l'auteur. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la question soulevée se pose impersonnellement à tout être pensant. Le lecteur sait pertinemment qu'il n'est pas le produit d'une imagination étrangère, mais il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas en position de savoir s'il a ou non inventé ce livre et son auteur.

Précisons cependant que le débat n'est pas universel : un bouddhiste ayant récusé la notion de moi personnel y échapperait, et un être sûr de ses jugements n'est pas obligé d'accorder un sens à la question.

• Il s'avère d'ailleurs qu'une personne à qui j'avoue « vous n'êtes peut-être qu'un personnage de mon rêve » réagit rarement par un sourire, en me retournant l'argument littéralement : « oui, *vous* n'êtes peut-être qu'un personnage de *mon* rêve ». Cela ne me renseignerait pas sur l'existence d'une pensée autonome chez cet individu, mais traduirait bien la nature du problème posé.

La réponse classique s'avère plus proche de ceci : « je vais te mettre mon poing sur le nez et tu vas bien voir si j'existe ou non ! » Est-ce ma douleur, la présence physique de mon interlocuteur ou sa désobéissance à ma volonté qui devrait me faire entendre raison ? Dans tous les cas, il s'agit d'un malentendu : le rêve pourrait tourner au cauchemar, simplement, sans que je sois plus renseigné. Rien n'exclut cette hypothèse. Un personnage qui s'élève au rang de désagrément ou de danger ne prouve pas qu'il ait raison, et il conforte même le besoin affectif de penser qu'il a tort – c'est-à-dire que je vais me réveiller dans un monde moins dur.

c) *Réfléchir*

Face à cette remise en question, le bon sens n'est pas sans défense. Les principaux contre-arguments portent sur l'irréversible, la nature de la mémoire et le contenu des rêves.

• Tout d'abord, il serait possible de prouver que certains souvenirs nous viennent assurément de rêves. Exemple : si je me rappelle avoir eu le bras gauche amputé alors que je constate maintenant que ce membre se trouve tout à fait normalement à sa place, je pourrais affirmer que l'état où j'ai vécu cette amputation était un rêve. En fait, il y a là une triple confusion :

- si je rêve actuellement, c'est peut-être dans le réel que j'ai été amputé ;
- la loi qui me dit qu'un bras gauche ne repousse jamais est peut-être erronée (d'une part les miracles pourraient exister, d'autre part, si je rêve, je pourrais conclure à une loi à partir de preuves fictives) ;
- si ce que je ressens comme souvenir est une invention présente, je n'ai peut-être jamais vécu d'amputation au présent – celle-ci ne renvoyant donc même pas à un monde précédent.

Bref, le sentiment d'avoir transgressé une loi physique, un irréversible, peut certes traduire la sortie d'un rêve (retour au réel ou accès à un nouveau rêve), mais le phénomène peut aussi intervenir au sortir du réel ou au sein d'un monde stable, réel ou rêve. Cette analyse a l'inconvénient de se baser sur des souvenirs suspects et une conception douteuse de ce qui est possible ou non en rêve ou en réalité, mais elle constitue un dénombrement d'éventualités en tout cas non absurdes, et la diversité de celles-ci suffit à exclure l'évidence a priori. La recette trouvée pour reconnaître un rêve passé est peut-être légitime, mais rien ne la prouve-t-elle.

• On pourrait rétorquer, si l'on en restait à une vision classique, que la mémoire fournit un reflet du réel plus qu'une invention. *D'où* tiendrais-je sinon les images qui me reviennent à l'esprit ? La référence au passé serait donc une base solide, non un facteur irrémédiablement soumis au doute.

Le caractère de souvenir et le témoignage d'autrui étant récusables (voir les points a et b ci-dessus), cet argument n'est valide que si l'on exclue de manière générale la possibilité d'une création de toutes pièces en affirmant par exemple impossible qu'un enfant du seizième siècle ait pu rêver de centrales nucléaires. Ce bon sens dénigrant le doute est abusif : jusqu'à preuve du contraire, je suis peut-être un enfant du seizième siècle rêvant à des objets délirants sans ressentir de trouble.

D'autre part, considérer que l'imagination se limite à un réagencement de faits réels est tout à fait contestable : sauf parti pris, il faut pour arriver à cette conclusion prendre pour base la crédibilité des souvenirs de réel et d'irréel, alors que ceux-ci peuvent parfaitement n'être que de simples créations présentes, fruits de mon imagination – l'étiquetage différentiel fourni par l'intuition conduirait dans ce cas à une erreur.

Il y a bien deux grandes voies plausibles d'interprétation du vécu présent : vie intérieure créatrice ou bien perception et reflets d'un monde objectif ; ni l'une ni l'autre n'est a priori absurde, illogique (de même que leur conjointe acceptation partielle – qui me laisse indécis), seule une prise de position catégorique et intolérante peut être solidement attaquée, et cela par une simple demande de preuves.

• Certains lieux communs suggèrent une solution beaucoup plus simple : je pourrais être certain que je ne rêve pas parce que je suis sensible à la douleur (le fameux « pincez-moi »), ou simplement parce qu'à l'intérieur d'un rêve, on ne se demande *jamais* si l'on rêve.

- L'absence de contre-exemple est cependant décrétée après un passage en revue des souvenirs qui n'est vraisemblablement pas exhaustif, ne serait-ce que sur un plan personnel : comment être sûr que je me souviens de tous mes rêves, et de la totalité de chacun ? Le problème est encore plus criant si l'existence de rêves chez autrui est envisagée. Comment affirmer qu'un être peu loquace et décédé avant ma naissance n'a pas vécu le contre-exemple fatidique ?
- De plus, mes souvenirs sont peut-être erronés – ce qui invalide la synthèse. Cela pourrait être le cas si j'étais actuellement en train de rêver, en me référant à des expériences imaginaires, comme cela a été vu précédemment. Il est aussi envisageable que je reconstruise inconsciemment les détails d'une image complètement floue.
- L'extrapolation hardie qui conduit du constat d'habitudes passées à une véritable loi n'est pas non plus légitime. Comment pourrait-on prouver (ou simplement : pourquoi devrait-on croire) l'impossibilité de contre-exemples présents et à venir?
- D'autre part, l'impossibilité de certains événements en rêve a été énoncée par autrui, sans confrontation avec mon expérience personnelle, laquelle peut contredire formellement cette loi. L'auteur, tout au moins, garde le souvenir d'atroces souffrances physiques vécues au cours de rêves. Après coup, la douleur n'apparaît pas avoir été réellement ressentie, mais sur le moment aucune espèce de différence n'apparaissait avec la « vraie » douleur, celle que je me procure maintenant en me mordant – cette dernière acquiert d'ailleurs exactement le même flou intangible une fois reléguée dans le domaine du souvenir.
- Se demander si l'on rêve n'est pas non plus spécifique au réel : la plupart des (souvenirs de) cauchemars comportent la prière incertaine d'un réveil immédiat, avant l'issue horrible.
- Dans les rêves, on trouve aussi bien des sentiments d'endormissement, de migraine, le stupide fait d'uriner, la peur d'événements à venir, le violent sursaut de surprise, le doute, l'image d'un miroir, des débats enrichissants ou déroutants, etc. L'argument de la pauvreté des rêves n'en est pas un.

• Savoir si je suis en train de rêver ou non n'est donc pas si simple. Les évidences immédiates se désagrègent à l'examen. Ceci conforterait l'espoir de démanteler les barreaux dont s'entoure un monde désagréable et jaloux.

L'incapacité de savoir quel type de monde je vis présentement semble écarter l'idée d'un esprit clair et lucide auquel me fier. Apparemment, je suis moi-même un mystère profond, impénétrable à mon propre raisonnement. L'introspection superficielle n'épuise cependant pas le débat, et il convient d'élargir la réflexion.

B – De l'égocentrisme enfantin aux sagesses interdites

a) *Découvrir la notion de réel*

• Certains souvenirs suggèrent qu'étant enfant, je ne faisais pas la différence entre rêves et réalité. Je ne croyais pas à l'existence d'un monde au-delà de mon regard et les événements ou les actes d'autrui ne paraissaient exprimer que méchanceté ou gentillesse à mon égard. Ecouter des enfants de l'entourage ou lire des ouvrages de psychologie conforte l'hypothèse de cet égocentrisme enfantin – sans en faire une vérité puisque, si je rêve, je peux créer inconsciemment souvenirs, observations et lectures.

En tout cas, l'exemple de l'enfant grandissant suggère que la confusion entre rêves et réalité puisse être surmontée. Cette évolution semble suivre l'émergence d'une idée abstraite : « une portion du monde vécu pourrait être indépendante de mon regard ». Cependant, pour détourner l'intuition naïve de l'égocentrisme, une simple supputation vague paraît insuffisante. Quels ont donc été les éléments décisifs de persuasion, maintenant perdus de vue ? Comment surmonter un égocentrisme sans faille, capable d' « expliquer» tout et n'importe quoi ?

• Tout d'abord, l'idée d'une relative autonomie du monde peut germer de l'expérience. Quand la fermeture d'une porte fait disparaître certains objets, ceux-ci ne se volatilisent pas vraiment : il s'avère qu'ils réapparaissent chaque fois que la porte s'ouvre à nouveau. L'univers n'apparaît donc pas comme une suite de surprises continuelles, mais comme un ensemble partiellement stable, et il s'avère finalement très efficace d'accorder confiance à la présence d'objets que je n'ai pas directement sous les yeux. Il n'y a pas besoin pour cela de réflexion abstraite, ni même d'une notion de « moi » : chercher un ours en peluche perdu traduit déjà une intuition réaliste. Et il est compréhensible que celle-ci ne soit pas spontanée – ce n'est qu'en accumulant les expériences, en forgeant peu à peu une capacité de synthèse vis-à-vis des souvenirs, que les régularités peuvent être décelées, exploitées.

Mais les phénomènes du rêve et du réveil devraient normalement abattre ces évidences naissantes : les rassurantes régularités sont contredites dans les cauchemars, et des sauts non maîtrisables (les réveils) font basculer d'un monde à un autre en infirmant toutes les prévisions.

Certes, le fait de retrouver au réveil un monde connu pourrait indiquer qu'il s'agit là d'une entité privilégiée. Mais si l'on a peur de refermer les yeux, d'éteindre la lumière, c'est que l'on pense être alors reconduit dans le monde précédent, celui du cauchemar (et ceci peut également s'appuyer sur l'expérience). Il n'y a donc pas un monde suivi s'opposant à des épisodes bizarres, mais un enchevêtrement de plusieurs mondes en pointillés. Et il n'y a aucune raison pour limiter la crédibilité, la « valeur », à un seul d'entre eux. Pour un enfant sauvage, un jeune Tarzan, il est difficile d'imaginer comment ce point de vue perplexe pourrait être outrepassé.

• La situation serait différente pour un couple de Tarzans jumeaux – situation fictive introduisant l'influence d'autrui sans l'autorité d'un parent ou d'un chef. Un langage primitif pourrait s'être formé à partir des cris de peur face à un tigre, ceux-ci étant interprétables comme signaux d'alarme ; trois cas pourraient alors être identifiés :

- *mes rêves* : je crie, l'autre ne bronche pas, et finalement le tigre a disparu ;
- *les rêves d'autrui* : il crie et je ne vois aucun tigre ;
- *les faits réels* : cri de l'un suivi du cri de l'autre et le tigre me poursuit.

Ce schéma volerait cependant lui aussi en éclats avec l'expérience du réveil : nous pourrions crier et fuir ensemble quand je me retrouve soudain seul, tout à fait ailleurs, et le tigre a disparu. La réaction d'autrui n'est donc pas un élément d'assurance, un gage d'efficacité prédictive. Le cas d'autrui ne réagissant pas à mon alerte et se faisant blesser par surprise conduirait à la même conclusion. Par ailleurs, quand je suis seul, les dangers ne seraient ni réels ni rêvés, et l'intérêt de la distinction paraît donc minime ou nul.

Bref, tenter d'ordonner les divers événements vécus ne semble pas suffire à trouver des indices excluant qu'intervienne incessamment un changement de monde. Il paraît donc contestable d'affirmer que l'intelligence est, spontanément ou au contact d'autrui, conduite à scinder l'expérience en une réalité crédible, stable, et une série de rêves incohérents. Rien ne semble en tout cas prouver cette hypothèse.

• Par contre, le schéma réaliste peut être imposé sans difficulté à un jeune enfant par un adulte généreux et apparemment tout-puissant. L'apprentissage peut reposer sur le principe éducatif – obtenir une récompense, éviter une punition – ou sur une franche complicité : l'enfant est lui-même demandeur d'idées protectrices, lui permettant de repousser les « monstres du noir ». Ainsi, l'acquisition de la notion de réel par les enfants ne prouve pas son caractère naturel.

Dans ces conditions, il est permis de se demander d'où vient cette notion. L'origine historique, précédant la transmission par l'éducation, pourrait être une réflexion de philosophe, un consensus social ou une révélation divine, finalement ceci n'a aucune importance. Comme l'idée religieuse d'une vie après la mort, le principe d'une réalité constituerait un simple postulat séduisant, présentable soit comme tel, soit comme une vérité indéniable, selon le contexte social.

L'idée selon laquelle les rêves, qui amènent d'insolubles contradictions entre individus, doivent être exclus pour qu'une vie sociale soit possible constitue une explication intéressante. Mais certaines tribus primitives ont été décrites comme prenant au sérieux leurs rêves et assumant la contradiction comme une donnée essentielle de l'univers ; ceci est en tout cas imaginable, même si le récit en question est un mensonge ou une invention onirique de ma part. Pareillement, les bandes de jeunes enfants forment des communautés temporaires sans recourir au principe du rêve : ceux qui me contredisent sont simplement vus comme des menteurs ou des méchants. Repousser l'égocentrisme,

la confusion entre rêves et réalité, ne semble donc pas une fatalité, une évolution psychologiquement inévitable. L'hypothèse du réel serait simplement un « bon choix» si l'on veut obtenir l'assentiment affectueux des éducateurs ou plus généralement s'intégrer dans une société fondée sur le principe d'un monde partagé par des individus semblables.

b) *L'hypothèse d'un paradis autistique*

• Certains enfants, déclarés handicapés mentaux, ne suivent pas la voie normale de développement et de socialisation. Leur inaccessibilité limite grandement les relations que peuvent avoir avec eux les éducateurs, et l'enseignement du concept abstrait de réalité leur est ainsi épargné.

Plusieurs de ces cas ont été regroupés sous le terme d'autisme. Les individus en question ont en commun plusieurs traits de comportement : ils paraissent depuis leur très jeune âge excessivement renfermés, craignent toute rupture de la monotonie, montrent une franche aversion pour les personnes ou objets animés, et donnent par moments tous les signes de la cécité et de la surdité.

• Bien sûr, cette condition pourrait résulter d'une infirmité cérébrale ou d'un traumatisme affectif – voire d'une fantaisie de mon imagination si je rêve – mais il est intéressant de s'attarder sur une explication compréhensive. En cas de lenteur d'esprit ou de difficulté à ordonner les souvenirs, le quotidien peut paraître déroutant, totalement imprévu, et donc incompatible avec les sentiments de tranquillité et de confort. Les objets inanimés – ne bousculant pas la volonté – pourraient échapper à ce jugement négatif, surtout si l'on s'accommode de leur inertie. En tout cas, le fait de ne pas voir d'ordre dans le monde peut conduire soit à ne rien envisager de l'avenir – et faute d'espoir, le monde paraît alors sans intérêt – soit à tout envisager de l'avenir, et le monde paraît alors extrêmement menaçant.

Une stratégie de refus peut apporter la solution : s'affranchir des désagréments incessants, de la constante nécessité d'un effort, en se réfugiant dans le monde douillet et paisible d'une pensée vide. Ce serait en quelque sorte un accès direct au nirvana, le paradis tel que le définissent les religions orientales. Certains autistes sont d'ailleurs dépeints par les personnes tolérantes comme de petits bouddhas anonymes.

• Une variante de cette explication est plus intéressante encore. Selon les psychanalystes, l'autisme serait le triomphe (maladif) du désir sur la réalité : au lieu de plier sa volonté à l'épreuve des faits, il s'agirait de se retrancher dans une vision sous la seule emprise de la volonté, ce qui conduit à un bonheur dans l'imaginaire. Cette vie « active » intérieure, bien close, constitue précisément le paradis dont la recherche est l'objet de ce livre.

Bien sûr, pareille attitude n'est pas gage de bonheur – il ne s'agit pas de pousser le paradoxe jusqu'à la déclarer meilleure que toute autre. Remarquons simplement qu'un regard anormal peut avoir un sens, et même paraître idéal quand on ressent tout à la fois une sensibilité aiguë à l'adversité, une incapacité à en triompher matériellement, un manque de curiosité, une absence de goût pour la nouveauté, pour l'imitation, pour la communication.

• Les cas d'autisme pourraient ainsi suggérer qu'un repli bienheureux puisse être accompli en dépit des condamnations sociales. Il semble bien y avoir une voie privilégiant le repli, ne laissant aucune prise au « bon sens » adulte, et permettant de se choisir un monde sur mesure sans même envisager la dictature du réel.

Pour un être à la fois éduqué et tenté par le paradis intérieur, ce repli direct par la seule force de la volonté paraît cependant difficile. Quantité d'inhibitions empêchent de corriger sans heurt ce qui ressemble à une erreur d'aiguillage dans la petite enfance. Le cheminement bouddhiste ou une rationalité auto-destructrice seraient des passerelles pour retourner à une liberté naïve malencontreusement perdue.

Rappelons cependant que, jusqu'à preuve du contraire, je n'ai jamais été enfant - les témoignages et indices de mon enfance que l'on me fournit pourraient être des fantaisies propres à un monde onirique. Il ne s'agit donc ici que de suivre la description d'une évolution *possible.*

c) *Schizophrènes et paranoïaques pour compères*

• Le fait de s'être soumis, ou d'avoir adhéré, aux leçons adultes n'empêche pas une remise en question ultérieure. Celle-ci s'écarte notablement de la voie autistique, le sens (conventionnel) des termes « réalité », « rêve » ou « rêverie », ayant été compris. L'enseignement reçu ne chasse pas le problème du repli, mais se contente de le situer : la tentation de « se fermer au monde pour regarder des films intérieurs » est reconnue, même si c'est à titre d'aberration au sein d'un système basé sur la communication avec autrui – le terme de « *schizoïdie* » désigne la grande sensibilité à cette tentation. Si l'on voit personnellement entraver sa tendance au repli, la contestation peut devenir argumentée (même si elle n'est pas extériorisée) et viser un sentiment de bon droit, sans se limiter à une révolte brouillonne ou un recroquevillement forcené.

A en croire souvenirs et observation, l'adolescence est un âge de trouble au cours duquel le système de valeurs en place et la parole adulte apparaissent légitimement contestables. La capacité, nouvellement acquise, de raisonner à partir de notions abstraites essentielles semble en effet permettre de tailler en pièces les leçons reçues, les divers commandements s'avérant ne reposer que sur des contradictions ou en tout cas des compromis subjectifs et injustes. Passons sur les volets altruistes, moraux et géopolitiques, de cette contestation pour en rester à la question du rêve qui bride le désir de repli schizoïde. Dans ce domaine, la contradiction majeure est la suivante : autrui m'assure que tel souvenir est un rêve, bien que celui-ci comporte des personnages m'ayant assuré qu'il s'agissait d'un fait réel. Donc des personnes se disant réelles me demandent de ne pas croire a priori les personnes se disant réelles. Et en appliquant ce conseil à la lettre, je récuse tous les témoignages, tous les conseils, et l'enseignement reçu s'invalide lui-même.

Dès lors, l'enchaînement à ce qu'autrui nomme réel n'a plus valeur de nécessité. Il y a diverses manières tout

aussi valables (ou tout aussi peu) de scinder l'ensemble des mondes vécus. Et je n'aurais pas tort de privilégier la rêverie idyllique, face aux désagréments des cauchemars et autres mondes. Mettre en pratique, ou simplement exprimer, le fruit de cette découverte précipite cependant dans un domaine relevant de la psychiatrie. Le diagnostic de *schizophrénie* s'applique en effet au fait d'accorder une totale foi à ses rêveries ou de mettre dans le même sac cauchemars et réalité.

• D'une manière analogue, l'acquisition de la notion relative de « moi » pourrait être reniée après coup. L'enseignement scientifique établit l'idée que se détourner des spéculations invérifiables, pour n'accorder foi qu'en l'expérience reproductible, constitue une attitude louable ; or ceci aurait permis de contester la leçon selon laquelle chaque personne qui m'entoure se perçoit comme un centre du monde, comme un « moi » – pareille idée est plausible, confortée par les dires d'autrui, mais totalement invérifiable. Cette contradiction peut conduire, là encore, à différentes synthèses. L'une d'elles amène la renaissance de l'égocentrisme, injustement étouffé dans l'enfance. Je suis peut-être face à une armée de marionnettes n'ayant d'images que quand je les regarde. Le monde n'aurait de sens que relativement à moi-même, et s'il s'avère globalement désagréable, il en découle assez naturellement l'idée d'une méchanceté mystérieuse et convergeant vers moi.

Le terme psychiatrique de *paranoïa* s'applique à ce point de vue expliquant avec cohérence le monde à partir d'une hypothèse égocentrique – et débouchant souvent sur un sentiment de persécution.

• Le plus étrange est finalement la rareté des remises en question sincères concernant le réel et la pensée d'autrui – si l'on exclue les verbiages sans enjeu dont se repaissent les philosophes. Le psychiatre dénonçant schizophrènes et paranoïaques, à titre de malades mentaux, se voit plébiscité par une population qui avait de toute façon classifié les individus en question comme « fous ».

Demander à autrui comment il aboutit, lui, à la certitude de n'être pas en train de rêver donne de curieux résultats. La plupart des personnes interrogées déclarent ne pas se poser la question ou invoquent quelques-uns des arguments fallacieux décrits plus haut (en I.1.A). Cela suggérerait qu'une majorité de débiles légers réprime la différence de quelques individus suffisamment lucides pour percevoir que tout repose sur des choix subjectifs (et se trouvant tentés, contrairement aux philosophes, de se rallier à un point de vue interdit). Il pourrait donc y avoir des sages parmi les internés, et le fait qu'ils aient été déclarés malades ne prouve pas a priori leur tort. Reconnaître cette éventualité n'est cependant pas adhérer au célèbre et radical propos d'Antonin Artaud, affirmant que *tous* les internés sont *assurément* des sages.

En tout cas, la vision d'un troupeau stupide combattant des lucidités hérétiques est évidemment facultative. Pour ne pas avoir à dénigrer la dignité intellectuelle d'êtres pensants, on peut préférer interpréter le tableau comme l'absurde confrontation entre une armée de marionnettes et quelques individus disposant de pensée autonome. A l'inverse, on peut tout autant considérer, classiquement, que les esprits incapables de comprendre ou percevoir l'évidence d'une pensée chez autrui sont défectueux ou déréglés, font preuve de rationalisme morbide et poussent l'esprit critique jusqu'au délire. Enfin, dernier jugement envisageable : tout cela pourrait n'être qu'un rêve de ma part – psychiatres et malades mentaux pourraient ne jamais avoir existé.

Il y a donc un éventail d'hypothèses concurrentes, et il est d'autant plus curieux que ce soit un dogme et non un raisonnement qui trace la frontière entre le raisonnable et l'irraisonnable.

• Le divorce entre psychiatrie et raison peut être exprimé très simplement : au sein d'un rêve, je ne serais dans le vrai qu'en contestant le jugement unanime de réalité, donc en me montrant schizophrène, et en reniant l'identité de statut entre moi-même et les autres personnages, donc en me montrant paranoïaque.

Ce refus de la pression sociale arbitraire rejoint un aspect égocentrique du bon sens immédiat : « il faut voir pour croire ». Les élites intellectuelles – scientifiques, historiens, journalistes, etc. – combattent farouchement cet enfantillage qui persiste notamment chez les individus ayant échappé aux longs cursus d'enseignement prétendant conférer un « savoir ». L'autorité de l'expert et du penseur attitré prennent ainsi le relais de l'autorité parentale pour imposer humilité et soumission intellectuelles. Le plus risible est que le stade où l'enfant commence à se soumettre au dogme, en abandonnant sa légitime cosmologie égocentrique, ait été dénommé « âge de raison »...

Finalement, le point de vue normal n'est pas plus séduisant intellectuellement que ses concurrents socialement combattus. L'exemple (même s'il est imaginaire ou mal interprété) de certains idiots et déments suggère que le vœu schizoïde de repli puisse être exaucé en s'appuyant sur l'intuition ou sur la raison.

C – <u>Une impasse logique ?</u>

a) *Quels matériaux pour une réflexion ?*

Démontrer que je ne rêve pas demande plus qu'une logique pure, il faut des éléments de référence à partir desquels tirer des implications. Une sommaire tentative pour recenser ces certitudes de base invite cependant au pessimisme, que l'on cherche du côté d'autrui, de l'expérience, de l'intuition ou des définitions conventionnelles.

• Il semble a priori difficile d'admettre que le caractère onirique ou réel du monde présent soit logiquement indécidable, c'est-à-dire que seul un choix arbitraire permettrait de trancher entre les deux éventualités. En effet, la réponse juste n'est pas jugée libre : intuitivement, la présence d'une pensée derrière les yeux d'autrui ne semble pas dépendre de ma décision.

La réponse aux questions posées serait donc en autrui. Mais cela ne donne pas pour autant la solution, autrui n'étant pas transparent. Certes, les divers personnages produisent des paroles et autres signes qui pourraient refléter leur pensée, mais en conclure que cette pensée est effective ne constitue qu'un acte de foi, erroné dans le cas

de personnages imaginaires, et rompant de toute façon avec le vœu d'un accès logique à la connaissance.

Les divergences d'avis pourraient constituer un autre indice de l'autonomie d'autrui, mais rien ne prouve que je sois hors d'un rêve quand je suis contredit ou convaincu par un exposé apparemment original – mon imagination incontrôlée pourrait produire un tableau identique, et l'interprétation de pareille situation risque donc l'erreur.

Quand bien même existerait un accès direct, télépathique, à la pensée d'autrui, je ne pourrais rien en conclure formellement. Épurons tout d'abord l'idée de cette communication, par une analyse critique de ce que serait ce phénomène : je ressens soudain en moi une pensée qui me semble étrangère (il pourrait s'agir d'un délire de ma part, que j'interpréterais mal) ; je rencontre un individu me déclarant que cette pensée correspond exactement à la sienne (il pourrait mentir) ; il me fournit une preuve écrite montrant qu'il avait bien eu cette pensée avant notre rencontre (il pourrait malgré tout s'agir d'une coïncidence) ; enfin, il m'affirme que cette exacte identité de pensée ne peut, mathématiquement, être imputée au hasard. L'argument ainsi clarifié, on pourrait contester la procédure de calcul employée, mais beaucoup plus simplement, il suffit d'objecter que la présence de mon interlocuteur, ses propos et ses preuves, pourraient constituer de simples modalités d'un rêve. Cette expérience ressemblant à de la télépathie ne prouverait donc pas la présence d'une pensée en autrui.

Chercher en autrui la réponse à la question du rêve semble donc bien conduire, en première analyse, à une impasse.

• Si l'on renonce à directement accéder à la réponse que détient autrui, on peut néanmoins espérer trouver un critère de réalité. Mais le test qui en résulterait est susceptible de conduire à l'erreur puisque la référence ultime, la pensée d'autrui, est inaccessible.

Pourquoi donc le test retenu devrait-il être cru ? Comment le valider ? Il est exclu de l'appliquer rétrospectivement aux situations dont je me souviens, en visant à corréler ce qu'auraient été les résultats du test et le label, rêve ou réalité, accolé par la mémoire – celui-ci n'est pas une référence fiable (surtout si je me suspecte d'être en train de rêver, ce qui invalide les témoignages et indices matériels).

L'ensemble des souvenirs étant renié, le raisonnement risque de s'éteindre, faute d'objet à manipuler et de possibilité de synthèse. Le présent ne saurait constituer une base de secours puisque le doute à son sujet est la raison même du recours à un test de réalité, de crédibilité.

Ce rejet de l'expérience pourrait cependant être retourné contre le doute lui-même. En effet, c'est à partir de souvenirs qu'avaient été mis en cause les jugements de réalité, ceux-ci se contredisant d'un monde à l'autre. En récusant la pertinence de pareille synthèse, on pourrait retomber sur le bon sens initial. Mais appliquer honnêtement la démarche conduirait à récuser parallèlement les synthèses qui avaient appuyé la scission entre une réalité stable et des rêves fantaisistes, et ce serait à l'égocentrisme enfantin que l'on en reviendrait. L'autodestruction du doute suscite une crédulité universelle, et la définition du monde privilégié qu'est la réalité ne résiste pas plus à ce point de vue qu'à un doute universel.

Côté synthèse de l'expérience, on aboutit donc apparemment bien à une impasse, ou plutôt un carrefour sans panneau indiquant le chemin de la vérité : je pourrais être éveillé, je pourrais être dans un rêve, tout pourrait être réel.

• Face à cette multiplicité stérile de voies concurrentes, je pourrais m'en remettre à un jugement ferme et sans ambiguïté : celui de mon intuition immédiate. Le projet échouerait cependant lamentablement si, hésitant, je ne me sentais pas en mesure de prendre parti pour telle ou telle hypothèse. Je pourrais certes en conclure que la vérité est dans ce doute lui-même, mais si j'estime possible d'échapper un jour à ce doute, l'intuition ne fournit aucune réponse satisfaisante, claire et tranchée.

Autre écueil, mon intuition pourrait être auto-destructrice : que signifie le fait de m'accorder raison, si mon opinion consiste à estimer que « mon opinion est peu crédible » ? Outre le paradoxe d'une invalidation s'invalidant elle-même, on retrouve ici le problème de la confrontation entre une intuition isolée et l'évidence générale, dont la supérieure crédibilité est envisagée : je pensais ceci mais je n'ai vraisemblablement pas raison contre tout le monde, donc je change d'avis. Si mon point de vue est ainsi susceptible d'évoluer, à quel stade verrouiller le processus en décrétant que j'ai par principe raison? Et si j'ai toujours raison, avant et après un changement d'avis, que signifie la notion de vérité ?

Descartes prétend avoir trouvé une solution : qui que je sois, mon opinion raisonnée finira par rejoindre harmonieusement l'opinion universelle et imposera la classique fidélité au réel. A cela, un schizoïde est en droit de répondre : « non, mon intuition s'oppose fermement aux avis des extravertis majoritaires et déclare indésirable ce qu'autrui nomme réalité ». Dès lors, la clarté d'une opinion personnelle ne peut être considérée garante d'objectivité. Je peux avoir raison tandis qu'autrui a tort ou vice versa. Si je décrète néanmoins que j'ai raison parce que je suis moi, je ne fais là que poser une convention arbitraire, et si j'estime que chaque être pensant à raison relativement à lui-même, la logique devient inutile et cette convention de langage perd tout intérêt.

A cette annihilation du concept de vérité objective, le bon sens peut réagir vivement : ne plus envisager l'erreur n'empêche pas que l'on puisse se tromper. L'exemple que donne autrui quand il s'accorde raison contre mon avis fait réfléchir, même si la scène est interprétable comme une fiction. Un paranoïaque ou schizophrène me déclarant que je suis une marionnette née de son imagination, que je mime la douleur sans la ressentir, exprime une idée erronée.

Mais le fait que l'égocentrisme d'autrui soit absurde prouve-t-il que mon égocentrisme le soit ? On pourrait l'affirmer en suivant le raisonnement suivant : « je ne suis que l'autrui d'autrui, c'est-à-dire un personnage quelconque ; l'évidente absurdité montrée par l'égocentrisme d'autrui prouve ainsi qu'est absurde l'égocentrisme de quiconque – moi

y compris ». Cependant, cette argumentation repose toute entière sur l'idée que ma position est mineure en ce monde et que je suis perçu par autrui, ce qui traduit le refus a priori de me montrer égocentrique ; ainsi le « raisonnement » invoqué se limite à une formule sans intérêt : « si j'avais tort d'être égocentrique, j'aurais tort de l'être ».

Toutefois, même si l'absurdité de mon égocentrisme n'est pas prouvée, autrui a raison de noter que mon opinion pourrait être erronée, rien ne prouvant sa justesse.

• Après cette tentation relativiste, il est intéressant de se pencher sur des argumentations au contraire soigneusement articulées, semblant tirer toute leur force de la rigueur de développements sans parti pris. Le point faible est qu'il faut commencer par écarter l'universalité du doute en posant une définition ou une règle méthodologique, et il existe dans ce domaine plusieurs possibilités incompatibles. Leur passage en revue, ci-dessous, demandant une certaine concentration, un lecteur distrait a tout intérêt à passer directement au point b.

– Tout d'abord, le rêve pourrait être directement associé à l'erreur, tandis que le réel serait lié à la vérité. Ainsi, un jugement serait erroné s'il survenait dans un rêve, juste s'il était émis à l'état éveillé. Cette convention (courante en logique amusante – voir « Le livre qui rend fou », de Raymond Smullyan) semblerait impliquer qu'un monde où certains avis divergent est obligatoirement un rêve. Dans ce cas, le réel se limiterait en pratique à des instants que je vis seul, ce qui contredit complètement la définition du réel comme monde partagé avec autrui – mais il pourrait s'agir là d'une judicieuse correction. En tout cas, assimiler le rêve à un facteur d'erreur systématique permettrait de conclure ceci : le fait que je crois me juger éveillé est une preuve que je ne rêve pas. En effet, si je rêvais, je me jugerais à tort éveillé mais me tromperais une seconde fois en cherchant à conclure, et je croirais me juger dans un rêve.

Toutefois, quantité d'arguments contestent la preuve invoquée. 1) Le système n'autorise que trois énoncés : je me juge éveillé, je crois me juger éveillé, je crois me juger dans un rêve. Or, si je n'arrive pas à formuler un jugement sur le statut de ce monde, mon cas invalide les hypothèses initiales (ou bien il faudrait les reformuler comme suit : rêve = erreur ou doute, réel = vérité ou doute, mais cela conduit bien à admettre des cas indécidables). 2) Pourquoi ne pourrait-on jamais raisonner correctement au sein d'un rêve, et sur quoi fonder l'idée que l'erreur de jugement est impossible dans le réel ? La base des raisonnements est non seulement facultative, mais franchement peu séduisante. 3) La preuve n'est valide que si j'ai accepté les définitions initiales. Or, si je rêve, c'est à tort que je les ai acceptées (et cela sans pouvoir en prendre conscience, puisque j'aurais à tort pensé avoir raison). Selon leurs propres lois, ces règles ne peuvent donc a priori être déclarées valides. Il en va d'ailleurs de même pour la crédibilité du raisonnement appuyant la conclusion fournie. 4) L'hypothèse d'une erreur systématique, ici appliquée au rêve, peut être rejetée au nom de l'incompréhensibilité. En effet, si je suppose que je me trompe, je pourrais trouver la vérité en prenant le contre-pied de ma conclusion intuitive ; or, par hypothèse, que je conclue en un sens ou en l'autre, je me tromperais. La notion d'erreur perd alors toute clarté. 5) Comment différencie-t-on intuitivement une opinion de type « jugement » et une opinion de type « croyance en un jugement (personnel) » ? La convention de départ semble n'être qu'une transcription artificielle de la logique en termes vaguement psychologiques, et non une pertinente analyse des pensées telles qu'elles se présentent.

Un raisonnement en apparence rigoureux et implacable peut donc être invalidé ou voir en tout cas contesté son caractère de nécessité logique.

– Dans le même style, on peut citer une extrapolation du paradoxe du menteur : si je déclare « qui rêve se trompe », alors il est impossible que je rêve. En effet, si je rêvais et avais raison, je me tromperais, ce qui est impossible par hypothèse ; si je rêvais et me trompais, qui rêve ne se tromperait pas et cela est encore contradictoire ; si j'étais éveillé au contraire, je pourrais très bien avoir fait la déclaration en question, qu'elle soit vraie ou fausse.

La rigueur de ce raisonnement est là encore réfutable : considérer que la négation de « qui rêve se trompe » est « qui rêve ne se trompe jamais » n'a rien de logiquement obligatoire ; et si on considère que cette négation est simplement « qui rêve ne se trompe pas toujours », il est possible de rêver en affirmant par erreur « qui rêve se trompe ».

– Le raisonnement précédent, corrigé, aboutit à ceci : en rêve, il est impossible que j'affirme « si je rêve, alors je me trompe en ce qui concerne cette phrase ». Cependant, l'incapacité à déclarer vraie ou fausse une phrase du type « cette phrase est fausse » n'a rien de spécifique au rêve. On pourrait parallèlement prouver impossible le fait que je sois éveillé en affirmant « si je suis éveillé, alors je me trompe en ce qui concerne cette phrase ». Il est donc permis d'exclure l'auto-référence plutôt que de considérer valides ces preuves contradictoires.

– Nouvelle approche : on pourrait décréter qu'en cas de contradiction entre le présent et le passé, la raison impose de croire ce qui est actuellement observé, en doutant des vagues images fournies par la mémoire. Dès lors, l'hypothèse que je sois en train de rêver n'est plus légitime : ce monde-ci étant crédible par définition, toute affirmation opposée constitue une contradiction, un illogisme.

Mais si la situation est bien telle en aval de la règle, on peut contester le choix de celle-ci. Non seulement la logique est incompétente pour établir la loi « présent = vrai », mais le sentiment d'évidence semble plutôt militer pour sa négation, c'est-à-dire « le présent peut être erroné ». Le sens courant du terme de réalité exclue en effet que je débaptise le monde que je qualifiais de réel sous prétexte que le sommeil est en train de me conduire ailleurs. On est donc en droit de refuser que le terme « réel » soit appliqué successivement à des mondes incompatibles ; exclure par décret l'hypothèse du rêve n'est donc pas convaincant.

– Raisonnement voisin : si je rêvais, je pourrais me tromper, mais puisque je ne rêve pas, je ne me trompe pas,

donc je ne rêve pas. Cette pseudo-démonstration repose sur l'affirmation catégorique que je ne rêve pas, parachutée à titre de vérité par le bais d'un « puisque ». Si on la ramenait à son rang, celui d'une hypothèse, la conclusion serait au conditionnel. Le fait qu'en fin de raisonnement, l'hypothèse resurgisse précédée d'un « donc » lui confère non le statut de vérité logiquement établie, mais celui d'inférence logique tirée d'une hypothèse : si je ne rêve pas, alors je ne rêve pas, obligatoirement. Ajoutons: si je rêve, alors je rêve, tout aussi obligatoirement.

Accorder la vérité à tout jugement obtenu par implication aboutirait à une nouvelle logique. Ainsi le fait que x = y, x = 5 et y = 3 prouverait que 3 = 5 et non que l'une au moins des hypothèses est fausse – bref, les preuves par l'absurde ne seraient pas des invalidations mais des preuves que l'absurde est logique. Pareille convention est pour le moins facultative, il faudrait notamment redéfinir ce que l'on entend par les termes de vrai et faux. De plus, la double preuve que je rêve et ne rêve pas me renseignerait assez peu sur le statut du monde présent.

– Toujours dans le même esprit : je ne rêve pas puisque le fait que je rêve ne peut être prouvé, et on ne peut objecter que ce principe est absurde sous prétexte qu'il permet de dire aussi « je rêve puisque le fait que je ne rêve pas ne peut être prouvé », cette seconde proposition est erronée car je venais précisément de prouver que je ne rêve pas.

Au départ, on retrouve là un sens très particulier conféré à la négation : si l'hypothèse du rêve n'est pas prouvée assurément vraie, alors elle est assurément fausse (et non « peut-être fausse »). Ce système aboutit à des contradictions, puisque la forme du raisonnement permet de prouver tout aussi bien que je rêve, en examinant en premier lieu l'hypothèse du réel. Pour passer outre, il faudrait formuler le décret implicite qui donne raison au partisan du réel. Est-ce « le premier à raisonner a par principe raison » ou « le jugement de réel est forcement le bon », ou encore « c'est moi qui ai raison» ? Dans tous les cas, la décision arbitraire pourrait être refusée.

Sans base crédible, la logique n'apporte aucune connaissance, elle ne fait que tirer les conséquences des hypothèses choisies. On aurait certes pu espérer que l'hypothèse du rêve, ou bien celle du réel, aboutisse à des contradictions, mais ceci semble impossible tant qu'elles seront définies par la pensée effective des personnages environnants, et que cette pensée paraîtra à la fois non prouvable et irréfutable.

b) *Les pièges de la circularité*

• Les analyses précédentes ont mis en évidence un argument commun : une hypothèse n'a pas le droit de se valider elle-même. Cette règle, qui permet d'éviter les contradictions, peut cependant être récusée comme les autres, du fait de son caractère arbitraire.

Le choix qui découle de cette prise de recul s'avère cependant obscur. En quoi consisterait une réflexion s'autorisant l'auto-validation circulaire ? Deux voies semblent possibles : l'une, relativiste, consiste à estimer que tout est juste, l'erreur ne pouvant plus être définie ; l'autre, égocentrique, aboutit à valider l'interdiction pour autrui d'employer des raisonnements circulaires comparables aux miens – j'ai raison puisque j'ai raison, et puisque c'est *moi* qui ai raison, autrui ne peut prétendre *en son nom* « j'ai raison puisque j'ai raison ». Le système est parfaitement protégé : j'ai raison de dire que « j'ai raison puisque j'ai raison », puisque j'ai raison.

L'individu décidé à décréter que le monde présent est un rêve serait donc, de son point de vue, à l'abri de la critique rationnelle. Le débat serait victorieusement clos, avec un fantastique raccourci.

• Un manque de confiance en soi peut cependant empêcher ou gêner cet accès au délire harmonieux. Le fait de ne pas être séduit par les raisonnements circulaires en dépit de leurs promesses traduit un refus incontrôlable à leur égard. C'est ce parti pris constaté qui servira de base à toutes les réflexions ultérieures ; un dogme ne pourra s'auto-justifier sans que je réplique à ses partisans: « quoi que vous professiez, j'aurais raison si on jouait à ce jeu-là ».

Ce cadre justifie a posteriori le fait d'avoir intuitivement balayé les raisonnements basés sur la circularité (je ne rêve pas donc je ne rêve pas) ou s'accommodant des contradictions (il est prouvé que je ne rêve pas actuellement, même s'il est prouvé que je rêve actuellement).

Finalement, ce rejet consiste à reconnaître le fait qu'une implication puisse être juste tout en reliant des propositions fausses. Et cette règle n'a d'autre justification qu'un penchant personnel, ou plutôt une aversion pour les thèses opposées.

• L'implication n'est pas qu'un concept abstrait servant à transférer la véracité ou la fausseté d'un jugement, elle désigne aussi la relation de nécessité entre cause et conséquence, entre origine et aboutissement. Dans ce domaine, il existe de troublantes implications réciproques formant des cercles vicieux et mettant l'esprit dans l'embarras. Ces cas sont instructifs.

Prenons l'exemple classique de la mystérieuse origine des poules: pas d'œuf (de poule) sans poule, et pas de poule sans œuf. Ce cercle paradoxal serait paraît-il indépassable. Erreur. Si la chaîne s'entretient d'elle-même, rien n'exclut qu'elle ait été amorcée : un créateur pourrait parfaitement avoir inventé une poule capable de se répliquer via un stade d'œuf, ou l'inverse. De plus, une affirmation telle que « pas de poule sans œuf » est douteuse : si le terme de poule s'applique aussi aux animaux rêvés, alors il existe des poules venant non pas d'œufs mais de mon imagination, et si le terme est au contraire exclusivement réservé à des animaux réels, un doute légitime sur mes souvenirs présents et sur la crédibilité de ce monde devrait m'empêcher d'inférer des lois sur la naissance des poules. Ainsi, il faut se méfier des diagnostics de circularité, qui peuvent être abusifs.

Exemple plus intéressant, le cercle des connaissances selon Hubert Reeves : la logique étant tributaire de la psychologie (qui détermine notre goût pour la rationalité) et la psychologie étant tributaire de la logique (qui fournit les méthodes de synthèse pour toute science), l'édifice du savoir ne repose que sur lui-même, donc sur rien. La mise

en évidence de ce cercle pourrait être un utile élément de libération, mais il ne s'agit que d'un artifice verbal. En effet, d'une part on peut établir une logique sans recourir à l'étude des motivations affectives ou processus neurochimiques qui prétendraient expliquer l'agrément ressenti dans cette opération, d'autre part on peut faire de la psychologie en suivant une simple intuition s'avérant efficace et rien n'implique que l'analyse logique soit fructueuse au point d'être indispensable dans ce domaine ; aucune nécessité logique ne lie donc les deux disciplines situées aux extrémités de l'éventail des connaissances, même si elles sont susceptibles de profiter éventuellement l'une à l'autre. Il ne s'agit pas ici de contester l'idée de fond (selon laquelle le savoir scientifique ne reposerait sur rien), mais simplement de dénoncer une invalidation basée sur un cercle artificiel.

Le même malentendu est exprimé en clair par un autre cercle : c'est notre analyse qui établit les lois du fonctionnement cérébral, et ce sont ces lois qui déterminent notre analyse. Une telle vue est facultative : les lois de la pensée pourraient préexister au fait que quelqu'un en prenne connaissance et les exprime, ou inversement les lois découvertes pourraient être illusoires.

Bref, ce n'est pas en faisant prendre une forme vaguement circulaire à une théorie adverse qu'on l'invalide. Le diagnostic de circularité doit être strictement réservé aux cas d'indispensable nécessité réciproque, et les situations de vague relation mutuelle n'ont rien à voir avec le sujet. Par ailleurs, une théorie juste peut avoir malencontreusement été présentée avec l'appui d'une démonstration circulaire – contester légitimement celle-ci n'est pas prouver la fausseté de son objet. Il faut simplement noter qu'une théorie se prétendant validée par une preuve circulaire, c'est-à-dire un choix déguisé en argument, s'avère facile à récuser : il suffit pour cela de lui trouver des alternatives plausibles.

• Quoi qu'il en soit, il semble bien que le refus de la (véritable) circularité logique fournisse une protection a priori contre les dogmes adverses. En effet, comme un système d'arguments pourrait-il prouver qu'il a raison et n'est pas arbitraire ? Toute base invoquée peut être déniée en demandant la preuve de sa validité, et le seul moyen d'éviter que cette démarche récurrente se poursuive indéfiniment sans jamais convaincre était précisément une boucle ramenant à des questions déjà traitées; considérer ce retour à la case départ comme une victoire reviendrait finalement à déclarer « c'est ainsi parce que c'est ainsi », et rien n'est moins convaincant.

c) *Accepter les risques d'erreur*

• Les éléments qui précèdent incitent à penser que je suis en mesure de résister à tous les arguments proférés par mes détracteurs. Je pourrais certes me laisser persuader, mais c'est à tort que je me croirais contraint de le faire. Quand bien même ma position reposerait sur une franche contradiction, je pourrais me dispenser de l'admettre – par le biais d'un égocentrisme exacerbé, par exemple « j'ai raison par définition »).

Cependant, si toute opposition peut finalement être suspectée, la pensée ne montre pas un sens critique uniforme : certains raisonnements paraissent particulièrement douteux, d'autres ébranlent les certitudes personnelles. Il y a donc un sens à poursuivre la discussion. L'hypothèse que je sois en train de rêver, même si elle était impossible à réfuter complètement, paraît-elle très plausible ou très peu ?

• Intuitivement, on pourrait estimer que le statut de ce monde renvoie à deux hypothèses comparables, impossibles à hiérarchiser par la seule raison. Le schizoïde préférera certes considérer que, dans le doute, ce monde n'est qu'un mauvais rêve, mais l'avis contraire ne semble pas moins légitime. Pour dépasser ce jugement intangible et vague, il semblerait utile de recourir à la rigueur des mathématiques : quelle est la *probabilité* que je sois en train de rêver ?

Autrui répondra vraisemblablement que cette probabilité est nulle puisqu'il pense – et on retombe là au point de départ. Rien ne m'obligeant en effet à croire qu'il pense, je peux suspecter le mode de calcul auquel il se réfère ; et si, à l'inverse, je cherche une mesure spécifique à mon point de vue, je n'aboutirai qu'à une probabilité relative qui ne répond pas vraiment à la question.

Par ailleurs, si j'étais en train de rêver, suivrais-je assurément un calcul conférant une forte probabilité à l'hypothèse du rêve ? Cela n'est pas sûr.

Le fait de suivre une démarche rigoureuse et chiffrée ne semble finalement rien apporter, puisque divers modes de calcul pourraient être employés. Le calcul du risque d'erreur (probabilité d'avoir tort) conduit à un chiffre lui-même assorti d'un risque d'erreur, et non maîtrisé celui-là (cf. annexes 8 et 9).

• Qui plus est, la signification d'un *risque d'erreur* est loin d'être claire.

Au moins trois interprétations sont possibles – nous les exprimerons ci-dessous à travers la notion complémentaire de *probabilité d'avoir raison*.

- La probabilité traduirait une *confiance*. Mais, dans ce cas, elle ne serait aucunement un gage de raison, puisqu'une confiance absolue peut être totalement erronée.
- La probabilité exprimerait un *degré de vérité*. Dans ce cas, une probabilité forte mais inférieure à 100 % n'impliquerait pas une grande crédibilité mais au contraire la certitude d'une erreur partielle.
- La probabilité exprimerait une *fréquence d'exactitude* dans des cas similaires. Ceci correspond assez bien à l'approche mathématique mais exclut que le chiffre trouvé puisse renseigner sur le cas précis que l'on considère – se fier à une analogie n'exprime qu'une foi. De plus, l'examen des cas apparentés peut être d'une crédibilité douteuse ; c'est notamment le cas tant que l'hypothèse du rêve n'a pas été invalidée.

• Pour toutes ces raisons, il semble possible de récuser les pseudo arguments affirmant que l'hypothèse du rêve s'avère, si ce n'est assurément erronée, en tout cas excessivement improbable. Certes, elle n'est pas assurément pertinente, mais s'il existe bien un risque d'erreur, celui-ci n'est pas quantifiable. L'hérésie anti-réaliste n'est donc pas illogique, elle ne fait que se heurter aux idées courantes qui s'attribuent arbitrairement le monopole de la raison.

Finalement, la logique (intuitive) ne donne pas la clé permettant de prouver que je ne rêve pas, elle ramène au contraire le « bon sens » à un choix irrationnel, de statut comparable aux points de vue qu'il combat.

D – Le bonheur ou la mort

a) *Face à l'adversité*

• Le fait d'avoir abouti à une sorte d'impasse peut susciter le renoncement : puisque la question du rêve n'a pas de réponse, autant ne plus la poser. Ceci pourrait ramener au bon sens si la question était superficielle mais, pour un schizoïde voulant se libérer du monde extérieur, un important soulagement affectif était en jeu. Et il convient peut-être, avant de prendre parti pour le repli, de se pencher sur les voies concurrentes promettant également un soulagement de la douleur face à l'adversité.

• Le problème vécu peut être décrit comme la difficulté de passer à l'âge adulte. Normalement, l'expérience devrait conduire à renoncer aux désirs égocentriques irréalisables pour s'accommoder du monde tel qu'il est : accepter les lois de la nature et viser un compromis avec les désirs d'autrui. Autrement dit : les tracasseries et petites frustrations paraissant inévitables, le meilleur moyen de ne pas en souffrir consisterait à en minimiser l'impact, sans subordonner le contentement à un triomphe annihilant toute adversité.

D'une manière inverse, il est possible, sans sacrifier l'espoir initial, de prendre plaisir à lutter pour un idéal et à progresser peu à peu vers lui.

A mi-chemin entre les deux voies précédentes, on peut trouver une forme de bonheur dans la lutte, chaque bataille gagnée apportant un sentiment ponctuel de triomphe. Il n'est donc pas besoin de but ultime ou de compromis avec les désirs d'autrui pour trouver des satisfactions dans le monde extérieur. Cette vue ne concerne pas que les casseurs cherchant la bagarre dans les fêtes populaires, l'idée se retrouve en partie chez les sportifs passionnés et sans talent : gagner des matches peut devenir le principal objectif d'une vie par ailleurs morose.

Enfin, on peut jouir de l'adversité même. Le masochiste, le martyr volontaire, ou le pénitent persuadé d'expier ses fautes en souffrant, tirent tous un certain contentement de la douleur. Une variante altruiste est possible : si l'on considère le bonheur personnel comme une insulte au malheur d'autrui, pousser la compassion jusqu'à une souffrance effective procure une joie inavouée, celle d'être supérieurement vertueux. Refuser de sortir de la dépression occasionnée par la perte d'un être cher renvoie, de manière voisine, à un sentiment de grandeur dans la fidélité.

• Tout ceci suggère que l'adversité n'est pas insupportable. Rien ne pousserait raisonnablement vers les voies de refus radicales et destructrices. Le projet d'un certain bonheur, s'il s'avère irréalisable, gagnerait donc à être réorienté, ou échangé contre un but plus facile à atteindre.

Cependant, un tel changement de perspective reste un renoncement, et ce pas difficile peut être perçu comme un obstacle infranchissable. Ceci rappelle la terreur du douillet face à la piqûre, l'aspect aigu de la douleur envisagée parvenant à occulter totalement son caractère ponctuel, temporaire. Et les conseils comme les sermons, les insultes comme les coups, risquent d'exacerber le malaise ressenti au lieu d'aider à le surmonter.

• Finalement, tout repose sur une sensibilité personnelle, un penchant, une tendance : il ne suffit pas de formuler l'axiome « je veux être heureux », et de placer celui-ci dans une moulinette logique, pour obtenir la solution à tous les problèmes. L'acceptabilité des moyens ne renvoie pas à un jugement objectif. Une scission telle que celle observable entre extravertis et introvertis montre que ce qui est indispensable au bonheur des uns constitue un facteur d'inconfort pour les autres. En matière d'acceptabilité des diverses situations, plusieurs hiérarchies distinctes sont possibles.

Même si les voies visant à assumer l'adversité sont compréhensibles de manière abstraite, on peut les juger personnellement très peu plaisantes. Il est regrettable que les philosophes et moralistes ne fassent pas preuve de ce respect vis-à-vis des choix individuels, et jugent maladives, absurdes ou idiotes, les attitudes de refus.

b) *La tentation du repos éternel*

• Pour supprimer la douleur procurée par le heurt entre mes espoirs et l'adversité rencontrée, la solution la plus

radicale consiste à supprimer totalement l'un des belligérants, et me détruire semble plus aisé que d'annihiler le reste de l'univers.

On retrouve cependant là un pas effrayant. Outre l'angoisse métaphysique face à l'idée de ma mort, je peux reculer devant la perspective de me procurer une souffrance physique aiguë : me trancher les veines, m'écrabouiller au pied d'une falaise ou vomir mes tripes avant de succomber à une overdose médicamenteuse. La vie s'achèverait sur un moment d'horreur au lieu de s'éteindre paisiblement.

Comparativement, l'auto-mutilation intellectuelle, l'arrêt de la pensée, aurait moins d'inconvénients. Les deux sources d'inconfort, adversité et douleur auto-infligée, seraient conjointement évitées. Il s'agirait donc d'une *alternative peureuse* au suicide. Une « schizophrène », citée par Ronald D. Laing raconte ainsi : « Un jour un garçon m'a fait beaucoup de peine et j'ai voulu me jeter sous le métro. Au lieu de cela, je suis devenue un peu catatonique pour ne plus rien éprouver ».

• Le fait de vouloir échapper à l'insupportable quoi qu'il en coûte reste un acte de désespoir, un acte dans la douleur. Or une réflexion plus positive permet d'aboutir à une conclusion voisine dans le réconfort : l'important n'est pas ce que l'on quitte, mais le soulagement que l'on gagne. L'extinction de la pensée serait donc une *alternative heureuse* au suicide.

Ceci rejoint les leçons bouddhistes, suggérant de rechercher le bonheur dans le détachement volontaire vis-à-vis du monde extérieur, et dans l'extinction des envies, sources de frustration.

• En Occident, ce genre de réflexion peut susciter des attaques violentes. Tout ce qui est susceptible de conforter des adolescents dans une décision apparentée au suicide est en effet férocement combattu. Feuilleter le catalogue des voies permettant de quitter définitivement le monde vécu tombe donc sous l'accusation d'immoralité intolérable, et la faute serait jugée plus grave encore qu'une incitation à la drogue, déjà lourdement condamnée.

Laissons pour le moment de côté le problème moral commun à toutes les attitudes de fuite égocentrique, précisons simplement que ce n'est pas en crucifiant un bouc émissaire ou en insultant la logique suicidaire que l'on sauvera des adolescents. Par contre, des arguments compréhensifs, détournant le besoin de fuite de la solution suicidaire, peuvent toucher et aboutir à faire admettre l'idée d'une survie corporelle au sein d'un monde pénible.

• L'erreur du suicidaire est de confondre le soulagement avec la mort. D'une part l'apaisement de la douleur peut être obtenu sans destruction physique, ne serait-ce que par les tranquillisants, d'autre part se jeter dans la voie mystérieuse que représente la mort n'est absolument pas la garantie d'un apaisement.

Le dogme chrétien (ou moyenâgeux) d'un enfer promis aux suicidés n'est certes pas démontrable, mais l'idée est envisageable, et le suicide risque donc de rater son but. Quant à l'idée extrême selon laquelle n'importe quel enfer serait préférable au monde vécu ici, il s'agit d'une erreur : l'enfer pourrait être une copie fidèle de ce monde, avec les mêmes personnages et situations héritées du passé, quelques détails spécifiques rendant l'inconfort encore plus insupportable.

Les bouddhistes émettent une suggestion du même ordre : l'âme serait immortelle et traînerait en changeant de monde tout son cortège de déchirements indélébiles. Ce serait dans un monde donné qu'il faudrait de toute façon, un jour ou l'autre, vaincre la souffrance. Cette pensée n'est pas une pure abstraction : le réveil après un cauchemar traduit peut-être tout simplement ma mort au sein d'un monde passé et l'accès à un nouveau monde (la situation étant interprétée différemment parce que je débarque avec pour bagages de faux souvenirs) ; si le nouveau monde me conduit maintenant au bord du suicide, cela signifierait que la mort précédente ne m'a aucunement soulagé. Il serait judicieux, pour interrompre le cercle infernal, de profiter de ce monde-ci, où je ne me débats pas avec une frénésie impuissante mais trouve au contraire la lucidité et le temps de chercher une solution (puisque me donner la mort est envisagé dans cet esprit). Cette chance de trouver l'apaisement est peut-être unique, et me tuer serait alors me condamner à une souffrance éternelle.

Ces supputations peuvent paraître naïves, mais le matérialisme athée, celui qui définit sans mystère la mort sur le modèle animal, chancelle face au regard du suicidaire. Si le néant est là, au pied de la falaise, il n'y a plus de sens à dire que le monde continuera sans moi. Ce sera une extinction universelle, et finalement il apparaît que c'est mon regard qui fait le monde - l'idée selon laquelle ce serait ce monde, autonome, qui aurait créé mon regard ne paraît plus du tout évidente. Mon enterrement n'est qu'une image que j'envisage maintenant : il n'aura jamais lieu, car il n'y aura plus rien. Mais si c'est mon regard qui crée le monde, ma mort n'a plus rien à voir avec celle d'autrui, et reproduire les événements qui tuent les (autres) êtres humains ne garantit absolument pas que je m'éteigne et débouche sur le néant.

Bien sûr, tout n'est dans ce domaine qu'éventualités hypothétiques, mais il y a malgré tout de quoi ébranler la certitude de trouver l'apaisement par la mort, et ceci devrait sensibiliser aux solutions alternatives que constituent le néant intellectuel vécu (nirvana) et mieux encore : le repli.

c) *Le paradis intérieur*

• Pour échapper à la souffrance, l'accès au néant ne constitue pas la seule solution. Pourquoi ne pas interrompre la démolition universelle en cours de route, après avoir détruit les facteurs d'inconfort ? Pour un rêveur introverti, dont le mal de vivre était associé à une vie intérieure active bien qu'insuffisamment compensatrice, il suffirait de retourner volontairement dans les rêves agréables qu'un réveil malencontreux était venu briser. Il suffirait de refuser le réveil, se blinder, abandonner ce corps à l'état de légume, pour vivre le monde idéal.

Le cloîtrement dans la rêverie idyllique est bien un paradis, et le suicide ne soutient pas la comparaison. La vie peut être heureuse, il suffit pour cela que le monde soit aménagé sur mesure, en excluant la possibilité de désillusions

et la nécessité de compromis ou de soumission à des lois naturelles – le temps serait rendu réversible pour retrouver un être cher éventuellement perdu, etc... Il serait effroyable de se tuer sous le seul prétexte que « ce que je recherche n'existe pas et ne pourra jamais exister » (ou « n'existe plus et ne pourra jamais plus se retrouver »). Plutôt que d'abandonner l'espoir, autant abandonner le concept d'existence et les lois du réel, autant vivre cet espoir en le matérialisant dans un autre monde. Tout ce que je veux peut « exister » dans ma tête, et peut-être que rien n'existe autrement, de toute façon. Le jugement d'irréel est trop fragile pour être fatal. Il serait dommage de mourir pour une convention de langage.

On peut cependant être amené à refuser avec dégoût ce nouveau bonheur, la mort paraissant parfois le seul aboutissement non avilissant pour une belle histoire ratée, une histoire que l'on ne veut pas enterrer sans se mettre avec elle dans la tombe. Mais rien n'empêche de centrer le nouveau monde sur cette histoire, en lui trouvant une suite heureuse ou en récrivant ses derniers épisodes. Limiter l'univers à l'aventure considérée est le plus pur gage de fidélité à son égard, et protège de l'oubli. Certes, le tableau est dans ce cas moins poignant qu'un film où le héros meurt sur la dernière image, mais on peut se raconter cette version triste et belle avant de passer à la variante heureuse, source d'autres émotions. De plus, dans le cas d'une déception sentimentale d'adolescent, un malaise devrait normalement toucher l'histoire se terminant par mon suicide, car ce geste reviendrait à imposer à l'être aimé ma mort comme un facteur de culpabilité et de remords, donc de souffrance – et cette vengeance atroce n'est pas un geste de tendresse ; l'histoire perdrait donc toute grandeur, toute beauté, et il s'avérerait a posteriori qu'un amour aussi égoïste ne méritait finalement rien d'autre que le mépris qu'il a rencontré.

Reste l'aspect d'auto-punition, qui m'interdirait l'accès à un nouveau bonheur. Mais conclure que le suicide est la seule issue révèle un certain manque de sincérité. Si je voulais vraiment me punir, me faire souffrir sciemment, autant m'arracher périodiquement les ongles ; cela serait autrement plus efficace que de m'infliger une douleur seulement ponctuelle et pouvant éventuellement apporter une délivrance. A l'inverse, si je suis simplement dégoûté par mon personnage *en ce monde,* changer d'univers et d'identité permettrait de trouver un certain bonheur tout en crachant sans retenue sur le personnage honni.

La possibilité d'élever la rêverie au rang de nouveau monde semble donc repousser la tentation suicidaire, en répondant de manière plus satisfaisante à ses motivations. Certes, les parents ne veulent généralement pas plus d'enfants bulles que d'enfants enterrés, mais leur exigence touche alors à la dictature. Ils n'ont qu'à eux aussi se rabattre sur les êtres imaginaires qu'ils rêvaient d'avoir pour enfants, au lieu de forcer des êtres innocents à ressembler au modèle – ils leur ont déjà imposé la vie et l'éducation, cela suffit... Mais le débat devient moral à ce niveau et la polémique serait prématurée – que les personnes tentées de hurler d'indignation se reportent à la seconde partie de l'ouvrage.

• Si l'on quitte le point de vue du suicidaire pour celui de l'insatisfait commun, le repli sur un monde intérieur idyllique est surtout en concurrence avec les religions promettant aussi une forme de paradis.

L'approche chrétienne est exemplaire : après la douleur ici-bas viendra un monde idéal, mais il faut pour cela attendre un appel qui dépend du bon vouloir d'instances supérieures, et il faut mériter ce salut, ce qui impose une foi profonde difficile à trouver ou le respect servile d'un catalogue de contraintes comportementales : charité forcée, respect de rites sociaux, etc. On peut trouver un charme fabuleux à cette voix humble, mais un schizoïde aura vraisemblablement d'autres goûts.

La démarche bouddhiste ne suscite pas non plus une adhésion inconditionnelle. En effet, que faire si l'arrêt de la pensée volontaire – qui rappelle l'endormissement – débouche sur un délire du genre cauchemar ? Combattre la pensée agitée sans contrôle demande de mobiliser la volonté, et tenir fermée la porte des pensées involontaires semble imposer le maintien d'une vigilance, et non conduire vers une extinction, un repos. On peut donc craindre que le paradis bouddhiste ne puisse être atteint en pratique.

Comparativement, la rêverie apporte des miettes de paradis comme gage et ceci invite fortement à s'y réfugier définitivement.

• Pour un rêveur mal dans sa peau, ce refuge radical constitue par ailleurs la solution harmonieuse à de déchirants conflits internes. En effet, la schizoïdie conduit à dissocier le moi en plusieurs entités : l'une rêvasse bienheureusement, une autre – jugée malsaine a posteriori – est entraînée dans la vie pratique, et une dernière tente de faire le ménage et d'arbitrer cette « guerre des moi ».

Quitter le monde extérieur sans se limiter à un voyage temporaire permettrait d'abattre directement et légitimement le moi guidé par ce corps et par autrui, évitant d'une part les tressaillements de honte et de culpabilité ultérieurs, d'autre part le recours à la réflexion – qui, si elle s'avère efficace pour secouer la pensée paresseuse regardant au-dehors, n'en éloigne pas moins des paradisiaques créations hallucinatoires.

• Le problème est que l'entité rationnelle présente dans le moi schizoïde peut survivre au constat de son indésirabilité, et donc faire concurrence à la rêverie. Pousser ce cancer intellectuel incontenable à l'auto-destruction constituera l'étape suivante vers la libération.

Pour situer le chemin parcouru jusqu'ici, disons que le bon sens, qui opposait une résistance spontanée au repli, n'apparaît plus que comme un choix injustifié. Et *si* la vie en ce monde est jugée insupportable, il serait néfaste de s'attacher à la naïve croyance selon laquelle la réalité ne peut être contournée que par le suicide ; le bon sens commun *devrait* être abandonné.

I.2 – Auto-destruction de l'intellect

Quand on a pris parti pour un repli sur la vie intérieure, par goût personnel et grâce à l'abandon des pseudo évidences réalistes, il reste un écueil : la raison manifeste une crainte de l'erreur et cite de complexes travaux d'expert autrement plus difficiles à réfuter que les lieux communs.

Le repli confiant et harmonieux se voit ainsi entravé par la peur du penseur génial capable de démolir une position personnelle finalement sans grande assurance, et se trouve sous la menace d'un brusque revirement de mon intelligence, l'amenant à dénigrer le délire et à restaurer une guerre intérieure.

Il est donc tentant de mobiliser la réflexion pour l'amener à décréter sa propre futilité. Cette mission suicide restaurerait la liberté de pensée et protégerait des raisonnements qui prétendent réfuter les cosmologies sources de réconfort naïf.

A – La raison en question : exemple de la religion

a) *Des systèmes blindés*

• L'intérêt des religions, dans ce débat, vient de leur refus de reconnaître la suprématie de la pensée ordonnée, stricte et froide : d'autres valeurs humaines, telles la foi ou l'humilité peuvent être jugées supérieurement méritoires.

Ce sentiment n'est certes qu'une simple conviction exposée par des croyants, mais le point de vue peut parfaitement être étayé - en retournant contre la raison certaines de ses propres idées.

Bien sûr, la situation peut être moins conflictuelle, et on note en particulier que certains religieux et scientifiques, larges d'esprit, se fournissent mutuellement d'utiles sources d'inspiration ; mais ce qui nous intéresse ici est plutôt la position religieuse butée, refusant de se soumettre aux prétendues vérités rationnelles. Par exemple, un croyant peut estimer inutile de vérifier la compatibilité entre l'hypothèse d'un Créateur divin et les modèles scientifiques d'évolution cosmique : si un Etre tout-puissant gouverne ce monde, la cosmologie scientiste ne fait que délirer en appliquant à rebours les lois physiques actuelles – même si le modèle était efficace, croire en sa véracité serait facultatif, et *choisir* de croire en la spontanéité et l'universalité de lois matérielles serait hérétique. Ce chapitre ne vise donc pas à faire le point sur les rapports entre raison et religion, mais à récupérer au profit du repli schizoïde les meilleurs arguments développés au cours des révoltes religieuses contre la dictature de la raison.

• Tout d'abord, les religieux ont à affronter l'argument suivant : Dieu n'est qu'une chimère répondant à un besoin psychologique, et ce besoin est explicable scientifiquement.

En fait, l'explication plausible donnée par la psychologie au phénomène de la foi en un être transcendant se contente de récuser l'argument suivant, effectivement fallacieux : « l'existence de Dieu est une évidence générale et inexplicable, ce sentiment ne peut donc venir que de Dieu lui-même, donc Dieu existe ». Croire que cette légitime dénégation prouve l'inexistence de Dieu ne relève pas de la logique : classiquement, la négation de « il est certain que telle chose existe » débouche seulement sur la proposition « il n'est pas certain que telle chose existe » et non sur : « il est certain que telle chose n'existe pas ». Raisonner en termes de causalité ne changerait rien : même si la foi résultait exclusivement d'un mécanisme psychologique, cela n'exclurait pas l'hypothèse qu'elle constitue la découverte fortuite d'une vérité.

D'ailleurs, si on avait retourné l'argument explicationniste, on aurait pu invalider l'opposition anti-religieuse en déclarant que telle vérité sacrée (par exemple la tentation par le démon, ou l'orgueil humain) explique la tentation perverse guidant les athées pragmatiques. Cela récuse en tout cas l'argument selon lequel leurs propos incarnent forcément l'objectivité d'une raison neutre, lucide et libre.

Être en mesure d'expliquer l'attitude de l'opposant ne prouve pas qu'il a tort, cela prouve seulement que l'on pourrait avoir raison contre lui. La religion n'a donc pas à capituler face à une opposition aussi naïve qu'elle-même.

• D'une manière plus sérieuse, c'est toute possibilité de voir la religion contestée qui prête au doute. On peut se demander de quelle manière le rationalisme, comme tout autre dogme, pourrait prouver ses bases ; une incapacité à le faire entraînerait bien plus qu'une vague suspicion. En effet, s'il n'est pas prouvable que « seul ce qui est prouvé est acceptable et nécessaire », alors cette loi, de son aveu même, est inacceptable ou facultative.

On aurait pu aboutir à une conclusion voisine en s'attaquant au principe « la raison vaut mieux que la foi ». Comment réfuter l'hypothèse selon laquelle cette affirmation relève d'une foi ? Si l'on n'y parvient pas, on devrait reconnaître que les bases de la raison ne sont pas plus solides que celles des voies concurrentes.

• Cette impossibilité d'auto-établir la raison n'est cependant qu'une hypothèse. La solution pourrait être découverte à l'avenir, il serait présomptueux de prétendre avoir fait le tour de la question. Toutefois, si l'on considère légitime ce qui constituerait une auto-validation de la raison, la critique des voies concurrentes risque de devenir malaisée : au nom de quel principe récuser une religion basée sur un livre sacré affirmant « la vérité, toute la vérité, est dans ce Livre » ? Et comment échapper aux contradictions qui découlent du principe « j'ai raison puisque j'ai raison » ? On pourrait certes introduire l'axiome selon lequel l'auto-validation n'est valable que pour conférer droit à la raison ; mais un axiome peut-être récusé, lui-même ou le préambule affirmant que cet axiome est le seul qui ne peux pas être récusé...

En prouvant elle-même sa légitimité exclusive, la raison ne ferait donc que prendre place sur le catalogue des systèmes auto-référents, blindés contre la critique sans pour cela disposer des moyens de convaincre un esprit sceptique. Inversement, si on renonce à prouver que la raison est supérieurement crédible, celle-ci ne se situe que comme un système arbitraire parmi d'autres.

Ces réflexions constituent bien sûr elles-mêmes un raisonnement et peuvent donc être suspectées d'erreur – si la réflexion logique devient facultative, son auto-réfutation devient pareillement facultative ; il n'en reste pas moins

une contradiction, éloignant l'idée d'un système pur et rigoureux s'opposant aux délires de tous ordres. Les avantages de la raison vis-à-vis des religions et du repli schizoïde ne sont donc pas évidents (sur le plan des justifications abstraites tout au moins, en omettant pour l'instant le débat moral qui opposera les médecins avides d'efficacité aux adeptes de la prière ou de la fuite).

b) *L'espoir ou l'extase*

• Le fait de combattre la raison à son propre jeu n'est pas une attitude à proprement parler religieuse. L'adhésion à un ordre de vérités indémontrables évite d'avoir à mener ce combat. Et face aux objections argumentées, le plus simple consiste à ne pas écouter, sourire et répondre « non » (ou rester silencieux). Une religion comme le bouddhisme semble bien appliquer une telle stratégie, en évitant le prosélytisme.

Ceci ramène à une forme pertinente de logique enfantine : plutôt que de prouver à l'interlocuteur que son point de vue est intenable, je me dispense de l'examiner. Si je ne cherche pas à convaincre, il est inutile que j'adopte conventionnellement les hypothèses adverses pour confirmer que ce choix est moins bon que le mien. La formule « à supposer que... » est un piège, surtout quand elle conduit à considérer un système blindé concurrent.

Les tentatives de philosophes chrétiens pour prouver l'existence de Dieu (cf. annexe 6.B), ou le caractère raisonnable de la foi en celle-ci, constituent donc une approche dangereuse. L'échec ou la réfutation de telles entreprises risquent d'ébranler les certitudes ou de piéger dans une interminable joute oratoire. Inversement, obtenir une démonstration incontestable, une preuve sèche, enlèverait toute émotion à la conversion. L'adhésion ne serait plus un choix méritoire ou une expérience bouleversante mais un simple assentiment ou une soumission, ce qui rendrait passablement insipide la religion. L'endoctrinement religieux des enfants appelle les mêmes remarques. Un consensus social pesant et des idées suggérant de manière convaincante un bonheur ultérieur s'opposent à la foi extatique individuelle et au bonheur de croire ici et maintenant.

• Si, pour ces raisons, on privilégie le mysticisme solitaire, force est de constater que la religion rejoint le repli sur un monde intérieur. Les événements agitant le monde extérieur paraissent en effet pareillement futiles et laids, tandis que l'esprit atteint un monde de beauté, de pureté, de plénitude.

Or, d'un point de vue matérialiste, le mystique quiétiste ou le sage bouddhiste ne sont que des schizophrènes (même si le contexte social leur épargne cette accusation) repliés sur eux-mêmes, contemplant leurs propres hallucinations ou le vide mental qu'ils s'imposent. D'une certaine façon, ils se droguent par auto-suggestion ; les biologistes ont identifié des drogues jubilatoires produites par le cerveau même, et dont l'être humain ne maîtriserait la production que dans ce genre de cas exceptionnels – cas jugés biologiquement aberrants dans la mesure où ils court-circuitent la logique du vivant en fournissant le bien-être sans passer par la lutte matérielle pour la vie (alimentation et reproduction). Et si cette parenté entre certains mystiques et malades mentaux pourrait conduire à dénigrer l'extase religieuse, on peut inversement considérer qu'elle élève les variantes non religieuses de l'abandon du corps, qui ont pareillement brisé les chaînes de l'animalité (cf. annexe 4.A).

• Un peu plus près du sol, il existe une forme de christianisme naïf qui présente d'autres analogies avec l'idée d'un bonheur par le repli.

Plusieurs réflexions ou intuitions distinctes aboutissent à l'idée que le Paradis post mortem n'est pas un simple monde agréable mais un univers exauçant tous les souhaits de l'individu méritoire. Un Dieu d'amour pourrait vouloir faire ce cadeau absolu, et un Dieu tout-puissant serait capable d'accomplir un tel miracle. Si au contraire Il imposait un monde rigide, certains désirs personnels seraient frustrés et l'on retrouverait au Ciel un monde guère moins conflictuel qu'ici-bas. Une première solution pour éviter cela consisterait à laver les cerveaux de tous résidus d'égoïsme, mais on peut douter que la récompense divine repose sur une telle amputation de la liberté de goût. Autre solution : ne serait élue que la petite poignée d'altruistes véritables ; mais dans ce cas, la discipline chrétienne ne « servirait » à rien pour l'individu imparfait, les promesses populaires ne constituant alors qu'une vaste tromperie – et on peut refuser cette idée au nom de la foi.

« Donc », de ce point de vue (peut-être hérétique sans le savoir, mais là n'est pas le problème), le Paradis sera bien le monde dont je rêve. « Sans ça, ce ne serait pas le Paradis ! » – comme le fait remarquer une certaine sagesse populaire. Or ce bonheur absolu passe par la suprématie de mes désirs sur ceux d'autrui, tout compromis apportant une perte vis-à-vis du modèle idéal, et cela pose un problème quasi insoluble. Exemple : une midinette peut se demander si, au Ciel, Robert Redford sera son fidèle compagnon ou celui de la femme qu'il aime sur Terre et rêve de retrouver là-haut. Quand les désirs de chacun sont ainsi incompatibles, il est impossible de combler conjointement tout le monde. Le plus frappant est que les rêves permettaient la coexistence d'idéaux contradictoires, alors que la prétendue récompense suprême, l'accès à un monde post-mortem, apporterait une sanction aussi douloureuse que l'épreuve de la réalité. Comment la toute-puissance divine résout-elle le problème ? Il est par principe impossible de le savoir, mais un modèle concevable apporterait une parfaite solution : au lieu de gérer un monde commun, tiraillé entre les divers individus, il suffirait de donner miraculeusement consistance aux rêves de chacun, en faisant coexister parallèlement ces univers-bulles. Par exemple, des milliers de midinettes pourraient avoir chacune Robert Redford pour elle toute seule, pour toujours et sans que cela paraisse une pure invention. Cette conception promet effectivement le Paradis pour tous - et même si l'idée trahit honteusement le dogme chrétien, elle se nourrit de ses promesses.

En tout cas, on retrouve clairement la notion d'un bonheur absolu par le biais d'une rêverie perpétuelle, et ceci rend d'autant moins marginal le vœu de repli schizoïde – lequel ne différerait finalement que par le manque de confiance en une instance supérieure aimante.

• Il serait cependant excessif de considérer que christianisme et voie du repli se rejoignent, car de graves divergences morales les séparent. Dans un cas, on doit se soumettre au jugement divin et faire en attendant vœu de fidélité à l'égard du monde réel, peut-être imposé à titre d'épreuve ; dans l'autre, on cherche une fuite sans réserve et l'on refuse précisément l'épreuve du réel.

Si l'approche chrétienne contribue utilement à démolir une intelligence hégémonique, elle n'est donc pas moins engagée *contre* les attitudes de repli et le refus du monde habité par autrui.

c) *Danger d'inquisition*

• Dénier à la raison le droit de contester les systèmes blindés peut être finalement dangereux : en gagnant le droit de se construire un monde sur mesure, on donne la permission aux fanatiques intolérants de prétendre sans réserve à la vérité absolue, ce qui les confortera dans leur lutte sans merci contre « l'erreur », « l'aliénation » ou « la mécréance ». Bref, en démolissant un adversaire, on se place entre les griffes d'un bourreau plus intraitable encore.

• Ces perspectives pourraient être tempérées par le contexte social : le monde extérieur ne présente apparemment pas d'inquisition officielle ni de supplices infligés aux hérétiques. Mais cette observation, essentiellement fondée sur des souvenirs et témoignages pourrait être erronée – notamment si je rêve.

Quoi qu'il en soit, récuser la raison n'est pas donner un chèque en blanc aux plus violents prétendants à la vérité – une autorité ou intuition morale pourrait protéger des excès. De plus, le comportement d'autrui ne semble pas guidé par mon opinion à son égard, et finalement l'inquisition serait subie de la même façon que mes idées aboutissent à conforter ou à dénoncer l'irrationalité en général. Ceci relève des modalités propres au monde subi, et il importe de faire la différence avec le débat de conscience personnel qui détermine mes actes. A ce niveau, les commandements arbitraires des inquisiteurs sont faciles à récuser, et la difficulté vient bien plutôt des propensions hégémoniques de la raison, celle-ci étant convaincante par principe.

• Une solution commune face aux deux pôles du danger, et permettant d'éviter les risques de récupération ou détournement, serait le retour à un égocentrisme fondé sur l'axiome « j'ai raison ». D'une part, les argumentations me donnant tort seraient irrecevables (elles sont forcément erronées puisque j'ai raison), d'autre part les affirmations arbitraires d'autrui se donnant comme moi raison constitueraient des absurdités (puisque c'est moi qui ai raison).

Il n'est donc nul besoin de préserver la logique pour résister aux dogmes, et inversement, on peut résister à la logique sans avoir à légitimer de manière indistincte la totalité des dogmes irrationnels et comportements associés. C'est précisément la voie que suggère une religion intolérante, refusant aux systèmes qui lui sont semblables tout ce qu'elle s'accorde. Si l'on ajoute le caractère non violent et sans prosélytisme du repli, la situation ne semble présenter que des avantages.

Finalement, généraliser le propos à un débat « pour ou contre la raison » revient à faire fausse route, et à subir des critiques pour des excès que l'on n'a pas commis. Il importe donc de garder la spécificité du point de vue schizoïde sans s'encombrer, ici ou là dans la discussion, d'alliés encombrants.

• L'exemple religieux suggère tout de même que *l'autosuggestion et la foi* peuvent apporter d'une part un sentirnent d'harmonie, d'autre part une résistance efficace face aux dogmes opposés ; elles peuvent ainsi assumer les fonctions qui justifiaient le recours à la logique, et donc remplacer valablement celle-ci.

Il n'en demeure pas moins que la raison peut prospérer en aval de l'éventuel parti pris qui lui conférerait une légitimité. Et la survivance d'un débat argumenté en moi traduit le fait que ce choix indésirable demeure ; il reste donc à véritablement combattre la raison avec ses propres armes.

B – <u>Récuser le principe scientifique</u>

a) *Quelques axiomes perdus de vue*

• Si la raison tournant à vide est suspecte de s'égarer, de se tromper, elle peut trouver un support solide dans la référence systématique aux faits, ce qui la conduit à s'appuyer sur la science, voire même à se confondre avec elle.

La science expérimentale ne ressemble pas a priori à un dogme arbitraire : les lois qu'elle professe sont à la fois efficaces et soumises à un protocole de vérification particulièrement suspicieux.

Bien sûr, des déviations hégémoniques peuvent ternir l'image de la science :

- Certaines personnes affirment gratuitement qu'il n'y a de vérité que dans la science, bien que ce ne soit pas la science qui dise cela...
- D'autres considèrent évident que leurs modèles dépeignent la réalité même, alors qu'on peut aussi bien voir en eux des recettes à l'efficacité mystérieuse, reliant artificiellement des faits isolés.
- D'autres encore estiment que la science a pour raison d'être l'*explication* de tous les faits, c'est-à-dire une présentation *a posteriori* de tout événement comme le résultat de lois admises et de circonstances compréhensibles. Elle ne ferait cependant en cela que se noyer dans une vaste concurrence, sans surpasser notablement les religions et autres cosmologies. (Si la science a une forme de supériorité, elle ne le doit pas à l'universalité de ses explications après coup, mais à l'*efficacité des prédictions risquées* qu'elle permet – quand bien même le domaine d'études et les conclusions devraient rester fragmentaires et humbles).
- Certains ajoutent que les lois scientifiques ne peuvent pas être librement mises en doute, bien qu'il s'agisse en fait de simples théories, admises seulement jusqu'à preuve du contraire (découverte de faits nouveaux, élaboration de modèles mieux corrélés avec les observations, etc.). Présenter comme « savoir » ou « connaissance » un ensemble d'idées se trouvant ainsi en instance de réfutation constitue un abus de confiance. Tout repose

peut-être sur un jeu de mots sordide : les scientifiques compétents ont assurément une forme d'érudition, ils *connaissent* des *théories* relatives aux faits observés, et cela masque leur situation d'ignorance fondamentale vis-à-vis des lois régentant les événements.

– Dans le même esprit, le fait que les conclusions d'analyse scientifique soient considérées par la justice comme indéniables (si ce n'est par le biais d'une « querelle d'experts ») renvoie à une simple croyance populaire prenant pour idole la science ou son contenu à un instant donné.

Si ces excès permettent de développer une cosmologie matérialiste, le *principe* de la science expérimentale est à la fois plus humble et plus convaincant : des modèles compatibles avec les événements connus sont élaborés et testés à l'épreuve de nouveaux faits ; ceux qui sont alors contredits doivent être rejetés (ou aménagés avant de repasser l'examen) tandis que ceux ayant permis de prévoir les résultats finalement obtenus voient leur crédibilité accrue.

C'est de ce principe général, méthodologique, que nous chercherons à nous défaire, en montrant qu'il repose sur un simple choix, non sur une évidence ou une obligation. Le succès éventuel de cette entreprise n'aura cependant pas valeur d'invalidation, puisque le choix scientifique pourrait être le bon même si cela s'avérait indémontrable : il s'agit de récuser, non de réfuter.

• Le premier axiome arbitraire sur lequel repose la science expérimentale est le fait de *conférer au pouvoir prédictif une valeur suprême.*

Une religion est parfaitement en droit, rationnellement parlant, de préférer les enseignements sacrés et la prière inefficace aux actes scientifiques de « sorcellerie », semblant faire obéir les événements à volonté. Si le dogme est basé sur l'humilité et non l'efficacité, la science peut être récusée. L'évidence religieuse se heurte là à l'évidence matérialiste, et quoi qu'en disent les arguments partisans, la raison ne semble pas pouvoir trancher : le monde pourrait avoir des lois autonomes, que l'humanité serait susceptible de découvrir et détourner à son profit, mais il pourrait aussi être gouverné par une puissance supérieure donnant l'illusion de l'efficacité pour détourner de la Foi les âmes orgueilleuses.

Autre motif de contestation : on pourrait préférer l'autorité démocratique à l'autorité de l'expert. Ainsi, une théorie scientifique, même efficace, n'aurait aucune valeur si elle n'acquiert pas l'assentiment des masses. Certes, on peut défendre l'idée qu'un seul être peut avoir raison quand le reste du troupeau s'égare, mais on peut tout autant déclarer que dans un débat où chacun campe sur ses positions, raison doit être donnée à l'opinion majoritaire. Certes, n'importe qui peut vérifier le propos d'un savant qui se contente d'affirmer « quand on fait ceci, on obtient cela », mais d'une part on peut refuser l'expérience en la déclarant truquée, d'autre part les montages actuels s'avèrent d'une complexité qui n'est souvent accessible qu'à quelques individus très longuement formés ; on pourrait ajouter que l'interprétation des résultats, qui fait tout l'intérêt des manipulations, diffère selon qu'on ait admis tout un cortège de préambules théoriques, que l'on voit partout la volonté fantaisiste de Dieu, que l'on fasse preuve d'un animisme enfantin (les appareils et cellules donneraient raison au savant simplement parce qu'il leur est sympathique), etc.

Enfin, si tout était rendu secondaire aux moyens d'atteindre le paradis intérieur, la science pourrait être a priori refusée, puisqu'elle se base sur une observation attentive du monde extérieur, sur une activité intense (réaliser des tests), et encourage indirectement à surmonter l'adversité en tirant profit des lois subies.

• Second axiome sur lequel repose le principe scientifique : *la confiance accordée à l'expérience et aux pairs.*

Bien sûr, c'est un contexte de méfiance qui explique la mise à jour, parfois, de fraudes, mais il n'en reste pas moins qu'un événement dont la reproductibilité a été constatée, par une communauté d'observateurs indépendants, se voit considéré comme une base incontestable. Dans le même esprit, les biologistes acceptent le savoir des physiciens sans demander à vérifier personnellement chacune des expériences sur lequel il se fonde. L'enseignement scientifique se base d'ailleurs sur cette approche : l'essentiel est appris par cours magistraux, tandis que des travaux pratiques se contentent d'illustrer.

Or ce schéma, compréhensible, vole en éclats sous l'hypothèse du rêve. Le sentiment de reproductibilité ne reposerait que sur des souvenirs et preuves imaginaires, l'assentiment ou le témoignage d'autrui serait un rôle de marionnette, et l'enseignement reçu constituerait un dogme mystérieux. Quant à l'efficacité prédictive des sciences, ce serait une fantaisie onirique – et dans un monde ultérieur, je pourrais pareillement assister au succès de sorciers ou de prophètes.

Prendre pour base de crédibilité les faits vécus en ce monde ne constitue donc qu'un choix, un acte volontaire. L'humilité invoquée (se soumettre sans a priori aux faits) rappelle surtout celle des hommes de foi se soumettant aux phrases d'un livre qu'ils ont personnellement choisi de sanctifier.

• Dernier axiome auquel il faut souscrire pour être tenté par la voie scientifique : *il y a des lois qui relient les faits, et ces lois perdureront.* Le principe d'un modèle, applicable tant au passé qu'au futur n'aurait pas de sens sans cette confiance dans la régularité des événements.

Cet axiome ne peut cependant être établi sans pondérer le précédent. En effet, la plupart des régularités sont contredites par l'expérience invérifiable de certaines personnes (ayant vu des éléphants roses, etc.) et par le souvenir de certaines images nocturnes. Pour maintenir l'idée d'un monde régulier et cohérent, il faut donc exclure une classe d'expériences, dites hallucinatoires, et ainsi définir le rêve et la folie. Or ceci peut parfaitement être contesté. La totalité de mon expérience pourrait être crédible, la seule illusion portant alors sur l'évidence d'un monde cohérent.

D'autre part, le principe d'un modèle prédictif peut être récusé si l'on estime que le futur dépend exclusivement du bon vouloir divin et n'est aucunement déterminé par ce qui a été accompli jusqu'ici – la direction pourrait rester la même mais rien ne le prouve. Pareillement, qui se croit en train de rêver pourra craindre un réveil imminent et l'arrêt

brusque des illusoires régularités. Et il ne s'agit pas de dire que chaque monde (ou chaque période) relève d'une science spécifique : le monde à venir pourrait être un chaos absolu, non modélisable (y compris par les approches statistiques) ou bien une forme de néant universel.

Bien sûr, il pourra être répliqué que la confiance dans le lendemain est justifiée par l'expérience répétée du succès prédictif, mais la logique de cet argument est suspecte, et il faut nous pencher plus en détail sur le sujet.

b) *Les supercheries inductives*

• En première analyse, on pourrait estimer que la science expérimentale se fonde sur une généralisation, ou « induction », permettant d'établir des lois à partir de faits isolés. En pratique, il s'agirait de détecter des régularités dans les événements avant d'en tirer un modèle épuré, s'appliquant notamment au futur. Ceci rappelle le bon sens commun, qui considère certain que le soleil se lèvera demain ou que je me brûlerais si je plongeais la main nue dans des braises. Cette évidence pratique n'est cependant pas une exigence de la raison mais bien au contraire une erreur logique : quand on passe de cas particuliers à un énoncé universel, on n'émet qu'une hypothèse risquant d'être contredite (par les cas inconnus, dont les cas futurs). Le fait de négliger le risque en question ne repose finalement que sur une croyance : le monde serait « régulier » et soumis à des lois stables, à l'échelle de temps humaine tout au moins.

• Ce grave manque de rigueur ne reflète pas tout à fait les principes modernes fondant la science. Tout d'abord, une régularité observée n'est pas considérée comme prouvant une loi : elle ne fait que suggérer un modèle. Les cas particuliers ne seraient donc qu'une source d'inspiration comme une autre pour le théoricien, la science se situerait en aval de ce mécanisme : elle consisterait à tester des hypothèses, et rejeter celles qui sont contredites, les autres étant en sursis jusqu'à l'éventuelle preuve de leur invalidité. Nulle erreur logique ne semble entacher cette démarche, mais elle interdit à la science de prétendre objectivement à l'efficacité prédictive. Dès lors, elle ne peut plus garantir la fiabilité technique, ni convaincre un esprit sceptique.

Pour éviter cette humilité mutilante, il faut, d'une manière ou d'une autre, appuyer franchement les thèses non assurément fausses (que la logique déclare seulement « *peut-être* justes ») pour justifier leur admission au bénéfice du doute. Il y a dans cette opération un risque d'erreur, mais en prendre conscience permet d'envisager une solution : les hypothèses corroborées par l'expérience pourraient prétendre à une *très grande plausibilité,* même s'il n'est pas question de vérité absolue. On dit ainsi d'un résultat confirmé par cent tests indépendants qu'il n'est peut-être pas toujours valide, mais n'est infirmé que dans moins d'un cas sur cent.

Ceci n'est pourtant qu'une erreur de plus : en ce qui concerne notre exemple, le résultat pourrait être infirmé dans 100% des cas futurs – considérer le présent ou le passé comme représentatifs d'une situation intemporelle est un pur acte de foi. L'induction probabiliste n'est donc pas plus rigoureuse que l'induction universelle, et si elle admet pouvoir se tromper, elle n'en restreint pas moins arbitrairement ses risques d'erreur (cf. annexe 8).

• L'argument auquel recourent les savants irrités par la critique de l'induction (argument que nous citions à la fin du paragraphe a) est le suivant : la science, telle qu'elle fonctionne, a prouvé son efficacité ; chaque journée apporte son lot de confirmations, tandis que la prophétie selon laquelle les événements du futur devraient rompre les régularités observées jusque-là ne s'est jamais vérifiée ; la science est donc raisonnable, les supputations hypothétiques ne sont pas de son côté mais bien du côté de ses opposants.

Ce plaidoyer pourrait être convaincant mais il est complètement hors sujet : il parle de l'efficacité passée de la science, alors que l'on discute de son efficacité à prédire le futur. Cette précision faite, on peut isoler l'argument qui était implicite : la science a été efficace donc elle le restera. Or ceci suppose que présent et passé soient représentatifs d'une situation intemporelle. C'est précisément le principe des inductions scientifiques, c'est-à-dire le point qui était critiqué et qu'il s'agissait d'étayer. Le « raisonnement » asséné se limite donc à une variante de la formule « j'ai raison puisque j'ai raison », et il ne fait que conforter artificiellement les personnes déjà convaincues, sans rien prouver.

• Bien sûr, ce n'est pas parce que l'induction est mal défendue qu'elle est illégitime. On peut néanmoins remarquer que ses preuves étant logiquement invalides, elle se ramène – jusqu'à preuve du contraire – à un simple parti pris : en s'appuyant sur l'expérience passée, elle prolonge simplement le bon sens pratique. Ceci n'est pas un titre de gloire ; les expériences de Pavlov montrent (ou suggèrent – si je rêve) qu'un chien, artificiellement habitué à entendre une sonnerie quand on lui apporte à manger, salive ensuite à ce simple son, persuadé qu'il sera toujours lié aux repas ; un Etre supérieur, maître des événements, pourrait ainsi s'amuser de la crédulité naïve des scientifiques conférant force de loi à ce qui n'est qu'associations d'idées. L'induction serait une forme de crédulité bestiale.

• Le problème de l'induction permet en tout cas de lier les deux défauts logiques d'une hégémonie scientifique : une axiomatique inavouée et une trahison des principes logiques revendiqués. Ce dernier point mérite d'être développé.

c) *Une méthodologie contradictoire*

• Un des principes de la science consiste à ne pas croire les affirmations péremptoires sans les avoir au préalable vérifiées. Or cette règle semble enfreinte quand on se fie aux compte rendus d'expérience, aux témoignages et aux jugements de savants spécialisés dans un domaine où l'on est personnellement incompétent. Un partisan de la science cite généralement des preuves se ramenant à « *il paraît* que ceci a été parfaitement vérifié » ou encore « ceci a été parfaitement vérifié par des gens que *je crois* honnêtes et rigoureux ».

Pour restaurer la rigueur proprement scientifique, on est conduit à un choix :

– soit la méthodologie est comprise comme une nécessité de vérification *personnelle*, mais la crédibilité de l'expérience (c'est-à-dire le rejet de l'hypothèse du rêve) semble alors invérifiable ;
– soit la vérification effectuée par *autrui* est déclarée valide, mais la crédibilité d'autrui ainsi décrétée constitue un simple postulat et ne conduit qu'à un système facultatif ;
– soit la crédibilité d'autrui ou de l'expérience personnelle est posée comme *modèle théorique* avant une éventuelle confirmation à l'épreuve des faits, mais les faits en question étant constitués par l'expérience personnelle ou celle d'autrui, on n'aurait pas là une épreuve risquée mais une validation circulaire, sans valeur scientifique. Pour être plus explicite, rappelons que la science ne prétend pas décrire les mondes oniriques (une pomme qui « tombe vers le ciel » n'invalide pas la gravitation universelle si le témoignage est susceptible d'être une hallucination) ; donc l'épreuve des faits n'est crédible que si les faits vécus en ce monde sont crédibles – ce qu'il s'agissait précisément de démontrer. Il faut donc présupposer la conclusion pour pouvoir aboutir à celle-ci, et ce mécanisme n'a rien d'une épreuve décisive.

Dans tous les cas, il semble bien qu'adhérer au principe scientifique ne suive pas une logique scientifique. S'il en avait été autrement, on aurait d'ailleurs pu dénoncer la circularité de cette adhésion se justifiant elle-même...

• Les prétentions scientifiques de la psychanalyse ont amené une utile réflexion sur les critères de scientificité. Il est ainsi apparu qu'un système théorique s'autorisant à interpréter à son profit des résultats expérimentaux contraires perdait toute efficacité prédictive et ne pouvait donc se déclarer scientifique. Cette remarque est certes judicieuse, mais elle pourait être retournée contre la science. Une loi comme celle des gaz parfaits, par exemple, pourrait ne pas être vraiment scientifique. En effet, si elle est infirmée par une expérience donnée, on peut répondre a posteriori que l'on n'avait pas affaire à un gaz parfait, et donc que la loi reste valide. Ce problème peut être généralisé à tous les tests expérimentaux, dont le résultat pourrait être faussé par un tiers facteur non perçu ou non maîtrisé. Exemple : un professeur de physique-chimie ratant une démonstration pratique met en cause sa manipulation, non la régularité des lois qu'il devait illustrer. Cette attitude introduit un biais (faussant les estimations de taux de succès) en écartant arbitrairement l'idée que ce jour-là, à cet endroit précis, la loi n'avait plus cours. Le problème est d'autant plus insoluble qu'une vérification ne reproduirait pas l'expérience incriminée, puisqu'elle serait postérieure : si le facteur temps était influent à notre insu, une conclusion erronée pourrait être rendue.

Pourtant, il est tout à fait exact de noter qu'une théorie judicieuse, maladroitement mise à l'épreuve, peut être contredite par l'expérience (à l'inverse, une théorie erronée pourrait donner un résultat faussement positif, mais cela est moins grave car en science, par principe, les validations ne sont que des « oui, peut-être» alors que les réfutations sont des rejets francs et sans appel). Les résultats des expériences négatives doivent donc être systématiquement relativisés, pondérés, jugés... et finalement ce ne sont pas les faits qui tranchent mais un consensus d'experts. Certes, ce processus peut conduire à l'abandon de théories préalablement admises – il n'y a donc pas irréfutabilité de principe – mais l'essentiel semble reposer sur l'ouverture d'esprit ou le conservatisme d'une poignée d'individus, et ceci ternit l'image d'une science réputée objective par nature.

La pureté des sanctions expérimentales est donc un mythe et la mise en pratique du principe scientifique peut difficilement obéir à ce principe.

• Troisième point litigieux : le fait que l'analyse scientifique puisse être étendue à des domaines où elle explique l'attitude d'opposants (psychologie de la foi, psychiatrie de la confusion rêve-réalité, etc.). Ceci permet d'esquiver a priori les remises en question et de se conférer l'irréfutabilité – qualité rigoureusement contraire au principe scientifique. Le fait que la science soumette avec humilité son contenu, les modèles prédictifs, à l'épreuve des faits ne ferait donc que masquer le caractère dogmatique de la méthodologie qui lui sert de cadre.

Cette critique pourrait toutefois être esquivée en mettant en doute la scientificité des disciplines étudiant la pensée, qui s'attachent généralement à tout expliquer, y compris les résultats individuels imprévisibles et contradictoires. La psychologie dite scientifique ne diffère d'ailleurs souvent de l'interprétation littéraire que par le recours aux tests statistiques, outils stériles dont le sens est honteusement dévoyé pour appuyer des conclusions illégitimes (cf annexe 9.A).

• Résumons. Quand bien même la science se limiterait au domaine des régularités matérielles, systématiques, la raison y semble employée – comme dans certains systèmes concurrents – en aval d'un simple choix initial, fixant les valeurs prises pour référence. Tirer avec rigueur les conséquences d'un système axiomatique est certes rationnel, mais exclure les autres systèmes envisageables ne l'est pas ; c'est à tort que la science est déclarée « supérieurement crédible » – il ne s'agit là que d'une croyance propre à ses adeptes.

Les scientifiques (convaincus) n'imposent certes pas explicitement leurs conclusions au nom d'un principe sacré, de l'autorité ou de la foi, mais ils ont tort de se référer à des preuves. Ils ne font qu'arbitrairement nommer ainsi certains faits, en excluant leur possible caractère illusoire. Le fait que la science prétende à l'objectivité repose donc sur une définition subjective de l'objectivité.

En ce qui concerne l'efficacité des sciences, principale justification de celles-ci, trois remarques innocentes ont montré qu'elle n'impose aucune contrainte à un esprit rationnel :

– L'efficacité *passée* peut être un souvenir imaginaire de ma part, confirmé par des preuves et témoignages que je rêve.
– L'efficacité *présente* repose peut-être sur le souvenir imaginaire d'une prédiction antérieure. Par ailleurs, cette efficacité pourrait être rencontrée dans un monde secrètement soumis au bon vouloir d'une entité supérieure et trompeuse (mon inconscient si je rêve sans le savoir, un éventuel Dieu si je ne rêve pas).
– L'efficacité *future* est un simple postulat inductif, risquant d'être contredit, et cela avec une probabilité totalement

inconnue.

Finalement, ce qui guide le choix en faveur de la science pourrait se limiter au bon sens pratique, inductif, et à l'espoir d'apprivoiser l'adversité matérielle en ce monde. Déclarer universelle cette sagesse serait abusif : le mieux-vivre peut être plutôt attendu de la vie spirituelle ou de la rêverie. Au départ, tout n'est que désir naïf ou intuition personnelle.

C – Spéculation = verbiage ?

a) *Le déqueulis verbal des philosophes*

• Nous avons vu précédemment que si la science tient debout, ce n'est pas d'elle-même – la justification de ses principes relève donc d'un autre cadre de pensée : soit la foi, l'évidence intuitive, soit la philosophie, la réflexion abstraite. Certains philosophes ont parfaitement admis que rien, a priori, n'oblige à croire les faits constatés. René Descartes dans le « Discours de la méthode » (« pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences »), a ainsi pris le doute et l'hypothèse du rêve comme point de départ de toute réflexion. Ce texte est particulièrement instructif car l'argumentation cartésienne (cf. annexe 6.B) comporte des postulats cachés et même de francs illogismes : démonstrations circulaires, auto-validations, inductions, jeux de mots, etc. Effectivement, sans l'épreuve des faits et le risque de prédictions clairement démenties, on peut dire n'importe quoi. Même la contradiction peut être présentée, avec un discours adéquat, comme un judicieux compromis entre des nécessités opposées ou comme une supérieure sagesse dépassant le simplisme logique.

Pour les mêmes raisons, les affrontements entre écoles philosophiques n'ont pas amené le triomphe de vérités ou d'idées fortes faisant l'objet d'un consensus général. Chacun peut camper sur ses positions, et si certains systèmes ont été déboulonnés, c'est que la science – non la philosophie – a invalidé en progressant certaines de leurs affirmations clés.

• Les problèmes traités dans cette partie du livre – suis-je dans le réel ? suis-je en compagnie d'êtres pensants ? – sont pourtant des sujets typiquement philosophiques, et la science ne pourrait apporter à leur sujet qu'un regard partisan (puisqu'elle se fonde sur une réponse arbitrairement positive aux deux questions). Il est donc capital, en dépit des réserves formulées plus haut, de se pencher sur les propos philosophiques.

La démarche la plus intéressante consiste à suivre les philosophes dans leur destruction des évidences communes avant de contester les divers essais de reconstruction réfléchie. Pour cela, il est utile de considérer deux hypothèses extrêmes apparemment plausibles :

– le monde serait exclusivement gouverné par des lois autonomes – les pensées, observations et « décisions » humaines n'en seraient que des conséquences particulières. La liberté serait une illusion naïve.
– Ce monde serait une illusion de ma part, gouverné par le bon vouloir d'une mystérieuse partie de moi-même (hypothèse que nous désignerons par la suite comme « cosmologie égocentrique »).

Toute argumentation écartant ces hypothèses sans avoir démontré leur fausseté n'a qu'une valeur relative. (Le rejet en question n'est pas forcément explicite, il est souvent sous-entendu par des notions comme la « condition humaine », présupposant – abusivement – d'une part une pensée chez autrui, d'autre part une distinction fondamentale entre les animaux esclaves de leur instinct et les humains, qui disposeraient d'une liberté d'initiative.) Or il s'avère que tant les écrits des grands maîtres que les cours universitaires modernes méconnaissent cette dimension préliminaire, et désagréablement paralysante, des débats. La philosophie institutionnelle – quoi qu'elle en dise – ne vainc aucunement l'hypothèse du rêve ; elle ne fait que se choisir un cadre où la discussion est susceptible d apporter quelque chose. La philosophie n'apparaît pas tant comme un « amour de la sagesse » que comme un « amour du verbe ».

• Même si les deux hypothèses citées ci-dessus sont classiquement écartées au nom de la stérilité, un débat franc a opposé des variantes adoucies :

– « pas de pensée sans univers » : la pensée humaine est une entité certes originale mais qui a émergé au sein d'un monde préexistant ;
– « pas d'univers sans pensée » : le monde est un produit de la pensée humaine, ou se confond avec la somme des pensées et observations, sans qu'il y ait d'objets existant par eux-mêmes.

Quantité d'arguments ont été développés par les philosophes partisans de chaque thèse afin de démentir les prétentions de leurs opposants. Le résultat est une interdestruction finalement sans grand intérêt. Le fait de se trouver en situation de choix pouvait être inféré directement du rejet arbitraire des hypothèses radicales.

Quant à la synthèse conciliante prétendant clore deux millénaires de réflexion, elle prête à sourire : il y aurait interrelation entre pensée et univers – « pas de pensée sans univers, et pas d'univers sans pensée ». Les mots employés sont bien relatifs au sujet, mais le sens du propos reste profondément mystérieux, et aucune réponse ne semble donnée aux questions posées : qu'est-ce qui empêche de croire que le monde se limite à mon expérience ? Et, à l'inverse, comment démontrer qu'un univers sans être pensant est impossible ? Certes, si le sens de la formule se limitait à « pas de pensée sans être pensant » et « pas d'être pensant sans pensée », il n'y aurait exclusion abusive d'aucune hypothèse, mais le propos n aurait plus la moindre conséquence cosmologique. Le fait que des auteurs adulés se repaissent de pareilles formules suggère que le verbiage grandiloquent constitue l'un des principaux moteurs de la philosophie, et quand la majorité des discours est assortie d'un véritable étalage de références historico-littéraires, il est à craindre que la « réflexion philosophique » soit le prétexte à une démonstration d'érudition culturelle, et repose sur la satisfaction de « faire savant ».

• Cette déviation atteint un sommet quand les propos deviennent hermétiques. Citons par exemple une phrase de F.Laruelle (tirée de l'ouvrage « Philosophie et non-philosophie », rigoureusement incompréhensible pour le profane : « l'Un est une identité non thétique en général, c'est-à-dire à la fois non-décisionnelle (de) soi et non positionnelle (de) soi : sans volonté pour essence, sans topologie pour existence ». Jongler avec les mots peut aboutir à l'absurde – sans chercher bien loin, il suffit de considérer un exemple tel que la question « quel est le contraire d'un arbre ? ». Rien n'empêche d'assembler des mots sans qu'il y ait de lien avec une idée claire – comme dans un poème surréaliste – mais quand une formule obtenue de cette manière se voit prise au sérieux et débattue, l'on a affaire à un faux problème.

Prenons à titre d'exemple une question qui donne un vertige jouissif à certains philosophes : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». On peut écarter la lecture simpliste qui ramène le problème à « qu'est-ce qui a créé la matière ? » – d'une part l'existence de la matière n'est pas acquise tant que l'hypothèse d'une illusion universelle n'est pas invalidée, d'autre part la matière pourrait avoir toujours existé. La question demande donc quelle est la cause ayant tout précédé, y compris elle-même – ce qui paraît incompréhensible au premier abord.

Il faut cependant noter là un point important, c'est que le jonglage fantaisiste opéré par les métaphysiciens avec les notions d'absolu trouve un support de poids dans la notion mathématique d'infini. La limite d'une récurrence paraît en effet obéir à des lois contraires à cette récurrence : dans la suite des nombres croissants, l'infini est dépourvu de nombre plus grand, ajouter une unité à l'infini ne donne rien de plus que l'infini ; appliquée à la causalité, cette idée suggère que la cause ultime, source de tout, pourrait être dépourvue de cause ou constituer sa propre cause. Mais un malentendu s'est glissé dans cette lecture simpliste de l'arithmétique : en effet si les mathématiques manipulent la notion de « tendre vers l'infini » – avancer dans une direction sans fin – la notion de « nombre infini » pourrait constituer un contresens. Cette idée de nombre infini n'a même pas de support intuitif, si ce n'est un cercle n'expliquant rien : il s'agirait du nombre obtenu en comptant pendant un nombre infini de secondes ou en procédant à un ajout un nombre infini de fois. Une définition plus claire pourrait révéler une franche contradiction : la suite des nombres croissants n'a pas de maximum, alors on nomme infini ce maximum. Pire : alors qu'une taille infinie ne peut pas être dépassée, par principe, il s'avère qu'un ensemble comportant un nombre infini d'éléments peut être inclu dans un ensemble plus vaste (l'ensemble des multiples de 10 dans l'ensemble des nombres pairs, une demi-droite dans une droite, etc.), Si les mathématiques s'autorisent à manipuler les termes infinis, c'est au moyen de règles arbitraires – substituant la notion de puissance à celle de supériorité etc.

Ainsi, un problème en apparence incontournable peut parfaitement reposer sur une cascade de conventions. Et il convient de ne pas se laisser intimider par les questions transcendantes qui tendent à susciter un sentiment d'humble ignorance, Il n'est pas sûr qu'il y ait un sens à généraliser sans frein l'emploi de certains mots, en appliquant la récurrence ou conférant l'intentionnalité à n'importe quoi. Il serait souvent sage de récuser la pertinence des interrogations, sans se croire rationnellement contraint de choisir entre leur donner une réponse et se soumettre aux points de vue qui sont parvenus à le faire.

Cette prise de conscience de la distance entre expression verbale et pensée permet de rejeter assez franchement la métaphysique.

b) *Mystère du langage*

• La philosophie ne se contente pas d'illustrer le piège des mots, elle se livre également à une réflexion sur l'impossibilité de penser sans support verbal. Réfléchir, ce n'est pas entamer un parcours en amont des conventions, mais déjà manipuler des mots, avoir procédé à de multiples inductions (pour leur donner un sens général), et se montrer crédule vis-à-vis de la mémoire qui stocke les associations avec les diverses images. Ludwig Wittgenstein (cité par Jacques Bouveresse) a très justement ironisé sur le « son inarticulé par lequel certains auteurs aimeraient bien commencer la philosophie ».

Une approche hypothético-déductive, posant explicitement et progressivement ses conventions, ne constitue vraisemblablement pas la solution. Il apparaît en effet qu'un cours de logique dénué de mots courants, et se privant de la suggestion que constituent les exemples, ne convainc pas, ne séduit pas l'intuition et ne parvient même pas à capter l'attention.

Récuser le code verbal risque donc d'aboutir au silence intérieur, à une mort de la pensée. Là encore, on tombe sur un raccourci menant à l'auto-destruction intellectuelle. Mais si je continue à disserter ou à m'inquiéter après l'avoir découvert, c'est que je cherche une autre issue. En effet, le mur protecteur de l'argument « je pourrais être en train de rêver » s'effondre si se dissout le sens des mots « je », « rêve » et même « sens ». Pour consolider spécifiquement l'attitude de repli, le débat doit continuer.

• L'hypothèse selon laquelle le langage vient d'êtres antérieurs à moi constitue peut-être le point le plus troublant. En effet la cosmologie égocentrique n'est pas en mesure d'expliquer d'une manière valablement concurrente l'origine du langage. Le point de vue courant semble donc triompher : le langage serait le fruit d'un enseignement et, à l'origine, il viendrait d'un consensus ou d'un acte d'autorité instituant cet usage pour faciliter la communication.

Mais on pourrait être là en présence de l'un de ces faux problèmes typiques de la philosophie. Pourquoi le langage aurait-il forcément une origine ? Tout a-t-il une origine ? Qu'y avait-il avant l'origine du temps ? S'il n'y avait rien, il y avait ce rien, et il y avait donc quelque chose, et l'origine considérée n'était donc pas l'origine...

Quittons ce domaine du délire verbal pour nous pencher sur un problème concret, Est-ce moi qui ai par exemple inventé le mot « avion» (autrui répondra que des documents du dix-neuvième siècle, donc bien antérieurs à ma naissance, prouvent le contraire, mais d'un point de vue égocentrique, assumant l'hypothèse que je sois en train de

rêver ce monde, ces paplers sont fictifs, ainsi que ma date de naissance, et le simple fait qu'un monde ait existé avant moi peut être suspecté ; quant au souvenir selon lequel un parent, un enseignant ou un livre m'aurait fait découvrir le mot, il peut pareillement être interprété comme une fiction délirante. Bref j'ai peut-être bien inventé le mot « avion ».

Le cas serait légèrement différent avec un mot que je découvre présentement. Parcourir une page de dictionnaire peut susciter cette expérience. Exemple (pour l'auteur) : le mot « esponton », qui désigne une arme blanche portée par certains soldats d'autrefois. L'impression immédiate consiste à reconnaître que j'ignorais non seulement le sens de ce mot, mais le fait que cet ensemble de sons ait un sens, Cependant, le souvenir de cette ignorance est peut-être illusoire, et de toute façon, je pourrais avoir inventé toute la scène. Le dictionnaire en question pourra à l'avenir demeurer introuvable, autrui affirmant qu'il n'a même jamais existé ailleurs que dans mes songes, ou bien ce dictionnaire pourra ne plus contenir le mot considéré.

Affirmer que le langage est un code relativement stable et pourvu d'une origine ne reflète donc qu'un point de vue partisan.

• Cette réfutation risque d'être dénigrée au nom de la mauvaise foi. La cosmologie égocentrique aboutit en effet à contester le moindre effort de synthèse et d'objectIvité. A-t-elle donc de meilleures explications à donner ? Comment parviendrait-elle de son côté à se justifier ?

La réponse consiste évidemment à contester ces règles du Jeu, ces critères de valeur. Le monde ne semble, égocentriquement parlant, qu'un vaste et insondable mystère, mais ceci n'est pas un aveu de faiblesse : on peut contester la supérieure crédibilité d'un enchaînement de causes et d'effets, énoncé hypothétique se basant sur d'illogiques généralisations et conduisant de toute façon à un mystère originel ou une récurrence infinie à la limite de l'incompréhensibilité. D'aucuns accordent certes du prix à ce cadre, source de prédictions efficaces, mais c'est là une simple affaire de goût. Et, à l'inverse, on peut parfaitement se satisfaire de considérer que le langage demeure une énigme, en dépit des explications proposées. Face à des hypothèses douteuses, l'humilité sceptique vaut bien la crédulité ou les fausses prétentions au savoir.

• Revenons à l'expérience présente du langage, pour chasser les dernières certitudes. Il semble bien que j'exprime mes pensées par des mots, en ce moment précis, mais qu'en est-il quand je ne m'écoute pas penser, quand je mobilise mon attention – sans parler, écrire ou lire – pour une autre tâche, par exemple pour faire aboutir une réflexion délicate. En clair : est-ce que j'emploie des mots quand je ne me pose pas cette question, est-ce que j'emploie automatiquement des mots même quand je ne cherche pas à le faire ? Si je ne fais pas confiance à ma mémoire, il semble impossible de répondre. Rien n'assure que le langage soit un matériau indispensable pour la pensée, il pourrait être un recours facultatif demandant un (léger) effort de transcription. D'ailleurs, comment pourrait-on prouver l'impossibilité d'une pensée sans langage ? Une définition arbitraire pourrait certes sceller l'association (là où il n'y a pas de mots, on ne peut parler de pensée), mais pareille convention ne prouverait rien.

Le fait que je raisonne (ou lise) seul, en ce moment, peut par ailleurs amener à douter que les mots constituent avant tout un moyen de communiquer, entre êtres pensants autonomes et à haute voix. Les mots sont là, comme spontanément, en silence, dans ma tête, tandis que les propos d'autrui ne constituent qu'un vague souvenir suspect. Il n'y a aucune raison de croire que j'ai été dressé à parler par un enseignement extérieur.

Affirmer que les diverses langues sont incontestablement des conventions d'égale valeur ne résiste pas non plus à l'analyse égocentrique : les langues « étrangères » sont obscures et réclament un effort particulier, ce qui n'a rien à voir avec les mots que je perçois en regardant simplement fonctionner ma pensée.

En conclusion, il ne s'agit pas d'affirmer que ma pensée peut se passer des mots, mais qu'elle en est peut-être capable, ne serait-ce qu'occasionnellement. Le fait que je crois posséder un langage ne prouve en tout cas aucunement que je suis soumis à un système hérité de la communication avec d'autres êtres pensants. Le langage est un mystère, mais un mystère sans conséquence cosmologique.

c) *L'autruche ne parle pas*

• Les réflexions qui précèdent peuvent amener à craindre que la question posée, sur la réalité du monde que je vis présentement, soit un pur artifice verbal. Prendre pour référence l'existence d'une pensée chez les personnages qui m'entourent (cf. chapitre I.1) aurait suscité un débat stérile opposant des spéculations invérifiables. Les termes de rêves et réel ne devraient donc pas être généralisés outre mesure, et se contenter de qualifier le passé (ou un ensemble d'idées perçu comme tel) selon sa cohérence apparente avec le présent.

Dans ces conditions, le débat s'éteindrait, sans plus se perdre dans des élucubrations fumeuses. Mais il n'en reste pas moins que le fossé séparant les comportements conviviaux et autistiques demeurerait – il ne s'agit pas là d'un artifice verbal. Ce ne sont pas les mots qui génèrent la tentation du repli, mais un inconfort, un malaise. Nul besoin de langage pour percevoir l'agressivité du monde subi, et pour découvrir à l'inverse la douceur d'une rêverie.

• Elaborer une politique de l'autruche demande certes davantage que ces expériences ponctuelles et sans relation, mais il n'est pas sûr qu'il soit pour autant nécessaire de classifier les expériences verbalement avant de tirer les conséquences du contraste ressenti. L'attitude de refus, suivie intuitivement, pourrait s'avérer efficace de manière répétée, ramenant à des sensations agréables ; dès lors, l'association d'idée peut germer naïvement, comme chez le chien de Pavlov. Fermer les yeux et se réfugier dans un monde intérieur peut donc devenir une recette, une réponse systématique, sans aucunement nécessiter la maîtrise de conventions verbales.

L'exemple des autistes pourrait confirmer cette idée – les individus les plus renfermés n'ont jamais acquis le langage – mais n'insistons pas sur ce point, basé sur un souvenir douteux et interprétable de multiples manières.

• Ces supputations sur un repli victorieux sans l'aide de réflexions sur le réel demeure malgré tout, pour qui lit ou écrit ces lignes, relativement hors-sujet. Le problème vécu vient en effet du commandement moral m'interdisant le repli si je me trouve dans un monde portant le label de « réel ». L'attitude de refus permettrait de laisser glisser les accusations sur une carapace de surdité ; mais une déficience du cocon protecteur conduit à la blessure (qui est en pratique le sentiment de culpabilité). L'attaque doit alors être repoussée, en dernier ressort, avec ses propres armes. Le débat verbal d'un schizoïde contre le réel n'est rien d'autre que cette défense brouillonne poussant l'hégémonie adverse à l'absurde.

Dans ce contexte, c'est aux personnages fondant leur dictature sur un mot, le « réel », qu'il incombe de justifier l'emploi du langage et de récuser l'accusation de soulever un faux problème relevant du verbiage. Pour un être tenté par le repli, l'extinction des règles verbales serait une victoire au même titre qu'un inextricable débat suspendant la légitimité des commandements.

• L'idée qui ressort de ces diverses réflexions sur la philosophie est qu'il convient de suivre le projet d'une consolidation du repli sans s'embarrasser des questions peu compréhensibles posées par les professionnels du verbe. Je n'ai pas à examiner les questions dont je ne perçois pas le sens ou dont le fondement est une convention que je refuse. Certes, cela n'implique pas de condamner publiquement les propos qui n'ont pas reçu mon aval ; il ne s'agit pas ici de prétendre clôturer universellement ce qui a un sens, mais de sagement me cantonner à ce qui me touche.

Dans le même esprit, autant ne pas prêter attention aux mots qui accompagnent le cheminement de ma pensée : sans prosélytisme, il n'y a nul besoin de choisir les termes avec soin et de s'efforcer de lever les ambiguïtés potentielles. Ma pensée manipule peut-être des mots, mais sans se référer au souvenir d'exemples-types fondant leur emploi ou à la référence d'un dictionnaire définissant leur contenu et leurs limites. Ces mots peuvent parfaitement être des créations toutes neuves de mon esprit, même si je n'éprouve pas de surprise à les employer. Comme sont ressentis la peur et le froid, je vis la présence de sons mentaux, et le rapport entre ceux-ci et ma pensée ne repose finalement que sur des souvenirs douteux. Même s'il me semble employer des mots pourvus de sens, ceci n'est peut-être qu'une illusion.

On pourrait certes poser un veto à cet emploi brouillon de termes contenant chacun une foule de significations hors sujet, mais si l'on cherche querelle au langage au nom de la rigueur, il faudrait peut-être au préalable vérifier que la rigueur ne s'invalide pas elle-même – ce que nous allons examiner dans ce qui suit. Que ma pensée s'encombre ou non de mots, voyons où elle mène.

D – Suicide de la logique

a) *La stérile nécessité déductive*

• Condamner au nom de la raison l'attitude de repli ou le rejet du réel repose sur un postulat essentiel : certaines vérités sont incontestables. Ce principe étant dévoyé par les individus n'admettant pas que soit contesté le *point de vue* qu'ils professent, il convient de revenir au noyau dur des idées dont je ne parviens effectivement pas à me défaire. Y en a-t-il seulement ?

- A priori, il semble que les affirmations se rapportant explicitement à un choix initial constituent un solide terrain d'entente entre doute et raison : si j'admets telles prémisses – tout en sachant que je pourrais aussi bien les refuser – alors je dois admettre telle conclusion. C'est là le domaine royal de la logique déductive, mais cette présentation sommaire suggère qu'il s'agisse d'une école d'humilité et de relativisme ; les bases d'une dictature de la raison devraient donc être cherchées ailleurs, dans quelques vérités premières ne prêtant pas à un choix.
- « 2 + 2 = 4 » passe pour une des évidences les moins contestables. A la réflexion, cet énoncé repose pourtant sur la définition arbitraire (donc contestable) de symboles et de leurs propriétés.
- « Je pense » est selon les écrits de René Descartes le fondement le plus solide de la réflexion, mais la définition tant d'un moi (par opposition à un non-moi) que d'une pensée (par opposition à une perception involontaire) peuvent être contestées ou ignorées. Si par exemple l'univers n'est éternellement qu'une suite de rêves de ma part, ma pensée et l'univers se confondent au point de ramener l'énoncé « je pense » à une convention de langage facultative et sans intérêt ni conséquence.
- Une affirmation telle que « tout est situé dans l'espace et dans le temps » tire une force particulière de la difficulté à trouver des contre-exemples. Néanmoins, l'énoncé n'a de sens que si l'on prend le parti de définir les notions invoquées et de leur conférer l'universalité. Il s'agit donc d'une définition arbitraire, incontestable une fois que l'on y adhère, mais facultative un degré en amont.
- Autre source de vérités invoquées : les recensements exhaustifs de cas possibles. Exemple : « si je lance en l'air une pièce, elle retombera forcément sur pile ou sur face (ou sur la tranche) ». Ce n'est pourtant là qu'une croyance inductive oubliant une infinité de possibilités : la pièce pourrait s'envoler à jamais, se transformer en sphère ou en crapaud avant de retomber, je pourrais me réveiller avant sa chute et l'oublier complètement, etc...
- A l'inverse du cas précédent, on pourrait s'attacher aux négations de certains énoncés universalistes. En effet un simple contre-exemple suffit à dénoncer, solidement, une prétendue vérité générale. Mais si la loi générale est posée comme axiome, elle se protège elle-même : le contre-exemple n'invalide pas la loi, c'est la loi qui invalide le contre-exemple. On se heurte là aux système blindés, s'autorisant à écarter toute objection, et finalement tout repose sur le simple choix entre une adhésion et un rejet,

Devant la fatalité de décisions arbitraires, il semble donc que le seul élément convaincant soit la logique interne à un système facultatif.

• Examinons maintenant ce mode de déduction formelle, dont le pouvoir de séduction reste encombrant. Si par exemple j'admets que Bubulle est un poisson et qu'aucun poisson n'a de paupière, je ne parviens pas à me soustraire à la conclusion que Bubulle est dépourvu de paupière. Il y a là comme un droit chemin pour la pensée, une prison. Ce sentiment est encore plus clair si l'on exprime le raisonnement précédent (appelé syllogisme) en termes d'appartenance : si j'admets que Bubulle appartient au groupe des poissons, et que celui-ci est inclu dans l'ensemble des êtres sans paupière, alors Bubulle est, forcément, un de ces êtres sans paupière. Et si je vois Bubulle cligner des yeux, la fausseté de la conclusion ne fait que démentir la véracité des prémisses (soit Bubulle n'est pas toujours un poisson, soit il y a des poissons à paupières). Cette validité indestructible semble ainsi reposer sur le fait que la conclusion ne puisse être démentie sans invalider une des prémisses admises. L'exigence intuitive serait donc basée sur la cohérence, et la validité du principe de non-contradiction constituait ainsi, implicitement, une prémisse supplémentaire. En toute rigueur, l'exemple de Bubulle clignant les yeux en démentant ma conclusion peut conduire à suspecter la logique au même titre qu'une des prémisses avouées.

On tombe alors sur une situation troublante : c'est en se montrant logique que l'on est conduit à suspecter la logique. Mais si l'on suspecte la logique, on n'est plus contraint d'accepter le raisonnement conduisant à la suspecter. Toutefois, cette conclusion, logique, devient elle-même suspecte...

Ce type de paradoxe peut inciter à déclarer intouchable la logique (à titre d'axiome essentiel, par exemple) pour éviter de sombrer dans l'absurde, Mais il s'agit là d'une capitulation, les revendications universalistes étant définitivement sabordées.

• La situation serait encore plus difficile si un détracteur *illogique* (à mes yeux) se déclarait cohérent et m'accusait d'absurdité, car en dernier ressort le fait d'être cohérent reste une impression diffuse ou une certitude mystérieuse. Dans une démonstration que l'on croit avoir conduit avec une rigueur parfaite, il est possible de trouver après coup des erreurs. Quelle est donc la garantie permettant d'affirmer que je respecte effectivement les règles que je me suis fixé ? Il serait contestable de considérer que j'ai a priori raison, ou bien de prendre pour arbitre un savant, une foule ou une machine. En pratique, le recours est une méthode fallacieuse : la vérification, qui encourt les mêmes risques d'erreur que la réflexion initiale. En avoir fait un outil de validation ne fait qu'exprimer une foi inductive : « je pourrais refaire indéfiniment telle vérification, je trouverais toujours le même résultat » ou « n'importe quelle personne sensée refaisant l'opération trouverait ce résultat ». La rigueur la plus solide repose sur de la vase...

• D'autres objections graves peuvent être adressées, plus classiquement, à la logique déductive. Revenons à l'exemple du syllogisme cité plus haut, et à sa prémisse majeure en particulier : « aucun poisson n'a de paupières ».

– Soit cette généralité a été décrétée avant l'examen du cas de Bubulle ; dans ce cas elle risque d'être contredite précisément par ce cas inconnu et ne prête donc pas à une déduction valide.
– Soit elle a été formulée après l'examen de ce cas ; dans ce cas, la déduction n'apporte rigoureusement rien, ne faisant que ré-exprimer un élément déjà admis.

On pourrait en conclure que la déduction est inapte à faire émerger des éléments nouveaux, mais l'exemple mathématique montre que l'on peut malgré tout débusquer par ce biais des lois cachées à notre insu dans les axiomes de départ.

Bref, la déduction ne semble fournir que des affirmations conditionnelles ou des redites stériles. Prétendre introduire et justifier *par la logique* les dogmes réalistes ou altruistes s'avère donc mensonger : les conclusions de raisonnement rigoureux sont interprétables, jusqu'à preuve du contraire, comme les conséquences intuitivement tirées d'idées facultatives.

Inversement, le fait de prétendre parler au nom de la logique peut être abusif, et c'est ainsi qu'il conviendrait d'interpréter les propos dénués d'humilité se conférant le monopole de la vérité, de la perfection, de la rigueur.

b) *Un système sans objet ni base*

• Après avoir constaté qu'aucune vérité indésirable n'était imposée suite à l'acceptation de règles déductives comme le syllogisme, il convient peut-être de se demander sur quoi se fonde cet assentiment ressenti vis-à-vis d'une règle aux conséquences infinies.

Intuitivement, l'acquiescement semble se fonder sur une généralisation inductive : Bubulle est remplacé par le symbole quelconque « x » et le fait d'avoir des paupières par la propriété « P ». Mais rien ne garantit que perdurera l'incapacité présente à trouver des contre-exemples (cf. annexe 6.B.c).

Inversement, il est possible de partir d'axiomes et d'obtenir par déduction un système de lois, mais pourquoi devrait-on conférer à celles-ci une valeur puisque le choix d'axiomes reste libre ? L'attitude commune consiste à tester ponctuellement les lois proposées et à vérifier leur concordance avec les certitudes intuitives (cf. annexe 6.A.b). C'est donc, finalement, un sentiment de l'ordre de la croyance qui permet de faire le tri entre les logiques concurrentes, établies à partir d'axiomes différents.

Elire une logique et une seule n'est pas une opération logique.

• Autre source de fragilité : le fait que la logique se base sur un principe, la non-contradiction, introduisant des notions dont elle ne donne aucune définition, le vrai et le faux. Les logiques probabilistes ou « floues» sont elles-mêmes basées sur cette définition manquante, sans laquelle aucune échelle de véracité (ou fréquence de cas vrais) n'a de sens. Que signifient donc ces termes de vrai et faux ?

Une première définition du vrai l'assimile à *l'évidence.* Mais comment préserver le principe de non contradiction (ou en logique floue : la différence entre 100 % vrai et 100 % faux) quand mon évidence se heurte à celle clamée par autrui ? La logique repose-t-elle sur un très suspect parti-pris décrétant que le vrai est par principe mon opinion

ou bien, au contraire, la parole majoritaire ? Et les revirements d'opinion, les évidences abandonnées, ne trahiraient-ils pas dans tous les cas le principe de non-contradiction ?

La vérité est donc plus souvent définie comme conformité avec *la réalité,* le monde objectif. Mais le fait d'avoir perdu tout critère de réalité ruinerait alors la logique. Rappelons que le réel n'est pas l'expérience brute, puisque le vécu onirique en est exclu ; le réel n'est pas non plus une modalité de jugement intuitif puisque ceci ramènerait au conflit d'opinion avec autrui. Toutes les réflexions conduites jusqu'ici suggèrent que le label de réalité ne puisse être légitimé que par un raisonnement complexe, non encore entrevu ; or, pour que celui-ci soit convaincant, il lui faudra impérativement disposer du label de vérité, de nécessité. Réalité et vérité se justifieraient donc mutuellement, formant un cercle qu'il serait possible de rejeter en bloc.

Autre approche : la vérité serait définie par accord avec *l'action réussie.* Cependant, cette approche s'inspire dangereusement de la science mal comprise : le fait qu'une expérience soit compatible avec telle affirmation ne prouve pas que celle-ci ne puisse être démentie à l'avenir. L'infinité des conséquences devrait être vérifiée pour qu'il y ait davantage qu'une confiance inductive risquée, une simple croyance personnelle. En pratique, cette définition se rapporte qui plus est à l'action réellement réussie, en excluant le vécu onirique ou hallucinatoire, et elle cumule donc les défauts des deux précédentes approches.

Variante de ce thème : le vrai serait la propriété des faits admis par tous les êtres humains – ce qui revient à dire que réussir à persuader les détracteurs constituerait le critère de vérité. Un discours de propagande efficace serait donc logique, tandis qu'un complexe énoncé mathématique serait douteux tant qu'il ne parvient pas à intéresser un poète, un bouddhiste ou un humain déclaré « débile léger ». De plus, il suffirait que des individus adhèrent à des systèmes blindés contradictoires pour ruiner la possibilité d'une logique. Cette définition n'est donc pas satisfaisante, il semble ne s'agir que d'une notion propre aux extravertis, qui ne conçoivent pas de pensée sans communication ni consensus. Si l'on envisage l'hypothèse que je sois le seul humain pensant, il paraît absurde de prendre pour référence la crédibilité des personnages-marionnettes qui m'entourent.

Dernière définition : le vrai serait ce qui est *démontrable.* Dans ce cas, on se ramènerait à une forme de cohérence en aval d'axiomes, et le principe de non-contradiction ne serait maintenu qu'à l'intérieur de chaque système, en s'accommodant du fait que soient déclarées également vraies les conclusions contraires formulées par chacun. Toute vérité serait relative, et apparaîtrait dans l'absolu comme facultative. L'intérêt de la logique pourrait être remis en cause par cet aveu d'humilité. Par ailleurs, il faut noter que la logique déductive n'aboutit à des vérités que si elle part de vérités ; or que signifie la véracité (indispensable) des axiomes puisqu'elle n'est par principe pas démontrable, et ne se situe pas en aval d'axiomes préalables ?

La notion de vrai manipulée en logique semble donc n'être qu'une pure convention, une propriété ayant pour seule spécificité la non-contradiction, et se voyant arbitrairement attribuée à une base avant d'être strictement transférée dans un système. Ce serait donc un terme manipulable savamment, mais totalement dépourvu de signification, de lien avec une nécessité intellectuelle.

• Finalement, la logique ne semble pas mériter le rôle d'épouvantail qu'elle revêtait vis-à-vis de la liberté de penser n'importe quoi. Il ne s'agirait que d'un ensemble de systèmes mettant en œuvre le principe de non-contradiction et ses conséquences – comme le refus des démonstrations circulaires. La logique s'interdit ainsi l'auto-justification et les prétentions à une légitimité exclusive.

Il n'en reste pas moins que des confusions sont possibles. La plus grave repose sur des artifices de langage : la vérité est opposée à la fois au mensonge (contradiction volontaire entre parole et croyances) et à l'erreur, entendue comme non conformité avec la réalité objective. D'où l'idée qu'en évitant le mensonge, on obtient la vérité, et donc une « connaissance *incontestable* sauf complet illogisme ». C'est là oublier que le label de vérité peut, en toute logique, être librement accordé *ou refusé* à n'importe quel élément original susceptible de prendre valeur d'axiome.

Certes, on peut donner une base morale au refus vis-à-vis du *mensonge* (malhonnêteté excluant la possibilité de contrats entre individus) ou du *n'importe quoi* (porte ouverte à des comportements jugés insupportables), mais ceci n'a rigoureusement rien à voir avec une nécessité logique, quand bien même on emploierait le vocabulaire technique des logiciens.

• Enfin, il faut mentionner la réserve habituelle : ces propos sur la logique pourraient être caducs. Si j'étais en train de rêver, je pourrais me référer de manière délirante à un système illusoire, sans rapport avec la logique digne de ce nom, celle que j'aurais une fois éveillé.

D'ailleurs, l'existence d'une logique n'est – pour les mêmes raisons – aucunement assurée. Il pourrait s'agir là encore d'un label accolé à un vague ensemble d'idées désordonnées.

c) *Remise en question du temps : la déroute*

• Les dernières critiques développées ci-dessus semblent à première vue manquer un peu de tangibilité. Aussi une confrontation plus franche entre logique et hypothèse du rêve pourrait-elle permettre de préciser la situation, d'établir ou réfuter la possibilité de raisonner de manière crédible. Rappelons que jusqu'à preuve du contraire, je suis peut-être en train de rêver, et que l'expérience étant pour cette raison douteuse, seul un tour de force intellectuel semble pouvoir exclure pareille hypothèse. Comment donc procéder, si le jugement ne peut s'appuyer sur la crédibilité des faits et des souvenirs ?

Prenons une démonstration syllogistique ou mathématique : le principe consiste à s'appuyer sur un point admis, invoquer une loi générale également admise, et conclure au résultat final. Or il semble bien que ce triple mouvement ne puisse être instantané sans perdre sa solidité. Une intuition ponctuelle permet d'entrevoir le résultat, mais si celui-

ci est mis en doute, la rigueur nécessaire à la verification semble passer par une argumentation pas a pas. En partlculier, chaque objection éventuelle demande a être examinée.

En pratique, quand je formule une conclusion, l'acceptabilité des prémisses – résultant de réflexions ou décisions spécifiques – n'est plus qu'un souvenir et devrait donc être mise en doute. Et tandis que l'on revérifie les prémisses, la synthèse bascule dans le domaine du souvenir, et l'on est conduit à une démarche de vérifications sans fin. Une trace écrite ne changerait rien, l'hypothèse du rêve justifiant que je puisse prendre abusivement pour traces du passé récent de simples hallucinations présentes.

Bref, la logique ne peut être mise en œuvre que si l'on accepte de suspendre le doute vis-à-vis d'acquis passés, Il n'y aurait pas de raisonnement possible sans cette crédulité fondamentale. La rigueur pure serait une illusion naïve.

• Il paraît cependant curieux d'invoquer, au sein de ce doute universel, la notion de temps. Comment justifier l'idée que toute affirmation invoquée repose sur un souvenir ?

On retrouve là un malentendu rappelant celui concernant le rêve (et traité à propos du langage). Le doute peut parfaitement se limiter à une résistance muette, un refus d'acceptation vis-à-vis des idées contraignantes qui se présentent, et il n'est nul besoin pour cela d'introduire le temps dans un débat verbal. Cependant, un détracteur est en droit de répliquer que ses affirmations ne constituent pas des postulats parachutés, mais la conséquence de vérités *préalablement* admises en commun. Et c'est à titre facultatif que l'on peut, en retour, être tenté de récuser ce dogme d'une stabilité temporelle en indiquant ses failles au moyen du vocabulaire approprié.

Pareil point de vue, considérant le temps comme un artifice de langage, n'est pas commun. Passons sur les théories de microphysique allant dans le même sens – le rejet de l'expérience et de la science leur ôte toute crédibilité particulière. Notons simplement que les événements ou sentiments peuvent être vécus sans être lus au moyen du code temporel passé-présent-futur. Un schizoïde fermant les yeux ressent un soulagement, et décréter qu'un bien-être présent succède à un malaise passé n'apporte rien. De même une musique peut être perçue comme agréable ou non sans la décomposer en notes ou mouvements successifs.

De nombreux arguments militent malgré tout pour la reconnaissance d'un temps à sens unique, s'opposant au sac informe de sensations. Exemple : la trilogie naissance-vie-mort ne saurait être inversée sans absurdité. Ce jugement peut malgré tout être mis en cause, que l'on envisage l'une ou l'autre de ses lectures possibles :

– L'évolution de tout être vivant est le vieillement : croissance puis sclérose. Cette affirmation universelle semble une pure induction, joignant l'ouïe-dire à l'habitude. Elle n'est pas convaincante.
– La naissance se définit comme le passage du néant à la vie, et la mort comme le passage de la vie au néant ; si un être devait sortir du tombeau et rajeunir jusqu'au stade d'œuf, il suivrait lui-même une séquence naissance-vie-mort, même si les modalités en seraient inversées par rapport à l'usage. Dans ce cas, on a clairement affaire à une convention de langage, qui interdit certes les contre-exemples, mais à laquelle on est en droit de se refuser.

Autre exemple classiquement invoqué pour justifier une flèche du temps : le paradoxe des machines à remonter dans le passé. Alors qu'un voyage vers le futur ne pose pas de problème conceptuel, un retour en arrière m'autoriserait à tuer un de mes ancêtres avant qu'il n'ait procréé, ce qui exclurait mon existence et donc le fait que j'aie pu aller le tuer. Pareille fiction peut cependant être acceptée si on l'interprète de manière adéquate : mon existence n'est pas liée à une filiation de parent à enfant, contrairement à ce qui m'a été raconté. Par ailleurs, le fait de me trouver dans une situation rappelant des « souvenirs» ne prouverait pas que je suis retourné dans le passé. Si ma vie n'est qu'un songe chaotique, le sentiment de « déjà vu » ou une phénoménale capacité de prédiction ne sont que de vagues impressions sans conséquences particulières.

Il n'y a donc pas d'argument en béton pour justifier la lecture temporelle du monde que je vis. Celle-ci ne repose que sur une croyance, une intuition.

• Si l'on fait un bilan, il reste bien peu de certitudes. Parmi ce qui se passe, il n'y a plus de frontière évidente entre ce que je perçois et ce que je pense, entre ce dont je me souviens et ce que j'invente, entre mes souvenirs crédibles et mes souvenirs de rêves.

Finalement, affronter les cours magistraux de savants, philosophes et logiciens n'a suscité aucune capitulation. Toute idée semble une croyance, et je suis en position de choisir mes références. C'est donc une formidable libération qui a été atteinte, du côté des dogmes rationnels.

• L'ampleur de la remise en cause est cependant déroutante. Le fait d'abandonner la lecture temporelle, suprême liberté, brouille considérablement les idées. Un souvenir ou une perspective ne seraient que des modalités de pensée, sans support. L'univers pourrait n'être qu'une sensation.

Toutefois, comment les impressions distinctes de passé, présent et futur peuvent-elles être connues sans une durée pour passer de l'une à l'autre? Je serais tenté d'éluder la réponse, en notant que je ne suis plus sûr d'accorder un sens à ces mots. Je n'ai pas à expliquer ce que je ne ressens pas, répondre aux vagues questions que je ne comprends plus. A l'image d'un autiste, d'un nourrisson, je peux laisser glisser les mots entendus comme de simples bruits. Une question est un bruit dans ma tête. Enfin, derrière les yeux. Derrière l'image. Image et bruit, sensation, c'est tout. Quelque chose est. Je ne fais pas de phrases, je ne pense même pas, la notion de moi s'éteint doucement en recouvrant l'univers. Et la pensée brouillonne et vague tend à se taire. Le sourire béat du Bouddha n'est pas loin...

I.3 – Du néant au n'importe quoi

Le fait de continuer à lire ou à écrire indique que la pensée continue ; elle ne s'est donc pas laissée glisser le long de la pente qui conduisait au repos.

Parmi les idées qui surnagent, un besoin de clarification se fait sentir : ai-je choisi de continuer à penser ou bien s'agit-il d'une tare indécrottable ? Sans réponse à cette question, il serait difficile de considérer qu'il y a bien eu libération. Bien sûr, les propos sévères qui ont été tenus sur la crédibilité du passé enlèvent tout intérêt à une synthèse de souvenirs visant à débusquer telle ou telle motivation ; mais l'hypothèse selon laquelle un refus du néant aurait suivi le refus du réel mérite d'être étayée.

A – La précaire survie du moi

a) *Le néant n'est pas rose*

• Il serait simpliste de considérer qu'en abandonnant langage et logique, on est directement conduit à un vide intellectuel béat. Le règne bestial de l'action irréfléchie pourrait tout autant survenir. Et cette perspective désagréable a un effet de repoussoir.

Le suicide de la pensée peut également susciter une forme de réflexe terrorisé, ramenant au monde rassurant des habitudes. Un effort obstiné permettrait certes de persister sur la voie conduisant au néant, mais il est à craindre que cette discipline se relâche avec l'extinction progressive de la volonté. La réserve frileuse triompherait donc naturellement, du moins si l'auto-destruction de l'intellect n'a pas été vécue comme une révélation éblouissante, paralysante, ou comme un endormissement paisible.

Une question de tempérament pourrait aussi intervenir : un individu impulsif et confiant serait susceptible de se laisser séduire et emporter par une perspective (« le néant intellectuel ») rencontrée par surprise, au détour d'une réflexion ; il en est tout autrement pour un schizoïde qui tend à se recroqueviller face aux tentations risquant de le piéger hors de ses rêveries.

• Le problème essentiel est précisément que l'extinction de la pensée fait perdre le paradis onirique qu'il s'agissait de protéger. La démarche destructrice a donc été trop loin, et il convient de retourner quelque peu en arrière, pour n'exclure que la raison contraignante.

Il est cependant difficile d'invoquer à moitié la futilité de la logique et des notions temporelles, et ceci incite à penser que les seules positions stables sont la réflexion discursive d'une part, le néant d'autre part. Malgré tout, rien n'oblige à se limiter à cette alternative étroite, excluant rêves et fantaisie. La troisième voie pourrait être dénommée « le n'importe quoi » ; ce n'est certes pas le vide, mais ce n'est pas non plus le règne de la logique, des mots ou des réflexions argumentées y côtoient simplement les images ou les sentiments intangibles. Les idées ressenties ou entendues ne s'imposent pas par une quelconque solidité, il se trouve simplement que je laisse passer certaines et prend en considération certaines autres. La cohérence n'est plus une contrainte puisque les synthèses de souvenirs, garantes de non-contradiction, ne sont plus prises au sérieux. Parfois, une argumentation peut plaire, quand elle apporte une confiance. De même, les notions temporelles restent manipulables en toute simplicité, même s'il est utile de pouvoir les récuser quand elles débouchent sur des jugements désagréables.

Finalement, il ne s'agit plus de poser le doute comme élément fondateur, mais de l'employer en cas de besoin – c'est-à-dire de l'asservir aux désirs affectifs, une fois reconnues ses capacités destructrices.

• Bien sûr, cette grande liberté peut servir à verrouiller la pensée sur n'importe quel type de satisfaction. Il a été fait grand reproche à Paul Feyerabend, apôtre d'un tel relativisme, de donner autant raison au sadique, au nazi ou au terroriste qu'au gentil, au pacifique, au généreux.

Le fait de considérer la situation sous un angle égocentrique (et non sociologique ou individualiste) résout le problème : mon opinion n'est pas que « tout se vaut » mais simplement que mes penchants sont respectables. Je ne suis pas sadique, ni nazi ni terroriste, et si un logicien est en mesure de clamer que je choisis n'importe quoi à titre de valeurs, cela ne signifie pas que j'embrasse tous les combats (cf. annexe I.B).

Toujours à propos des thèses anarchisantes ou dadaïstes de Feyerabend, on peut signaler une objection pragmatique qui a été présentée comme rédhibitoire : il n'y a pas de sens à clamer que tout se vaut, alors que la médecine magique stagne dans l'impuissance quand sa consœur technique progresse et s'avère d'une grande efficacité. Il est évident que la remise en cause de l'expérience (véracité des souvenirs et crédibilité du présent) permet d'échapper à cette remarque. Là encore, c'est l'égocentrisme issu de l'hypothèse du rêve qui fournit l'élément décisif pour échapper aux prétentions objectivistes.

• Deux obstacles semblent malgré tout se dresser face à la douce perspective de laisser voguer mon esprit en liberté :

– La notion de « moi » restant floue, l'égocentrisme pris pour base-refuge pourrait s'avérer fragile.
– Le fait de subir des contraintes physiques (sons, froid, ...) s'oppose fermement à l'idée d'un monde sur mesure, gouverné par « mes » choix – à moins de considérer un inconscient dans ma personne.

Il serait souhaitable de maîtriser un peu mieux ces facteurs d'inquiétude.

b) *Suis-je un bipède ou un univers?*

• La définition intuitive du moi désigne ce corps et les pensées qui lui sont attachées. Il ne sert à rien de revenir sur le scénario selon lequel cette notion m'aurait été inculquée par d'autres êtres comparables disposant d'une position analogue ; vu d'ici, il ne s'agit que d'une hypothèse gratuite. Le modèle du rêve, généralisé au bénéfice du doute, a remis en question cette vision multicentrique de l'univers. Et il n'est donc plus du tout évident que le moi soit un élément ponctuel, un regard partiel.

En radicalisant à peine l'égocentrisme né de l'hypothèse du rêve, l'univers tout entier pourrait être limité à « ce que

je vis ».
• Cette vue abstraite peut être consolidée par une réflexion tangible (peut-être due à Ludwig Wittgenstein) : « ma douleur » est d'une certaine façon la seule douleur connue, elle ne s'appréhende absolument pas comme une coïncidence entre la douleur en général et ma personne d'autre part. Si le terme de douleur se définit par l'expérience directe que j'en ai, il semble tout à fait impropre de l'employer pour « expliquer » le comportement de tel ou tel personnage. Je peux certes être touché de voir autrui se tordre en gémissant qu'il a mal, mais ma compassion ou mon malaise n'ont rien à voir avec une douleur physique. Supputer qu'une douleur existe sans que je la perçoive constitue une simple hypothèse, rappelant d'ailleurs le postulat selon lequel autrui est doué de pensée. Toute aussi consistante est l'hypothèse inverse, selon laquelle autrui donnerait illusoirement le spectacle de la douleur (ou de la pensée). D'ailleurs, les détracteurs qui taxent cette idée de sacrilège déclarent eux-mêmes que les personnages oniriques ne souffrent pas véritablement, ne pensent pas. L'idée n'est donc pas plus sotte que méchante – surtout tant que n'aura pas été fournie de recette miracle permettant de savoir à quel type de personnages j'ai présentement affaire.

Finalement, parler de « mes sensations» pourrait constituer un complet pléonasme : d'une part, rien ne prouve qu'il y ait des sensations indépendantes de moi, un vécu autre, d'autre part l'idée d'un moi dénué de sensations et pensées semble peu compréhensible. Bref, l'univers pourrait se limiter à « mes sensations ».
• Certains éléments suscitent néanmoins une scission au sein de l'univers, entre un moi et un non-moi. Quand ce petit orteil heurte le pied du lit, il apparaît clairement une différence de statut entre les deux objets qui sont entrés en collision : la douleur n'apparaît pas symétriquement dans chacun.

Ce souvenir est malgré tout contestable, et il est encore moins convaincant de décréter « susceptibles de douleur » les éléments corporels mécaniquement solidaires de l'orteil meurtri. Il s'avère ainsi que la notion intuitive de « ma personne physique » peut être reniée. « Je » pourrais ressentir une douleur aiguë dans le pied du lit, ou dans l'air en un point particulier, pourquoi pas ? De plus, l'idée d'un corps stable et continu semble suspecte : pourquoi qualifier de miens, ou simplement d'existants, des éléments absents du vécu (le petit orteil caché sous une chaussure protectrice ou le pavillon auriculaire quand je ne vais pas m'assurer de sa présence) ?

Certes, on peut mettre n'importe quoi sous le vocable de « moi» primitivement défini par la douleur : un membre amputé, un cheveu perdu, etc. Mais il s'agit là de constructions basées sur des principes facultatifs – et le fait que la science s'en mêle par le biais de la biologie moléculaire ou de l'immunologie ne change rien à la situation : on peut nommer n'importe quoi n'importe comment. Si l'on en reste au critère de douleur, une idée intéressante est par contre fournie par les récits de neurophysiologie : une électrode plantée dans le crâne pourrait procurer une sensation de douleur ressentie à tort comme venant de l'orteil. Ceci rejoint l'explication classique des illusions oniriques (images cérébrales perçues comme venant des sens corporels) et suggère que le moi est simplement l'ensemble des sensations « perçues en cette tête ». En quittant là les contes scientifiques, on peut ensuite renier le fait qu'un crâne soit le lieu précis de ce vécu, et si l'on ne se sent pas contraint de croire en une perception chez autrui, on retrouve l'idée d'un vécu universel, dont la douleur ne constitue qu'une modalité particulière.
• Plusieurs critiques sont formulées contre ces idées :

– Il n'y a pas de sens à parler de « vécu» si l'on ne se réfère pas à un sujet le vivant. Cette remarque est judicieuse, mais ne porte la critique que sur une expression verbale et non sur le fond de la question. Il semble effectivement que le langage spontané soit maladapté pour exprimer l'égocentrisme universel, mais les idées sous-jacentes restent claires. En ce qui concerne la douleur, « aïe ! » constitue une expression suffisante, et demander « aïe pour qui ? » ou bien « qui parle ? » n'implique pas de réponse – ou plus exactement : en exiger une traduit un parti pris. Il y a quelque chose, simplement, et rien n'impose de dissocier la situation en un couple émetteur-émission ou contenant-contenu.
– La définition d'un moi corporel ne serait pas uniquement fondée sur la douleur, mais résulterait de la coïncidence remarquable entre les éléments sensibles et les éléments répondant à la volonté motrice. Le nourrisson identifierait ainsi rapidement son corps comme un objet répondant à la sollicitation. Ces fables paraissent malgré tout peu convaincantes : un membre se trouvant paralysé tout en ressentant la douleur (« curarisé ») garderait au sens intuitif un caractère pleinement « mien », alors qu'un membre insensible mais mobile à volonté s'apparenterait davantage à une chaussure ou une poignée de porte. Bref, le terme de moi désigne peut-être bien, simplement, tout ce qui, au sein de l'univers, est rattaché à l'idée exprimable par un « aïe » franc et sincère.

c) *Dieu ou autre chose*
• La dernière objection qui a été citée pourrait introduire un élément intéressant, pour peu que l'on quitte le domaine corporel : la notion de volonté peut en effet être invoquée pour différencier les images modelées librement et les phénomènes involontaires, découverts avec surprise ou crainte. On pourrait bien sûr ramener cela à deux modalités particulières de mes sensations, au même titre que le douloureux et l'indolore, mais si la spécificité des rêveries est considérée comme le sujet majeur de toutes les réflexions entamées, il semble souhaitable de retenir cette distinction et donc de définir un non-moi.

Une réserve importante peut être formulée immédiatement : rien n'exclut que tout soit involontaire. En effet le caractère moteur d'un vœu ne paraît pas démontrable : mes souhaits pourraient par exemple être exaucés par quelque auditeur tout-puissant, d'où une simple coïncidence entre ce que je veux et ce qui se produit. L'incapacité à préciser les traits d'un personnage, au sein d'une rêverie, pourrait ainsi être interprétée comme un veto ponctuel et révélateur. De même, en ce qui concerne l'action motrice, les gestes perçus comme volontaires pourraient être des

phénomènes autonomes se trouvant simplement en accord avec ma volonté ; la crampe révélerait un malentendu général, et non une perte de contrôle momentanée. Absolument tout serait subi avec impuissance, la volonté n'étant qu'une saveur particulière (et subie également), accompagnant les pensées ou sensations.

Il n'en reste pas moins que l'univers présente clairement deux saveurs distinctes : l'une agréable associée aux paradis vécus comme volontaires, l'autre désagréable, liée aux mondes apparemment autonomes et insensibles aux vœux. Même si l'interprétation en termes d'intériorité ou d'obéissance devait être abandonnée, on ne pourrait pas parler d'un univers homogène, harmonieux. Et même si les souvenirs devaient être reniés, il resterait le sentiment présent d'une dualité fondamentale.

• Pareilles remarques n'évacuent cependant pas l'idée d'un moi universel : il suffirait de scinder celui-ci en un moi conscient, confondu avec ce qui est vécu, et un moi inconscient, mystérieux et virtuel, auquel serait attribué la volonté présidant aux événements ressentis comme involontaires.

Ce dédoublement du moi n'est pas un artifice de langage destiné à imposer coûte que coûte une philosophie égocentrique, ni une « évidence » tirée des dogmes freudiens, mais simplement une idée s'inspirant du modèle onirique le plus classique. Le cauchemar représente cette coexistence de deux volontés antagonistes, sans lien avec autrui ou avec un monde objectif.

Mais à quoi sert-il d'accoler le terme de moi à cet inconscient inaccessible ? Tant que l'Univers était vu comme multicentrique, il y avait effectivement un sens à déclarer mien ce qui était supposé spécifique à cette tête mais la situation est toute différente depuis que le caractère pensant d'autrui a été renié. La conjonction des moi conscient et inconscient parvenant maintenant à tout recouvrir, la notion restrictive de moi ne signifie plus rien.

Pour sauver le terme de « moi », qui reste une référence intuitive, il conviendrait donc de le rapprocher de la (sensation de) volonté, Cette convention serait à la fois commode et en plein accord avec le langage spontané – celui qui, dans un cauchemar, est employé pour affirmer « je veux sortir d'ici ».

Il reste à considérer le cas troublant de l'endormissement, à supposer que le souvenir n'en soit pas fantaisiste. Le glissement imperceptible de la rêverie maîtrisée au rêve chaotique était bien dépeint par le flou séparant conscience et inconscience ; avec les nouvelles conventions, il faudrait d'une part considérer que le corps abandonné n'est plus mien, ce qui n'est guère choquant, d'autre part supposer que le déroulement des événements serait peu à peu infléchi par une volonté étrangère, jusqu'à m'échapper totalement – et à ce niveau, mon absence de résistance paraît peu compréhensible. Cette passivité pourrait malgré tout reposer sur un mode paresseux de la pensée : l'esprit en veilleuse, je ne me demande pas constamment si le monde vécu est en accord avec ma volonté, et je peux oublier qu'un refus ferme me dispenserait d'une molle adaptation. Finalement, il n'y a dualité que quand le monde s'avère désagréable et insensible à ce constat d'indésirabilité. L'opposition n'est rien d'autre qu'une impression, elle n'implique pas l'existence autonome de deux termes rigides se heurtant ponctuellement. Le choc est cependant ressenti, parfois, avec une telle vigueur que la scission entre un moi et un non-moi fournit une description très satisfaisante.

• Une fois pris en considération cet élément étranger, inaccessible, gouvernant en quelque sorte le monde vécu hors des rêveries, on peut décider de l'appeler Dieu. Ceci traduirait bien les sentiments d'impuissance et de mystère éprouvés à son sujet, et l'expression concurrence donc valablement le « moi inconscient » propre au modèle du rêve.

Cependant, le fait d'employer le terme de Dieu ne renvoie nullement aux dogmes religieux, par exemple chrétiens, attribuant à Celui-ci quantité de commandements stricts (« adorez-Moi », etc.). Dieu est ici simplement conçu comme une figure allégorique, permettant d'exprimer la totalité des mondes vécus en termes de volonté. Le but essentiel est évidemment de légitimer le repli en considérant que ma volonté est aussi respectable que celle de ce puissant dictateur.

Il restera un aspect moral à examiner, mais la vision cosmologique de l'univers a en tout cas pu être brossée sur mesure.

• Si l'on résume le parcours effectué depuis la tentation du néant, il s'avère que le goût pour les rêveries paradisiaques incite fortement à préserver la pensée volontaire (ou la pensée ressentie comme volontaire) ; ceci conduit à rebâtir un système verbal basé sur la notion de moi, opposée à un non-moi mystérieux et injustement dictatorial.

Le projet d'échapper à cette dictature n'est pas forcément utopique. Le fait d'employer le terme de Dieu pour désigner la source du non-moi n'implique pas que je sois soumis à un être tout-puissant. D'ailleurs, comme l'ont ironiquement signalé certains athées, un être tout-puissant devrait être capable de créer un monde échappant à sa toute-puissance, ce qui rend absurde cette idée de « toute-puissance » ou me garantit une possibilité de lui résister.

En dépit de la mystérieuse inertie propre aux faits non voulus, l'espoir de vivre dans une bulle paradisiaque n'est absolument pas en décomposition.

B – Autrui peut être une marionnette

a) *Préserver l'égocentrisme*

• Les réflexions sur Dieu ont rappelé la présence ressentie (si ce n'est « l'existence ») d'un vaste domaine inconnu, inaccessible. Insidieusement, un retour a donc été effectué vers une cosmologie classique, postulant que je ne suis qu'en position de spectateur infime vis-à-vis d'un monde dont l'essentiel m'échappe. Dès lors, supputer qu'autrui est doué de pensée peut paraître naturel, et même davantage justifié (malgré l'absence de preuve) que l'idée d'une volonté divine.

Cependant, puisque tout ne semble qu'hypothèses en ce domaine, il convient de considérer le problème en termes

de choix. Quel statut tiens-je à accorder aux personnages qui m'entourent ? Puis-je leur accorder de l'importance sans perdre ma liberté de repli, et inversement puis-je les considérer comme décérébrés sans affadir les moments agréables vécus à leurs côtés ?

• A titre de préambule, il est nécessaire de préciser ce que l'on entend par le terme d'autrui. En effet, si celui-ci indiquait par définition un être *pensant* distinct de moi, supposer qu'autrui est dénué de pensée n'aurait pas de sens. Cette réserve ne prouve cependant rien, puisqu'elle se contente d'appeler une reformulation de la question : « autrui existe-t-il ? » remplacerait simplement « autrui a-t-il une pensée, une volonté propre ? ».

Poser ainsi la question en termes d'existence introduit cependant une certaine ambiguïté, car l'existence fictive est bien en un sens une existence, s'opposant au néant et au domaine inconnu des éléments non envisagés.

En s'affranchissant autant que possible des conventions verbales abstraites, il convient donc de revenir naïvement au problème vécu : des bipèdes agissent indépendamment de ma volonté et se disent sensibles à la douleur physique ; il s'avère qu'intuitivement ils sont désignés par le terme d'autrui ; je peux les considérer soit comme des êtres dans la même position que moi, soit comme des éléments dépourvus de sensibilité et de volonté, se trouvant simplement manœuvrés par la puissance qui m'est étrangère (c'est-à-dire « Dieu » ou « mon inconscient »). Ces hypothèses semblent a priori admissibles, et il n'y a aucune absurdité à prendre parti contre la conception multicentrique.

• Pour guider le choix, il convient peut-être de considérer le statut des personnages-marionnettes rencontrés dans mes rêveries, statut que j'envisage d'étendre à autrui.

- Si je ressens un inconfort certain vis-à-vis d'autrui, et une grande affection pour les personnages que je rêve, regrouper tout le monde sous le label de marionnettes anéantirait l'importance relative des indésirables et la futilité relative des êtres dits imaginaires. Ceci consoliderait puissamment le droit de préférer les seconds aux premiers.
- Inversement, j'aurais pu considérer les personnages que je rêve comme des moutons insipides – pâles imitations d'êtres autonomes, dépourvues de profondeur et de véritable intérêt. Dans ce cas, étendre ce statut à autrui aurait été un grave facteur de déception, de morosité.

Il se pourrait que ce soit cet élément de sensibilité affective qui préside finalement au choix des croyances situant autrui. Il est important de noter, au passage, que le goût schizoïde ou introverti n'est pas forcément imputable à un besoin de solitude, il peut résulter du vœu de choisir un entourage sur mesure.

• Certes, choisir mes amis reviendrait sensiblement au même, sans nécessité de bouleverser mes habitudes de pensée. Mais les personnages ainsi choisis restent des êtres dont le comportement semble indépendant de ma volonté, des êtres imprévisibles. Et l'ingratitude, la non-réciprocité du penchant ressenti, les désillusions ou les malentendus constituent des perspectives peu avenantes.

Un pessimisme universel serait bien sûr excessif : rien n'exclut une amitié ou un amour harmonieux au sein du monde subi, mais le souvenir cauchemardesque d'espoirs déçus, de confiance trahie, peut suggérer que la rêverie constitue une voie infiniment plus sûre.

Autrui exprime des avis différents, faisant notamment l'éloge de la convivialité, des relations mouvementées, mais l'égocentrisme fournit de ce côté un blindage consistant : mes penchants constituent la seule référence connue, et tout le reste n'est que discours vides et promesses douteuses.

b) *Relation pratique avec autrui*

• Si l'aversion ou la crainte vis-à-vis d'autrui semble intuitive, le fait de construire une vision du monde en forme de ballet de marionnettes reste un acte intellectuel, une vision théorique limitée aux moments de réflexion. Ceci soulève plusieurs questions :

- le modèle développé n'est-il pas en contradiction totale avec l'intuition spontanée que génère le contact avec autrui ?
- le recul vis-à-vis d'autrui peut-il être étendu dans la vie pratique ?
- les rêveries ne risquent-elles pas de perdre un peu de merveilleux si l'on garde à l'esprit l'idée que tout personnage n'est qu'une marionnette ?

• A en croire les souvenirs d'instants vécus avec autrui, il semble que j'agisse naturellement comme si tout être humain possédait une volonté et des pensées propres. La sympathie ou l'antipathie éprouvées se réfèrent implicitement à des individus autonomes, libres de leurs comportements ; de même, la honte est secondaire au sentiment de me trouver face à des êtres capables de jugement, la complicité traduit un sentiment de réciprocité, la compassion évoque le partage d'une douleur, etc. Le fait de supposer en autrui une volonté conduit par ailleurs à des prédictions couronnées de succès, ce qui donne un semblant de validation scientifique au modèle intuitif.

Mais il est indispensable de poursuivre l'examen des souvenirs : intuitivement, le héros d'un film captivant, voire d'un dessin animé, sont vus comme des êtres libres de leurs actes ; un moustique ou une machine récalcitrante sont perçus comme profondément antipathiques ou même vicieux, une vieille voiture essoufflée suscite parfois la compassion ; enfin, une honte insoutenable ou une compassion bouleversante peuvent apparaître dans des cauchemars, dont les personnages sont interprétés après coup comme pures illusions. Bref, il semble transparaître une tendance générale à l'animisme : les événements seraient lus en conférant à n'importe quoi une personnalité tangible, une intentionnalité. Constater cette attitude n'est pas la cautionner, et il n'y a aucune contradiction dans le fait de prendre du recul vis-à-vis d'une approche spontanée.

Le décalage entre ce que je pense et ce que je fais évoque néanmoins un manque de sincérité, et il serait souhaitable de retrouver un semblant d'harmonie.

• Si le but pratique est un repli réussi, ce n'est pas le recul intellectuel qu'il convient d'abattre, mais la confiance spontanément accordée à l'indépendance d'autrui. Les abus cités plus haut permettent d'étendre la suspicion à tous les cas rencontrés et ainsi de forger le sentiment que ce monde n'est qu'une vaste tromperie cherchant à m'égarer. Cette interprétation remplacerait la vue animiste et susciterait un comportement défensif, méfiant (en termes communs : « paranoïaque »).

Malgré tout, il est à craindre que cette attitude de refus s'éteigne quand les remparts intellectuels seront abandonnés pour laisser libre cours aux sentiments. Un naturel indésirable pourrait reprendre le dessus.

Heureusement, pareille perspective peut être sciemment ignorée : jusqu'à preuve du contraire, il n'y a pas de fatalité, de déterminisme gouvernant mes pensées. La simple référence au futur semble suspecte, et l'enjeu pourrait se limiter à passer d'une inquiétude présente à une confiance présente.

Par souci d'apaisement, il est donc souhaitable d'accorder foi à une mise en pratique réussie de l'attitude autistique coupant le contact avec autrui, sans considérer inévitables (ou même seulement probables) les éventualités contraires.

• Enfin, rien n'empêche de respecter le mode de pensée animiste au sein des mondes agréables. Ainsi pourraient être préservées sympathie, complicité et tendresse vis-à-vis de personnages librement créés. Et ce n'est que face à l'intrusion de personnages violents ou mobilisateurs que serait sollicité un processus de défense, invoquant l'interprétation marionnettiste pour se détourner sans remords de ce spectacle malsain, et s'abandonner à nouveau au monde choisi.

Le renversement des valeurs serait alors complet, et un nouvel équilibre émergerait. La foi serait enfin investie sans contrainte.

c) *Les gens et les cailloux*

• Des objections sérieuses se font malgré tout entendre :

– La claire notion de moi n'a de sens que par opposition à un « toi », dont le regard donne consistance à mon personnage ; le profond besoin de certitude traduit pareillement le heurt avec un contradicteur ; tirer un trait sur ces bases de référence ne serait pas honnête.
– L'expérience du miroir me montre comme semblable à autrui, comme humain, et il n'y a aucune sincérité dans la supputation théorique selon laquelle les autres humains seraient de simples objets, en dépit de notre ressemblance.

Ces remarques mettent l'accent sur les anciennes évidences et se complaisent à railler l'aspect laborieux du changement de perspective. Il y a bien là une menace, et il semble indispensable d'asseoir plus correctement le nouveau point de vue.

• En ce qui concerne la dualité fondamentale toi-moi, il ne semble pas difficile d'échapper aux accusations. En effet, la notion de moi s'avère correctement définie par la douleur et la volonté, la référence à autrui ne paraissant donc nullement indispensable. Pire : autrui est dans ce domaine essentiellement un facteur de confusion, la dualité toi-moi étant déclarée illusoire quand elle se réfère aux personnages d'un monde arbitrairement qualifié d'irréel.

Finalement, l'objection n'avait de valeur que sous un angle historique : l'égocentrisme intellectualisé serait absurde car forcément secondaire à un apprentissage social. Seule l'éducation expliquerait la maîtrise de la complexe convention verbale dissociée en « moi », « me », « mon », « je », etc. De même, l'affrontement infantile avec autrui aurait verrouillé le statut de moi comme une notion revendicable par autrui (à l'accaparement égoïste – « c'est *à moi,* pas à toi» – répond un énoncé comparable – « non c'est *à moi* »). Cependant, les récits et observations invoqués peuvent voir leur crédibilité reniée par un égocentrique radical, et la nécessité d'une « explication » à mon langage ou mes intuitions reste de toute façon récusable.

Quant aux conséquences cosmologiques d'un virulent débat d'idées avec autrui, elles s'avèrent sensiblement nulles. Le doute et la multiplicité des points de vue défendables peuvent être en moi, incarnés par des personnages allégoriques. Si une opinion est perçue comme vraiment étrangère, elle peut d'ailleurs être attribuée à l'entité mystérieuse susceptible de gouverner les événements ou personnages que je subis. Considérer qu'autrui est un élément relativement indistinct au sein du non-moi n'est donc ni absurde, ni intellectuellement malhonnête.

• En ce qui concerne mon reflet dans un miroir, l'interprétation commune paraît assez peu convaincante : pourquoi considérer que le mime vu dans la glace représente une image qu'autrui a de moi ? L'hypothèse n'est certes pas choquante, mais rien ne la rend obligatoire.

Une synthèse de souvenirs indique par ailleurs que le personnage me figurant est d'aspect très variable. Sans l'arbitraire partition entre rêves et réalité, j'ai par exemple tantôt le physique de Robert Redford, tantôt un corps ingrat. La relation avec telle ou telle enveloppe corporelle paraît donc fortuite. Qui plus est, la soif ou l'envie d'uriner sont des éléments franchement involontaires, et le corps appartiendrait donc en un sens au non-moi, ce qui autorise à le chosifier. L'enveloppe corporelle serait parfois une sorte d'écharde douloureuse, de harpon planté dans le moi.

Dans ces conditions, rien ne suggère la prétendue loi « pas de pensée sans corps humain, pas de corps humain sans pensée ». L'expérience de la rêverie montre d'ailleurs des enveloppes humaines serviles et temporaires figurant des personnages sans pour autant acquérir un statut évoquant celui du moi. Certes on pourrait imaginer que ces personnages, librement créés en apparence, soient accompagnés d'entités spirituelles, hypocrites ou secrètement fâchées du pouvoir que j'exerce sur leur enveloppe. Quoi qu'il en soit, un personnage peut avoir forme humaine sans être mon semblable.

Le privilège accordé à la forme humaine paraît par ailleurs curieux. Un corps de chimpanzé ou de dauphin est-il

forcément incapable de recéler souffrance ou volonté ? Invoquer le dialogue et l'abstraction conceptuelle pour élire les humains serait malhonnête : un étranger ne parlant pas ma langue, un sourd-muet ou un autiste, un nourrisson ou un microcéphale, sont tous rattachés (communément) aux êtres respectables en tant que personnes à part entière, alors qu'ils ne communiquent pas plus avec moi que des animaux. Tout se passe comme si des religions anthropocentriques avaient imposé des dogmes moraux faussant le débat. Si l'animisme était socialement la règle, le respect des montagnes et des cailloux pourrait tenir lieu d'évidence populaire. L'égocentrisme cosmologique, ramenant à l'état d'objets mystérieux les cailloux et les humains subis, n'apparaît ainsi que comme un choix possible parmi d'autres en matière de personnification, sans autre faute que d'enfreindre tel ou tel dogme.

• Finalement, la chosification d'autrui ne semble entravée par aucune réflexion spécifique au sujet. Il s'avère donc possible de bâtir un système égocentrique, sans avoir à s'accommoder des revendications et sermons entendus. Autrui reste un grave élément de désagrément, source de bruit et d'agression physique, mais sans mériter foncièrement plus de considération que le tonnerre et le froid.

Cette opinion, intellectuellement robuste et intuitivement admissible, permettra d'affronter ultérieurement, avec quelque chance de succès, le déstabilisant débat moral.

C – <u>Pourquoi définir une réalité ?</u>

a) *Ordonner le chaos*

• Indépendamment du rapport à autrui, un certain malaise demeure : l'idée d'un monde stable et régulier ayant été abattue pour revaloriser les rêveries, l'avenir a perdu son caractère prévisible. Ainsi le sentiment de quiétude vacille, faute de support rassurant, et l'imagination parcourt avec effroi le monde des possibilités, assimilé à un vaste « n'importe quoi ».

Le déroutant amalgame entre les mondes contradictoires doit donc être dépassé pour réordonner quelque peu le paysage. Les dogmes ayant été déboulonnés, la situation peut être reconsidérée en termes de choix.

• Pour s'affranchir de l'inquiétude, le plus simple serait de se défaire des idées de futur et d'éventualité potentielle. Mais la tendance intuitive à l'extrapolation semble solidement ancrée. Qui plus est, il serait dangereux de tout ramener à l'impression présente, puisqu'au sein d'un monde désagréable, l'idée d'avenir est précisément ce qui conforte l'espoir d'un mieux-vivre et le recours à l'action de repli. Se libérer en fermant les yeux n'est apparemment pas un réflexe, mais un acte volontaire visant un but, et présupposant même qu'un refuge durable pourra être atteint.

Ainsi le désir de repli semble nécessiter le maintien des idées (illusoires ou non, peu importe) de continuité, de stabilité. Le problème est que ce retour à l'induction restaure la perspective selon laquelle les mondes hostiles perdureront en dépit des tentatives de fuite.

• Sortir de cette sombre impasse n'est heureusement pas difficile: il suffit de prendre pour base, non des concepts généraux et abstraits, mais le but visé, c'est-à-dire mon contentement. La crédibilité objective de l'induction n'a dès lors plus aucune importance, l'important est de trouver une stratégie réconfortante.

La règle devient ainsi : croire en l'agréable, renier les perspectives désagréables. En pratique, un éventuel sentiment de paix sera respecté, tandis que la crainte d'un douloureux réveil sera dans le même temps rejetée, à titre de délire. Inversement, une situation frustrante ou inquiétante sera jugée comme un cauchemar sur le point de s'annihiler. En l'absence de certitudes, le doute n'est pas la position la plus confortable, et il y a une certaine sagesse dans la décision de choisir les croyances les plus heureuses.

• Bien sûr, rien n'assure que l'évolution du monde sera orientée par ces choix, mais si l'on considère l'avenir comme une simple idée en l'air, aucune sanction des faits n'est à redouter, et la prudence inquiète n'est pas nécessaire.

Finalement, la plus sérieuse réserve vient du fait que j'ai à maîtriser l'auto-suggestion, à vivre mes choix. Comme certains événements surgissent sans l'aval de ma volonté, mes croyances pourraient m'échapper partiellement. Et si le monde est ainsi irrémédiablement subi, il n'y aurait plus qu'à me résigner.

Ce renoncement serait cependant abusif tant que je parviens à vivre un espoir, à m'émerveiller devant le spectacle de pensées protégeant de l'adversité, Il pourrait s'agir là d'une illusion ponctuelle et naïve, mais ceci n'est pas grave puisque le but poursuivi était précisément de vivre un paradis au monde des illusions…

b) *La réalité, convention verbale*

• L'accès à une croyance sur mesure s'avère laborieux, encore une fois, et l'opposition entre chimères délirantes et réalité incontournable survit en tant qu'intuition spontanée. Il conviendrait donc de regarder le problème en face, et de manière plus approfondie que précédemment (cf. I.2.C.a).

Démolir la notion de réalité n'est pas simple, car il y en a diverses variantes contradictoires. La démarche la plus simple consiste à partir du réalisme naïf, intuitif, avant d'examiner les développements philosophiques qui, en contournant les critiques les plus immédiates, prétendent sauver le concept de réel.

• Le réalisme naïf peut être énoncé sous la forme d'un tableau cosmologique : les étoiles existaient avant que la vie ne naisse dans l'univers, et elles continueront à exister même si la vie s'éteint. Cette définition est cependant trop restrictive, le réalisme pouvant par exemple s'accommoder de l'hypothèse que l'humanité existe depuis toujours et perdurera indéfiniment. Et si l'on ne rejette pas a priori la convention verbale anti-matérialiste, selon laquelle tout objet est une pensée de Dieu, le point commun aux réalismes simplistes semble se limiter à ceci : certaines choses existent indépendamment du fait qu'un être humain (ou une quelconque créature) les perçoive.

Cette conception est en parfait accord avec le bon sens : si par exemple je quitte une pièce où j'étais seul, et

ferme la porte derrière moi, je suppose naturellement que cette pièce continuera à exister par elle-même, sans que je la perçoive. Certes un acarien ou une bactérie juchée sur un meuble pourrait continuer à percevoir la pièce, et donc à garantir son existence, mais là n'est pas la question : si j'active un dispensateur de formol en partant, l'intuition ne me pousse pas à considérer que la pièce s'annihilera à la mort du dernier microbe.

Pourtant, l'existence effective d'objets ou événements non perçus tient de la fabulation : j'ai quitté une pièce, je la retrouve à mon retour, supposer qu'elle a continué à être là entre-temps n'est qu'une interprétation commode, exprimant ma confiance dans la prévisibilité du monde. Filmer la pièce vide et tenir les images collectées en mon absence comme preuve d'une existence autonome constituerait une erreur : le film n'existait peut-être pas avant que je ne le regarde.

Ces critiques peuvent paraître de mauvaise foi ou trop abstraites, mais il ne faut pas perdre de vue que l'inexistence des mondes rêvés renvoie aussi à de simples hypothèses théoriques. Plus exactement, la question peut se poser soit en termes de croyances, et dans ce cas la tentation de croire aux rêveries peut autant servir de guide que le penchant pour la réalité, soit en termes de jugement réfléchi, et dans ce cas un raisonnement solide doit être établi, sans s'appuyer sur de simples choix.

Que signifie le fait qu'une pièce existe tout en étant hors de vue ? Je pourrais certes montrer qu'elle reste à ma « disposition permanente », en ouvrant plusieurs fois la porte à titre d'épreuve. Mais ceci serait hors-sujet : il ne s'agit pas en effet de discuter l'efficacité d'un modèle prédictif, mais d'envisager qu'il y ait là davantage qu'une simple recette artificielle. Même si la pièce apparaît chaque fois que j'ouvre la porte, la question reste de savoir ce que l'on peut dire au présent quand la porte est fermée.

Selon le principe réaliste, il y a bien un sens à parler d'existence indépendante de mon regard. On peut illustrer cela par le concept de Dieu : soit la pièce est constamment visible au Tout Puissant, même quand une porte opaque masque ma vue, soit Dieu se livre à une expérience de laboratoire en créant une pièce chaque fois que j'ouvre la porte, pour étudier mes réactions. Il y a donc bien deux hypothèses distinctes, et la question qui les met en balance n'est pas un artifice verbeux. Dans ce contexte, déclarer qu'une pièce existe derrière une porte fermée revient à dire : « si la porte était présentement ouverte, ce qui n'est pas le cas, je verrais cette pièce ». Le réalisme repose sur ce type de supputations invérifiables, qui expriment simplement une foi.

Bernard d'Espagnat a remarquablement exprimé ces problèmes d'invérifiabilité fondamentale, qui partagent les scientifiques : doit-on dire qu'un corps est magnétique même quand il n'est pas en présence d'objets susceptibles de prouver qu'il est magnétique ? Et y a-t-il un sens à déclarer que la position de la planète Jupiter était telle, un milliard d'années avant la naissance de la vie sur Terre, pour la seule raison que tout se passe *comme si* cela avait été le cas ?

• Plusieurs philosophes et physiciens préfèrent écarter les fabulations sur l'existence des faits inobservés et se cantonner à l'idée « exister c'est être perçu » (sans chercher à « expliquer » les régularités entre observations, qu'il conviendrait simplement de constater). Il y a effectivement là un moyen d'échapper à la tentation réaliste, et donc à la croyance spontanée en une dictature de lois secrètement et inévitablement à l'œuvre. Mais ce regard est plus révolutionnaire que ne l'admettent les notables se gaussant du réalisme, accusé de prendre au sérieux des faits imaginaires. Pour annihiler une chaîne causale, il suffirait en effet de ne plus percevoir ses éléments. Fermer les yeux protégerait des obus et des tornades, boucher les hublots d'un vieil avion écarterait la possibilité qu'il perde ses ailes en vol, etc. Autre exemple, plus lourd de conséquences sociales : si des empreintes digitales ont été mises en évidence sur le couteau retrouvé planté dans une victime, aucune conséquence ne pourrait en être déduite, puisque le scénario selon lequel ces traces auraient subsisté, *sans témoin*, entre le crime et la découverte du corps est une fabulation invérifiable ; les empreintes n'auraient même pas « existé » si l'investigation policière ne s'était acharnée à les faire apparaître, et donc en un sens à les créer. Or les polémiques philosophico-scientifiques ne semblent pas avoir abouti à d'aussi dérangeantes remises en cause.

Ce problème de sincérité chez les notables anti-réalistes se double d'un second point litigieux : c'est que pour dénigrer les rêves et permettre la vie en société, ils ont recours à une forme atténuée d'objectivité (ou de réalité), qui ne trouve plus sa référence dans un hypothétique monde autonome mais dans la confirmation par autrui. C'est là tomber dans une double confusion :

- La pensée d'autrui n'étant pas plus prouvée que les faits non perçus, en faire l'élément de référence traduit un acte de foi très comparable à celui des réalistes.
- Si le réel est le monde garanti par autrui, la question se pose de savoir ce que signifie la réalité d'une situation que je vis seul. Affirmer, quand je suis seul, que le monde est réel revient à dire : « si j'étais présentement en compagnie, ce qui n'est pas le cas, autrui confirmerait mes perceptions ». On retomberait là encore sur une supputation invérifiable, en tous points comparable à la notion réaliste de « porte fermée, imaginée ouverte ». Demander à autrui une confirmation a posteriori n'est pas une solution : comment pourrait-il se porter garant de faits sans trace évidente et dont il n'a pas été témoin ? On pourrait réserver en conséquence le terme de réalité aux mondes vécus en compagnie, mais d'une part ce jugement ne rencontre pas l'assentiment d'autrui (qui dénonce mes rêves même quand ils comptent plusieurs personnages), d'autre part il paraît curieux de penser qu'un univers suivi bascule de la réalité au rêve selon qu'autrui passe à proximité ou s'en aille. Enfin, il faudrait se demander si un étranger dont je ne comprends pas la langue (et donc le témoignage) peut ou non garantir mes perceptions ? En quoi la confiance personnelle que je me forge en parlant à autrui pourrait-elle tenir lieu d'objectivité ? et inversement, si la communication verbale est secondaire, en quoi la convergence de vue avec un chien ou une algue unicellulaire (sur un sujet tel que « il fait nuit ») ne suffirait-elle pas? Il semble bien que

tout ne soit que conventions en ce domaine.

• Finalement, le réalisme paraît bien se limiter à une grille de lecture facultative, tandis que ses substituts habituels se livrent à des postulats comparables. Une remise en question égocentrique est parfaitement en mesure de démolir ces conventions, et donc d'annihiler la fatalité de lois « à l'œuvre que je le veuille ou non ».

Comme l'animisme en ce qui concernait autrui, le réalisme peut être admis à titre de modalité paresseuse de la pensée en roue libre. Mais en cas de désagrément, il est tout à fait légitime de renier ces automatismes pour ne croire qu'aux idées plaisantes.

Après avoir démantelé la distinction entre mondes intérieur et extérieur, le concept de réalité serait ainsi vidé de ses prétentions objectives. Le problème du repli change donc totalement de cadre et devrait se poser en termes neufs. Dans ces conditions, il demeure une question : faut-il continuer à considérer le terme de réalité ?

c) *Refuser les concepts masochistes*

• D'un point de vue schizoïde, la réalité paraît une notion abominable, dont la principale fonction est de dénigrer le paradis. Le fait qu'elle ne soit associée à aucun critère de reconnaissance sérieux aggrave la situation :

- Le label de réalité n'est même pas rassurant, sécurisant, et il est donc subi sans aucune contrepartie.
- Le commandement de « fidélité au réel » devient inapplicable personnellement, et il ne fait qu'imposer une soumission à la parole d'autrui, un esclavage.

Il paraît donc tentant de balayer l'idée d'une dualité entre un monde crédible et des parodies lamentables. Il serait sage de décréter, comme le font certains bouddhistes, que tout est illusion.

Pourtant le manque d'harmonie universelle, qui avait suggéré une scission entre un moi et un non-moi, rend difficile tout amalgame. L'idée d'un monde « indépendant de ma volonté » s'impose à titre de souvenir ou de crainte.

• Attribuer à mon inconscient ce qui m'échappe pourrait certes suggérer que rien n'est rigoureusement indépendant de moi, mais là n'est pas la question puisque les caprices de cette entité me sont aussi étrangers qu'une volonté divine ou une dictature de lois matérielles. En prenant le *moi conscient* pour référence, la distinction fondamentale sépare les rêveries du reste, à savoir les rêves et ce qui était nommé réalité. Le monde indépendant de moi, que devrait légitimement désigner le terme de « réalité », serait alors défini comme l'ensemble des mondes subis. En clair : ce qui était nommé cauchemars se verrait inclus dans la *réalité*.

L'égocentrisme aura ainsi poussé à la ruine l'idée que la réalité est un monde régulier et cohérent, « sérieux », s'opposant à la fantaisie ridicule (le « n'importe quoi ») caractérisant les rêveries. Dès lors, aucune espèce d'argument ne semble en mesure d'inciter à s'enchaîner aux mondes de douleur en se détournant des petits univers emplis de paix bienheureuse.

Si, intuitivement, le terme de réalité restait associé à une nécessité de fidélité ou encore si l'antinomie verbale réalité-cauchemars perdurait, le mieux serait de procéder à une nouvelle convention. La *réalité* serait ainsi définie comme un monde agréable, modelé à volonté, et correspondrait au contenu de l'ancien terme « rêverie ». Le reste, y compris ce qui était communément nommé réalité, serait baptisé *cauchemars* - et ne mériterait que la fuite, c'est-à-dire un effort pour retrouver le monde élu.

• Sur un plan pratique, cette convention se heurte bien sûr aux intuitions inductives, qui appellent une adaptation permanente aux risques et dangers. Mais l'idée que le monde subi n'est qu'un cauchemar devrait permettre d'apaiser l'esprit. Si je me trouve par exemple dans un immeuble en feu, la peur au ventre, prêt à dévaler les escaliers, il serait masochiste d'induire l'inévitabilité de souffrances a venir, alors que les leçons systématiques de la mémoire suggèrent que ce scénario s'évapore toujours en cours de route, par le biais d'un « réveil ». Si la tendance spontanée est à l'induction, autant orienter celle-ci vers mon contentement, autant refermer les yeux et retourner dans un monde tranquille. La politique de l'autruche semble préférable à l'aliénation dans l'action, qui m'agiterait violemment entre deux changements de monde imprévisibles et absurdes.

Certes, il y a un caractère suicidaire dans cette démarche, que rappelle la vague intuition réaliste d'une indépendance possible entre les dangers et ma perception de ceux-ci. Mais, de toute façon, si l'inconfort dans le monde subi conduisait simplement à un dilemme entre suicide et repli, la mort n'est plus une perspective rédhibitoire, et l'efficacité d'une lutte matérielle contre l'adversité a de toute façon été jugée trop minime pour susciter un quelconque espoir.

Malgré tout, une once de bon sens pratique suggère de ne pas radicaliser exagérément le mouvement de fuite. Si le contact asservissant avec le corps ne parvient pas à être rompu, il est en effet à craindre que l'insensibilité physique ne pourra être instaurée par la seule force de la volonté. Le rêveur dérangé par une envie d'uriner ne va-t-il pas gâcher ses idylliques rêveries de ré-endormissement s'il se refuse à se soulager en rejoignant les toilettes du monde jugé adéquat pour cela ?

De même, le passager ferroviaire qui émerge de ses songes gagnerait à se gratter le nez si celui-ci le démange, remuer une épaule ankylosée, pour mieux repartir sans retenue ni gêne – dans un monde où ce corps n'est plus perçu.

Reconnaître la sagesse de cette réserve n'est bien sûr pas retomber au point de vue privilégiant le monde où serait attachée mon enveloppe corporelle. Il semble judicieux, face à l'inconfort, de tenter quelques parades simples et me coûtant modérément. Bien sûr, si cela échoue, il n'est pas question de mobiliser la pensée toute entière, et démissionner vis-à-vis de ce monde paraîtra sûrement plus approprié, Il y a un fossé entre d'une part accepter de repousser les petits désagréments par un engagement bénin, d'autre part s'astreindre durablement à une attitude d'adaptation défensive.

• Finalement, ces réflexions sur l'idée de réalité auront atteint leur but : protéger des intuitions et craintes indésirables.

La fatalité du désagrément ne s'impose aucunement, et il est possible de rabattre le sentiment de nécessité impérieuse vers l'agréable.

Le cadre intellectuel permettant de s'investir totalement dans la rêverie trouve ainsi une forme d'achèvement. La réflexion pointilleuse peut maintenant s'éteindre, pour laisser voir le merveilleux paysage qui s'ouvre devant l'esprit.

D – Un monde sur mesure

a) *La fantaisie libérée*

• Il semble évident que l'intérêt d'un paradis réside essentiellement dans son contenu ; une description détaillée des modalités caractérisant ce monde serait cependant totalement hors sujet ici. L'idée que l'auteur se fait d'un monde idyllique ne saurait avoir le moindre intérêt pour un éventuel lecteur – sauf peut-être s'il s'agit d'un psychologue cherchant à comprendre, sur un exemple, la finalité précise du repli.

Nous nous limiterons donc à considérer quelques perspectives générales situant la place de la volonté créatrice dans le nouveau monde. Le premier point à considérer est la recherche de tranquillité dans un contexte dépourvu de l'ancien gage de sécurité que constituait la réflexion. Il faut aussi résister aux soubresauts marquant l'agonie du bon sens.

• Il n'est nullement question de relancer les débats théoriques : les arguments en faveur du réel, de la cohérence, du « sérieux », ont été entendus puis rejetés, il n'y a pas lieu d'y revenir indéfiniment. Un système blindé contre la critique a été aménagé, choisi, et le justifier devient inutile. L'imagination est en droit de s'envoler librement sans se voir bridée par le doute. Je *peux* rêvasser librement, sans veto de la raison, celle-ci ayant été ramenée à une humilité voisine de la faillite.

Certes, les systèmes concurrents du mien (basé rappelons-le sur la chosification d'autrui et la cauchemardisation du monde dit réel) n'ont pas été démontrés invalides, mais ne plus songer a eux les relègue à mon sens dans le néant.

La position atteinte est en effet fondamentalement égocentrique. L'idée retenue n'est pas que chaque être humain peut choisir ses croyances, choisir les convictions les plus propices à sa satisfaction (ce qui rejoindrait la philosophie « Option » citée par Barry Neil Kaufman) ; il faudrait en effet supputer pour cela une pensée autonome en autrui et une capacité universelle à se délivrer des dogmes frustrants – or d'un point de vue schizoïde, croire en pareilles hypothèses n'est ni une évidence ni un facteur indiscutable de satisfaction. Un être pensant distinct de moi pourrait effectivement parvenir à des conclusions identiques aux miennes, mais rien n'incite à prendre en considération cette fiction, Si ce qui échappe à ma volonté est attribué à une mystérieuse source d'adversité, baptisée Dieu, je suis seul dans ma position, et mon opinion est le fondement du droit.

• Il ne s'agit pas là d'un retour à une naïveté de type enfantin ; l'égocentrisme retrouvé est en effet maintenant bétonné, et les prétentions à l'objectivité ne pourront plus impressionner ni s'imposer professoralement. La subjectivité et l'aveuglement ne sont plus perçus comme des accusations infamantes, mais comme une apparente fatalité, qu'il est sage d'assumer.

Être profondément convaincu que les dogmes sont récusables dispense même de garder à l'esprit le moyen de les repousser à leur propre jeu. Il n'est plus question de jouer ou de se battre mais d'être heureux, de vivre en paix. S'il persiste des contradicteurs et autres méchants, mieux vaut quitter leur terrain de chasse.

• On pourrait craindre que le douillet paradis ainsi atteint soit insipide, lassant, faute d'étincelles mobilisatrices. Mais rien n'empêche de le meubler, en cas d'ennui, par des aventures trépidantes, des suspenses complaisamment entretenus avant le triomphe du « gentil » (mon personnage).

La tentation de vouloir « toujours plus » serait comblée par l'asservissement des événements à mes désirs La fatalité de l'ennui serait ainsi annihilée, et ce bonheur-là aurait la fabuleuse particularité de ne pas déboucher sur la routine.

A plus long terme, le sentiment de satisfaction pourrait certes se banaliser, mais le sentiment de « faim » affective insatiable repousse la perspective d'une indigestion. D'ailleurs cette dernière idée étant déplaisante il suffit de ne pas y croire pour garder l'enthousiasme. La politique de l'autruche a ceci de merveilleux qu'en donnant à voir un avenir perpétuellement radieux, elle rend présentement heureux.

b) *Une certaine ambiguïté*

• Ce tableau idyllique, protégé des attaques rationnelles, se heurte cependant de plein fouet aux contraintes pratiques, et à la crainte de rompre la chaîne d'habitudes ayant servi de cadre à cette fuite confortable.

Par exemple, si j'habite seul et paye mon loyer grâce à un salaire, le tiraillement prend cette forme :

– Soit je me lève et vais travailler, comme d'habitude, des heures entières dans un monde dur et imprévu.
– Soit je reste couché et me cloître dans la rêverie, mais je subis alors l'idée que, faute de loyer, ma porte sera forcée et que je serai jeté à la rue, dans le froid et sous les coups d'un faune nocturne appliquant la loi du plus fort.

Finalement, tout le problème vient de la difficulté à me convaincre que je peux me libérer de ce corps.

• Le spectacle de certains autistes, qui vivent « absents » mais entrent dans de violentes colères et cherchent à s'auto-mutiler quand on les dérange, conforte indirectement la crainte qu'il soit suprêmement difficile de devenir volontairement sourd et aveugle, insensible à la douleur, à la soif, à l'étouffement.

L'idéal serait que les sens puissent être désactivés vis-à-vis des mondes adverses, mais intuitivement cela parait

impossible. En quelque sorte, c'est au sein des mondes subis que cette désactivation serait nécessaire, alors que je ne domine complètement mon corps que dans les rêveries.

Cette crainte est donc tangible, et menace les possibilités d'évasion. La question est alors de savoir quel *comportement* je vais effectivement adopter. Les convictions choisies permettent de repousser la crédibilité et l'importance du désagrément subi (pression physique ou crainte involontaire), mais faut-il passivement laisser celui-ci croître jusqu'à l'intolérable ?

• De manière pratique, il y a un compromis à trouver entre le prix à payer et le confort relatif qui pourrait être trouvé. Il ne semble pas y avoir de solution miracle : m'en aller au fond des bois me protégerait d'autrui, mais ni du froid, ni des bestioles piquant, mordant, ou chatouillant simplement la peau. Inversement, pour connaître un bonheur douillet, il semble nécessaire de me plier périodiquement aux exigences sociales,

Le choix pouvant ainsi aller d'une position suicidaire (du moins selon les avis subordonnant la survie à l'alimentation) jusqu'à une sociabilité discrète, il n'y a pas de lien strict entre une opinion radicalement négative vis-à-vis du monde appelé réalité et tel ou tel comportement.

• Quoi qu'il en soit, il faut garder à l'esprit que tout investissement personnel dans un monde adverse constitue une forme de piège, qui prive de moments merveilleux et restreint la satisfaction à un sentiment d'espoir, sentiment diffus qui pourrait même être relégué en arrière-plan pour répondre aux situations tendues mobilisant la pensée. S'il n'y a d'univers que présent, le paradis serait d'ailleurs perdu, et l'œuvre de démolition rationnelle, confortant un égocentrisme radical, n'aurait presque servi à rien.

Il y a donc bien deux pôles de tentation – refus radical et compromis rassurant – et un choix franc devient nécessaire. Faute de cela, il ne resterait qu'un sentiment de frustration, d'échec, devant l'incapacité à prendre parti pour une position clairement optimale.

c) *Difficulté de la foi*

• Le plus atroce est de constater que j'induis un avenir sombre à partir de souvenirs, alors que la crédibilité de l'induction et des souvenirs a été victorieusement laminée. Et ce constat lui-même n'aide pas sensiblement à chasser les pensées indésirables.

Il semble donc nécessaire de recourir activement à l'auto-suggestion, l'auto-endoctrinement, pour modifier les habitudes de pensée. La liberté lucide manque apparemment de puissance, et c'est une foi qu'il s'agit de trouver vis-à-vis des rêveries.

• Mais se soûler de pseudo-vérités n'est pas si aisé. Tout d'abord, cela nécessite de continuer à employer l'esprit à consolider le cadre du paradis escompté, au lieu de le laisser folâtrer librement. Ensuite, cela traduit un parti pris pour la ligne dure de refus absolu vis-à-vis des mondes adverses – ligne qui annonce l'asile en cas de retour au monde quitté – et il n'est pas évident que ce soit la voie préférable.

Certes, il suffirait d'amorcer le processus d'auto-suggestion pour annihiler les questions, mais tout le problème est de passer à l'acte.

• De plus, rien n'exclut que la foi obtenue puisse être malencontreusement désintégrée par une remise en question inopinée, une étincelle de lucidité. Plus généralement, des facteurs de résistance peuvent être rencontrés en chemin, et si la raison pourra être assez facilement balayée, il pourrait s'avérer beaucoup plus périlleux d'affronter un tenace sentiment de culpabilité, ce que nous allons tâcher de voir dans la seconde partie de l'ouvrage.

Ces perspectives inconfortables ne sont, encore une fois, qu'hypothèses et craintes récusables; il est permis de penser qu'elles disparaîtront, mais leur présence actuelle reste tangible, gênante, obsédante.

• Finalement, le dur effort entamé par la réflexion pour consolider le paradis révèle un grave malentendu : l'adversaire essentiel du repli vers une fantaisie créatrice n'est pas la raison, la rigueur, mais la pensée brouillone, quasi involontaire, venant semer le désordre et la peur dans un monde paisible et lisse.

Des acquis importants ont malgré tout apporté un point positif : l'idée d'une soumission au « bon sens », qu''il s'agisse des opinions communes ou savantes (et prétendument « seules logiques ») s'est éteinte. Rien, intellectuellement, ne m'empêche de construire une cosmologie justifiant pleinement la fuite schizoïde. Ce sentiment de droit (rationnel) n'en côtoie pas moins un dur constat : je ne parviens pas à maîtriser mes pensées, et je subis parfois la crainte comme le froid ou le bruit.

En d'autres termes, l'accession aux paradis déclarés intérieurs a été réhabilitée par la réflexion, qui la situe dans un contexte où tout n'est que choix, mais il n'est pas sûr que cela soit suffisant, ou même simplement utile, pour quitter les mondes où règne l'adversité.

II. JUSTIFICATIONS MORALES

II.1 – Relativiser la notion de mal

Parmi les facteurs d'inconfort subis par une personne tentée de se replier sur elle-même, le problème moral peut s'avérer le plus aigu. Certes, un autiste ou un égoïste sans remords échapperaient au débat de conscience, mais si le refus du réel est trop timide pour se passer du sentiment de droit, un heurt apparaît clairement entre désir et devoir. La légitimité du « n'importe quoi » pouvant être admise côté rationnel, reste à savoir si pareille liberté est accessible dans le domaine moral.

A – Esquisses d'une morale égocentrique

a) Des *contraintes sur mesure*

• Pour adoucir le heurt entre vœu de bonheur personnel et besoin de bonne conscience, une solution évidente consisterait à se débarrasser des désirs immoraux pour ne plus chercher le contentement que dans les plaisirs sains et le sentiment jouissif de « faire le bien ». Certaines variantes populaires du christianisme suggèrent également de considérer l'effort d'abnégation ici-bas comme un réconfortant gage d'accès à un paradis ultérieur.

Cependant, si au bord du suicide l'espoir a été investi dans une rêverie éternelle, c'est que l'univers subi paraissait globalement et irrémédiablement sombre. Dans ces conditions, la culpabilisation morale s'avère inapte à susciter une nouvelle foi et n'apparaît plus que comme un obstacle au bonheur, une contrainte sans contrepartie. Sans hostilité pour la voie vertueuse, il convient alors simplement d'échapper à son carcan.

• Dans le détail, la situation vécue repose sur deux plans assez distincts : d'une part la morale est assenée par autrui à titre de dogme, d'autre part un mystérieux « élan moral » est ressenti intuitivement. Certes, le second volet pourrait être une conséquence du premier, si mes pensées étaient conditionnées par une éducation reçue, mais le recours possible à une cosmologie égocentrique ramène cette idée au rang d'hypothèse et restaure le mystère des valeurs ressenties involontairement.

Cette dualité d'adversaires « extérieurs et intérieurs » rappelle le combat mené contre les dogmes réalistes et l'intuition inductive, ou contre les dogmes multicentriques et l'intuition animiste. On peut donc adopter une tactique identique contre la morale : dénier l'objectivité aux dogmes afin de ramener la situation à un choix, puis repousser les intuitions spontanées quand elles débouchent sur un désagrément.

• Dénoncer la prétendue incontestabilité de tel ou tel précepte s'avère particulièrement aisé : un tour d'horizon montre les différences fondamentales entre les conventions érigées en dogme par les diverses cultures. Exemple : l'assistance à personne en danger de mort constitue ici une obligation non discutable, ailleurs elle est jugée comme un crime impardonnable, bravant le destin voulu par Dieu ou empêchant la victime d'accéder sans plus tarder au paradis post mortem.

Il ne s'agit pas d'invoquer un veto d'ordre logique contre ces contradictions, mais simplement de constater qu'il m'est impossible d'obéir à l'ensemble des commandements compréhensibles édictés au nom de la morale, et donc difficile de me sentir légitimement à l'abri de toute condamnation. A moins de privilégier arbitrairement un système culturel particulier. L'immoralité partielle doit donc être acceptée comme une fatalité. Dans ces conditions, l'obéissance docile ne servirait à rien : il restera des coups de bâton, et aucune carotte n'aura été obtenue ; la lucidité la plus élémentaire conduit donc à ne pas céder au piège simpliste de l'incitation morale.

• Sur le plan des intuitions, certaines idées sont acceptables sans difficulté : agresser autrui est mal, l'idéal serait un monde sans violence, etc. Par contre les éléments en faveur de l'extraversion ou de l'action gagneraient à être reniés. L'autosuggestion pourrait suffire à cette tâche.

Pour conforter cette ébauche complaisante d'une morale sur mesure, on peut rappeler les propos de John Stuart Mill, considérant que le bien se définit au niveau individuel comme ce qui « tend à augmenter le bonheur (plaisir et absence de douleur) ». Et le débat serait victorieusement clos : en me repliant, je suivrais scrupuleusement une certaine morale, associant le sentiment de faire le bien au plaisir des mondes idylliques.

b) *Ce que « morale » veut dire*

• Malgré les efforts d'autosuggestion, il semble qu'il n'y ait qu'un fragile rempart de mots dans le fait de substituer une « morale voulue» à une « morale subie ». Rebaptiser « devoirs» mes désirs ne protège pas complètement de commandements désagréables qui continuent à venir à l'esprit, et de ce satané sentiment de culpabilité qui sanctionne le choix de ne m'attacher qu'à mon bon plaisir. Si un problème moral était ressenti, il n'a servi à rien de lui ôter le label « moral », puisque le problème demeure, et dérange.

Il importe donc, tout compte fait, de regarder en face les intuitions en question, en faisant le point sur les comportements qui me choquent dans les rapports entre individus.

• L'intuition morale, telle qu'elle se présente, est plus ambiguë qu'un simple penchant pour l'altruisme humaniste, Un criminel féroce m'inspire moins d'affection ou de compassion qu'une « gentille» coccinelle, par exemple, et un enfant qui torture avec un sourire jubilatoire les mouches ou ses animaux en peluche n'accomplit pas à mes yeux un geste moralement neutre ; par ailleurs je juge indubitablement méchants certains personnages sévissant dans des bandes dessinées. Ainsi la morale ne concerne pas nécessairement les rapports entre des êtres autonomes et libres, elle s'applique aux êtres que je considère, même virtuellement, comme capables de sensations ou de choix.

Les modalités de cette morale ne sont pas très distinctes, mais une constante semble émerger : tout être qu'intuitivement je considère sensible a, selon moi, droit à des conditions de vie heureuses, ceux qui me sont sympathiques le méritant davantage et ceux qui me sont antipathiques le méritant moins.

Si un critère de sympathie pouvait être trouvé, la définition de la morale intuitive serait complète. Aucune règle systématique ne semble gouverner l'attirance qui me lie à certains, mais les êtres que je soupçonne de prendre plaisir à détruire des bonheurs innocents m'inspirent assez universellement de l'antipathie. Et le terme d'immoralité s'applique à cette cruauté.

• La morale intuitive constitue ainsi un ensemble de valeurs bien arrêtées et n'a rien à voir avec un libre assemblage de décisions comportementales. Si cette situation empêche, hélas, d'asservir la morale au vœu de repli, elle exclut

en contrepartie l'idée dangereuse selon laquelle toutes les conventions sociales (y compris le nazisme, le terrorisme, les bellicistes codes d'honneur, etc.) peuvent prétendre au statut de morale. C'est du moins le cas si on considère la situation d'un point de vue égocentrique, en n'attachant aucun prix à l'hypothèse d'autres individus pensants, pourvus d'intuitions différant des miennes.

Le fait d'aboutir ainsi à une morale à la fois subie et strictement définie rappelle l'idée religieuse selon laquelle les commandements essentiels traduisent la volonté divine. Toutefois, cet étiquetage mystérieux n'apporte pas grand-chose, du moins si l'idée de Dieu n'est pas prise pour prétexte à prosélytisme, croisade et inquisition.

Il reste simplement à se demander si cette morale, non choisie, est compatible avec le vœu de repli.

• Quand je cherche à trouver mon bonheur dans la rêverie, je ne cherche pas à détruire le bonheur des personnages que je quitte. En ce sens, je ne suis pas franchement immoral.

Cependant, je pourrais *involontairement d*étruire des bonheurs, et ceci mérite une réflexion détaillée.

– Si autrui est une marionnette, le fait que je change de monde annihile à la fois les personnages que je côtoyais et leur bonheur apparent. Mais si je restais dans cet univers, il en irait de même quand je perds quelqu'un des yeux. Annihiler des bonheurs semblerait donc une fatalité, et il n'y aurait pas de culpabilité particulière dans le repli.
– Si autrui est un être pensant, le fait que mon anonyme personne s'en aille est un événement assez bénin : rien n'empêche autrui d'être heureux sans moi. Inversement, les individus qui s'attachent à entraver mon repli mettent volontairement des obstacles à mon accession au bonheur : ils sont donc, à mon sens, immoraux, et ne méritent pas le bonheur dictatorial qu'ils réclament. Quant au fait que des êtres non mobilisateurs puissent regretter mon départ, il s'agit d'un point délicat mais nous sommes, eux et moi, dans la même situation : tiraillés par la contradiction entre désir personnel et vœu d'autrui. Leurs récits suggérant que je suis resté fidèle à leur monde des années durant, à contrecœur, cela m'inciterait à penser que je mérite un long, très long repli compensateur.

Ainsi, se plier à une morale intuitive subie et animiste n'a pas empêché de développer une nouvelle morale égocentrique, ramenant à très peu de chose la culpabilité du repli.

c) « *Egocentrisme gentil » et consensus*

• Le fait de souhaiter le bonheur à chaque être (non antipathique) imaginé pensant pourrait être plus encombrant qu'il n'y paraît. En effet, le système de tour de rôle me conférant complaisamment le droit au repli à compter. de maintenant ne paraît pas honnête, les récits d'autrui et mes souvenirs étant exceptionnellement crus parce que cela m'arrange.

Y avait-il un autre moyen d'assumer la coexistence entre l'égocentrisme schizoïde et le besoin moral de se montrer « gentil » avec autrui (ou avec les moins hostiles des personnages-marionnettes dont la présence est subie) ? Une réponse pourrait être trouvée dans la philosophie, qui définit parfois la morale comme un code de conduite commun dont la raison d'être est qu'il ferait le bonheur (ou minimiserait le malheur) de chacun, s'il était appliqué par tous. Cette idée promet effectivement de concilier mon bonheur avec celui d'autrui. Hélas, le consensus suggéré s'avère utopique : les conditions réclamées par chacun pour être heureux semblent incompatibles, et rien ne m'assure que chacun se satisfasse d'un compromis. Les êtres non doués de parole (autistes, animaux) ne pourraient quant à eux voir leurs idéaux pris en compte. L'universalité invoquée renverrait donc simplement à l'idée que je me fais du bonheur et des droits de chacun. Et il n'est pas sûr qu'imposer cette vue réponde au vœu de gentillesse.

• Il serait plus honnête d'assumer pleinement mon égocentrisme, en déclarant que le bien consiste à traiter autrui comme j'aimerais être traité. N'aimant pas recevoir des coups, je considère la violence comme mauvaise ; appréciant par-dessus tout d'être laissé tranquille, je considère que laisser autrui tranquille constitue la vertu suprême.

Certes, c'est là renoncer au consensus - un sado-masochiste serait frustré de ne plus échanger de coups, un extraverti serait frustré de ne plus pouvoir imposer sa présence, son discours et ses farces – mais il aurait été hypocrite de souhaiter que les individus voulant m'enrôler de force dans leur système de valeurs trouvent satisfaction.

• L'importance suprême accordée à ma volonté procure cependant un désagréable sentiment d'arrogance. Il serait plus confortable de diluer l'égocentrisme dans un cadre impersonnel : je ne ferais que rejoindre la morale de schizoïdes gentils. Dans le même esprit, élire les valeurs de silence, de retrait, évoque les vues bouddhistes – du moins celles des sages méditatifs ayant peu de goût pour les rites et festivités. Ainsi, je me contenterais de suivre humblement une voie qui n'est pas explicitement tracée pour moi.

Cette propension à l'anonymat pourrait mettre en danger la chosification d'autrui (qui avait été nécessaire pour se défaire de la science et autres tentations rationnelles) mais en termes de confort, le besoin de rendre mon personnage moins prétentieux, moins hautain, peut être plus aigu que le besoin d'une synthèse claire et cohérente.

Secondairement, il est possible de tenter une conciliation, en rappelant que la question morale ne semble pas incompatible avec un entourage d'objets auxquels j'attribuerais la respectabilité. La crédibilité d'une pensée en autrui peut donc être reniée (secrètement) tandis que je m'attache à prendre un rôle discret dans le ballet de marionnettes, Cette situation ne ferait d'ailleurs que rejoindre une position habituelle prise dans les rêveries,

• Ces multiples tentatives pour associer égocentrisme et bonne conscience se heurtent violemment au dogme altruiste, Celui-ci a beau avoir été noyé dans un fatras de commandements contradictoires, il présente des convergences troublantes avec le besoin de cacher ma volonté derrière un certain respect d'autrui, et touche donc un point sensible.

L'appel à l'altruisme que constitue l'exemple d'une bonté désarmante paraît particulièrement redoutable. Avant de l'affronter, il serait souhaitable de prendre confiance en développant un tissu de justifications au contact des tribunaux

de moralistes inquisiteurs, dont l'attaque semble beaucoup plus aisée à repousser.

B – Sous les crachats des « altruistes tolérants »

a) *Imposer un certain bonheur*

• L'intuition morale – souhaiter à autrui d'être heureux – peut se rapporter à deux idées distinctes, toutes deux problématiques :

- souhaiter qu'autrui trouve *le bonheur qu'il recherche* – tout en sachant que les espoirs contradictoires énoncés par les différents individus ne pourront être tous satisfaits (dans un monde commun) ;
- souhaiter qu'autrui soit conduit à *une forme de bonheur* – qui, pour être universel, devra être imposé à certains à la place de leurs desiderata contraires.

L'altruisme qui conduit à bousculer un schizoïde en voie de repli suit à l'évidence la seconde de ces logiques, tandis que l'égocentrisme gentil adhérait à la première (en devant se limiter aux individus qui évitent de déranger autrui). Il est important de garder à l'esprit qu'il ne s'agit là que de compromis différents répondant à une même intuition généreuse.

• Plus particulièrement, l'altruisme combattant repose sur l'idée qu'il faut lutter contre les bonheurs non partagés afin d'atteindre une situation de solidarité et d'amour universel entre les êtres humains. Le terme souvent invoqué de « fraternité » est plus impropre, car les jalousies, chamailleries et bagarres, courantes entre frères et sœurs, sont à l'opposé du modèle altruiste.

Quoi qu'il en soit, le tortionnaire féroce apparaît clairement comme un être qui se fourvoie et qu'il convient de remettre activement sur la bonne voie, dans l'intérêt de tous, et donc dans son propre intérêt : comme chacun, il pourra goûter au bonheur commun.

• En pratique, il est toutefois à craindre que ce généreux principe soit sérieusement tempéré par le désir de vengeance, la notion de crime impardonnable et la crainte de rechute.

Il faut aussi mentionner une déviation décrite par Paul Feyerabend : au Moyen-Age, paraît-il, les êtres qui semblaient promis à l'enfer étaient généreusement exorcisés, contre leur volonté, par le supplice du bûcher. Ainsi, ils pouvaient accéder au paradis post mortem... à supposer qu'il y en ait un, et que griller vif soit effectivement purificateur.

Plus généralement, il apparaît que l'altruisme n'est pas en mesure d'assurer que sera atteint le bonheur universel pour lequel il combat. Quand il recourt à la répression, c'est donc généralement sans contrepartie.

• Certes, l'altruisme moderne semble davantage consister à aider les opprimés (ou les pauvres) qu'à renverser les dictateurs (ou forcer les riches au partage), et les tyrans qui sont déboulonnés ne méritaient peut-être pas de vivre le règne qu'ils escomptaient. L'altruisme militant resterait donc honorable.

Mais le fait que le schizoïde inoffensif voit son bonheur, jugé malsain, sciemment démoli (ou culpabilisé) remet tout en cause. Il semble bien que le généreux projet initial ait débouché sur un code de conduite obligatoire,
élevé au rang de valeur absolue et qui ne se limite pas à interdire la violence individuelle,

Les paradis artificiels semblent ainsi constituer une cible autonome, à moins que leur condamnation soit consécutive à la violence générée par les drogues, rendant certains individus agressifs et poussant d'autres à se procurer de force les moyens d'évasion. Le repli schizoïde pourrait dans le même esprit être accusé d'inciter à la révolte contre le monde extérieur, quand celui-ci impose trop douloureusement sa présence. Cette idée s'appuierait par exemple sur les crises de violence touchant certains autistes ou gens discrets (dans le film « Carrie », une jeune fille passive et timide en vient ainsi à massacrer tout le monde après avoir été victime d'une farce humiliante). L'intériorisation des sentiments serait donc une menace laissant présager une explosion incontrôlable. Mais cette accusation ne semble pas équitable : si l'introversion n'est pas un gage absolu de non-violence, il est tout à fait abusif de prétendre que les individus discrets, effacés, sont systématiquement plus sujets à la violence que les individus normalement revendicatifs et colériques – ceux-ci semblent tomber parfois dans l'hyper-violence, pareillement.

Le repli sur un monde intérieur pourrait aussi avoir été condamné pour sa parenté avec les attitudes suicidaires. La fuite hors du monde nourricier côtoierait en cela l'overdose volontaire de barbituriques ou la demande polie d'être euthanasié. Le droit à décider de sa propre mort est en effet refusé par l'altruisme classique, estimant qu'il s'agit toujours d'un acte de désespoir, d'un appel à l'aide. Mais pour un individu vivant la perspective de départ comme réjouissante, se voir astreint au monde présent ne fait que blesser... et donner satisfaction au « sauveur ».

Cette condamnation de choix individuels dénués d'agressivité demande donc réflexion. S'agit-il d'une simple dictature ?

b) *Discipline démocratique*

• Il semble que l'altruisme pur et dur soit intimement lié au principe de la démocratie (ou du moins d'une démocratie sans frontière et prenant en compte l'avis des mineurs) : chaque être humain a la même importance et la volonté d'un individu (ou d'une poignée d'individus) ne saurait prévaloir sur la volonté quasi unanime de la population.

Ceci pourrait justifier qu'un suicidaire ne soit pas autorisé à renier le très général amour de la vie. Ou tout au moins sa liberté de pensée n'aurait pas le droit d'être traduite en acte sans l'assentiment général. Quand un commandement est avalisé par le plus grand nombre, l'individu doit se plier au devoir d'obéissance sous peine de discréditer le système et de susciter indirectement le retour à la loi du plus fort (via l'anarchie et éventuellement la nécessité d'une

remise en ordre totalitaire).

L'objection est sérieuse, pour qui aspire à être laissé en paix. Il semble en effet injuste de profiter des avantages du système tout en refusant d'assumer les devoirs associés. En d'autres termes, il serait égoïste de trouver positif l'ordre imposé à autrui tout en exigeant la liberté pour moi-même.

Mais, inversement, il n'est pas juste non plus que je sois mis au pas par un système destiné à brider les adeptes de la loi du plus fort. Si une répression ou une discipline doit être imposée, c'est vis-à-vis des méchants, des violents, et non vis-à-vis des doux, des pacifiques. Ce n'est que par la faute d'un dogme égalitariste (« la loi doit être la même pour chacun ») que les fantaisies inoffensives deviennent une menace pour la paix sociale.

En considérant la situation d'un point de vue égocentrique, le contrat démocratique paraîtrait abject : le monde subi apporte conjointement la menace de violence et la très coûteuse protection contre cette menace. Il s'agit là d'une logique rappelant celle des « assureurs » mafieux, faisant payer une protection contre leurs propres acolytes. L'injustice apparaît alors de manière criante.

• Une autre approche permet de contester l'honorabilité du contrat démocratique, du moins dans ses variantes pratiques : alors que l'opinion majoritaire devrait avoir un pouvoir illimité, des garde-fous on été placés par le législateur et l'ensemble peut faire penser a une vaste manipulation, un abus de confiance de la part d'une élite ayant imposé ses valeurs en prenant la majorité du moment pour alibi.

Il ne s'agit pas ici de contester la moralité de ces lois restrictives (interdisant le racisme, par exemple) – une majorité d'êtres haineux pourrait par exemple décider de massacrer telle minorité, y compris les nourrissons « coupables d'être de mauvais sang ». Cependant, le principe démocratique invoqué pour mettre au pas l'individu n'est plus recevable, puisque la majorité est elle-même susceptible d'être bridée par la loi.

Des cris d'indignation étant prévisibles de la part des notables, il faut justifier l'accusation portée. Tout repose sur la délégation de pouvoir : la consultation populaire étant matériellement impossible au quotidien, le nécessaire partage des tâches impose de conférer à des élus représentatifs le pouvoir de décision, temporairement, pour les affaires courantes. Le problème est que les divers candidats au poste de gouvernant (ou de parlementaire) ne se présentent pas comme d'anonymes mandataires ayant fonction d'appliquer en toute chose la volonté majoritaire. Le choix électoral se limite à cautionner le programme auquel on est globalement le moins hostile, même s'il comporte des mesures désagréables. Contre une promesse de relative prospérité, par exemple, on accorde ainsi à quelques individus des droits de réquisition (impôt, mobilisation militaire), la possibilité d'imposer leur éthique (via éducation, information, publicité, code pénal, etc.) et de se protéger des pressions corporatistes ou populaires.

Certes, une position plus honnêtement démocratique est possible chez certains candidats, mais ceux-ci sont raillés de manière convaincante par leurs opposants, qui les traitent de « populistes », de démagogues incompétents ou cyniques. Ceux qui triompheront de ces joutes verbales sont généralement les orateurs les plus habiles, les gestionnaires les plus crédibles – ce qui limite le choix aux diverses tendances d'une caste d'intellectuels extravertis et élitistes. La sanction électorale ne viendra donc pas même chasser automatiquement les élus ayant trahi la volonté du peuple : tout porte à croire que leurs éventuels successeurs traiteront pareillement leur mandat de représentation comme un chèque en blanc. La situation est souvent vécue par l'électeur comme un choix entre le mal et le pire.

S'il y a bien un choix par scrutin majoritaire, la démocratie indirecte ne semble donc nullement convertir en lois la « volonté majoritaire » – invoquer sans cesse celle-ci fait surtout penser à un alibi machiavélique.

Rappelons que ce détournement du principe démocratique peut servir une cause généreuse, altruiste. Le tableau serait franchement abject si les élus recourent, en plus, à la fraude électorale, à l'auto-attribution de salaires et retraites royaux, au détournement de fonds (que ce soit pour l'enrichissement personnel ou la prospérité de leur parti), à l'auto-amnistie de leurs crimes éventuels, au reniement des promesses qui les ont fait élire, etc. – mais ceci est un autre problème. Indépendamment de telle ou telle situation, pervertie ou corrompue, le problème fondamental est que la démocratie parlementaire ne semble jamais conduire à l'élection d'êtres diaphanes s'attachant à transcrire fidèlement les vœux populaires, mais se contente de conférer le pouvoir à des personnalités désireuses d'agir en leur « âme et conscience ». L'individu schizoïde, qui est violemment rappelé à l'ordre au nom de la discipline démocratique, semble donc victime d'une injustice, d'un jeu de mots : c'est à une loi instaurée par quelques-uns – et non par presque tous qu'il doit se soumettre.

• Il n'en reste pas moins que la démocratie parlementaire pourrait constituer, en dépit de ses défauts, le meilleur compromis en matière de politique. Il semble qu'organiser harmonieusement une société humaine, juste et sans violence ni endoctrinement, soit impossible. Quelques tableaux situeront le problème :

- Si on fondait la société idéale sur un principe d'égalité, de partage automatique des biens produits, les travailleurs lucides pourraient être frustrés de se voir exploités, dépouillés par les individus fainéants ou les communautés natalistes. Loin d'aboutir à une harmonie, le système aboutirait à une révolte contre le partage, ou à une grève larvée plongeant tout le monde dans la misère.
- Si au contraire la société est fondée sur le respect de la propriété et le caractère personnel des fruits du labeur, les pauvres – par exemple, des cultivateurs victimes d'intempéries catastrophiques – pourraient être frustrés de voir l'opulence égoïste des riches, perçue comme une inégalité injuste. Le système pourrait aboutir à une révolte de miséreux, accaparant les biens et punissant ceux qui vivaient confortablement.
- Si l'égoïsme et l'oisiveté, qui pervertissent les deux schémas précédents, étaient combattues, on pourrait aboutir à un système juste en matière de rendement profit/travail, mais le désir de liberté serait frustré, et l'endoctrinement ou la répression pourrait susciter la révolte ou une rancœur tenace.
- Quant aux compromis subtils et incitatifs, associant un peu de redistribution (contre les méfaits de l'égoïsme),

un peu d'inégalité (pour inciter les oisifs au travail) et un peu de menace répressive pour donner quelque stabilité à l'ensemble, ils multiplieront les mécontents, même si l'injustice franchement révoltante aura été évitée...

• Un schizoïde qui rêve de quitter ce monde – et de perdre le besoin de nourriture, de murs et de chaleur n'est évidemment pas concerné par le mode de fonctionnement des sociétés et la juste répartition des biens matériels. Cependant, quand il est violemment accusé d'avoir choisi un bonheur mauvais en lieu et place de la *lumineuse* voie altruiste, il peut lui être utile de se sentir en mesure de répondre : « je ne vois pas la lumière... »

Bien sûr, les répliques accusatrices pleuvront : petit bourgeois ou anarchiste, privilégié contemplant son nombril ou se plaignant de frustrations minuscules. Mais la violence verbale ne suscite pas tant le repentir qu'un besoin de fuite accru...

c) *La tolérance: utopie ou excuse facile*

• Le fait de considérer les altruistes comme de simples oppresseurs, voulant imposer leur code de conduite, s'oppose fermement à leurs prétentions à la tolérance. Le fait d'avoir corrigé le principe démocratique pour exclure la *dictature* de la majorité faisait effectivement penser à une volonté de conférer aux minorités un droit sacré au respect dans la différence.

• Mais avant de se sentir bousculé par cette objection, il convient de rappeler que l'altruisme dont nous parlons ici reste farouchement opposé à la liberté du suicidaire. De manière plus criante encore, il faut noter que l'altruisme ne pousse pas à tolérer le sadisme. Enfin, la tolérance militante s'arme d'intolérance quand elle est confrontée à des intolérants bataillant efficacement pour imposer la dictature de tel ou tel dogme. La tolérance stricte, passive, conduirait en effet à la défaite, à un règne de violence et non à un équilibre où les divergences peuvent se côtoyer pacifiquement.

Il y a donc deux idées distinctes sous le terme de tolérance – comme il y en avait deux sous le terme d'altruisme :

- soit on laisse discrètement le monde se déchirer – ce qu'illustre parfaitement l'attitude de repli ;
- soit on part en croisade contre les obstacles à un monde harmonieux – et c'est l'objet du combat altruiste.

Mais si la fin justifie les moyens, encore faudrait-il que l'on puisse parvenir au but annoncé. Or il est à craindre que la lutte ne puisse triompher des résistances (égoïsme, faible goût pour l'effort, refus de tout ce qui évoque une oppression), et donc que le combat perdure, reléguant tant le bonheur universel que la tolérance au rang d'alibis.

• Cependant, il ne faudrait pas qu'un amalgame verbal ait fait perdre la distinction entre une violence honorable, désintéressée, et une violence égoïste. De manière simpliste, on peut dire que dans l'affrontement entre les bons et les méchants, la lutte acharnée des uns paraît juste quand celle de leurs adversaires est détestable.

Ce n'est donc pas la violence défensive des altruistes qui est choquante, et il convient de restreindre le problème à la condamnation des déserteurs schizoïdes. Cet acte-là est une attaque caractérisée à l'égard d'êtres qui n'agressaient personne et ne dérangeaient que les personnes qui voulaient les enrôler, les emprisonner dans un monde imposé). A ce niveau, conférer aux altruistes le bon droit n'est pas évident.

• Malgré tout, douter de la moralité ou de la cohérence des inquisiteurs se disant altruistes et tolérants ne répond pas vraiment au problème moral qui était ressenti. Les accusations entendues font mouche, même si leurs auteurs sont des clowns hypocrites ou des fanatiques aveugles. La légitimité du tribunal s'avère ainsi ne constituer qu'un sujet secondaire, l'essentiel étant d'échapper au sentiment de culpabilité,

Les réflexions conduites dans ce préambule n'auront eu qu'un mérite : souligner que le problème moral est truffé de pièges verbaux artificiels, miné par le décalage entre idéaux revendiqués et conduites pratiquées.

C – <u>Égocentrisme n’est pas égoïsme</u>

a) *Entre prendre et donner : ne rien faire*

• Le débat de conscience soulevé par l'appel à l'altruisme actif est le suivant : si je ne m'oppose pas au mal touchant autrui, je me fais en quelque sorte complice de ce mal. Mais inversement, le goût pour le calme et le dégoût pour la violence rendent presque insupportable la perspective de partir en guerre. L'image du héros combattant est repoussante : un individu sans respect pour la logique adverse, tirant triomphe des coups portés, et fier du nombre de ses victimes ; le personnage inspire finalement moins la sympathie que, par exemple, les victimes innocentes des combats, blessées alors qu'elles ne faisaient de mal à personne.

Dans une situation plus quotidienne, l'individu qui s'échine à convaincre les passants de donner de l'argent pour les miséreux, et qui en vient rapidement à cracher sur l'égoïsme général, à injurier tout le monde, ne semble pas clairement associé à un statut de gentil.

Ce n'est donc pas un manichéisme primaire qui caractérise la perception morale du monde subi : il n'y a pas que ceux qui accaparent et ceux qui offrent. Certains réquisitionnent cruellement, brisent des bonheurs insouciants, avant de redistribuer un butin finalement trop faible pour créer de nouveaux bonheurs ; d'autres prêchent une solidarité tout à leur avantage ; les moralistes enfin se complaisent à culpabiliser, torturer des consciences au nom du bien-être d'autrui. Participer à ce malsain ballet de marionnettes, louvoyant sur l'indistincte frontière entre bien et mal, n'est pas une perspective engageante.

• Pour échapper à un inconfort qui promet d'être inextricable, le plus sage serait peut-être de me convaincre que si je ne m'oppose pas au mal, je me pose surtout en victime potentielle. A l'image d'un arbre, je laisserais les excités se mordre férocement, et cette passivité n'aurait pas de raison d'évoquer autre chose qu'un prochain passage à la tronçonneuse.

Cette image n'a bien sûr de sens que si l'on considère l'idée, purement réaliste, selon laquelle ma fuite laissera un corps abandonné à lui-même. Et cette réserve invite à reconsidérer la situation à la lumière de la cosmologie égocentrique, qui peut être préférée au réalisme. De ce point de vue, le repli dans une rêverie a l'immense mérite moral d'annihiler le malheur d'autrui. Le fait d'annihiler autrui au passage ne serait pas un sérieux défaut du système mais un acte généreux, conférant à autrui le néant, c'est-à-dire le paradis bouddhiste. (Ceci rappelle un mot de Schoppenhauer, observant – dans un cadre réaliste – que si les humains s'abstenaient de procréer, il n'y aurait bientôt plus sur Terre d'humains malheureux, l'espèce étant éteinte...)

• A l'opposé du retour à un égocentrisme assumé, il est possible de considérer que je ne suis qu'un personnage anonyme et infime, au sein du monde subi ; cela pourrait atténuer aussi le sentiment de responsabilité. L'enjeu de mon éventuel combat semblerait en effet davantage un gage de bonne volonté qu'une contribution décisive à l'éradication du malheur.

Si le but implicite de mon engagement dans l'action était ainsi, finalement, de me rehausser dans ma propre estime, les gestes effectués ne pourraient passer pour désintéresses et perdraient toute beauté. Faire acte d'assistance ne serait donc guère plus moral que me replier sur moi-même. Et, quitte à devoir accepter des motivations sans générosité, autant choisir le repli.

• Quoi qu'il en soit, cette légère et inévitable culpabilité ne mérite pas d'être exagérément grossie. J'aurais pu, au nom de la place centrale de mon personnage dans l'univers vécu, désirer accaparer jalousement toutes les sources de joie, traîner autrui en esclavage, etc. Ce n'est pas le cas, et cette idée n'est même pas ressentie comme tentatrice. Je ne suis donc pas en conflit ouvert avec ma morale.

Si je ne consacre pas mon énergie à l'assistanat, je peux donc néanmoins me sentir plus gentil que méchant, plus respectueux du bien d'autrui qu'égoïste.

b) *Restaurer le sentiment de justice*

• La position de l'être passif, recroquevillé, n'est pas aisée. Chaque camp lui tape dessus, lui reprochant de n'être pas de son côté.

Quand le dérangement devient insupportable, il serait sage de ne plus plier peureusement sous ces traîtres coups à la limite de l'absurdité ; un blindage mériterait d'être dressé, présentant la voie choisie comme une respectable neutralité. Il n'y a pas lieu de se soumettre inconsidérément à des discours racoleurs, maniant l'accusation de complicité passive comme une arme de mobilisation.

• Plus généralement, le sentiment d'injustice ressenti sous l'accusation d'égoïsme pourrait venir du fait que toute défense est impossible, l'égoïsme étant dénonçable dans tout et n'importe quoi. Les collectivistes traitent d'égoïstes les partisans de la propriété, les individualistes traitent d'égoïstes ceux qui veulent imposer un « projet pour tous » qui n'est finalement que leur choix personnel, etc. Le terme d'égoïsme fait figure d'insulte malléable et donc imparable, au même titre que la connerie dans un registre plus vulgaire.

Je n'ai aucune chance de faire entendre raison à un tribunal décidé à me taxer d'égoïsme : si je ne réponds pas, mon mutisme passera pour un aveu implicite (silence coupable ou défaut d'arguments contradictoires) et si je me défends, le fait que je veuille me donner raison contre l'avis d'autrui sera jugé comme une preuve de culpabilité. Cette parodie de justice est très proche du mécanisme qui, en pays totalitaire, condamne à coup sûr les « contestataires » (soit ceux-ci reconnaissent leur culpabilité, soit ils la contestent et donc la prouvent), ou encore du diabolique tandem de maximes populaires: « il n'y a que la vérité qui blesse » et « qui ne dit rien consent ». La justice est ailleurs, et s'il y a faute, ce n'est pas l'accusation d'égoïsme qui met le doigt dessus.

• Il faudrait peut-être tout simplement se demander si le problème ne vient pas d'une culpabilisation du bonheur personnel. Ce serait atroce car il n'y aurait pas là non plus d'issue : l'altruiste qui se dévoue semble, comme le tyran qui accapare, faire quelque chose qui lui plaît, qui lui donne matière à satisfaction. Cet égocentrisme de fond est tout au plus masqué par le discours, donnant à l'altruisme des définitions telles que « tout pour autrui » ou « il faut s'oublier ».

Choisir la voie altruiste ne serait finalement qu'une question de sensibilité personnelle, et assumer cette idée ouvre l'esprit. Il se trouve que j'aime me comporter avec autrui comme j'aimerais qu'il se comporte avec moi, c'est « l'élan moral », et l'introversion me conduit alors à un noble idéal de repli – comme l'extraversion aurait poussé à la fraternité. C'est une affaire de goût et la scission intervient en aval du fait commun d'être moralement sensible.

• Une accusation particulière frappe cependant l'attitude qui consiste à fuir le monde subi : ayant été généreusement mis au monde, nourri, éduqué par autrui, je serais en situation de débiteur à son égard, et m'en aller sans payer mes dettes serait ingrat.

La cosmologie égocentrique élaborée dans la première partie du livre fournit heureusement un rempart salutaire : le scénario de mon enfance peut être récusé à titre de fabulation. Quant au fait que je profite *actuellement* d'un système que je n'ai pas créé, la solution pourrait être précisément de cesser cette exploitation éhontée en quittant le monde en question. Il y aurait donc là une incitation au repli et non une culpabilisation de celui-ci.

Mais admettons que je sois hanté par l'intuition réaliste d'un univers antérieur à moi et survivant à mon départ ; il n'en reste pas moins que je n'ai jamais demandé à être mis au monde. Si autrui en a décidé ainsi, cela le regarde, et s'il a cru là me faire un cadeau, la satisfaction d'offrir lui a déjà donné récompense (et je pourrais remercier poliment, hypocritement, si cela lui fait plaisir). Quant à la nourriture, des souvenirs tels que « mange ta soupe ou tu prends une raclée ! » démentent le modèle de demandes pressantes de ma part auxquelles autrui serait généreu-

sement venu répondre. L'éducation, associant pièges incitatifs (compliments) et punitions, évoque de son côté davantage un dressage que l'aide à un épanouissement que j'aurais désiré. On m'a fait avalé des pilules, sans me demander mon avis, et l'on m'en réclame maintenant le prix. Ceci n'est pas juste. Et même si je ne pars pas en guerre contre les accusations d'ingratitude, je peux me sentir dans mon bon droit en refusant de les entendre.

c) *Le péché d'orgueil*

• Même si, sur le plan des actes, chercher à être heureux sans faire de mal à personne parvient à se justifier, il reste à digérer le malaise induit par le vœu d'humilité au sein d'une philosophie égocentrique.

Ce qui est en cause n'est pas tant l'édifice de « vérités facultatives » me prenant pour centre de l'univers que l'intention inhérente au repli : refuser la petite place qui m'est donnée au sein d'un monde qui me bouscule, et instaurer, par le biais de la rêverie, rien moins qu'un règne absolu de ma volonté sur le monde vécu.

• Une accusation d'inspiration chrétienne développe cette idée de manière intéressante : la tentation du repli serait la tentation abjecte de prendre la place de Dieu.

Or ceci révèle un malentendu fondamental : à supposer qu'un Dieu gouverne le monde que je subis, ce ne sont pas les rênes de ce monde-là que je brigue. Je cherche seulement à échapper à la dictature impitoyable d'un être (virtuel) qui me fait souffrir. Une fois que je serais parti, libre à lui de continuer à régner sans partage sur son vaste monde ; quant à moi, de mon côté, je n'aspire qu'à « rentrer dans ma tête », me recroqueviller dans une petite bulle de rien du tout.

• Ainsi le repli, associé à une abdication vis-à-vis du monde subi, semble moins orgueilleux que la prétention à chambouler ce monde pour le rendre plus conforme à mes valeurs. Attribuer d'une part mes penchants à une volonté supérieure, d'autre part les résistances que je rencontre à ce qu'il m'est ordonné de combattre, semble constituer une cosmologie taillée sur mesure par un égocentrique extraverti. Et on peut y voir plus d'orgueil que dans la variante introvertie, défaitiste.

Même sans vocabulaire religieux, il semble que l'activisme combattant et sûr de lui soit infiniment moins humble que le fait de se recroqueviller sous les coups, en se cramponnant simplement à une idée consolatrice.

• Qui plus est, dans mes rêveries, je m'efforce d'oublier que c'est moi qui commande, et je me laisse au contraire aller à l'animisme, considérant les personnages rencontrés comme des êtres à part entière, pourvus de sensibilité propre.

Mon *personnage* dans ce petit univers n'est pas non plus un dictateur adulé devant lequel tout le monde se prosterne et pour le culte duquel sont érigés des monuments, mais au contraire un individu discret suivant son chemin au sein d'un paysage qui possède implicitement ses lois et ses gouvernants, même si considérer ceux-ci ne présente aucun intérêt.

Bref, le moi-personnage n'est qu'un gentil quidam, et le moi qui rêve : un minable se rabattant sur une poussière d'univers. Rien ne contraint à entrer dans le système verbal qualifiant cette situation d'orgueil démesuré.

Finalement, l'élaboration d'un système de justifications adéquat s'avère possible, face aux diverses accusations subies.

D – <u>La générosité : une rareté en un sens réconfortante</u>

a) *Egocentrisme et sainteté*

• Après avoir pris confiance en repoussant les mauvais accusateurs, puis les mauvaises accusations, il convient d'affronter l'épreuve décisive : comment ne pas être touché par la générosité silencieuse d'êtres non-violents se dévouant pour autrui ? Puis-je encore me considérer dans le « camp des gentils » en entendant dire que le Christ tendait l'autre joue quand on le giflait ?

Il était plus facile de se blinder contre des accusateurs armés ; face à la pure générosité, le seul bouclier parfait serait d'être sourd et aveugle, ou dépourvu d'élan moral.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue les remparts qu'a procurés l'élaboration d'une cosmologie égocentrique : l'existence du Christ, des livres et adeptes narrant ses actes, pourraient être des fabulations – « si je rêve », selon l'expression consacrée. Rien ne prouve que l'amour universel soit praticable. Et, à la réflexion, il est possible qu'il y ait une certaine « indécence » dans cette générosité expansive – d'un point de vue introverti, s'entend. Et puis l'anthropocentrisme chrétien méconnaît de manière malsaine le droit des animaux (inoffensifs) à vivre heureux sans succomber aux festivités carnivores. Même les religions animistes autorisent à piétiner les herbes, arracher des fruits, etc. Pour ne faire de mal à rien ni personne, le meilleur moyen serait d'être mort, inexistant. Et si le suicide ou le repli constituent un abandon vis-à-vis d'autrui, se maintenir en vie suppose d'accaparer un peu d'air, d'eau et de nourriture aux dépens d'autrui, refuser de servir de repas à des animaux dans le besoin, etc. Finalement, il semble bien que l'égocentrisme gentil soit en mesure de dénigrer la « beauté irréprochable » de la sainte générosité.

• Par ailleurs, les êtres qui offrent leurs biens et se dévouent semblent vivre une sorte d'extase ; donc, loin d'accomplir un geste désintéressé à proprement parler, ils sont amplement payés de retour. On peut donc garder à l'esprit que la générosité n'est qu'un moyen parmi d'autres de se faire plaisir – la sainteté serait égocentrique. Inversement, une générosité forcée, douloureuse, semble relever d'une sorte de masochisme, de jouissance malsaine dans la douleur, et il n'y a pas là non plus une beauté tellement tentatrice.

Dans tous les cas, le principe de faire passer le bonheur d'autrui avant le mien devrait interdire la satisfaction personnelle – du moins jusqu'à ce que soit obtenu un hypothétique bonheur universel. Si la compassion se doit d'être

sans limite, la joie de faire le bien devient une trahison relevant du nombrilisme.

Et l'on en revient à l'argument développé sous les coups des accusateurs : si l'égocentrisme est incontournable, autant l'assumer et choisir une voie satisfaisante sans la culpabiliser gratuitement. Le fait que la pure générosité semble s'avérer un mythe conforte cette idée, et revalorise donc par contrecoup l'attitude de repli.

• Au quotidien, le terme de générosité est par ailleurs honteusement dévoyé. L'aumône ponctuelle tient lieu de vertu, quand l'essentiel des richesses continue d'être investi dans le confort. Le fait que l'ingratitude fasse scandale prouve que le don n'était pas désintéressé, ou bien que l'on ne veut donner qu'aux gentils, à ceux qu'on aime – et le Christ a noté judicieusement qu'il n'y a pas grand mérite à cela.

L'égoïsme racial, national ou familial fait figure de solidarité exemplaire, d'abnégation vertueuse vis-à-vis de l'égoïsme individuel. Des barrières naïves sont élevées pour éviter l'écoute des détresses, la culpabilisation et le dépouillement qu'entraînerait un véritable partage : les étrangers sont des fainéants, les animaux n'ont pas d'âme, les mendiants ne pensent qu'à se soûler, etc. Sans même citer la peine de mort, on peut noter que les limitations à l'immigration, jugées indispensables, contredisent ouvertement la maxime « traiter autrui comme l'on voudrait être traité si l'on était à sa place ».

Dans un monde où donner un peu, de temps en temps, est considéré comme généreux, il n'y a pas lieu de culpabiliser le repli ; le schizoïde qui « s'en va dans sa tête n'accapare pas plus de richesse convoitée que s'il restait faire preuve de vertu ordinaire.

• A l'extrême, il est permis de se demander si l'hypocrisie générale n'est pas un trait d'immoralité. Non seulement le donateur commun ne renonce pas à l'égoïsme, mais il se refuse à le payer par un poids sur la conscience.

L'égocentrisme gentil, alliant des intentions généreuses à une capitulation explicite et un retour au bonheur personnel, aurait comparativement le mérite d'être honnête et d'assumer une conscience sale.

b) *Quand autrui appelle au secours...*

• Même si les intentions, explicites ou non, avouées ou non, ne semblent jamais parfaitement généreuses, il reste une intuition gênante : l'acte d'assister des inconnus, ou de se revaloriser par cette assistance, serait plus honorable que l'acte de protéger un confort strictement personnel.

Un exemple célèbre est donné par l'attitude française envers la rafle des juifs par les nazis. Il y a quelque chose d'immonde dans le fait d'être allé faire tranquillement ses courses, quand des êtres innocents étaient arrêtés, parqués et promis à un avenir pour le moins précaire. L'individu qui, non directement menacé, se serait interposé et fait embarquer par solidarité, aurait accompli un beau geste, même si en dernier ressort il aurait défendu sa bonne conscience (victorieusement) plus qu'autrui (inefficacement, et sans qu'il se soit fait de doute a ce sujet). Ceci fait effectivement réfléchir.

• Il ne faut cependant pas tomber dans l'amalgame. L'égoïste « franc», qui détourne la tête et passe son chemin quand on lui demande poliment une aide bénigne (pousser une voiture qui ne démarre pas, par exemple) ne doit pas être confondu avec l'égoïste « commun », humain pourrait-on dire, qui aime les remerciements mais n'est pas prêt, pour en obtenir, à se mettre en danger ou se procurer un trop sérieux inconfort. De même, il y a un fossé entre d'une part l'individu qui réclame l'aide d'autrui tout en se dispensant du devoir réciproque d'assistance, d'autre part l'individu professant la maxime « chacun pour soi » et prêt à assumer cette idée jusqu'à la souffrance silencieuse.

Le schizoïde n'est certes pas un héros, mais il ne folâtre pas en promenant un mépris arrogant sous le nez d'autrui aux prises avec les malheurs quotidiens. Fuir autrui et les devoirs sociaux, au risque de mourir d'inanition (si les réalistes avaient raison au sujet du lien entre alimentation et survie de la pensée), ne correspond pas non plus à l'attitude de « prendre sans rien donner ».

Un être replié sur lui-même n'aurait effectivement pas levé le petit doigt pour empêcher tel ou tel massacre. Mais en conclure qu'il est complice, et approuve implicitement les exactions commises n'est pas juste. Mobilisé par les bourreaux, il aurait été fusillé car la prostration est un refus d'obéissance. De plus, pratiquement personne ne semble en mesure de donner des leçons à ce sujet : combien vendent leurs biens pour aller partager la misère des opprimés ? Et surtout, si l'on se défait d'un anthropocentrisme trop commode, qui donc exige d'être mangé par solidarité avec les êtres sensibles passant à l'abattoir pour le confort gustatif d'êtres suralimentés ? Qui donc demande à être gazé ou empoisonné par solidarité avec les insectes innocents massacrés dans la lutte contre les nuisibles ? (« nuisibles » n'entravant *parfois* qu'une surproduction ou un enrichissement somptueux).

• Laisser des êtres innocents souffrir est moche, c'est certain. Mais il semble falloir s'en accommoder avec fatalité, dans un monde où le bonheur des uns fait le malheur des autres, comme l'illustre la relation entre herbivores et carnivores. Le problème de légitimité du repli n'a en cela rien de spécifique.

C'est au niveau des justificatifs, toujours malhabiles, que les voies divergent. Un parent professera par exemple que son devoir d'assistance est en premier lieu relatif au bien-être de sa progéniture, un amoureux romantique limitera le monde digne d'intérêt à la personne aimée, un schizoïde restreindra son devoir à la défense des êtres gentils peuplant ses rêveries...

• Ce point aurait pu être atteint directement, en partant de la cosmologie égocentrique : puisqu'il n'y a pas de différence de statut fondamentale entre les divers personnages rencontrés, tant en rêverie qu'en rêve ou « réalité », tous méritent la même attention. Les « méchants » méritant moins, intuitivement, les êtres qui veulent m'arracher aux rêveries – et donc plonger dans le néant ou la solitude virtuelle les individus que j'y côtoyais – doivent voir leur dictature combattue. M'opposer fermement à eux serait un acte héroïque, défendant ou protégeant des victimes innocentes.

L'idéal moral d'un petit monde paisible, plein de sourires et de gentillesse discrète, est d'ailleurs bien mieux approché par l'esprit rêveur que par le combat acharné et sempiternel pour une communauté harmonieuse (la famille, la nation, l'espèce humaine,...). Vouloir efficacement contribuer à l'édification de tels paradis dirigerait donc tout droit vers la rêverie.

Pareille position est cependant tellement commode, tellement artificielle, qu'elle ne peut faire illusion d'honnêteté que par le biais de l'auto-suggestion...

c) *Fuir la mobilisation*

• Pour résumer et étayer, honnêtement, le refus de me laisser piéger par l'appel à un comportement généreux, il convient de poser quelques bases élémentaires d'opposition, et de les assumer. La première consiste à dire *Non à la générosité envers tous.*

J'ai mes préférences au sein des personnages qui m'entourent ou dont j'entends parler. L'élan à leur égard n'a donc pas grand-chose à voir avec une nécessaire relation d'ordre général entre moi et autrui. La souffrance du sadique pervers se voyant privé de victime peut laisser totalement indifférent, sans qu'il y ait nécessairement de mal à cela. De même, il est possible de n'éprouver aucune compassion pour des « beaufs» rougeauds exigeant à tue-tête de quoi acheter des billets de loterie ou de football, un camescope ou un titre de propriété foncière – quand au loin soupirent de discrètes personnes, résignées à vivre le ventre creux, et assurément plus à plaindre.

On peut tirer de ces exemples une perception manichéiste de la situation :

– Je suis réquisitionné, agressé, par les personnes réclamant avec colère ou insultes ma solidarité ou mon engagement. Demeurer impassible face à cet acte de violence ne serait tout au plus qu'un geste défensif à l'encontre de « méchants ».
– Inversement, je serais tenté d'aider les êtres que je trouve « gentils », mais l'ampleur de la tâche m'incite à restreindre mon ambition à quelques personnes. Ceci admis, une des voies possibles pour mon apostolat, de toute façon dérisoire, consiste à privilégier les personnages peuplant mes rêveries en leur consacrant mes forces, en tâchant de faire leur bonheur.

• Second point : dire *Non au devoir sans libre arbitre.* Si le commandement moral tenait de la dictature, lui obéir perdrait toute beauté, tout mérite. Donner n'est honorable que s'il s'agit d'un geste volontaire, désintéressé au moins en apparence, et non d'un moyen commode pour éviter réprobation et sanctions. Les moralisateurs n'ont donc pas à être écoutés.

Quant aux saintes personnes dont la générosité me déstabilise, leur exemple appelle une réponse plus nuancée. Si je ne suis pas littéralement converti à l'altruisme, c'est sous l'aiguillon de la culpabilité que je renoncerais au repli, sous la menace d'un malaise pouvant croître jusqu'à devenir insupportable. Résister ou non à cette dictature n'a pas pour enjeu ma bonté – de ce côté, le manque de générosité spontanée a déjà fourni une réponse. Suivre le troupeau en me rachetant par les actes, pour gagner la respectabilité ou une récompense divine, serait peu glorieux : il s'agirait d'utiliser autrui comme moyen d'atteindre mes fins. Autant accepter un défaut partiel de sens moral, et garder l'honnêteté d'un accord entre actes et intentions. Les gestes de gentillesse en auront d'autant plus de prix.

• Enfin, il ne s'agit pas de prétendre atteindre personnellement l'idéal exceptionnel d'un modèle de générosité, mais simplement de *me sentir correct.* En étant non-violent, je suis dans le camp des victimes, non dans celui des oppresseurs. Si je trouve là une honorabilité suffisante, nul besoin de me lever sous les coups de pied de ceux qui appellent au massacre des ennemis (et des petits soldats que ceux-ci enrôlent contre un peu de pain ou de paroles enivrantes).

Il y avait certes un problème dans la définition égocentrique de la morale : si le bien est ce qui me plaît, un meurtre que j'accomplirais dans la joie serait un bien. Mais cette lecture relativiste, triomphe du « n'importe quoi » trahit le pur égocentrisme : si, personnellement, je n'éprouve pas de joie à anéantir autrui, le meurtre n'est pas un bien. Et un personnage affirmant que le même raisonnement le conduit à la conclusion opposée aurait tort – relativement à moi certes, mais mon opinion aurait valeur de référence universelle. Ainsi, il est compréhensible que les altruistes combattent l'égocentrisme des violents, mais puisque je ne suis pas un méchant, je n'ai pas à subir la loi d'un égalitarisme musclé frappant sans discernement sur tout ce qui est différent. Ou du moins, je peux encaisser les coups sans perdre le sentiment d'avoir raison, de ne pas être un salaud,

• Finalement, je n'ai pas à me laisser embrigader par des personnages doctrinaires, méprisant mon opinion –déclarée égocentrique comme s'il s'agissait d'une insulte – pour professer que la seule bonne opinion est la leur...

L'égocentrisme discret – sans militantisme ni hypocrisie ou masque verbeux – constituerait un rare exemple de respect vis-à-vis d'autrui. Obtenir un peu de respect en échange semble utopique, mais tout au moins peut-on penser que ceci serait juste.

II.2 – <u>Face au jugement psychiatrique</u>

Dans ce qui précède, il a été évoqué une prise en main sévère, voire une oppression, à l'égard des personnes de tempérament schizoïde. En fait, les moralisateurs n'étaient peut-être pas les acteurs principaux de cette lutte, puisque les croisades inquisitrices semblent avoir été remplacées par de simples railleries ou insultes ; les psychiatres justifient de bien plus grandes craintes car ils disposent d'un outil répressif restant d'actualité : les attitudes de repli victorieusement consolidées sont frappées du label de maladie, et soignées, c'est-à-dire activement combattues.

Les réflexions qui seront développées sur la psychiatrie doivent être resituées dans le cadre très particulier hérité

de la première partie du livre. Vu le discrédit que la philosophie égocentrique a porté sur souvenirs et observations, l'adversaire qui sera affronté n'est pas la discipline évolutive à laquelle se référeraient des docteurs informés, mais une menace quelque peu monstrueuse, telle qu'elle apparaît à une de ses victimes potentielles. Devoir admettre que les électrochocs ont été abandonnés, que la médecine s'est adoucie, « humanisée », est difficile quand cauchemars et réalité sont mis dans le même sac, à savoir l'ensemble des mondes subis.

A – Un second procès moral ?

a) *Différence et anormalité*

• Fondamentalement, si autrui m'expédie devant un psychiatre, c'est qu'il estime mon comportement anormal et l'attribue à un fonctionnement mental également anormal.

La première question qui se pose est de savoir si, à la réflexion, j'estime être effectivement anormal ou bien au contraire semblable à autrui. Le fait d'avoir adhéré à une cosmologie égocentrique répond de manière claire : je suis le centre du monde vécu, alors qu'autrui n'en est qu'un objet ; de mon point de vue, je ne suis donc absolument pas dans la position d'un humain quelconque. Si le standard de normalité est autrui, alors je suis fatalement anormal : je suis « moi ».

Certes, si autrui possédait une pensée autonome, il pourrait se faire la même réflexion, et l'égocentrisme, le sentiment d'anormalité serait lui-même un critère de normalité. Inutile de s'étendre sur cet imbroglio potentiel, car autrui se déclare pensant tout en déniant être le centre de l'univers. L'égocentrisme assumé est donc bien contraire à la norme d'inspiration altruiste.

• Les pensées d'autrui étant inaccessibles, il faudrait peut-être cantonner le problème de l'anormalité aux comportements – gestes et paroles. Mais dans ce domaine, tout ne semble que convenances, codes de conduites relatifs aux différentes cultures. La réserve discrète, jugée anormale en pays latin, constitue peut-être une condition de normalité en pays nordique, où l'exubérance et le *parler haut* sont plus rares. De même la recherche de solitude et la fuite des situations conviviales pourrait être normale dans un milieu de trappeurs volontaires ou ermites.

Le fait d'être déclaré « incontestablement anormal » paraît donc, en matière de comportements, injuste.

• Le comportement de l'étranger n'est cependant pas toujours aveuglément condamné. Un individu est souvent déclaré « anormal, à moins que dans son pays tout le monde soit comme cela ».

Cette idée de « cas isolé », non imputable à un conditionnement par l'éducation, pourrait justifier la notion d'anormalité si celle-ci n'avait une connotation péjorative. Pourquoi donc les communautés seraient-elles seules à bénéficier de la tolérance, tandis que les choix personnels originaux seraient condamnables ? Le respect des minorités fait souvent penser à une alliance machiavélique avec les différents lobbies influents, sans que soit pris en considération le droit personnel à vivre en paix dans la différence.

Il n'y a pourtant aucun lien entre la rareté d'un point de vue et sa respectabilité. Un précurseur, comme autrefois le personnage de Galilée, ne mérite pas forcément la sanction d'un tribunal populaire, susceptible d'être aveuglé par les préjugés et l'endoctrinement. De même, dans le monde chrétien, la sainteté désigne la suprême grandeur d'âme de *quelques* individus, se détachant nettement de l'égarement commun dans les futilités, l'idolâtrie facile et l'égoïsme.

• Une autre aberration vient de l'élitisme qui caractérise la société qui semble m'entourer. En effet le modèle adulé n'est pas l'être normalement médiocre et laid, mais au contraire le génie nobélisé, la star éblouissante, le milliardaire parti de rien.

Il y a donc deux poids deux mesures : l'être différent qui fait des envieux est applaudi, l'être différent qui inspire le dégoût ou la pitié est déclaré anormal, et sa différence est à ce titre combattue.

Baser la psychiatrie sur le label d'anormalité serait donc justifier une répression par un jeu de mots.

b) *Déviance et folie*

• Confisquer la liberté individuelle d'un être ne respectant pas les normes exigées pourrait se justifier plus correctement par le fait qu'il dérange, qu'il menace la cohésion sociale et constitue donc un danger.

Tomber ainsi sous l'accusation de déviance n'explique cependant pas la spécificité du label de folie. Le débat sur la santé mentale d'un criminel est exemplaire à ce sujet : même si la loi est clairement enfreinte, il reste une question, partiellement indépendante, concernant le statut de l'accusé.

• Il semble ainsi que soient distingués les fous irresponsables et les immoraux punissables. La frontière entre les deux catégories semble extrêmement floue, mais conduit pourtant sur des voies radicalement différentes.

Le manque de clarté caractérisant le but de l'incarcération rend le tableau encore plus obscur. Emprisonner un criminel est-il destiné à le punir et venger ses victimes ? à protéger la société de sa dangereuse présence ? à dissuader d'autres personnes de se livrer aux mêmes actes ? La prison a-t-elle vocation à la réinsertion sociale et donc à une guérison quasi psychiatrique de l'anomalie comportementale, ou a-t-elle vocation à l'exclusion, forme légalement adoucie du désir populaire de lynchage ?

Inversement, l'irresponsabilité du malade mental – décrétée par un psychiatre – s'avère semble-t-il incompréhensible par la majorité de la population. Comment un acte volontaire peut-il être absous ? comment une volonté peut-elle être involontaire ? en quoi la pulsion meurtrière du mari trompé est-elle un crime quand un paranoïaque n'est pas déclaré responsable de ses actes prémédités ?

Il n'y a aucune raison de se soumettre a priori aux jugements de prétendus experts, sans essayer de comprendre la situation.

• Apparemment, le criminel serait vu comme un être raisonnable, pleinement à même de choisir entre l'obéissance à la règle et une satisfaction égoïste plus jouissive mais assortie d'une punition (potentielle ou bien inévitable). Bref, le criminel serait un individu ayant choisi le rôle du méchant dans le jeu social, que ce soit sournoisement, ouvertement ou ponctuellement. Telle durée de prison serait donc un juste prix pour expier telle faute. L'individu à sa libération aurait payé pour les méfaits commis et se verrait donc de nouveau offrir la chance d'une vie sociale respectable dans le camp des honnêtes gens. Il est fait confiance à sa raison pour comprendre par expérience le confort relatif d'un comportement compatible avec la loi.

Ce serait là le point clé différenciant le criminel du fou ou du débile. La raison de celui-ci serait en effet perturbée ou déficiente, et le très normal dilemme entre un effort moral et un égoïsme condamnable serait absent. Dans ces conditions, une punition conventionnelle n'aurait aucune vertu curative, et il faut recourir soit à une exclusion définitive (le fou serait « chassé de la tribu », parqué dans un asile-mouroir ou exorcisé par le bûcher), soit à un arsenal de soins attentifs, et ceci justifie l'hôpital psychiatrique. Pour prendre un exemple : un paranoïaque se sentant persécuté et à qui l'on infligerait une peine d'emprisonnement, se verrait conforté dans ses hypothèses, et s'enfoncerait dans sa logique au lieu d'en sortir. Pour l'en extirper, il faut donc court-circuiter le système fondé sur liberté et répression.

• Ces propos sur la criminalité ne semblent pas a priori concerner le schizophrène terré dans le mutisme et l'immobilité, ou l'autiste discret aux gestes doux, mais l'important est qu'une case ait été réservée aux individus présentant une différence comportementale socialement condamnée et ne donnant aucune prise aux incitations et sermons classiques.

Quant au schizoïde suivant la pente qui conduit à la schizophrénie, il justifierait des soins préventifs, même s'il s'efforce discrètement de montrer le minimum requis de sociabilité. Une fois la folie assimilée à une forme de maladie, la logique médicale prend le pas sur les mécanismes se contentant d'assurer la paix sociale.

c) *Une affaire de goût*

• Les propos qui précèdent tendraient à ramener la démence à un mécanisme sociologique : l'inadaptation nommée folie serait liée à la promiscuité subie et chacun pourrait, sur une île déserte, vivre (ou mourir) sans que trouve un sens la notion de santé mentale. Cependant, cette idée rappelant l'anti-psychiatrie n'a rien à voir avec une position égocentrique sur le sujet, et il convient de revenir au point de vue servant de cadre à cette étude.

Honnêtement, il faut reconnaître que je serais moi-même dérangé par des maniaques en crise ou des hystériques m'agressant gratuitement avec force hurlements. Implicitement, j'adhérerais donc au rejet de certains individus, dont le cas est heureusement rare – et s'il faut les nommer « fous » pour qu'une étiquette verbale désigne ce statut, je ne vois pas d'objection à cela.

• Il faut toutefois faire une réserve de taille : c'est que ce rejet de ma part est une simple affaire de goût (aspirant au calme, je n'aime pas être agressé, bousculé, rudoyé, culpabilisé, etc.).

D'une part, il paraîtrait injuste de mobiliser la société afin de conforter mon désir de protection, d'autre part je mettrais dans le même sac que les fous expansifs bon nombre de notables respectés, tels que moralistes ou psychiatres (ainsi d'ailleurs que les jeunes brutes écumant les banlieues et se voyant excusées par les intellectuels au nom de l'ennui dans les grandes cités – il ne s'agit pas ici de participer à une lutte des classes).

La dernière barrière classique entre fous et non-fous, la raison (ou la « compréhensibilité »), est abattue par la chosification d'autrui : les personnages qui me dérangent peuvent être considérés comme des marionnettes, et leurs pensées virtuelles ne m'intéressent pas. Dès lors, le label de folie devrait s'appliquer indistinctement aux personnes dont le comportement me dérange, et la respectabilité serait réservée aux êtres qui ne m'embêtent pas. Ou, inversement, on pourrait en revenir à une vision enfantine incluant les fous expansifs dans l'ensemble indifférencié des « méchants ».

• Un argument sérieux pourrait être opposé à cette vue : l'un des facteurs spécifiques aux fous serait leur imprévisibilité, ce qui rapprocherait d'une part certains autistes et hystériques, entrant périodiquement dans des crises de violence, d'autre part les notables inquisiteurs et les moutons anonymes.

Mais là encore, pour un égocentrique rêveur, la scission intuitive se situe ailleurs en ce qui concerne le sentiment de prévisibilité : les personnages de mes rêves sont dociles et m'inspirent confiance, tandis que ceux rencontrés dans les mondes subis me placent sur une position défensive, inquiète. Et s'il fallait parmi ces derniers tracer une nouvelle frontière, je rangerais avec les hystériques les individus irritables ou de mauvais caractère dont je crains les foudres inopinées, les bandes de loubards faisant tournoyer leurs chaînes, etc... Inversement, je pourrais me familiariser à la compagnie de quelques êtres totalement repliés, qui m'inspireraient alors confiance.

Isoler la classe des individus me procurant un malaise n'aboutit donc absolument pas à recouper ce qui est habituellement qualifié de folie.

• Ainsi, pour conclure, la folie semble n'être qu'une étiquette relevant d'un consensus verbal, établi au sein d'une société donnée (ou d'un comité d' « experts » pensant pour elle), et servant à désigner une certaine classe d'inconvenance.

D'un point de vue égocentrique, je suis en droit de considérer que le terme de folie ne peut s'appliquer à moi, puisque je constitue ma propre norme en matière de raison et de comportement.

Il serait certes possible de regretter le désordre brouillon de mes pensées, la confusion qui me laisse aux prises avec des craintes intangibles, et la folie serait opposée simplement à la sérénité. Mais dans ces conditions, je cesserais d'être fou en passant d'une schizoïdie inconfortable à une schizophrénie triomphante. De même, l'évasion vis-

à-vis du réel serait le moyen privilégié de guérison, et les psychiatres voulant m'interdire cette voie chercheraient à me rendre malade. Il ne s'agit bien sûr là que d'un artifice de langage, mais il était utile de passer par ces détournements de sens pour percevoir que l'accusation de folie reçue au sein du monde subi peut être récusée en tant que convention verbale, alibi naïf pour une répression partisane.

B - L'absurdité des questions déstabilisantes

a) *L'intelligence peut être maladive*

• Ce qui a été dit précédemment en matière de penchants ou de comportements ne devrait pas masquer la place essentielle de la psychiatrie dans le débat rationnel. Déclarer certaines logiques morbides, porter le discrédit sur les implacables raisonnements paranoïaques, s'avère en effet un moyen commode d'écarter les remises en question gênantes.

Si les philosophes et les scientifiques en venaient à se montrer humbles, à reconnaître leur incompétence à cerner le bien et le vrai, la psychiatrie resterait un recours « salvateur », en délimitant ce qu'il conviendrait d'appeler la pensée correcte. Cet aspect peut passer inaperçu dans la société qui m'entoure, où discours grandiloquents et prétentions à la connaissance sont innombrables, mais une réflexion personnelle déblayant ces faux savoirs conduit à percevoir la psychiatrie comme l'ultime bastion d'intolérance, le véritable point clé de l'édifice des valeurs.

• On peut d'ailleurs sourire en apprenant que les psychiatres occidentaux ont violemment dénoncé l'usage de leur discipline à des fins politiques par les régimes communistes, sous-entendant évidemment qu'ils ne se livrent de leur côté à rien de comparable. Or l'individualiste libertaire, considéré comme mentalement égaré en pays collectiviste et totalitaire, se trouve dans une position très comparable à l'égocentrique radical en pays démocratique. Dans les deux cas, ne pas comprendre le bien-fondé de l'enseignement se conférant la vertu altruiste est assimilé à une forme de débilité, et contester pertinemment le dogme est taxé de délire ou de confusion mentale...

Toutefois il faut reconnaître, encore une fois, que l'égocentrisme présente un point délicat : il demande, pour être pris au sérieux, une délocalisation du concept de *moi*. Je peux considérer qu'un individu m'affirmant que je suis dénué de pensée se trouve dans l'erreur, et le condamner pour aberration mentale – mais si j'avais l'esprit suffisamment ouvert pour essayer de reprendre son raisonnement à mon compte (ne suis-je pas le seul humain pensant ?), je pourrais constater que l'individu en question ne pense pas plus mal que l'être normal croyant à la pensée d'autrui sans disposer de la moindre preuve. Pourquoi donc mettre particulièrement en doute sa raison, sa lucidité ? L'accusation ne serait pas honnête, et le verdict de « citoyens respectables » serait peut-être injuste.

• Dans ce contexte de condamnation expéditive, la fantaisie est heureusement tolérée, à la condition qu'elle se restreigne à un cadre ironique supposant l'auto-dénigrement. Avoir soulevé un paradoxe insoluble est considéré comme bénin s'il s'agit d'un prétexte à éclats de rire. Le dogme peut ainsi être chatouillé, aiguillonné, s'il n'y a pas d'ambiguïté au niveau des convictions profondes. L'humour noir amuse quand le voyeurisme sadique outrage, la parodie ridicule de racisme est applaudie quand le racisme sincère est combattu, etc.

En ce qui concerne le problème de l'égocentrisme et l'hypothèse du rêve, on trouve dans la littérature fantastique quelques essais mettant le doigt sur le problème cosmologique fondamental, avant de saborder leur sérieux, qui pourrait être déstabilisant, par l'intrusion d'extra-terrestres ou de loups-garous (textes de Brown et Heinlein cités en bibliographie, etc.).

Quoi qu'il en soit, cette once de fantaisie tolérée côtoie une condamnation sans appel, pour névrose obsessionnelle par exemple, à l'égard de qui s'attacherait outre mesure aux hypothèses considérées comme des plaisanteries passagères.

• Par une nouvelle pirouette verbale, la dénonciation de ce dogme insidieux est elle-même taxée de maladie mentale. Dans un monde se déclarant tolérant et débonnaire, se sentir oppressé, combattu, relève en effet du complexe de persécution. Le diagnostic de paranoïa aiguë serait conforté par des signes convergents : l'hypocrisie dont je fais preuve dans les relations sociales, ma recherche de blindage, mon égocentrisme développé implacablement à partir d'une hypothèse douteuse (l'idée que le monde présent est un rêve de ma part). Bref, sans être à proprement parler idiot, j'aurais simplement conduit mon intelligence sur la mauvaise voie, et sombré dans une forme de délire.

Pourtant, je ne m'égare pas complètement : le contexte est bien une dictature oppressante, dont les dogmes devraient pouvoir être mis en évidence en titillant quelques sujets tabous.

b) *Droits de l'homme et crimes historiques*

• Pour remuer l'intelligentsia au pouvoir et la forcer à se découvrir sous un jour idéologiquement répressif, le plus simple est de contester la sacro-sainte « Déclaration universelle des droits de l'homme », texte de 1948 élevé au rang de morale et de sagesse absolues, dépassant les divergences culturelles. Le premier article, fondement des fondements, a l'inquiétante particularité de ne pas se présenter comme un droit, une liberté, mais comme un devoir, une *croyance obligatoire.* Il faut certes louer l'honnêteté de cette présentation clairement dogmatique, qu'aurait pu camoufler une formule telle que: « chacun a le droit d'exiger que tout le monde reconnaisse... » ou « chacun a le droit d'interdire que quiconque mette en doute... ».

L'énoncé officiel est le suivant: « *Article premier.* Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité ».

D'un point de vue égocentrique, cette évidence ne tient pas : autrui n'est pas mon égal puisque je suis dans la position apparemment unique de centre du monde vécu, et les êtres que je côtoie pourraient parfaitement être des

marionnettes sans conscience.

Ce franc refus, immédiat, sera évidemment écrasé par autrui, peu enclin à se reconnaître un statut de marionnette. A titre défensif, l'égocentrique peut donc formuler un énoncé relativiste de son opinion : les humains que Ion rêve ne sont pas, selon l'interprétation en vigueur, des êtres doués de conscience. Seuls les humains doués de conscience sont assurément doués de conscience, et jusqu'à preuve du contraire, rien ne permet de les reconnaître (en dehors du cas particulier que constitue le moi). Et si l'on définit « l'être humain » comme un personnage doué de conscience, rien ne change : il semblerait impossible de discerner s'il y a parmi les personnages qui m'entourent de tels « êtres humains ». La maxime imposée présente donc un rédhibitoire manque de clarté. Et le fait qu'elle soit imposée, sans avoir les moyens de convaincre, est un aveu de dictature.

• Ce jugement est à même de soulever une grande indignation. La déclaration des droits de l'homme est en effet, par le biais de cet article premier, le pilier de la condamnation touchant les aristocrates et les racistes, lesquels défendent l'idée d'un sang noble s'opposant au statut quasi animal de castes ou races inférieures.

Si une attitude inquisitrice a été développée contre ces thèses dangereuses, les cris outragés masqueront ou interdiront une éventuelle plaidoirie de défense, et la mise en cause du dogme peut donc être évitée par ce biais. Certes l'article 10 de la déclaration en question demande que dans un procès, « toute cause soit entendue équitablement », et les articles 18-19 exigent la liberté d'opinion... mais l'article 30 interdit implicitement à ceux qui s'opposent au premier article le bénéfice des autres dispositions.

Pourtant, il y a un formidable malentendu, une aberration, dans le fait de pourfendre, au nom de la lutte contre le racisme, un être ne montrant aucun mépris discriminatoire pour telle ou telle communauté parmi autrui. Quand, dans le même temps, la majorité de la population adhère au principe d'une priorité régionale ou communautaire ou nationale, un malaise peut s'installer. Il est difficile de couvrir d'opprobre un innocent plutôt moins coupable en ce domaine que le premier quidam venu. Inversement, il est difficile de tolérer le trouble que vient semer ce cas dans la croisade manichéiste contre le racisme ; que vient faire cet individu se satisfaisant d'une solitude absolue, au milieu du combat entre xénophobes tribaux et partisans de la fraternité universelle ? La psychiatrie apporte ici le salut, en déclarant doctement « ne faites pas attention à lui, il délire » et en promettant de soigner généreusement cette pensée aberrante.

• Un problème plus ponctuel, mais plus aigu, est constitué par le tabou apposé aux « crimes contre l'humanité » perpétrés au cours de l'histoire, en particulier l'abominable holocauste que représentent les camps d'extermination nazis.

Pour ne pas tomber sous le coup de la loi, qui menace (en France) de poursuites judiciaires quiconque contesterait l'existence de ces massacres, prouvés par témoignages et archives, l'auteur doit d'ailleurs ici – tel Galilée sous l'inquisition – déclarer que l'univers présent ne saurait être totalement un rêve : les crimes contre l'Humanité sont une vérité, même si ce devait être la seule. Les bouddhistes doivent d'ailleurs de même renoncer à leur liberté de rite, la maxime « tout est illusion » étant maintenant devenue illégale, et cela sous les applaudissements frénétiques dune intelligentsia se déclarant championne de la lutte contre l'intolérance...

• Il se trouve en effet que l'égocentrisme radical et les cosmologies exotiques sont très ponctuellement rejoints par une des affirmations propres aux néo-nazis. Des égocentriques gentils et paisibles subissent donc les coups adressés aux antisémites virulents, et constater le malentendu ne semble intéresser personne. Il est tout de même curieux que les législateurs aient préféré bannir une simple opinion sceptique plutôt que d'interdire les propos de haine ou la sympathie exubérante envers des personnages d'exterminateurs.

L'indignation musclée et sans réserve, interdisant le doute dans ce cas très particulier, pourrait cependant trouver quelque justification : alors que contester l'existence du Général de Gaulle ou de l'Australie fait seulement sourire, ne pas croire aux crimes nazis est ressenti comme une insulte blessante par la communauté juive, qui accorde un statut sacré à l'épisode paroxystique de son long martyre.

Pourtant, de la même manière, des religieux ressentent l'athéisme ostensible comme un sujet de grande douleur, une intolérable insulte à leur foi, au martyre de Jésus-Christ, à Dieu. Le mécanisme est sensiblement le même : il s'agit du *blasphème...* La liberté d'opinion est un outrage à ceux qui voudraient voir leurs certitudes admises par tous. La violente croisade contre le scepticisme, quand elle en vient à frapper des non-violents et des êtres dépourvus de haine, est un acte de fanatisme et non de justice.

Avec un peu de lucidité, la situation apparaîtrait ainsi : un individu, se distinguant bizarrement au sein d'une société consensuelle, ne croit pas aux faits présentés comme réels, tout en accordant à autrui le droit d'y croire de son côté. Un régime prétendant à la tolérance peut difficilement le punir au nom d'une violence potentielle alors qu'il est infiniment moins agressif que les prédicateurs, ou que les caricaturistes, moqueurs et provocateurs. La psychiatrie apporte là encore la solution, pour débarrasser de ce cas étrange et restaurer la bonne conscience manichéiste.

c) *La sagesse parentale*

• Les dogmes populaires sont assez différents de ceux propres aux intellectuels clamant des intentions grandioses. Dans un milieu à la fois humble, peu prospère et xénophobe, la générosité est restreinte aux proches parents. La protection intuitive contre l'accusation d'égoïsme aboutit à faire de l'esprit de famille un idéal non seulement respectable mais indispensable. Dans ce cadre, la fuite égocentrique est choquante en ceci qu'elle consiste à abandonner des proches, dont l'on est moralement responsable, sous la tentation d'un bonheur strictement personnel.

Cette perspective peut même révulser des parents, trouvant effroyable l'idée d'abandonner les enfants qu'ils ont

mis au monde ou pris en charge. Ceci n'a certes rien à voir avec le repli d'un célibataire non prosélyte, mais l'expérience montre qu'en matière comportementale, le manque de recul transforme la plupart des jugements de type « personnellement, je n'aimerais pas » en « c'est mal, il faut l'empêcher ». La fidélité au réel est donc un dogme populaire puissant.

• Cette situation pourrait conduire à décréter que le repli sur soi-même est un acte d'immoralité éhonté, mais l'amour parental peut susciter une certaine tolérance, un effort de compréhension : la possibilité de voir son propre enfant se recroqueviller sur un monde imaginaire n'appelle pas tant l'indignation qu'une offre d'aide. Quand les chérubins laissent de plus transparaître une logique implacable justifiant leur attitude, la déstabilisation devient grave.

L'autorité (prétendument intellectuelle, et en tout cas institutionnelle) du psychiatre constitue alors un secours précieux. Même si le diagnostic est assorti de perspectives pessimistes, tout rentre ans l'ordre, l'anormalité est expliquée, circonscrIte.

• En filigrane, cette sagesse parentale laisse deviner une dictature à l'égard des enfants. Il n'est en effet nullement question de respecter les choix d'un jeune enfant ou de le laisser choisir ses valeurs. L'enseignement est jugé indispensable pour faire son bonheur : il faut interdire les tentations mauvaises ou dangereuses, mater les caprices et forger une future sociabilité (cf. annexe 3.A).

L'intolérance psychiatrique ne paraît absolument pas choquante dans ce contexte : elle ne fait que prolonger le système d'endoctrinement qualifié d'éducation.

• Finalement, le label de folie s'avère un puissant moyen d'éviter les remises en cause. Un point de vue déstabilisant, résistant à l'attaque rationnelle et se prêtant mal aux accusations d'immoralité, peut donc être balayé de manière réconfortante.

Du point de vue opposé, il y a évidemment une totale injustice dans ce mécanisme. Ceci ne serait rien si la psychiatrie se contentait de jeter le discrédit sur ses victimes, mais, en plus, elle se veut curative...

C – Soigner, de force, le pauvre fou

a) *Le mythe de la souffrance psychotique*

• La psychiatrie moderne, entendue comme branche de la médecine, ne se considère pas comme un moyen de répression, d'endoctrinement ou même comme un outil d'équilibre social. Elle prétend soigner des malades, des êtres qui souffrent, et s'efforcer de leur apporter réconfort et, si possible, guérison.

L'indépendance entre la médecine et le conformisme social est bien mise en évidence par l'aide humanitaire aux pays sous-développés. D'une part les pays pauvres acceptent avec joie l'aide reçue malgré le colossal déséquilibre démographique provoqué par une chute de la mortalité (sans baisse parallèle de la natalité), avec la misère et les risques de guerre civile qui en découlent, d'autre part les pays riches trouvent très positif cette aide ponctuelle, qui ne respecte pourtant pas l'égoïsme communautaire garant de leur prospérité (en vertu de la loi : surpopulation + ressources terrestres limitées + partage = misère pour tous) ; le fait de multiplier le nombre des pauvres et d'accentuer indirectement leur misère accroît de plus la menace d'une révolution mondiale redistributrice. Il y a donc bien, apparemment, dans la médecine un vœu de générosité (ou de bonne conscience) assumé au risque de déstabiliser la société.

Plus spécifiquement, on peut noter une différence fondamentale entre morale pratique et médecine : les inquisiteurs s'attachent essentiellement à détruire les satisfactions jugées perverses pour leur substituer un effort contraignant, les médecins eux se cantonnent à l'apaisement des souffrances, sans s'attaquer aux responsables du malheur d'autrui (du moins quand ceux-ci sont humains – dictateurs, militaires belliqueux, criminels – les microbes ou parasites étant bien sûr exterminés sans pitié).

Reste à savoir si cette générosité médicale n'est pas trahie dans certains cas. Le problème ne porte absolument pas sur le cas ponctuel de médecins cupides ou véreux, mais sur le fait qu'une générosité sincère puisse aboutir à faire souffrir au lieu de soulager. L'exorcisation par le bûcher, soulageant dans un grand geste d'amour les âmes éternelles dévorées par le Mal, ne paraissant plus d'actualité, le point le plus critique porte sur la thérapie forcée (refus d'euthanasie, internement psychiatrique). Imposer un cadeau qui a été refusé reste-t-il un acte de générosité ?

• La question essentielle, en matière psychiatrique, est de savoir si les individus présentant une anomalie mentale souffrent tous de cette anomalie. C'est en effet à cette question qu'est subordonnée la générosité de la thérapie forcée.

Or, pour différencier la maladie mentale (psychose) de troubles plus bénins (névrose), il a été longtemps professé que le névrotique a conscience de son état alors que le psychotique ne se rend absolument pas compte qu'il est malade. Si cette idée a pu tenir lieu de vérité en psychiatrie jusqu'à ce que l'exemple de *quelques* cas remette l'idée en question, considérer maintenant que le psychotique est forcément un être qui souffre représente un virage à 180 degrés pour le moins suspect. Il est peu crédible que les études de cas passées aient été toutes erronées, et que les interprétations récentes soient toutes correctes – dans un contexte où l'inaccessibilité des pensées d'autrui laisse une place importante à l'interprétation subjective, voire à la fabulation,

• Certes, le psychotique pourrait souffrir du fait même d'être différent, sans se considérer anormal (ce seraient les autres qui se montrent anormaux, de son point de vue). Ceci concilierait les deux thèses adverses.

Mais voir dans cette idée une justification à la générosité des soins psychiatriques est malsain : en privant un « malade » introverti de sa liberté d'isolement, en lui imposant une présence active et des stimulations, on accroît la fréquence et l'intensité de ses relations à autrui, qui étaient précisément déclarées constituer le facteur de souffrance.

Bref, s'il souffrait un peu, on va beaucoup le faire souffrir, afin qu'à terme, il ne souffre plus. C'est là une logique médicale compréhensible, qui rappelle l'amputation sans anesthésiant pratiquée dans les tranchées de la Grande Guerre, mais quand le « malade » refuse les soins, un problème de conscience devrait tout de même se poser.

• Il y a un autre aspect douteux dans l'assimilation entre anomalie mentale et souffrance : le fait que certaines psychoses aient été expliquées par une perception du monde comme un chaos perpétuel, *ordonné n'importe comment pour se rassurer.* Or un être qui est parvenu à se rassurer peut difficilement (sauf verbiage justificateur) être considéré comme souffrant, avide de soins.

Le plus atroce est que cette reconstruction « maladive » de l'univers, guidée par le sentiment de bien-être personnel est parfaitement légitime sur un plan rationnel ou philosophique (voir la première partie de ce livre). Certes, il s'agit d un mode de pensée peu courant, et non partageable avec autrui, mais cela ne le discrédite en rien.

Celui qui résiste à une dictature intellectuelle peut certes souffrir, d'une part des coups reçus, d'autre part de voir frustré son éventuel désir de passer inaperçu. Faut-il pour autant dire qu'il est fou et nécessite des soins ? Ce serait là retomber dans une logique de répression totalitaire. Et la souffrance inhérente à la condition de dissident tiendrait lieu d'alibi commode.

De manière plus générale, il semble que la souffrance (non physique) s'affiche tant chez des individus « normaux » (certains étant tristes, déçus, aigris, haineux...) que chez des individus anormaux. La souffrance n'est donc pas le critère de discernement en la matière. Le fait d'être déclaré fou, et pris en main comme tel, pourrait être en lui-même un facteur de souffrance – et donc tous les fous seraient effectivement malheureux – mais il serait abject de justifier les soins par l'apaisement d'une douleur précisément *créée* par ces soins. Et rien ne prouve le caractère *spontané* de la souffrance imputée à *chaque* psychotique.

b) *Le bonheur introverti serait un faux bonheur*

• L'idée d'une souffrance accompagnant inévitablement la maladie mentale serait peu crédible si le bonheur auquel aspire le schizoïde était reconnu, puisque cet idéal associe la félicité à un comportement radical de repli qui serait déclaré schizophrène ou autistique. Le fait que la morale ait dévalorisé, condamné, le bonheur recroquevillé ne suffit pas à en exclure la possibilité ; nier celle-ci incombe donc davantage à une théorie psychologique.

De ce côté, le modèle d'interprétation qui semble implicitement en vigueur se base sur les idées suivantes :

– L'introversion ne serait pas naturelle, l'être humain étant un être fondamentalement social ; la propension au repli serait donc la conséquence soit d'une malformation cérébrale soit de relations difficiles, traumatiques, avec autrui. La schizoïdie ne serait qu'un pseudo-équilibre maladif, spécifique à des êtres bloqués, coincés, ou blessés ; le « paradis intérieur» serait une compensation, médiocre et infiniment moins plaisante que le bonheur partagé avec autrui.
– La volonté exprimée peut être fort distante des désirs inconscients ; ainsi, un individu déclarant préférer le repli à la vie sociale ne doit pas être automatiquement cru – il ne ferait là qu'exprimer naïvement un système de défense alors que celui-ci serait caduc si le sentiment d'oppression disparaissait. Qui se recroqueville « dans sa tête » ne fait que se cramponner à un refus amer, après s'être à tort résigné ; avec une aide efficace, il apprendra à croire de nouveau au vrai bonheur, à l'équilibre sain que représente la vie relationnelle. Selon l'expression consacrée, « il s'épanouira ».

Cette interprétation est rigoureusement irréfutable, toute dénégation étant attribuable au refoulement des désirs inconscients, Il ne s'agit pourtant que d'un système facultatif blindé contre la critique. On peut lui opposer un système de statut comparable et contradictoire :

– Le seul bonheur « vrai et complet » se situe dans la rêverie idyllique – malheureusement certains individus (au cerveau un peu malformé) que l'inaction endort ou auxquels manque l'imagination, ne parviennent pas à s'investir dans ce monde.
– Ces (nombreux) individus déficients, refoulant leur incapacité frustrante dans le domaine inconscient, cherchent alors désespérément une consolation dans le monde extérieur et la relation conviviale. Il ne s'agit pourtant là que d'un ersatz pitoyable, et ceux qui s'y vautrent sont à plaindre – ou à combattre si, inconsciemment jaloux des introvertis équilibrés, ils cherchent à démolir le bonheur de ceux-ci.

En effectuant une synthèse, on peut conclure que l'analyse qui se veut compréhensive et pertinente s'avère tenir du conte fabulatoire. Mais, socialement, une opinion peut s'imposer sans avoir prouvé sa véracité ou démenti celle des systèmes concurrents.

• Dans le doute, il serait sage de reconnaître qu'il y a peut-être des tempéraments aspirant naturellement au calme et à la solitude, d'autres plus enclins à la grégarité et avides de stimulations incessantes. Malheureusement, un biais vient fausser systématiquement l'avis des personnes se conférant les compétences pour statuer à ce sujet : psychologues et psychiatres sont des êtres ayant choisi de consacrer leur vie (professionnelle) à autrui, espérant soulager ; sauf exception, ils se recrutent donc parmi les non-schizoïdes. Leur jugement risque donc d'être orienté et les discussions entre pairs manqueront d'éléments contradictoires.

Bien sûr, ces remarques n'ont aucune pertinence si les psychiatres sont des marionnettes dénuées de sensibilité, mais la situation vécue pousse simplement l'intuition – animiste et inductive – à craindre un mécanisme rigide promettant de broyer la légitimité du bonheur intérieur et solitaire.

• Les psychiatres semblent donc profiter de leur statut d'expert pour appliquer une logique proche de l'inquisition morale, tirant un altruisme intolérant d'une référence égocentrique inavouée : « le bonheur que j'apprécie est le seul bonheur digne de ce nom (ou le seul bonheur légitime) ».

Ce n'est pas l'égocentrisme qui est ici en cause, puisque gentillesse et inaction éviteraient toute déviation répressive. Paradoxalement, ce sont ceux qui considèrent autrui comme leur semblable qui le respectent le moins, en vertu du principe naïf « le bonheur auquel j'aspire est celui auquel aspire chaque être humain, ne serait-ce que secrètement ou inconsciemment ». C'est dans ce contexte qu'une répression musclée peut se parer du label de générosité.

Le phénomène est exacerbé par la confiance que procure une démarche intellectuelle parallèle : « ce dont je suis certain, autrui en est également convaincu, même si par mauvaise foi il se refuse à l'admettre, ou si ces certitudes naturelles ont été enfouies profondément par quelque endoctrinement aveuglant ou quelque poison neurochimique (drogue exogène ou toxine endogène, maladive) ». Ainsi, tout détracteur passe soit pour un plaisantin, un sophiste qu'il faut faire taire quand plus personne ne rigole, soit pour un zombie quasi hypnotisé et qu'il faut réveiller, médicalement, par une sorte de coup de fouet. Il faut signaler que les philosophes ont une part de responsabilité dans ce mécanisme effroyable : à force de discourir savamment sur l'être humain en général, ils ont mutilé la notion d'individu, de goût individuel. Les propos philosophiques sur « l'aliénation » (ne pas vivre pleinement sa condition d'être proprement humain) ont préparé en cela une illusion d'objectivité, que la psychiatrie ne fait qu'exploiter.

• La condition humaine n'est bien sûr pas exclusivement définie par la sociabilité, la liberté est aussi une notion importante. Ceci pourrait restaurer l'idée d'un droit au repli, mais un raisonnement pervers permet de maintenir la dictature psychiatrique : l'être recroquevillé ignore ce qu'est vraiment le bonheur dans la vie fraternelle, sans quoi il n'aurait pas fui ainsi, il faut donc le tirer de son cocon pour lui faire découvrir cette lumineuse tentation, pour lui donner les moyens de choisir sa voie en toute connaissance de cause. Bref, la psychiatrie aurait pour vocation de libérer des êtres qui s'étaient enfermés dans une voie désespérée avant d'avoir correctement jaugé la situation.

Cette plaidoirie ne doit pas faire illusion : l'être réveillé à la réflexion ne sera considéré comme guéri que s'il change d'avis et de comportement, en choisissant la vie sociale. Si, tout bien considéré, il retourne d'où il vient, en choisissant librement le repli, les psychiatres (et les parents, s'il s'agit d'un enfant) parleront de rechute et considéreront qu'il n'a pas suffisamment émergé pour choisir véritablement. Pour être jugé libre, il faudrait donc se laisser embrigader dans le monde subi ; dans ce cas l'évolution sera qualifiée d'amélioration et applaudie avec enthousiasme.

Cet enthousiasme est le nœud du problème, et tout repose sur l'expression « je suis content pour lui », prise comme gage de sentiments désintéressés (voir le livre de Barry Kaufman : « Un miracle de l'amour »). Il conviendrait, avec un peu de lucidité de considérer la situation sous un autre angle : tirer un individu dans un sens, quand celui-ci se cramponne à la situation qui était la sienne, s'apparente plus à une réquisition qu'à un cadeau. Les parents d'autiste, qui se plaignent que leur rejeton ne profite pas de leur amour, et ne s'y intéresse même pas, rappellent l'égoïsme de tout amoureux blessé, qui ne voulait au fond pas tant le bonheur de l'autre que leur bonheur commun, ensemble. Et si ce projet de bonheur commun pouvait effectivement prétendre au label de générosité, il n'en est plus de même quand, face un refus, on cherche à ramener à soi l'être aimé, quitte à l'empêcher d'atteindre le bonheur que lui-même désirait. Pour en revenir à la psychiatrie, on peut innocemment demander, quand la guérison est au bout d'une thérapie forcée : qui est parvenu à matérialiser son propre idéal, le médecin (et les parents, la société) ou bien le patient ?

Quoi que puisse en dire un verbiage de circonstance, vouloir faire le bien d'autrui à mon idée, c'est mépriser son avis pour élire le mien. C'est même en un sens vouloir faire d'autrui mon esclave. Si le but semble être davantage la formation de compagnons que de serviteurs, il n'en reste pas moins que la situation consiste à asservir autrui à mon idéal de bonheur fraternel. Assumer ce point de vue ruinerait l'idée d'une psychiatrie combattant *sous* la vertueuse bannière de la générosité.

c) *Au risque de faire souffrir*

• Le fait de démolir des équilibres jugés pathologiques n'est pas assorti d'une garantie de bonheur plein et entier à la sortie de l'hôpital. Et c'est là que se situe la malhonnêteté suprême. Tandis que le thérapeute aura accompli sa tâche, et joui de son succès, le schizophrène « repenti » se débattra avec les tracas quotidiens, affrontera les médisances et moqueries, la haine ordinaire, etc.

Citons l'atroce formule de Barry Kaufman, cherchant à tirer son enfant de l'autisme: « La lenteur des progrès était pénible. Il était encore satisfait d'être seul. »...

Une petite histoire semble à même d'illustrer le problème de manière criante : un jeune homme rabroué par celle qu'il aimait sans retour se réfugie dans un monde intérieur, où il vit heureux avec le double de son amie ; cette attitude ressemblant à de la prostration, vue de l'extérieur, il est arraché à ses rêveries, chimiquement détruites par des substances débilitantes, et réinstallé dans le monde subi. Là, une rencontre fortuite avec son ancienne amie, devenue mère de famille, réveille ses passions tout en le torturant, lui déchirant le cœur. Après des moments de douleur affective effroyable, insupportable, il en vient à se trancher les veines et meurt dans de longues et atroces souffrances. La question est : fallait-il arracher ce personnage à son bonheur dans l'imaginaire ?

• Par ailleurs, les soins appliqués aux malades mentaux n'aboutissent pas forcement à une « guérison ». L'être dont l'équilibre maladif a été démoli peut demeurer dans un état précaire, ponctué de crises déchirantes. Ainsi le but qui avait servi de prétexte à sa prise en mains n'aura pas été atteint. Un état de souffrance manifeste aura remplacé un état de souffrance supposée, lequel cachait peut-être un bonheur non extériorisé.

Il est évident que si l'équilibre initial était violent, expansif, il ne pouvait être socialement toléré, mais d'une part il ne faudrait plus prétendre aveuglément que les soins sont avant tout destinés au bien-être du patient, d'autre part la psychiatrie perdrait ses alibis psychologiques pour se ramener à un moyen de rééducation à l'égard des déviants.

• En ce qui concerne les individus recroquevillés et non violents, une justification pourrait être trouvée à la thérapie :

ces malades ne sont pas autarciques, ils se font nourrir et loger, et cela sans aucune contrepartie. La société ou la famille, qui se prive pour les entretenir, en souffre injustement. Il faut donc que cesse cette exploitation malsaine, il faut que les êtres en perdition réapprennent à assumer leurs responsabilités. Une situation où tout l'effort, toute la souffrance, est réservée aux altruistes n'est pas juste ; ceux qu'ils aident doivent aussi faire un effort, au risque d'en souffrir un peu ; globalement, la souffrance aura diminué.

Si cet argument semble judicieux vis-à-vis de malades exigeant un toit et de la nourriture, il est cependant contestable en ce qui concerne des êtres véritablement repliés, anorexiques et prêts à mourir de froid. En effet ceux-ci sont pris en charge sans avoir rien demandé, et si autrui s'échine à les maintenir en vie pour se donner bonne conscience, c'est là son problème. Si la motivation de cette assistance imposée est la charité, alors le sentiment d'être charitable (et la promesse d'un billet pour le paradis post mortem, éventuellement) est une récompense, il faut encore une fois le rappeler. Par ailleurs, vouloir rendre cette charité moins astreignante, en exigeant un effort de la part des assistés, serait simplement vouloir se faire plaisir à moindre coût. L'appel à la gratitude relève du même mécanisme.

• Malgré tout, l'objection présentée n'est pas négligeable, car elle culpabilise l'alimentation et la recherche de chaleur. En ce sens, il paraît juste de devoir *payer* par un minimum de sociabilité, le confort matériel qui donne toute sa paisibilité aux rêveries. Inversement, il est légitime que la fuite radicale se paye par le froid (douleurs aux extrémités) et la faim (maux de tête), voire par la mort selon un point de vue matérialiste.

La distance est donc notable entre les deux grandes voies de repli. Cette divergence fondamentale ne fait que changer de nature avec la menace de prise en charge psychiatrique. La perspective de douloureuses piqûres, l'impudeur des thérapies de groupe, le cloîtrement dans une salle commune sans refuge, constituent le prix de la fuite radicale. Et il faut être très fort, très sûr de pouvoir abandonner son corps, pour affronter sans peur l'idée d'être interné.

Mais si cela suscite, dans un premier temps, un puissant élan vers le compromis restant simplement schizoïde, il demeure un sentiment de dégoût vis-à-vis de ce monde où l'inconfort semble une fatalité... Et cela peut provoquer une réaction radicale de rejet, de refus, de fuite.

D – Alibi scientifique et contre-attaque

a) *Consolider les prétentions objectives*

• Le sentiment d'injustice face à la psychiatrie se référait à une situation où l'introverti quelque peu cohérent se trouve combattu par des extravertis prosélytes, voulant imposer leurs codes de conduite et leurs opinions, c'est-à-dire les valeurs qui leur sont propres. L'aspect manifestement culturel, relatif, de ces valeurs rend, pour les individus qui ont des goûts peu communs, le terme de « malades » tout à fait impropre. La psychiatrie a cependant la prétention de toucher à l'objectivité par le biais d'une démarche scientifique, et ceci mérite examen. La différence avec la morale pourrait être scellée, et le débat réorienté.

• Un malentendu apparaît cependant très vite : comme l'a dénoncé Paul Feyerabend, le choix en faveur de la science semble bien lui-même un choix culturel. Certes, la science ne fait pas la part belle aux « vérités » classiquement transmises par la tradition, y compris les lois que retiennent ses différentes disciplines, mais globalement la démarche scientifique relève d'un choix : accorder foi aux régularités observées, en excluant le caractère illusoire ou chaotique des événements.

Quand bien même la psychiatrie aurait suivi rigoureusement une démarche scientifique, sans incorporer d'invérifiables fabulations sur la pensée des patients, elle serait donc restée tributaire de choix subjectifs.

• Il faut aussi signaler un malentendu qui semble courant : la scientificité, par le biais de l'objectivité, serait un gage de moralité. Cette opinion, admissible par un inculte ou un littéraire ne connaissant la science que par les doctes discours des savants, ne tient pas debout. La science expérimentale n'ayant pour critère de valeur que l'efficacité, elle aboutit simplement à la découverte de recettes prédictives (modèles mathématiques ou sommes de constats empiriques) et de techniques – que l'utilisation de celles-ci soit bénéfique ou néfaste.

Le fait que la physique nucléaire ait permis le massacre d'Hiroshima (c'est-à-dire, pour relativiser les choses, l'assassinat d'autant de civils avec un bombardier en une minute qu'avec auparavant mille avions en une nuit, comme à Dresde ou Tokyo), ne rend pas plus cet épisode moral que la physique nucléaire immorale. Fabriquer des bombes ou expérimenter les manipulations génétiques, comme combattre la folie, est une décision politique dont la moralité peut être discutée, mais la science n'est pas sur la sellette, puisqu'elle ne constitue en ce domaine qu'un outil, facteur d'améliorations techniques. Ce n'est que par une déviation perverse que le label de science a été invoqué pour cautionner un prétendu devoir (d'admission inconditionnelle ou de recherche illimitée) ; ainsi mis en avant, le terme essuie évidemment tous les coups, mais il y a malentendu.

Il ne s'agit donc pas ici de répondre aux psychiatres, réfugiés sous le parapluie scientifique, que la science est d'une moralité douteuse – mais que la science n'a pas à être invoquée dans un débat sur la moralité de leurs actes. Il n'y a aucun rapport entre efficacité et respectabilité. Au risque de rabâcher, il faut rappeler que modifier efficacement le comportement ou la pensée de quelqu'un ne prouve absolument pas que l'évolution aille dans le sens d'une amélioration. Dire que la guérison prouve a posteriori la maladie est inadmissible : il y a certes eu changement, mais la victoire peut s'apparenter à un endoctrinement politique ou religieux réussi. Le fait qu'un individu génial puisse être chimiquement rendu stupide ne prouverait pas que le génie est une maladie.

• Enfin, la science ne fait que tester des modèles, rien n'indique qu'elle découvre des vérités. « L'explication » neurologique ou psychologique de telle anomalie comportementale ou de tel discours n'est ainsi qu'une hypothèse, quand bien même elle aurait inspiré un traitement efficace. Il n'y a pas d'acquis, de connaissance scientifique proprement dite, même si des auteurs profitant du conventionnalisme verbal – tel Hans Reichenbach – trouvent normal de dire : je ne suppose pas, je *sais,* même si je peux me tromper. On peut certes dire n'importe quoi mais le problème est que des auditeurs risquent de mal interpréter les propos ainsi tenus. Le vocable de « preuves scientifiques », qui est employé pour les éléments de présomption favorable, entraîne ainsi de graves quiproquos.

Un enseignement reçu peut être élevé au rang de dogme, des thèses peuvent être prises pour des vérités, les consensus d'experts peuvent passer pour des validations définitives, des lois universelles peuvent être dangereusement inférées des régularités liant quelques cas. La psychiatrie sûre d'elle-même sous le parapluie scientifique semble être tombée dans chacun de ces pièges. La science n'est pas le pilier de béton dont la psychiatrie pouvait avoir besoin pour asseoir sa légitimité.

b) *Les égarements mathématiques des médecins*

• Les remarques qui précèdent seraient déjà pertinentes si la psychiatrie faisait preuve d'une efficacité quasi systématique, à l'image de la mécanique élémentaire. Le fait qu'échecs et résultats probants doivent être pondérés pour dégager une tendance positive prête à une contestation supplémentaire, concernant la notion de « démonstration statistique ». Psychologues, biologistes et médecins, qui allient généralement un vif intérêt pour la science expérimentale à une certaine aversion pour les mathématiques abstraites, ont tendance à sous-traiter l'exploitation de leurs observations à des spécialistes du calcul – ou à mettre en pratique eux-mêmes des recettes mal comprises.

Dans tous les cas, un risque de malentendu apparaît, et cela d'autant plus que les résultats statistiques ne sont pas traités comme une conclusion proprement dite ; ils seront interprétés par des savants incompétents dans ce domaine, qui broderont des affirmations intéressantes à partir des arides chiffres bruts. Des erreurs colossales, des abus éhontés, sont commis à ce niveau, mais il est difficile de les dénoncer sans se lancer dans des discussions logico-mathématiques rébarbatives pour le profane. Les annexes 8 et 9 fournissent les éléments étayant les constats mentionnés dans ce qui suit.

• Le premier point conflictuel vient du fait que les statisticiens rendent leurs résultats assortis d'un paramètre chiffré qu'ils nomment *risque d'erreur* – mais qui n'a, sauf exception, rien à voir avec le risque que leur conclusion soit fausse. Pareille subtilité échappe presque systématiquement au demandeur de statistiques (ou au praticien occasionnel), celui-ci étant d'autant moins critique que ses hypothèses, validées en invoquant un risque d'erreur négligeable, peuvent prétendre rejoindre glorieusement l'édifice de la « connaissance scientifique ».

Certes, les statisticiens devraient s'insurger contre l'utilisation perverse de leurs calculs et méthodes. Il se trouve que cette mise au point ne semble pas avoir été effectuée, peut-être parce qu'elle ferait perdre prestige et clientèle à la discipline.

Il y aurait donc autour des statistiques une entente à bénéfice réciproque ; malheureusement, certaines des hypothèses « démontrables » par ce biais, comme la souffrance psychotique, ont pour conséquence une thérapie forcée et traumatisante. L'entente cordiale, fraternelle, entre savants aboutit à broyer des innocents.

• Un autre aspect du recours aux statistiques est contestable : c'est l'interprétation quasi littéraire des *corrélations.* Par exemple, s'il est montré statistiquement que le nombre de suicidaires est particulièrement élevé chez les schizophrènes, un auteur pourra prétendre avoir démontré que la schizophrénie cause une souffrance à l'individu qui en est atteint.

Ceci est un abus, puisque rien ne vient appuyer les hypothèses spécifiques de relation de cause à effet entre schizophrénie et suicide, ou de liaison systématique entre suicide et situation de souffrance.

• Les corrélations mal comprises prêtent aussi à une dangereuse interprétation égalitariste niant les spécificités individuelles. Ainsi, le fait qu'il y ait beaucoup de suicidaires chez les schizophrènes « prouverait » l'existence d'un risque suicidaire commun à tous les schizophrènes. La dangerosité des fous peut être établie de manière similaire.

La suspicion a priori et le mépris que cela représente ne semblent étrangement pas choquer, en matière psychiatrique, alors que l'équivalent dans un autre domaine entraîne de légitimes hurlements d'indignation de la part des intellectuels. Le racisme populaire se nourrit en effet de l'idée que chaque individu de telle race porte en germe les excès auxquels se sont livrés certains de ses « semblables ».

Mais la psychiatrie n'est pas le seul point oublié dans ce qui serait une lutte contre la répression inductive, c'est le racisme (et surtout l'antisémitisme) qui est la seule cible retenue. Pour citer un exemple bénin qui a été accepté sans encombre, les jeunes conducteurs mâles et célibataires sont pécuniairement pénalisés par les compagnies d'assurances, pour la seule raison qu'ils ont (malgré eux) un état civil *comparable* à celui de quelques soûlards inconscients aimant jouer l'arrogance virile au volant. Donc la faute punissable du jeune homme sobre et prudent est d'avoir rnalgré lui quelque point commun, anodin, avec les individus dangereux, qui ont été déclarés ses semblables. Confondre ainsi une proportion d'individus et une tendance globale constitue le mécanisme du racisme moderne, haine et critère racial mis à part. Cette ségrégation injuste trouve pareillement de pseudo-arguments dans les statistiques mal comprises ; il convient donc de porter le discrédit sur l'utilisation simpliste des corrélations chiffrées. Se voir condamné pour une étiquette que l'on porte malgré soi n'est pas plus raisonnable qu'équitable. En quoi le fait d'être *diagnostiqué* « *fou* » justifie-t-i! une répression, une thérapie forcée ?

Sous l'étendard de l'objectivité incarnée, de la clairvoyance mathématico-scientifique, la psychiatrie ne semble clamer que des postulats simplistes.

c) *Maladie et singularité*

• Si les statistiques sont considérées comme un *outil* efficace et garant de scientificité en psychiatrie, elles peuvent aussi fournir un *justificatif* à la notion d'anomalie mentale, par le biais de ce que l'on nomme la « détection des valeurs aberrantes ».

Il faut en effet rappeler que les symptômes psychotiques sont souvent des comportements simplement excessifs. Un être colérique sera par exemple jugé normal, à moins que ses crises atteignent une fréquence ou une intensité rare. Sans ce paramètre quantitatif, les symptômes cités par les manuels de psychiatrie (tristesse, fatigue sans raison apparente, besoin de solitude, excitation, peur de sentir mauvais, ...) pousseraient à conclure que pratiquement tout le monde est fou, et cela discréditerait la discipline puisque celle-ci prétend ramener à une norme les cas isolés qui s'en écartent.

La frontière quantitative entre le normal et l'anormal serait suspecte, et « non scientifique », si elle reposait sur une acceptabilité intuitive, pouvant être imputée à des habitudes et conventions culturelles. Pour définir l'anormalité, l'analyse mathématique semble donc nécessaire, si l'on veut éviter l'accusation de subjectivité.

Bien sûr, définir la limite de la normalité est difficile : faut-il exclure les valeurs extrêmes à raison de cinq pour cent, un pour mille ? Et comment justifier ce choix ? C'est là qu'intervient le riche travail de taxonomie statistique, isolant d'un complexe ensemble de données quelques micro-populations (ou taxons) présentant spécifiquement certaines caractéristiques à un niveau donné. Des classes anormales peuvent ainsi être identifiées au sein d'un ensemble qui semblait à première vue un fatras dominé par une variabilité tous azimuts. Il n'est pas certain que la symptomatologie psychiatrique soit en pratique réalisée sur ces bases, mais un rattrapage pourrait être effectué a posteriori en ce sens, la technique mathématique étant rodée par son emploi quotidien dans le domaine de l'identification biochimique des bactéries.

Il reste à savoir si l'anormalité ainsi objectivée fournit une légitimité au concept de folie.

• Tout d'abord, il faut noter que l'anormalité est relative. Une étude menée en Suède aboutirait à conclure que la pigmentation cutanée est une anomalie, alors qu'il s'agit au contraire de la norme au Zaïre. De même, si dans deux siècles, 99 % de la population présente les symptômes de la schizophrénie, ce sera le non-schizophrène qui sera anormal.

Passer du concept de singularité statistique à l'idée de maladie n'a donc rien d'une évidence. Les individus affirmant qu'ils aiment la pluie et la pénombre sans trouver à cela de raison précise, ceux qui se montrent anormalement généreux, intelligents et créatifs, ne seraient pas déclarés malades même si leur cas avait été identifié comme à la fois rare et bien particulier. Et si les schizophrènes sont soignés, ce n'est absolument pas parce qu'ils constituent une minorité typée et relativement homogène. Là n'est pas le problème.

Après les dénégations effectuées plus haut, il n'est pas non plus légitime de définir la maladie comme une conjonction entre anormalité et souffrance (à moins d'ôter le label de malade au schizophrène heureux) ou entre anormalité et possibilité de retour à la normale (à moins de nommer guérison l'abrutissement d'une personne surdouée).

• Une certaine conception matérialiste de la psychiatrie prétend résoudre la difficulté de définition : la maladie mentale désignerait une anormalité de fonctionnement psychique ou de constitution cérébrale. Le fou serait par exemple un individu auquel manque telle substance neurochimique, ou en possédant beaucoup plus que toutes les personnes dites normales (il a ainsi été déclaré que le schizophrène est un être présentant un excès de dopamine cérébrale).

Cependant, cette argumentation est irrecevable, pour plusieurs raisons :

– Si une anomalie biochimique comparable avait caractérisé une minorité au sein de la population des gens dits normaux, on n'aurait pas conclu que cette anomalie était maladive, mais au contraire qu'elle était bénigne, apparemment sans conséquence. Ce n'est pas la neuro-physiologie qui définit la maladie mentale, c'est la classification des comportements.
– Le fait que des stigmates physico-chimiques accompagnent le comportement déclaré maladif ne prouve pas que l'on a trouvé la *cause* matérielle de l'anomalie, ou même seulement une de ses causes, La trace trouvée pourrait au contraire constituer une conséquence du comportement en question, ou bien provenir d'une cause commune. Mais il ne s'agit là que d'un problème de détail, qui pourrait théoriquement être résolu par l'expérimentation (si elle s'affranchissait des réserves éthiques pour tester l'hypothèse qu'une injection de la substance incriminée rend fous des individus sains).

Le point essentiel est que la découverte (éventuelle) d'un agent provoquant systématiquement tel comportement rarissime ne prouve pas que ce comportement soit maladif. Si l'éclair de génie, la béatitude ou le romantisme étaient ainsi imputables à une cause matérielle, cela n'aboutirait pas à envoyer à l'hôpital les individus qui présentent ces traits à titre chronique,

L'explicationnisme est donc une protection simpliste contre la mise en cause du concept de maladie mentale.

• Ainsi, les justificatifs scientifiques de la psychiatrie ne valent rigoureusement rien, et il n'est même pas besoin pour l'affirmer de recourir à la négation philosophique de l'expérience en général.

La discipline psychiatrique semble n'être que le garant naïf des certitudes d'une civilisation, quand elle transcrit en chiffres et en profils physiologiques la particularité de certains individus ayant subi la condamnation populaire. La psychiatrie semble subordonnée aux convenances, à la morale, dont elle constituerait un bras armé. Les psychiatres font penser à des bâtards de commères et d'inquisiteurs.

Il paraît normal et juste qu'une société veuille se protéger des violences et des comportements inquiétants ou gênants (en clair : je ferais pareil à sa place), mais le verbiage justificatif visant à conférer générosité et objectivité à

cette exclusion ou rééducation n'est qu'un écran de fumée.

Pour résumer, l'accusation de folie semble se ramener simplement à une déclaration d'hostilité vis-à-vis de certaines différences avec le troupeau, différences touchant à la fois le comportement et les motivations (contrairement au cas des immoraux qui, normalement égoïstes, ne font que céder à la tentation). Le fait ou le risque d'être déclaré fou ne devrait donc pas susciter culpabilité ou repentir. Cependant, la menace que représente la thérapie forcée est un facteur d'inquiétude certain, et il faut le prendre en compte dans la stratégie d'accession durable au paradis des rêveries.

II.3 – Comment concilier rêverie et virilité

Ce chapitre s'attache au volet sexué de la relation à autrui : le doux rêveur se voit traité de femmelette, et s'il n'y a pas à ce niveau condamnation explicite ou traitement forcé, de telles moqueries n'en constituent pas moins un facteur culpabilisant, dérangeant. C'est encore un problème de normes et de valeurs, mais il est tout à fait particulier.

Il est évident que d'éventuelles lectrices n'ont pas à se sentir concernées par le sujet, et les pronoms à la première personne désigneront dans ce qui suit un schizoïde mâle. Le devoir de maternité constituerait peut-être un problème parallèle, spécifiquement féminin, mais l'auteur doit s'avouer rigoureusement incompétent pour en débattre. Les hypothèses sur la pensée des êtres déclarés semblables sont déjà suffisamment douteuses pour ne pas s'élancer dans des supputations sans fondement au sujet d'êtres reconnus différents, « de sexe opposé ».

A - Malaise

a) *Des valeurs contradictoires*

• L'impératif d'afficher « un comportement viril» est d'autant plus mystérieux et troublant qu'il s'accommode mal des commandements moraux. On peut citer quelques exemples :

- Curieusement, l'ardeur guerrière (haïr et massacrer l'ennemi) et la fière arrogance (se montrer le plus fort, ne pas laisser une insulte impunie) sont applaudies alors qu'elles sont en parfaite contradiction avec le respect de chaque être humain, avec le devoir de pardon et de compromis équitable.
- Inversement, la galanterie spontanée et le peu d'appétence pour l'homosexualité sont confortées, alors que la morale anthropocentrique prônait bizarrement un amour exclusif envers les êtres les plus semblables pour cautionner les massacres d'animaux (à titre alimentaire, médical ou rituel, voire ludique).
- Enfin, un bourreau des cœurs est assimilé à une sorte de super-mâle, quand le rêveur abstinent est tourné en ridicule, alors que la morale commandait de ne faire de mal à personne. De même, l'amour platonique et la tendresse sentimentaliste passent pour des minauderies de fillette quand la drague impatiente et la sexualité bestiale caractérisent l'homme digne de ce nom – sans que la morale cautionne pareils jugements.

• Ces problèmes sociaux seraient déjà douloureux et inextricables s'il ne s'agissait que de passer inaperçu dans le monde subi, mais si la rêverie adulée est une idylle sentimentale, le malaise devient aigu. En effet, le besoin d'être séduisant est alors ressenti comme une condition à l'harmonie.

Certes, tous les individus présentant un comportement schizoïde, solitaire et discret, ne rêvent pas forcément d'un paradis à deux. Certains écrits suggèrent que l'on puisse rêver de solitude absolue, d'un retour à l'enfance innocente, etc. Mais pour l'individu ne se trouvant pas dans l'un de ces cas, le malaise ne saurait être vaincu par un changement d'idéal : ceci équivaudrait à un bouleversement universel en comparaison duquel l'adoption d'une cosmologie égocentrique ferait figure d'anecdote minime. D'ailleurs, pour un adolescent romantique, conduit au repli par une blessure sentimentale, tous les débats consolidant le refus du réel ne sont que des moyens destinés à donner vie au fantôme d'une copine perdue. Rationalité et moralité ne sont pas des fins en soi : le centre du monde est véritablement l'amour pour une jeune fille.

• Pareille situation décuple l'intensité du problème lié à la virilité déclarée idéale : le fait d'avoir été repoussé, méprisé, par l'être aimé peut en effet susciter le sentiment de n'être pas séduisant, de ne pas incarner le compagnon parfait. Déclarer nul l'intérêt des conventions sociales à ce sujet ne serait donc d'aucune utilité : les valeurs intuitivement attachées au personnage aimé, ses goûts supposés, continueraient à s'imposer.

Un penchant pour le calme, un tempérament paisible, peuvent ainsi se voir culpabilisés par la nécessité ressentie de devoir changer complètement pour avoir quelque chance de plaire. Et le paradis escompté se fissure : imaginaire ou non, il ne peut s'agir crédiblement d'un bonheur partagé si la quiétude immobile continue à lui servir de cadre.

• Le tiraillement ressenti entre tentation du repli et virilité n'est pas seulement lié aux goûts féminins supposés. Une contradiction manifeste apparaît de manière interne : l'amour mâle, du moins dans une variante à la fois non libidineuse et non asexuée, semble en effet reposer sur le besoin profond de protéger et réconforter tendrement un petit être fragile et souffreteux ; or le schizoïde qui fuit lâchement l'adversité, tout autant que le fou réputé imprévisible, ne semblent pas en mesure de tenir ce rôle de protecteur stable et rassurant.

Le besoin de protéger pourrait éventuellement être interprété comme une identification au père, et donc traduit en termes de conditionnements psycho-sociaux, mais d'un point de vue égocentrique, la valeur en cause paraît trop naturelle pour être assimilée à un dogme ou mécanisme subi. Et, de toute façon, dénigrer ce vœu de protection n'aurait pas pour principale conséquence une utile libération, mais l'écroulement du paradis...

Il convient donc de respecter cet amour comme un des grands mystères universels, au même titre que le langage, la non-contradiction, la non-violence, toutes valeurs qui se présentent comme les bases de l'intuition, les fondements

de l'univers vécu. Il reste cependant à digérer ce cocktail, en se défaisant des sources d'inconfort qu'il recèle.

b) *Sentiment d'androgénéité*

• Le besoin de se sentir viril rencontre avec la rêverie romantique un écueil potentiellement rédhibitoire : le moi qui rêvasse en vient à créer un couple de personnages, et si la conscience de ce phénomène affleure, un sentiment malsain de dédoublement androgyne apparaît. Le personnage féminin dont je dirige les gestes et sentiments cristallisant en effet une partie de mes désirs, c'est en un sens une partie de moi-même qui prend un label féminin.

Le modèle du rêve universel pourrait apporter quelque réconfort, car si les mondes subis sont une création de mon inconscient, il est absolument inévitable que les personnages féminins incarnent une partie de moi – et il n'y aurait aucune spécificité de ce côté dans la rêverie.

• Cependant, au sein des mondes subis, le personnage principal, baptisé « moi », est un homme, alors que les choses ne sont pas si claires dans une rêverie amoureuse (a posteriori). En effet le personnage principal dans le couple imaginé, le seul personnage qui m'intéresse, n'est pas lui mais bien elle. De même l'épisode le plus doux, symbole du paradis, est la déclaration d'amour *qu'elle* prononce à la première personne. Ceci rappelle un peu la situation du spectateur cinématographique, qui n'a d'yeux que pour la jolie héroïne, alors même que c'est au jeune premier qu'il s'identifie.

Les pensées masculines, quasi automatiques, passent ainsi inaperçues, et la rêverie paraît marquée par une omniprésente féminité. Pire qu'un dédoublement en deux pôles, masculin et féminin, ceci suscite l'auto-accusation d'avoir envie d'être une femme, et il en découle une mystérieuse envie de vomir, un sentiment de révolte, un besoin de reprendre une position clairement mâle.

• Des théories psychologiques pourraient apporter le secours de conventions verbales moins culpabilisantes : chaque être humain aurait ainsi en lui, naturellement, une part de féminité et une part de virilité, avec simplement un déséquilibre entre les deux tendances. Buitendijk, cité dans un livre de Bachelard, aurait ainsi dépeint la situation normale comme un partage de type « 51 % contre 49 % ». Mais le paradis escompté, fait de personnages idéaux, s'accommode mal de ces amalgames supputatoires. Affirmer qu'une pure jeune fille est partiellement virile serait indécent, et prendre l'idée au sérieux pourrait tout gâcher.

• Le principal mérite d'un tel débat sur le vocabulaire est d'inciter à une prise de recul. Il semblerait utile de réagencer la situation sans se laisser emporter par les émotions spontanées, et l'idéal serait même de reconstruire un système sur mesure, rassurant.

c) *Il y a des solutions*

• Pour rebâtir une grille de lecture satisfaisante, il pourrait suffire d'oublier un peu le personnage du rêveur, pour s'investir profondément dans le moi rêvé. Ceci rejoint le désir de ne pas garder à l'esprit que la rêverie est un ballet de marionnettes. Bref, je suis le héros, incontestablement mâle, et je peux d'ailleurs être beau, grand et fort ; l'absence d'adversité au sein de ce nouvel univers rend de plus totalement dénuée d'intérêt l'attitude de repli, et donc infondée l'accusation de lâcheté.

Ce moi-là est dépourvu d'ambiguïté : sa copine fait partie d'autrui. Il convient donc simplement de lui laisser la place, en annihilant la pensée réflexive et en chassant les remises en question qui s'avèrent sources de malaise.

• Parallèlement, il serait judicieux d'abandonner toute supputation inquiète sur les goûts « véritables » de ma copine imaginaire. La certitude qui sert de fondement à cet univers est en effet qu'elle est amoureuse de moi, ne serait-ce qu'en secret, timide.

Pour m'en convaincre, je pourrais envisager deux solutions :

– Premier cas : je garde dans un coin de mon esprit le fait qu'elle n'est qu'un personnage marionnette destiné à incarner les pensées que j'attends d'une amie. D'aucuns diraient que l'amour d'une marionnette n'est pas véritablement de l'amour, faute de réciprocité indéniable et de libre choix de part et d'autre, mais la situation est différente d'un point de vue égocentrique. Si je considère très généralement autrui comme une marionnette, l'amour que je ressens est par exemple compatible avec le personnage d'une jeune fille-robot, programmée pour être amoureuse de moi (cas souvent décrit en science-fiction – cf la nouvelle « Helen A'Lliage » de L. del Rey). L'important est le sentiment de communion que j'éprouverais, illusoirement ou non, le fait que ma tendresse rencontre un sourire touchant et de grands yeux mouillés. L'animisme intuitif fera le reste, et je considérerais le dévouement sans faille de ma copine comme une chance merveilleuse, non comme une anomalie trop belle pour être crédible. Même mécanique, elle serait de mon point de vue une personne à part entière.
– Second cas : je préfère ne pas songer à son absence de pensée autonome. Il me faudrait alors simplement garder foi en l'idée d'un généreux bienfaiteur (celui qui rêve ce monde), m'ayant miraculeusement rapproché d'une jeune fille qui rêvait précisément d'un prince charmant à mon image. Ceci permettrait de concilier d'une part l'idée d'une amie libre de ses choix, d'autre part le sentiment d'un avenir sans désillusion à craindre.

• Ce personnage féminin idéalement modelé permet de reléguer aux oubliettes le goût féminin supposé pour la virilité macho. Ma copine, elle, rêve d'une garçon doux et calme, tendre et rassurant – et si elle est câline, c'est qu'elle aime plus être câlinée que « virilement » bousculée.

Il devient possible d'abandonner, avec un sourire, les joutes sportives auxquelles s'adonnent les séducteurs combattant virtuellement pour la position bestiale de mâle dominant, pour le statut de chef de meute ayant priorité dans le choix des femelles. Loin de ces frictions inhérentes à la vie de troupeau, des tourtereaux vivent un paisible bonheur, dans une solitude à deux, et dans ma tête s'il le faut.

• Malheureusement, des réveils inopinés restaurent d'une part la présence désagréable d'un personnage central méprisable et inconfortable, d'autre part l'absence de l'être aimé, ou le triste souvenir d'un mépris compréhensible de sa part. Si sous la menace de l'internement psychiatrique, un minimum de vie sociale doit être assumé dans la peau de ce personnage, le retour à la rêverie devra être attendu patiemment. Et pour minimiser l'inconfort de ces moments, il importe donc malgré tout de restaurer un peu d'amour-propre ici-même, d'atténuer le dégoût ressenti à l'égard de ce personnage.

B – Dissocier féminité et introversion

a) *Parler et séduire*

• L'observation du monde subi revêt naturellement un faible intérêt pour un individu schizoïde, et accorder quelque intérêt à la diversité des personnages féminins s'avère également laborieux pour qui a tout à la fois le cœur monogame et déjà trouvé l'amour de sa vie, mais un effort pour considérer la situation environnante devrait permettre de lever certains malentendus.

Pour être obligé d'accepter l'idée que le rêveur est une femmelette, il faut en effet que deux pôles clairs s'avèrent indéniables : des hommes actifs d'une part, des femmes introverties d'autre part. C'est à cette condition seulement que peuvent être dénigrés les hommes sensibles, artistes et autres, d'une part, les mégères dictatoriales d'autre part.

• L'assimilation entre féminité et discrétion, calme, passivité, a été élevée au rang de dogme par certains auteurs (voir « La poétique de la rêverie », ouvrage de Gaston Bachelard). Pourtant cela ne correspond absolument pas au tableau suggéré par une synthèse de souvenirs. Le fait de papoter (cf. annexe 2) est en effet clairement associé intuitivement à une conversation futile et intarissable entre femmes, et ces bavardages n'ont rien d'introverti.

Les médisances sont un autre aspect du même phénomène, elles expriment une curiosité malsaine et une propension naturelle à la jalousie, à la condamnation active à l'encontre des déviants. Entre les commères dénigrant sournoisement l'une des leurs et les compères se bousculant l'un l'autre de l'épaule, il semble n'y avoir qu'une différence d'approche.

• Sans se cantonner à des aspects caricaturaux, on peut noter que l'obsession de plaire physiquement, la passion pour la danse et le phénoménal intérêt pour les enfants sont des éléments qui, tout en étant intuitivement associés aux femmes, relèvent clairement de l'extraversion.

Les mégères ne sont donc pas les seules à contredire le mythe de la femme douce et réservée. Celui-ci pourrait n'être que l'idéal féminin dont rêvent la majorité des hommes.

• Malgré tout, la présence de jeunes filles discrètes et timides ponctue parfois agréablement le monde subi. Le malentendu n'est donc pas complet : il y a des introverties dans la communauté féminine.

Si la dichotomie entre mâle extraverti et femme introvertie s'avère simpliste, il conviendrait de reconsidérer la situation en limitant l'importance du caractère sexué des comportements.

b) *Le modèle dragons-tortues*

• On pourrait définir la virilité, hors critères physiques ou comportementaux, par l'agrément ressenti dans la perspective de câliner une jeune fille et par l'aversion envers une étreinte comparable avec un homme. La virilité (ou inversement : la féminité) serait un goût.

Indépendamment de cela, il existerait un goût pour la convivialité bruyante et active d'une part, un goût pour la quiétude solitaire ou romantique d'autre part. Des êtres qui parlent et se battent, toutes griffes dehors, des êtres qui se taisent et se recroquevillent. En simplifiant un peu, on peut voir là deux « sous-espèces » d'homo sapiens, que l'on pourrait nommer les humains-dragons et les humains-tortues. Chacune comprendrait des individus virils et des individus féminins.

L'humanité ne devrait donc pas être dépeinte comme une ligne joignant un pôle de pleine virilité à un pôle de pleine féminité, mais comme deux lignes distinctes (individus de goût viril d'une part, de goût féminin d'autre part) reliant un pôle « pur sang de tortue» à un pôle « pur sang de dragon ». Voir l'annexe 4.B pour illustration.

• Ce modèle a évidemment l'avantage de rendre absurde le label de femmelette attribué au rêveur. C'est là son intérêt – il ne s agit en effet pas de prétendre à une description objective de la psychologie humaine, le seul but poursuivi est de trouver une interprétation personnellement satisfaisante à ce qui n'est de toute façon peut-être qu'un ballet de marionnettes.

• Cette lecture commode de la situation ne fait, pour le rêveur introverti, que repousser le label de femmelette subi, elle ne va pas jusqu'à garantir que sont a priori aussi séduisants tous les individus de goût viril. Il semble ainsi que les hommes-dragons aient plus de succès que les hommes-tortues - et inversement, les femmes-tortues semblent plaire davantage que les femmes-dragons. Les amours heureux seraient donc cantonnés à la diagonale privilégiée reliant hommes-dragons et femmes-tortues.

Les femmes-dragons, frustrées de l'absence d'admirateurs, n'auraient que le narcissisme pour se consoler, la valorisation professionnelle (ou l'introspection source de bavardages interminables). De leur côté les hommes-tortues, sans succès, seraient naturellement portés à une rêverie compensatrice. Le tableau colle assez bien à ce que l'intuition peut retenir des mondes subis.

• Heureusement, il n'y a pas que les mondes subis, et la cosmologie égocentrique présente pour un romantique le formidable intérêt de revaloriser les rêveries, fournissant des contre-exemples salvateurs à une loi apparente qui

risquait de conduire au désespoir. Dans mes rêveries, il peut ainsi y avoir une jeune fille tortue attirée par un garçon gentil, discret, et simplement solide.

Ceci restaure la possibilité d'un amour atypique entre tortues. Et le reste n'a plus aucune importance.

c) *Bref tour d'horizon*

• Certains événements rencontrés au sein du monde subi pourraient démolir douloureusement le rassurant modèle qui vient d'être élaboré : on peut ainsi mentionner l'émancipation féminine, le relatif rejet du machisme et l'ambigu statut de mère. Puisqu'il s'agit de faits potentiellement illusoires, il ne convient pas de s'attarder outre mesure sur le sujet. Mais formuler quelques idées évitant la remise en cause ne coûte rien.

• A en croire historiens et sociologues, un dogme moral a longtemps interdit aux femmes de s'extérioriser sans retenue, de prendre une part active à la vie sociale et leur a imposé un comportement artificiellement réservé. Les publicités pour les produits d'hygiène périodique (« vivre à l'aise », « se sentir sûre de soi ») semblent aussi indiquer une cause de réserve sans le moindre lien avec une sensibilité introvertie. Enfin, parmi les cas relatés (ou contés) d'enfants sauvages élevés par des animaux, les filles ne présentaient aucun caractère spécifique de calme ou de passivité. Aimer les jeunes filles « douces et silencieuses, peut-être malades » ne serait donc pas aimer les femmes telles qu'elles sont – ou du moins, pas telles qu'elles sont naturellement, mais seulement telles qu'elles étaient conditionnées.

Toutefois, selon le modèle adopté plus haut, la situation décrite signifierait simplement que les femmes-dragons étaient tenues de se déguiser en femmes-tortues. L'émancipation féminine serait simplement la levée de ce devoir – et le phénomène paraît plutôt heureux, car il devait être affreux de croire épouser une jeune fille naturellement timide et discrète, pour découvrir ensuite qu'il s'agissait d'une mégère ou d'un moulin à paroles.

Il semble, au passage, que les femmes-dragons doivent perdre leur pouvoir de séduction avec leur masque. Voir émerger l'idéal, réputé très séduisant, de la femme active et libérée, la femme de caractère (c'est-à-dire de mauvais caractère), paraît curieux dans ce contexte. Mais il pourrait s'agir là d'une forme de propagande de la part des femmes-dragons ayant atteint une position influente, dans les agences de publicité ou de mode, le journalisme ou la littérature éditée (cf. les propos de Michèle Fitoussi cités dans la bibliographie). Il se pourrait aussi que certains mâles soient attirés par le défi que représente une proie virulente, leur succès éventuel étant assimilé à un triomphe de leur virilité. Et puis l'existence d'un amour entre dragons n est pas Impossible – il n'en reste pas moins d'un intérêt négligeable dans la mesure où il ne concurrence pas la tendresse entre un rêveur et sa copine.

Il est simplement triste de voir des midinettes effacées, gentilles tortues, se forcer à briller, à choquer, pour tenter d'atteindre le nouveau standard de séduction qui leur a été inculqué. Le gâchis est lamentable, et ne falt le profit que des femmes-dragons qui par ce biais déciment, peut-être sciemment, machiavéliquement, les rangs de leurs dangereuses et naïves concurrentes.

Ainsi interprété, le phénomène qualifié d'émancipation féminine ne pousse pas à craindre l'inexistence d'une copine véritablement tortue, La « libération » pourrait être, chez certaines, contre nature ; nombreuses pourraient être celles qui trouvent goût à la passivité et l'indolence – aussi méprisées soient-elles par leurs consœurs. L'être aimé peut donc demeurer une petite personne sans intelligence ni pulsions, se limiter à un cœur ronronnant sous une jolie et douce enveloppe féminine. Et le manque de goût pour les femmes-dragons n'est donc pas une misogynie qui s'ignore.

• La libération des femmes semble avoir également terni l'image de l'homme dominateur, brusquant les demoiselles indécises et se montrant violent avec ses concurrents (ou avec son épouse, ses enfants, une fois devenu chef de famille). Des critères de séduction masculine telles que l'intensité du regard, le sens de l'humour, n'ont plus rien à voir avec le machisme.

Cependant, ces valeurs ne remettent pas en question l'avantage des hommes extravertis, qui parlent et s'affichent, bombant le torse et cherchant les regards. Qui plus est, l'évolution qui parvient à se faire entendre a toutes chances d'émaner des femmes qui exposent à haute voix leurs désirs et la jouissance de leur liberté de choix ; or l'opinion de celles-ci n'a aucun intérêt si on n'a de sympathie que pour les jeunes filles tortues.

• Une question d'âge intervient peut-être aussi dans le tableau. Certes, une petite dame tortue, effacée et romantique, peut être imaginée touchante, mais il serait effroyable que la jeune fille sans défense que l'on voulait entourer d'affection aspire avec l'âge à devenir *mère,* à investir sa tendresse dans la protection à son tour de petits êtres dans le besoin. Même si l'on n'assimile pas cela à une masculinisation, la maternité volontaire traduit un tel pas vers l'extraversion et la responsabilité que cela ressemble à une trahison, de la part d'une jeune fille que l'on prenait pour une tortue rêvant simplement d'un câlin éternel.

Cette scission entre pures jeunes filles éperdues et femmes solides, mises en confiance, se retrouve ailleurs. Ainsi, le fait que les hommes doux soient appréciés des mères de famille ou des femmes ayant douloureusement goûté à la virilité macho, ne vient pas modifier le triste jugement selon lequel les *jeunes filles plaisantes* se tournent spontanément vers les hommes bruyants qui s'entre-bousculent. Même s'il ne rencontre pas de mépris systématique, un jeune homme doux reste naturellement un mal-aimé.

Cette sommaire observation des événements qui meublent les mondes subis incite donc à réserver plus que jamais l'espoir d'un amour idyllique au repli dans la rêverie.

C – <u>Affronter le piège culturel</u>

a) *Jésus et Superman*

• L'essentiel de la culpabilité apaisé, il semblerait possible de faire face aux insultes et moqueries reçues d'autrui. L'injustice fondamentale, dénoncée plus haut, est due au fait d'être inextricablement pris entre deux feux : la morale chrétienne exige l'humilité, le devoir viril impose le combat pour la domination.

La situation est d'autant plus absurde qu'elle émane, paraît-il, d'un prophète ayant soulevé les foules. Il est facile d'être humble quand on est un chef respecté, adoré comme un dieu, et que l'on ne risque donc pas de se considérer comme une lavette n'ayant même pas le courage de se battre...

Jésus pouvait faire tomber ses agresseurs à genoux par la force de son charisme. Mais quand un quidam imite sa non-violence, il se fait non seulement rouer de coups mais aussi cracher dessus. La leçon n'était pas honnête.

• Le message des Evangiles n'est d'ailleurs pas clair. Les oprimés doivent-ils se révolter ou bien subir, en priant pour un monde meilleur ? Si la conversion de chacun à l'amour universel échoue, comment convient-il de se comporter ? Quoi qu'en disent les uns et les autres, il y a ambiguïté, et le débat sur la « théologie de la libération » illustre parfaitement cette situation.

Par le biais de paraboles et litotes, Jésus a ouvert la voie à des interprétations contradictoires, et il y a là un facteur de discorde qui exclue la possibilité d'échapper à toutes les attaques morales.

L'Ancien Testament semble encore plus obscur, oscillant d'un dieu de pardon à un dieu vengeur (et d'ailleurs, peut-être, misogyne et raciste). L'activisme violent, viril, peut donc prétendre à un statut de morale sacrée... au même titre que la soumission passive, qui substitue le pardon et la réconciliation à la justice vengeresse.

• Si Jésus est un modèle, Superman en est un autre : sa croisade contre les « méchants très méchants », cruels et aux sourcils éternellement froncés, donne une image conciliant peut-être la morale et la virilité triomphante.

Mais ce manichéisme naïf, qui trouve un écho dans certaines rêveries, semble rarement convenir aux situations rencontrées dans les mondes subis. Quand deux camps s'affrontent, prendre parti pour l'un risque de conduire à se faire complice d'atrocités commises ici ou là. Il y a vraisemblablement des monstres et des gentils dans chaque camp. Et sans les pouvoirs surhumains du héros extra-terrestre, il semble impossible de résoudre les conflits personnellement et sans verser une goutte de sang, tout au plus peut-on participer ponctuellement à la violence haineuse des combats. Et à ce niveau, nul accord miraculeux entre morale et virilité...

• Dans un monde où le justicier généreux est traité par certains de sale brute et le martyr non-violent de femmelette, la notion d'homme parfait ne semble pas définie.

Alors, au lieu de subir toutes les accusations contradictoires, autant balayer ce fatras de bavardages.

b) *Un verbiage irréfutable*

• En dehors des commandements comportementaux, il y a dans les *sentiments* une contradiction potentielle. En effet, un homme n'est viril que si ses penchants vont sans ambiguïté vers les femmes ; or, s'il aime tant les caractères féminins, il peut être traité d'efféminé.

• L'accusation ressemble à un jeu de mots, mais il n'est pas impossible que ce soit elle qui impose implicitement aux hommes d'afficher une attitude machiste plutôt qu'un tempérament romantique. Exprimer un profond mépris pour les femmes, les traiter comme des esclaves domestiques ou sexuelles, est ainsi sensé caractériser le vrai mâle, bourru et dominateur. Pourtant, un homme qui ne tomberait ainsi jamais amoureux pourrait bien être considéré comme un mâle incomplet, un être à l'affectivité asexuée.

Le comportement macho évoque souvent un jeu de rôle peu sincère. Il s'agirait d'en imposer aux concurrents mâles et d'impressionner les jeunes filles. On retrouve d'ailleurs le même phénomène avec les femmes bavardes et rigolardes, qui se déclarent timides pour attendrir, dans un vaste jeu artificiel de séduction.

Ne pas prendre part à ces parades ou pitreries d'extraverti n'a rien de déshonorant.

• Pour en revenir à l'idée que l'amour mâle est en un sens efféminé, il faut ici citer la perle des perles : Sigmund Freud, coutumier des fabulations invérifiables, a paraît-il professé que l'idéal inconscient de tout homme est d'être une femme (et vice versa, d'ailleurs).

Toutes les dénégations pouvant être parées au nom de l'inaccessibilité des pensées inconscientes, le plus simple démenti consiste à opposer un dogme contradictoire, doté de fondements ni plus ni moins solides : mon idéal inconscient est un personnage d'homme. Ceux qui prétendraient le contraire, qui prétendraient connaître mon inconscient alors qu'ils n'ont même pas accès à ma pensée consciente, ne sont pas crédibles.

• Finalement, les accusations de non-virilité semblent se baser sur le fait que le discours interprétatif peut proférer n'importe quelles accusations impunément. Si l'on prend par exemple, au hasard, le personnage du soldat héroïque, on peut l'accuser d'un manque de virilité s'il se complaît au front dans une micro-société sans femme, et s'il aime s'accorder le repos du guerrier pour convertir en conquêtes féminines sa gloire martiale, il montre un penchant pour la vie tranquille qui peut être qualifié d'efféminé...

Ecouter coupablement ce verbiage sans limite serait du masochisme.

Par contre, on peut imiter ces discours creux en les retournant avec profit. Ainsi, un rêveur schizoïde s'oppose de manière insoumise, courageuse et virile, aux dogmes comportementaux, alors que le macho fait comparativement preuve de faiblesse en se conformant aux standards...

c) *Fuir*

• Il ne semble pas y avoir de justifications convaincantes à la somme de préjugés et de règles de bienséance en matière de sexualité des comportements. Un minimum de recul égocentrique devrait donc protéger contre ce qui

apparaît comme des traditions rituelles.

Mais la position choisie reste médiocrement confortable. Le sentiment de ne pas avoir tort n'empêche pas un certain malaise quand on est agressé par des hurlements de rire.

• La situation est d'autant plus malsaine qu'une prétendue libération des mœurs est sensée avoir ôté la crispation et fait triompher la tolérance. Pourquoi le débat est-il alors sanctionné par des rires gras ou nerveux ? Il semble que les extravertis libidineux aient simplement pris le pas sur les extravertis puritains, instituant de nouveaux dogmes sans montrer beaucoup plus d'ouverture d'esprit.

Certes, l'enterrement du puritanisme relaté par les historiens est salutaire pour le schizoïde, qui aurait vu sa fuite rencontrer un veto féroce – les censeurs culpabilisant dans tous les domaines le plaisir et la fantaisie pour n'élire que le devoir et le conformisme. De plus, ces dogmes étaient paraît-il assumés comme tels, et celui qui les enfreignait pouvait donc être contraint sans discussion au repentir ou bien puni – alors que dans un monde se disant libéré, la condamnation se limite à des sarcasmes tout de même moins brutaux. Enfin, des rites obligatoires comme le mariage cérémonial d'individus vierges traduisaient une socialisation assez abjecte des relations intimes, guère moins exhibitionniste que la sexualité militante.

Pour en revenir au monde « libéré », on peut noter que le catalogue hétéroclite de traditions n'a pas fait place à une tolérance universelle. Dans le domaine moral, il fallait contenir les violents et les accapareurs égoïstes, et le règne de l'altruisme a été institué pour cela. Cette norme altruiste admise, l'abstinence monacale est devenue absurde tandis que le plaisir solitaire restait dégoûtant. D'ailleurs, le schizoïde solitaire peut être dévalorisé jusqu'à l'insupportable par des questions-pièges, n'admettant aucune réponse honorable : comme on lui demandait en matière de morale s'il méprise le malheur d'autrui ou s'en désintéresse, on lui demande d'indiquer s'il est un handicapé sexuel ou un pervers honteux. Et cela dans un grand éclat de rire... qui peut pousser droit au suicide.

• Pour redonner un semblant d'amour propre, il semble utile de recourir à un franc dédoublement du moi et à une dissociation radicale entre corps et esprit. Ainsi le personnage vécu dans les mondes subis, vissé à un corps moche et déficient ou vil, peut être traîné dans la boue sans en arriver au suicide. Il reste en effet le personnage vécu dans les rêveries, l'homme parfait, et se réfugier dans son rôle apporte la solution à tous les maux. *Consacrer ma vie à protéger, à aimer, ma copine imaginaire constitue à la fois un gage de morale et de virilité* –de mon point de vue tout au moins, mais si je récuse l'idée d'une pensée en autrui, cela suffit.

Ce n'est certes pas une attitude dans les normes, mais il n'y a pas d'inquisiteurs ou de moqueurs au sein des rêveries idylliques. Dans un petit nuage à deux, la société est absente ou ne constitue tout au plus qu'un vague arrière-plan. Et ma copine n'est pas la représentante quelconque d'une communauté féminine exigeant tel ou tel comportement pour lui plaire, elle est le centre du monde et elle est amoureuse, simplement.

• Finalement, les différentes réflexions sur la virilité auront abouti à renforcer de manière aiguë la nécessité de repli sur les rêveries. Aucune autre issue ne se présente pour échapper aux accusations reçues et à la culpabilité ressentie – du moins si l'on décide de résister à l'embrigadement altruiste.

Sachant que selon un certain vocabulaire, les personnages peuplant les rêveries ne méritent pas le statut d'êtres humains, la position du rêveur fondant de tendresse pour une jeune fille marionnette peut paraître absurde. Ceci vient du fait que l'amour est décrit comme un vœu de réelle réciprocité. Il faut rappeler cependant que, dans un contexte fondamentalement égocentrique et non-réaliste, l'amour illusoirement réciproque peut satisfaire - il suffit d'oublier qu'il s'agit d'une illusion. Le rêveur romantique peut ainsi vivre une variante intense et sexuée de l'affection que montre un bambin pour son nounours.

Les êtres humains des mondes subis sont-ils plaisants au point que leur compagnie fasse concurrence à la rêverie ? On peut en douter en les voyant pleins de leurs exigences, voulant faire triompher leurs desiderata, mélangeant amour et jeu de rôle, trouvant naturel et respectable de chier périodiquement... Le paradis semble bien être ailleurs, avec un tout autre genre de personne. Et *le paradoxe du misanthrope amoureux s'éteint victorieusement dans la rêverie.*

D – <u>Nul besoin de Freud pour délirer</u>

a) *Le narcissisme homosexuel*

• Un des rares intérêts que revêtent les fabulations psychanalytiques pour notre sujet vient de l'accent mis par les disciples de Freud sur le narcissisme. Certains analystes peuvent en effet lire le besoin de repli comme une volonté de se rendre heureux, d'adorer ses propres créations et de mépriser les autres êtres.

Secondairement, cette générosité affectueuse et cette dévotion envers soi-même peuvent être rapprochées du mythe de Narcisse, personnage qui était tombé amoureux de sa propre image. Il y aurait donc une homosexualité implicite, malsaine, dans l'attitude de repli.

• Bien sûr, un schizoïde dégoûté de son corps ne colle pas directement au modèle – qui convient mieux aux adeptes de la danse, de la musculation ou des sports de compétition. De même, le rêveur qui préfère quitter son personnage semble moins apparenté à Narcisse que l'individu s'adonnant complaisamment à l'introspection psychanalytique, qui est une forme d'auto-contemplation. Mais ces arguments peuvent être balayés en arguant que le rêveur est amoureux du personnage qu'il incarne dans son monde intérieur.

Pour éviter l'accusation de narcissisme homosexuel, on peut répondre que le personnage principal des rêveries mâles est une jeune fille. Mais il serait répondu qu'en tout homme, il y a un cœur féminin, ce qui ferait passer l'amour envers une copine imaginaire pour une relation lesbienne...

• Ces délires fabulatoires trouvant réponse à tout rappellent les mécanismes d'auto-défense propres aux systèmes blindés, interprétant n'importe quoi à la lumière d'un dogme sanctifié. Le narcissisme serait ainsi confirmé par rigoureusement tous les exemples, puisque ceux-ci trouveraient là une explication plausible.

Cette remarque n'est pas diffamatoire : les ouvrages de psychanalyse regorgent d'illustrations. Ainsi, il est dit que l'athéisme est narcissique parce qu'il évite de détourner vers Dieu l'amour que l'on a pour soi, tandis que la religion est également narcissique puisqu'elle grandit le moi en élevant sa pensée vers un être infiniment supérieur. Pareillement, le suicide serait un comble de narcissisme, accordant une importance suprême à l'apaisement de mes souffrances, tandis que le désir de survie, à l'opposé, traduit la prétention narcissique du moi à être capable de se rendre heureux. De même en matière de repli : le recroquevillement écartant la totalité du non-moi serait un acte de narcissime caractérisé, tandis qu'affronter l'adversité exprimerait une évidente confiance narcissique. Des littéraires peuvent voir dans ces verbiages une forme de démonstration, mais il devrait être permis de leur accorder une force (démonstrative) nulle.

• La clé de voûte de la psychanalyse est constitué par le « refoulement inconscient » : un être reconnaissant tel dogme confirme le bien-fondé de celui-ci, et un être le contestant avec obstination prouve par son comportement que l'idée est refoulée en lui. Avec pareille méthode, on pourrait imposer n'importe quoi, y compris l'idée que telle race humaine aspire à être massacrée ou traînée en esclavage. Freud l'a simplement appliquée à l'obsession sexuelle, à l'inceste et au narcissisme.

Le succès de son approche n'est pas incompréhensible : elle aurait simplement séduit sans démontrer. En dissociant le comportement (conscient) et la nature profonde (inconscient), on ouvrait une voie miraculeuse assez comparable à l'absolution catholique ; comme un salaud repenti est un homme honorable, une commère haineuse peut prétendre avoir au fond un cœur d'or, un braillard exhibitionniste et tyrannique évoquera pour sa défense une timidité maladive et un grave complexe d'infériorité. Une technique d'argumentation aussi commode avait effectivement de quoi susciter l'enthousiasme général.

Evidemment, un peu de logique démolirait les prétentions claironnantes à la vérité basées sur cette démarche, mais il faudrait admettre que les allégations formulées demeurent des hypothèses plausibles. Et il n'est pas toujours facile de se laisser stoïquement traiter d'obsédé sexuel, incestueux et narcissique, sans formuler plus qu'un léger doute. De même, on peut se sentir en profond désaccord avec un mécanisme permettant de trouver une excuse à tous les actes.

Dans ce contexte, l'égocentrisme radical apporte une réponse utile : autrui n'étant qu'une marionnette sans profondeur ni personnalité cachée, ses qualités et défauts se limitent à l'idée que j'en ai. Ceci n'empêche pas de considérer en autrui davantage que ses actes, mais seules les interprétations auxquelles je crois sont prises au sérieux. Ce n'est donc pas le règne de l'apparence : tel sourire suspect sera jugé antipathique, tel sourire poli évoquera un amour secret – et sa disparition : une déchirante séparation.

Bref, s'il s'agit de se constituer un système blindé assumant ses délires interprétatifs, autant se cantonner à un regard égocentrique, sans s'encombrer des obsessions propres à un certain docteur Freud.

b) *Répondre quelque chose*

• Le soupçon de narcissisme demande malgré tout quelque examen. Les rapports entre le moi qui rêve et le personnage auquel je m'identifie dans les rêves sont en effet ambigus. Le fait de chouchouter ce dernier, de lui apporter une copine sur mesure, de veiller sur son bonheur, évoque en effet plus qu'une complicité amicale. Plus grave : le fait qu'il s'agisse d'un personnage beau et séduisant peut sembler malsain, à la réflexion.

• Cette beauté est précisément la clé du malentendu. En effet – si l'on n'appartient pas à la classe d'hommes regardant avec satisfaction leur visage ou leurs muscles dans la glace, en se disant « je suis beau » – on peut estimer que la beauté masculine reste un mystère dont le secret est caché derrière les yeux féminins. Le moi-qui-rêve ne trouve dans ces conditions aucune espèce d'attrait physique au moi rêvé ; l'aspect de celui-ci est simplement copié sur tel ou tel modèle s'avérant séduisant auprès des jeunes filles.

On pourrait rétorquer au passage que cette idée de (difficile) séduction, fait référence au douloureux affrontement avec le libre arbitre d'autrui, et s'avère donc totalement incompatible avec une cosmologie égocentrique. Mais pourquoi des marionnettes ne pourraient-elles osciller entre dédain et tendre sourire ? Dans un monde subi, cauchemar ou réalité, un romantique blessé peut raisonner ainsi : puisque ma copine perdue avait un poster de Robert Redford dans sa chambre, j'aurais le physique de cet acteur quand je vivrais une idylle avec sa sœur jumelle. Simplement.

Il n'y a en tout cas aucun rapport entre cette « stratégie » incertaine et le narcissisme proprement dit ou une quelconque homosexualité indirecte. Plus exactement : aucune *nécessité* ne lie la rêverie à un attrait envers le moi idéal. Quand bien même des variantes narcissiques seraient-elles décrites par autrui, cela n'impliquerait pas que le phénomène soit systématique.

• Le rêveur semble finalement taxé de narcissisme pour la seule raison qu'il investit son amour hors du monde dit extérieur et que toute sa tendresse est ainsi projetée en lui-même. Or, si un mélancolique se détourne des mondes subis, ce n'est pas fondamentalement parce que les diverses mobilisations détournent ses passions de lui-même, mais parce qu'à un monde pénible est préféré un monde agréable. Le but n'est pas de se calfeutrer dans un corps adoré, mais de briser les chaînes liant l'esprit (ou le « vécu ») à ce corps. L'univers créé serait d'ailleurs encore plus merveilleux s'il donnait systématiquement l'illusion d'être autonome, en perdant ce flou et cette relative fadeur des créations laborieuses. La préoccupation majeure est un bien-être tranquille, non le triomphe explicite d'une quelconque envie de domination ou d'autarcie : si Dieu fournissait un paradis au sein du monde subi, la tentation du repli

s'éteindrait.
• Certes, si l'on étend l'idée de narcissisme à tout ce qui contribue à contenter le moi, ces objections ne tiennent plus, et l'on peut effectivement considérer que le besoin de repli n'est qu'une modalité introvertie du besoin d'être heureux, donc du narcissisme.

Mais quantité d'êtres humains avouent vouloir être heureux, et le personnage de Narcisse ne symbolise pas particulièrement ce désir très général. Employer le terme de narcissisme pour désigner le contentement ne fait que générer des malentendus.
• Il serait plus explicite de définir trois points indépendants : un désir de *contentement* personnel, une *auto-satIsfaction* harmonieuse, et enfin un *narcissisme* proprement dit, c'est-à-dire un immense élan de tendresse envers mon propre personnage – rappelant par son intensité et son absoluité une relation amoureuse sincère. De ces trois caractéristiques, le schizoïde possède la première, le schizophrène volontairement replié : la première et la seconde. Quant au narcissisme, il est ailleurs.

c) *Une psychologie alternative*
• Le dogme du narcissisme universel pourrait être corrigé en un universel vœu de contentement personnel. Pareille idée avait été invoquée dans le débat moral quand l'altruiste affirmant négliger son ego était suspecté de se faire plaisir par une abnégation valorisante. Le fait que cette forme d'égocentrisme puisse être universelle revaloriserait la voie schizoïde, précisément *accusée* d'égocentrisme.

Le fait qu'à ce stade de la réflexion ait été assumé un droit à la libre interprétation permet de lever les derniers obstacles, de démentir les divers contre-exemples.
• Ainsi le kamikaze, qui va à la mort pour que ses compatriotes survivants gagnent la guerre, ne rentre pas en première analyse dans le moule égocentrique. Mais on peut imaginer que ce soldat craigne de passer pour un lâche en ne se portant pas volontaire, et jouisse du sentiment de grandeur dans le sacrifice, ou de la perspective de voir sa mémoire vénérée. En pesant le pour et le contre, avec pour arbitre la recherche de la voie la moins inconfortable, il peut parfaitement être conduit, égocentriquement, à l'assaut-suicide.

Second exemple: le maquisard ou militant torturé qui souffre atrocement sans révéler à ses bourreaux l'identité ou la cachette de ses confrères. On peut considérer qu'égocentriquement cet individu préfère la souffrance physique, et l'héroïsme de sa résistance, au sentiment de trahison.

Il y a aussi le cas de l'individu qui a participé avec zèle à un lynchage ou à un viol et invoque après coup un moment de folie collective l'ayant dépossédé de son esprit. Rien n'empêche de considérer qu'il a sur le moment préféré la violence bestiale et l'accord avec le groupe, tandis qu'il préfère maintenant un autre rôle.

Enfin, les expériences d'hypnose peuvent être interprétées comme résultant d'un plaisir trouvé dans la soumission absolue, l'obéissance. Rien ne prouve qu'il y ait annihilation de la volonté personnelle et manipulation sans la moindre forme de coopération.

Certes, ces fabulations constituent là encore un système blindé contre la critique, mais la différence fondamentale avec le freudisme vient du fait que les fabulations d'un égocentrique radical ne prétendent pas à l'objectivité et au statut de dogmes imposables à autrui. Les individus qui m'entourent étant vus comme des marionnettes, « expliquer » leur comportement par l'hypothèse d'une universelle recherche de confort ne constitue qu'une grille de lecture animiste m'apportant satisfaction.
• Cette approche interprétative pourrait également s'avérer utile au sujet de mon propre cas : j'aspire, légitimement, très normalement, au confort, or le sentiment de crainte qui m'inhibe pénalise mon contentement au profit de celui d'un autre personnage, l'hypothétique moi ultérieur. Cet asservissement désagréable pourrait être annihilé en reniant la crédibilité de ce personnage, ou sa parenté avec moi. Ou, inversement, je pourrais considérer ma prévenance à son égard comme un valorisant gage d'altruisme.

Même si cela n'apportait pas une aide décisive pour trouver paix et harmonie intérieure, il y aurait en tout cas là une heureuse possibilité de se choisir un regard réconfortant.
• Je peux ainsi me forger un système de croyance sur mesure, indestructible vis-à-vis de la critique. Et finalement, dans aucune domaine ne se sera imposé une quelconque soumission au dogme.

Le fait de tomber sous diverses accusations n'amène ainsi aucune remise en cause. Et le droit au repli en sort conforté.

Conclusion

Finalement, il s'avère que les valeurs dominantes (réalistes ou multicentriques d'une part, altruistes ou activistes d'autre part) n'ont pas été à proprement parler démolies. Seules leurs prétentions hégémoniques, ou la légitimité des mobilisations en leur nom, se voient contestées – par l'élaboration d'un système aussi solide et répondant mieux aux aspirations introverties. Ainsi, deux grandes voies coexistent : s'accommoder du réel ou bien fuir les mondes subis. Elles sont assorties de cosmologies et morales à la fois spécifiques et cohérentes. Prendre parti pour l'une ou l'autre de ces voies semble relever d'une intuition personnelle ou d'un penchant affectif. Avoir mis en évidence cette situation n'est donc pas exagérément polémique (les choix d'autrui n'ont été ni ridiculisés ni interdits) tout en s'avérant précieux pour consolider la respectabilité de certaines idées hors-norme. La libération n'est pas ici une révolution violente mais une ouverture ramenant les dogmes déchus au rang d'hypothèses simplement peu avenantes.

D'ailleurs il aurait été absurde de partir en croisade contre l'arbitraire avant d'imposer un nouveau dogme. Ce

piège évité, plusieurs points peuvent néanmoins susciter un soupçon d'incohérence, et il reste à les examiner. En quoi l'acquisition de repères intellectuels est-elle à même, en pratique, d'aider un schizoïde à être heureux ? Que vient faire dans ce tableau l'expression publique d'une thèse à usage personnel ? Et comment, pour un introverti, cet effort de communication contre-nature parvient-il à se justifier ?

a) Victoire ou échec ?

Pour lever le soupçon de verbiage abstrait et sans intérêt, un bilan pratique s'impose. Avoir compris que les accusations subies par les schizoïdes émanent de personnes élevant au rang de vérités universelles leurs habitudes et l'objet de leurs choix constitue un point positif. Le rêveur apathique peut retrouver une conscience tranquille, et considérer que sa mise en accusation ne dénote pas une culpabilité mais simplement une originalité jugée inacceptable par un monde intolérant. Sur ce plan, le très tangible sentiment de libération, de réhabilitation, est bien tributaire de réflexions justificatives ordonnées, associant à l'égocentrisme une cosmologie plausible et une morale gentille.

Il n'en reste pas moins que l'intrusion violente d'autrui, reproches criés avec force ou piqûres douloureuses, reste une menace paralysant le vœu de repli systématique. Le fait d'être une victime innocente – et non un coupable justement châtié – ne change rien à la situation pratique, qui suggère qu'un schizophrène vigoureusement pris en charge par des thérapeutes vit moins tranquille, moins heureux, qu'un schizoïde travaillant quarante heures par semaine, discrètement, et se réfugiant paisiblement dans sa tête le reste du temps. La crainte d'une répression psychiatrique pourrait certes être annihilée par l'auto-suggestion ou le refus des supputations inductives, mais une résistance mystérieuse de l'intuition rend cette voie difficile. Le succès théorique peut s'accompagner d'un échec pratique.

La réflexion a en ce sens conduit au pied du mur : après avoir trouvé réponse aux principales objections entendues, il n'est plus besoin de réfléchir, tout n'est plus affaire que de volonté : il reste à *choisir* la marche à suivre. Soit renoncer au bonheur absolu et se satisfaire d'un compromis avec le monde subi, soit entamer une fuite radicale, tenter de briser les chaînes liant à cette enveloppe corporelle, au risque de conséquences inconfortables.

Il n'est pas exclu que ce saut sans retour soit praticable – les corps abandonnés de certains autistes et schizophrènes internés, ou de vagabonds morts de froid le suggèrent. Cependant, il semble évident que pareille expérience ne serait pas transcriptible, les présents propos ne sont formulables que parce qu'ils interviennent à un stade de réflexion. Il est possible de plonger dans une rêverie sans retour, mais les dernières paroles fixées sur le papier l'auront été au bord du gouffre. Il conviendrait donc de clore ce livre avant un éventuel départ, même s'il n'est pas sûr que l'ouvrage garde un intérêt dans cette éventualité.

b) Une bouteille à la mer

Le fait de m'adresser à autrui pour lui montrer qu'il n'a pas raison sans réserve n'a évidemment un sens que si je suis entouré d'êtres pensants. Il semble y avoir là une contradiction, puisque l'hypothèse qui fonde la démolition des certitudes classiques se fonde sur l'idée qu'autrui est une marionnette, un personnage onirique. Le bouddha était lui-même tombé dans ce piège, si l'on en croit les récits de sa vie : ayant découvert que tout n'est qu'illusion, il s'est levé pour aller convertir les âmes de ses contemporains...

En détail, la situation est la suivante : si la cosmologie égocentrique est pertinente, il serait absurde de vouloir faire admettre quoi que ce soit à l'entourage ; si au contraire autrui est doué de pensée, il serait absurde de vouloir lui faire admettre la crédibilité d'une théorie qui serait alors erronée. Qui plus est, si quelqu'un reformulait pour son compte cette philosophie sans avoir pour garde-fou un certain sens moral ou une gentillesse spontanée, il pourrait me nuire gravement. Vouloir convertir autrui serait donc vain, erroné ou dangereux... Et il paraîtrait plus sage de garder le silence.

Mais cet exposé ne relevait pas du prosélytisme, c'est en tant que plaidoyer qu'il a un sens. Même si je préfère croire qu'autrui est une marionnette, il reste envisageable que ce ne soit pas le cas, et il serait alors utile de lui faire comprendre deux choses : d'une part c'est paradoxalement la rigueur intellectuelle qui m'empêche de percevoir mon erreur, d'autre part mon point de vue n’est pas criminel. Si cela pouvait apaiser l'intolérance ambiante, je pourrais vivre tranquille, heureux, même si j’étais dans erreur. Ceci mérite bien un effort d’expression, même si dans le doute je peux m'adresser à des marionnettes.

Evidemment, pour avoir quelque chance d'efficacité, il fallait intéresser l'auditoire potentiel. Le simple fait d'exposer un point de vue méconnu peut tout d'abord toucher les altruistes ou autres humanistes – du moins ceux qui préfèrent comprendre chaque être humain que plaindre et soigner de force les individus ne correspondant pas à leurs critères d'humanité. Par ailleurs, les penseurs se voulant éclectiques et lucides peuvent être tentés d'examiner une argumentation relativisant toutes les prétentions à un savoir ou à un idéal objectif, les philosophes institutionnels ayant failli de ce côté à leur tâche. Mais si le cercle de ces sympathisants potentiels reste malgré tout restreint, l'auditoire est bien plus vaste, et il est possible qu'une partie du public finisse par s'intéresser aux sagesses relativistes, personnelles, sans plus se prosterner devant les blouses blanches ou les religieux.

c) Pourquoi ce livre ?

Le jutificatif qui précède peut fournir une sorte d'explication a posteriori, en ce qui concerne la publication de ces pages, mais il serait mensonger de le présenter comme l'élément moteur. L'extériorisation de pensées intimes est trop répugnante pour qu'un simple calcul inductif, attaché qui plus est à une hypothèse rejetée, puisse fournir un espoir suffisamment intense pour rendre le bilan positif. La motivation serait plutôt à rechercher du côté de quelque

pulsion affective.

Une certaine exaspération pourrait constituer le premier élément. Se voir soumis à des dogmes secrètement reniés, à une rhétorique creuse ou des traditions dictatoriales, appelait un exutoire : à force de tout subir en silence, sans sincérité ni virilité, le malaise et le risque de révolte croissaient dangereusement. Envoyer dans le monde extérieur une bordée d'idée fortes constitue un sage palliatif pour se défouler sans violence, pour évacuer la surpression sans trop risquer l'internement psychiatrique. De plus, la possibilité d'employer un pseudonyme lève les dernières inhibitions, en limitant l'impudeur des confessions et en évitant d'exposer à représailles le personnage incarné dans la vie quotidienne.

Mais le pseudonyme employé, la datation de l'annexe 6.A et surtout le poème en introduction, renvoient à tout autre chose : à une histoire strictement personnelle. Et l'interlocutrice escomptée, seule en mesure de déchiffrer cette signature codée, ne s'intéresse vraisemblablement pas à la philosophie – il n'y a donc en dernier lieu aucune cohérence, mais seulement un élan, à demi retenu et maladroit, pour reprendre contact avec une personne perdue de vue. Dans ce contexte, le contenu du livre est même indécent, pouvant être interprété comme un chantage à la folie, à peine moins odieux que l'atroce chantage au suicide ; disons simplement que l'aide dont peuvent avoir besoin les schizoïdes cherchant le repli se limite parfois à une rupture des amalgames entre mondes – un romantique qui se voit répondre par son ancienne amie « je suis mariée, tes rêves concernent une autre personne » peut trouver là une clé pour s'investir sans plus de retenue dans le paradis intérieur, pour vivre heureux. Mais cette demande d'aide ponctuelle reste vile, potentiellement culpabilisante, et il est peut-être souhaitable que le livre ne soit pas lu.

Quoi qu'il en soit, la publication de ce livre aurait le mérite de mettre un terme à sa réécriture perpétuelle, qui piège l'esprit hors de la rêverie sans guère de contrepartie. Le cancer intellectuel que représente le raisonnement serait ainsi relégué au rang de simple souvenir, la fièvre libératrice serait apaisée, permettant de profiter enfin de la libération. Laisser un livre derrière soi permet de se justifier une fois pour toutes, sans plus avoir a mobiliser l'intelligence pour un quelconque débat. Même si cela peut paraître paradoxal, un auteur peut vouloir publier son livre sans que cela représente un vœu altruiste (communiquer, enrichir intellectuellement autrui) ou égoïste (triompher, s'enrichir pécuniairement) ; à la cosmologie et la morale égocentriques correspond une philosophie du livre aussi peu commune. Il fallait peut-être l'expliquer, même si cela ne présente positivement aucun intérêt. Ce plaidoyer n'a de sens qu'au sein d'un monde hostile, et le paradis est ailleurs...

ANNEXES

1 – Éléments simples de réponse aux détracteurs

Jusque-là, les idées ont été classées pour bâtir une sorte de bastion idéologique aussi légitime que facultatif ; cependant, face à un dénigrement véhément, c'est à une toute autre forme d'expression qu'il faudrait avoir recours. Il est nécessaire de trouver une réponse claire et succincte aux questions et pièges divers, sans prendre le temps de développer un système justificateur. Il faut contre-attaquer et piéger à son tour l'interlocuteur, sous peine d'être déclaré vaincu et enterré. Dans un vif débat, l'individu tolérant – surtout s'il est discret – est en position de complète infériorité.

Un schizoïde est d'ailleurs condamné d'avance car, fuyant même les conversations ordinaires, il n'est pas coutumier des joutes verbales. Un rêveur à l'esprit lent et paisible éprouve de toute façon les plus grandes difficultés à répondre du tac au tac.

Pour atténuer ce phénomène, et trouver des bases de défense les plus simples possibles, il semblait intéressant *d'imaginer,* au ralenti, ce que serait un tel débat. Les problèmes rationnels et moraux étant partiellement indépendants, deux discussions seront envisagées : la première avec un neurophysiologiste, la seconde avec un intellectuel donneur de leçons (ou un intellectuel, simplement, l'expression précédente tendant à devenir pléonastique).

A – Face à l'accusation d'absurdité

– Vous ne rêvez pas, jeune homme ! Votre électroecéphalogramme le prouve !
– euh, je sais pas – sauf votre respect.
– Si ! Regardez ! Ce tracé est typique d'un état éveillé !
– je sais pas.
– Ben, je vous le dis !
– vous me le dites, mais je ne sais pas s'il faut vous croire.
– Eh bien ! Justement : si vous n'y connaissez rien, écoutez ceux qui savent ! Moi ça fait quinze ans que j'enseigne à la faculté !
– peut-être pas. Si je suis en train de rêver, vous n'êtes qu'une marionnette sans passé ni savoir.
– Elle est bien bonne, celle-là ! Eh bien, non, je ne suis pas une marionnette !
– une marionnette pourrait me dire la même chose.
– Hein ? Bon, écoutez, soyez logique : ce tracé prouve que vous ne rêvez pas, et si vous ne rêvez pas, je ne suis pas une marionnette. OK ?
– non. Je ne suis pas sûr que ce monde est crédible, donc ce tracé ne prouve rien.
– Vous prenez le problème à l'envers ! Ayez l'esprit scientifique, que diable, soyez cartésien !
– je crois que c'est vous qui prenez le problème à l'envers. Au départ, on ne sait rien. Et je ne suis pas scientifique ni cartésien : je suis logique – ou du moins j'essaye de l'être.
– Là je vous arrête tout de suite ! La logique est du côté de la science ! C'est incroyable, le nombre d'illuminés qui disent n'importe quoi et se croient logiques ! Ecoutez, je vais brancher le casque sur mon propre crâne, et vous serez bien obligé de me dire comment une marionnette peut avoir un tracé encéphalographique !
– ce pourrait être une fantaisie de mon imagination.
– Mais pas du tout ! Jamais, vous m'entendez, jamais un tel tracé n'a été observé ailleurs que sur un être pensant. Consultez n'importe quel spécialiste, il vous le confirmera !
– ça ne prouverait rien.
– Expliquez-moi donc ça, pour voir !
– peut-être que vous êtes du même avis simplement parce qu'on vous a enseigné la même chose. Et si la leçon était erronée, vous auriez tous tort. Aucun de vous ne sait ce qu'il y a dans mes rêves : peut-être que les marionnettes y donnent l'illusion parfaite du fonctionnement mental – ce n'est pas un diplôme qui vous donnera accès à mes pensées secrètes.
– Je ne vous parle pas de ce qui se passe dans vos rêves, je vous parle de ce qui se passe dans le Réel !
– mais peut-être que je suis dans un rêve ici, et mon tracé prouverait alors qu'on peut à la fois rêver et devoir constater ce type d'encéphalograrnme. Et, au passage, vos collègues s'avéreraient être des marionnettes, dont les paroles n'ont aucune espèce d'intérêt ou de poids particulier.
– Je comprends votre erreur, ça y est. Vous partez de l'hypothèse que vous rêvez, or cette hypothèse est fausse. Vous ne rêvez pas, donc ce tracé est en mesure de vous faire entendre raison.
– je ne rêve pas, donc je ne rêve pas, c'est ça ?
– En quelque sorte. Si vous voulez.
– je serais tenté de dire le contraire : je rêve donc je rêve. La démonstration est aussi solide, enfin... si l'on peut dire.
– Non, écoutez ! Votre démonstration est forcément fausse, puisque je NE-SUIS-PAS une marionnette ! Je pense, j'ai une pensée, je suis un être humain comme vous, ça je vous le garantis !
– je me rends bien compte que c'est l'avis qu'exprime votre personnage, mais rien ne m'incite à y croire.
– Vous croyez ce que vous voulez, mais vous avez tort, un point c'est tout ! D'ailleurs, soit vous vous fichez de moi et vous êtes un petit con, soit vous prenez cette logique absurde au sérieux, et alors il faut vous faire soigner !

– le sujet ne me fait pas rire... mais je suis convaincu de ne pas avoir tort, rationnellement parlant.
– Je crois que ce qu'il vous manque pour comprendre, c'est une case dans le cerveau. Ne plus reconnaître le réel, ça se soigne, c'est de la schizophrénie, tout simplement. Quelques piqûres, et vous ne vous poserez plus ce genre de questions absurdes. Et alors, vous vous rendrez à l'évidence !
– ma pensée aura été cassée, j'aurais été endoctriné.
– Mais non, mon pauvre ami. Soigner, c'est simplement ramener dans le bon chemin.
– vous voulez dire : le chemin que vous jugez le bon.
– Non, le chemin que tout être sain d'esprit considère comme le bon.
– vous qualifiez de saints d'esprit les personnes qui sont de votre avis, avant de conclure victorieusement que vous êtes dans le camp des gens saints d'esprit. Ce n'est pas honnête.
– Ce n'est pas ça du tout ! Vous dites n'importe quoi ! Les gens saints d'esprit, ce sont les gens normaux, tout simplement ! C'est-à-dire tout le monde sauf quelques handicapés et malades mentaux.
– il me semble que tout être sain d'esprit devrait se demander s'il rêve, et choisir sa réponse librement, humblement...
– Oui, tout le monde est fou sauf vous, c'est ça, si vous voulez. Ce n'est pas la peine de discuter, vous êtes malade, c'est très clair. Je connais un bon psychiatre...

B – Face à l'accusation d'immoralité

– Vous vous égarez sur des chemins dangereux, jeune homme ! On ne peut pas dire que tout est relatif, que tout se vaut, et que le nazisme est aussi vertueux que le reste !
– je n'ai pas dit ça.
– Indirectement : si ! Puisque tout est relatif, selon vous !
– je voulais dire : tout semble relatif à un désir ou à une intuition, et rien ne semble incontournable.
– La condamnation du nazisme ne vous semble pas incontournable ?!
– je n'aime pas le nazisme. Et de mon point de vue, il est donc condamnable. Mais un nazi ne serait pas d'accord.
– Et donc vous ne donnez pas spécialement tort aux nazis ?!
– si : je me donne raison. Je considère ce monde comme un rêve et autrui comme une marionnette. L'avis virtuel qu'affiche tel ou tel personnage n a pas le même poids que mon opinion.
– Je vous ferais deux remarques : premièrement, vous avez autant de mépris envers la personne humaine que les bourreaux qui massacraient juifs et tsiganes pour faire de leur corps du savon et des abat-jours...
– je ne fais de mal à personne.
– Taisez-vous ! Laissez-moi finir ! Vous ne méritez pas la parole ! Deuxièmement, si la faute des nazis se limite à faire partie d'autrui, selon vous, cela revient à les innocenter de leurs crimes.
– non. Je n'aime particulièrement pas les nazis, et précisément parce que je les imagine comme des personnages de méchants, ayant haï et massacré des innocents,
– Et vous prétendez que leur culpabilité réside dans le fait de vous déplaire, et non, objectivement, dans leurs actes ?!
– oui. Je ne comprends pas bien l'idée d'objectivité.
– Vous êtes un monstre !
– je ne fais de mal à personne.
– Si ! Vous insultez la mémoire de millions de victimes !
– je ne sais pas, j'ai plutôt de la sympathie, et comme de la compassion, pour ces personnages, brimés et massacrés.
– Hein ?! Mais alors soyez cohérent : vous êtes d'accord que les nazis et autres bourreaux doivent être condamnés ! Farouchement, publiquement !
– si cette société condamne quelqu'un que je trouve méchant, cela ne me choque pas.
– Encore heureux ! Mais ce que je vous demande, c'est de prendre clairement position ! Dites-moi que les Nazis doivent être condamnés !
– la condamnation judiciaire, à laquelle vous vous référez, me gêne. Je comprendrais que les victimes ou leurs familles lynchent les bourreaux cruels. Je comprendrais que d'autres personnes suggèrent le pardon, ou invoquent le repentir et le très faible risque que les coupables récidivent.
– Peu importe ce que diront les deux parties en présence. Je vous demande d'exprimer votre jugement !
– je n'aime pas les gens que je trouve méchants.
– Et qu'est-ce que vous suggérez de leur faire ?
– je ne cherche pas à militer pour que mon opinion soit suivie. Je ne m'associe pas à ce que peut décider un tribunal, qu'il s'agisse de peine de mort ou d'acquittement. Mon opinion est personnelle.
– Alors qu'est-ce que vous feriez ?
– ça dépend. Pour un ex-bourreau supposé, je n'ai pas de jugement a priori. J'écouterais les récits de l'accusation et de la défense pour me faire une opinion.
– Et face à un bourreau qui persécute des innocents sous vos yeux, qu'est-ce que vous faites, bon sang ?!
– je ne sais pas. Si je trouve insupportable de le laisser persécuter, s'il menace par exemple ma copine, même indirectement, j'essaierais de m'interposer, efficacement ou non.
– Pourquoi mettre un conditionnel à cela ? Il y a des persécutions supportables, selon vous ?!
– il peut y avoir des cas où c'est seulement le spectacle de la persécution qui me rend malade.

– Et que feriez-vous dans ce cas ?
– j'essaierais de trouver un monde moins violent.
– Vous n'êtes qu'un lâche ! Un salaud ! Vous vous faites le complice de toutes les atrocités !
– la non-violence est un crime ?
– Quand elle se fait complice de la violence : assurément !
– est-ce que Jésus a été criminel, de ne pas employer ses pouvoirs à renverser la dictature romaine ?
– Hein ? Non, ça n'a rien à voir ! En soulevant les masses, en les tirant de leur lâche conformisme douillet, il n'a pas du tout prôné la passivité face à l'oppression.
– j'ai plus de sympathie pour les martyrs que pour les révolutionnaires.
– Mais si personne ne faisait rien contre les bourreaux, ce serait le règne de la violence ! L'exemple que vous donnez est ignoble !
– si personne n'était violent, ce serait un monde de paix.
– Que vous le vouliez ou non, il y a des sadiques et des égoïstes ! Et alors, ne rien faire c'est abandonner lâchement autrui à sa souffrance !
– je ne sais pas. S'il y a un paradis après la mort, un paradis dans l'état de grâce mystique, un paradis dans la rêverie, j'aurais tendance à laisser les enragés du monde matériel se battre entre eux. Que je sois réquisitionné ou non, le combat me précède, et ma contribution serait négligeable.
– C'est une question de principe! Il faut choisir son camp !
– ceux qui vont se faire mutiler au front, sous peine d'être torturé pour désertion, sont dans quel camp ?
– Je ne vais pas vous fusiller, je voudrais seulement que vous ayez le courage d'assumer votre opinion, de choisir votre camp !
– je préfère le camp du Bien au camp du Mal, par définition, puisque j'appelle Bien ce que j'estime. Mais je ne serai pas volontaire pour votre croisade, je n'aime pas les guerres.
– Par le seul fait de ne pas vous engager, vous vous rangez dans le camp des salauds !
– classez-moi avec les nourrissons, les animaux.
– Non, c'est trop facile !
– dites, en ce qui vous concerne, ce n'est pas trop facile de pourfendre les non-violents au lieu de vous attaquer aux méchants ?
– Absolument pas, votre égoïsme tenace prouve que j'ai une tâche difficile. Et je suis autant utile ici, à sortir les lâches de leur confort égoïste, que sur le front de la lutte contre telle ou telle dictature, telle ou telle misère.
– le fait que votre position ici soit matériellement confortable est tout à fait fortuit ? Le fait que vous vous payiez des loisirs, ou même simplement du shampooing, quand d'autres humains meurent de faim...
– Vous ne manquez pas de culot ! Vous vous croyez peut-être en position de me donner des leçons ?!
– je ne veux pas écraser votre opinion, seulement vous inviter à un peu plus de recul, de tolérance.
– Pas de tolérance envers les salauds ! Sinon, ils nous boufferont et ce sera le chaos, le règne de la haine et de la violence !
– vous prêchez pour une société où une répression omniprésente, combattrait les penchants égoïstes de l'immense majorité des gens ?
– Non, ce n'est pas ça du tout ! J'appelle seulement à une prise de conscience générale : chacun est capable de sortir de son égoïsme, de se convertir à l'altruisme, et de comprendre qu'étant l'autrui d'autrui, il a tout à gagner à la fraternité.
– celui qui fait don aux miséreux de tout ce qu'il possède se plonge lui-même dans la misère, et y entraîne ses proches...
– Ponctuellement, oui ! Mais si un grand élan de solidarité germait...
– je n'y crois pas beaucoup. Il paraît que depuis Jésus, l'autorité morale prêche en ce sens, et même en ajoutant la menace d'un enfer après la mort, le seul résultat apparent est que les riches donnent chichement l'aumône pour s'acheter une conscience.
– La situation a changé ! Maintenant, avec la communication, les images des famines de par le monde, plus personne ne peut ignorer la souffrance d'autrui. L'égoïsme devient criant !
– oui, mais il apparaît tellement général que je me demande pourquoi vous vous en prenez à moi.
– Je ne dis pas que vous êtes le pire des salauds, entendons-nous, mais en refusant de vous engager, vous n'avez pas le droit d'avoir bonne conscience !
– vous préférez que je souffre de culpabilité plutôt que je vive heureux?
– Je préfère que vous suiviez, pour de bon, ce que suggère votre conscience, et qu'un grand élan d'altruisme gagne les égoïstes qui vivent le ventre plein.
– et si je ne peux pas vous suivre, vous préférez que je le paye en souffrant?
– Ce serait une juste punition ! Et il ne faudra pas vous plaindre !
– c'est ce que vous appelez de l'altruisme...?
– Absolument. La fin justifie les moyens.

2 – <u>Parabole du dialogue ordinaire</u>

– Tiens ! Bonjour Ma'ame Durieu. Voyez, je vais faire mon marché.

– Ah ! Boujour ! Comment allez-vous ! Moi j'en reviens, du marché !
– Ben, je vais pas bien du tout, vous savez je dors de moins en moins, c'est affreux.
– Oui, moi j'ai cette bronchite, mais j'appelle pas le docteur, moi je suis solide, ah-ah-ah !
– Parce que vous savez : pas dormir, y a rien de plus affreux au monde !
– Mon Maurice, y me dit : « Appelle donc le docteur, Georgette ». Moi j'y ai dit: « Mais non », alors y me dit...
– J'ai tout essayé, j'ai acheté un livre « Mille trucs pour bien dormir », mais rien du tout, oui ! Vous savez, c'est vraiment pas drôle !
– Mon Maurice, lui il a le nez qui coule, ça y est y croit qu'y va mourir ! Ah-ah-ah ! Et c'est nous qu'y disent on est des faibles femmes !
– Non, René, lui il dort. Moi je vois, c'est...
– Ben, faut dire aussi... regardez la fille du second, vous savez la petite jeune fille, qu'est anémique ou quoi. Comment que je lui mettrais mon pied dans le derrière si je me retenais pas. On dirait qu'elle est morte, qu'elle met une heure pour monter les escaliers. On dirait une tortue ! Ah-ah-ah !
– Cette nuit, là, si j'ai dormi une heure, ça doit être tout. Mais alors, vraiment tout.
– Et puis, je vois, attention, vous croyez qu'elle vous parlerait ? Non ! Tout juste répondre bonjour. L'aut'jour j'la coince sur le palier, que je lui dis mon fils a été reçu son baccalauréat, vous savez je vous ai dit...
– Eh bien, Jean-Claude, c'est l'an prochain !
– Eh ben, vous croyez qu'elle m'aurait posé des questions, non ! Tout juste polie, tout juste. A dire Oui, oui madame. J'leur donnerais des claques moi à tous ces jeunes qui se prennent pour le centre du monde. En plus qu'elle est même pas française, qu'elle est polak ou quoi, comment que j'te renverrais tout ça dans son pays, comme mon Maurice y dit avec les Arabes. Si on se laissait faire, moi mes gosses y seraient au chômage !
– Moi mon fils aîné, il est agrégé !
– Moi je m'en fous, j'ai mon François, il est docteur, alors vous savez...
– Oui, ben agrégé c'est autre chose, ça je peux vous dire. Agrégé philosophie même, alors, vot'fils docteur, c'est bien gentil... Et puis il fait de la politique, c'est sûr un jour il va être encore sacrément autre chose.
– Ben, et ma fille Claudette, que son mari il est passé à la radio, il est passé à la radio vous vot'fils ?
– Non, mais attendez un peu qu'il soit...
– Moi mon gendre...
– Mais attendez qu'y soit élu quelque chose, vous allez voir, et alors là ça sera pas une petite émission de rien du tout, lui...
– Moi mon gendre, il est déjà passé à la radio et tout, attention, et à vingt-cinq ans alors je vous dis pas dans quelques années. La télévision et tout ça, c'est sûr. C'est que c'est une des personnes qui comptent dans la région. Qu'à leur mariage à l'Eglise, avec ma fille, y avait Roger Bauval et tout le gratin, et, éh, que Roger Bauval, il a dit même c'était un honneur pour lui. Hein. C'est que c'est quelqu'un mon gendre. Tiens, l'autre samedi qu'on a été chez ma fille pour la communion de sa filleule...
– Mon fils, mon fils, lui il...
– Non, moi je vois...
– Moi, moi je...
– Ah non, moi je vois, je connais quelqu'un...
– Moi-moi... Moi, moi-moi, moi...
– Moi.

Hum.
pour un égocentrisme intériorisé, simplement. Au risque de l'asociabilité...

3 - <u>« Ne participe pas assez à la classe... »</u>

Le fait que notre société (occidentale, moderne) ait glorifié la communication ne semble s'accompagner d'aucune réserve, aucun remords. Mieux que la soumission silencieuse à une autorité, mieux que la muette hostilité entre égoïstes, une situation où chacun s'exprime fait figure d'idéal.

Cependant, si le droit à la parole est respectable, il est atroce qu'une obligation de discourir ait été instituée, dans les collèges et lycées. Les élèves « sages », timides et silencieux, qui avaient autrefois d'excellentes notes de « conduite », sont maintenant sanctionnés pour leur comportement effacé. Les disciplines linguistiques, obligatoires, comportent ainsi très souvent une note de « participation orale» (spontanée) et dans bon nombre d'autres matières, se mettre en avant pour clamer des idées, même inexactes, tient lieu de nécessaire gage d'intérêt vis-à-vis du sujet abordé. Bref, l'école n'a pas fait qu'abroger la dictature disciplinaire qui bridait les extravertis, elle a institué un nouveau dogme, qui ne respecte plus les tempéraments introvertis. Et les individus pris pour cible étant par nature discrets et passifs, cette pression psychologique n'est pas dénoncée. Elle le mériterait pourtant : dans une société qui se prétend tolérante, avoir imposé comme qualité scolaire indispensable la prise de parole spontanée constitue une véritable *répression idéologique contre l'introversion.*

Pour les éducateurs n'ayant trouvé aucun intérêt à ce livre, il paraissait utile de résumer et développer les idées qui ont été abordées, dans divers chapitres, sur le thème de l'enseignement.

A - L'école et l'épanouissement des élèves

• La première question qui se pose est la suivante : l'école n'est-elle pas fondamentalement une institution intolérante - aussi généreux que puissent être ses buts ?

Il y a, dans l'idée d'éducation, deux éléments : d'une part amener l'élève à s'intégrer harmonieusement dans la société, d'autre part lui donner les moyens de devenir un adulte heureux. Le second point est d'ailleurs présenté comme une justification altruiste du premier, pleinement à même de réfuter les éventuelles accusations d'embrigadement.

Pourtant, le fait de guider un enfant suppose que ses propres choix ne soient pas respectables, que ce petit être sans grande expérience ne soit pas en mesure de discerner ce qui fera à terme son bonheur. C'est dans cet esprit qu'on le conduit sur le chemin adéquat, et cela avec fermeté si ses « caprices » l'amènent à résister. La déclaration universelle des droits de l'homme légitime ce principe : « les parents ont, par priorité, le droit de choisir le genre d'éducation à donner à leurs enfants » - ce qui ne fait que départager en cela parents et gouvernants, en cautionnant l'idée que ce n'est pas aux enfants eux-mêmes de choisir.

Les pédagogies modernes, qui prétendent aborder l'enfant comme un individu cohérent et respectable, et non comme un « adulte en devenir », restent elles-mêmes des pédagogies. Leur but est un guidage, une orientation, même si le moyen technique employé est plus proche de l'incitation à la découverte utile que de la leçon autoritaire.

Si l'enfant était vraiment considéré comme une personne à part entière, dont les idées sont respectables, l'éducation apparaîtrait comme une entreprise d'endoctrinement, de lavage de cerveau – que le procédé employé soit autoritaire ou insidieux. Répondre que l'intellect enfantin constitue un vide à remplir, sans que cela nécessite la moindre destruction, ne serait pas honnête : l'égocentrisme des premiers âges est bel et bien extirpé, au moyen d'incitations ou sanctions.

Finalement la prétendue générosité de l'éducation repose sur le principe de l'altruisme intolérant (ou l'intolérance altruiste), luttant pour le bien d'autrui en imposant un modèle jugé optimal et en détruisant les idéaux différents. Un discours adéquat consolide cette position : une dictature généreuse n'est pas une dictature mais une œuvre de charité, un sacerdoce. La répression scolaire de l'introversion peut parfaitement s'insérer dans ce cadre ; loin de constituer un abus de pouvoir et une trahison ponctuelle des principes de tolérance à l'égard des non-violents, elle ne ferait que révéler un vaste malentendu.

• Le fait que des enfants soient allés réclamer, au siège de l'ONU, l'obligation scolaire semble cependant contredire formellement l'idée que l'éducation est inévitablement une forme d'oppression.

Il est instructif de découvrir les circonstances de cette action revendicative, décrite dans l'ouvrage « Si tous les enfants du monde... ». Ce livre est le récit d'une croisière « de réflexion », organisée et encadrée par des adultes, au cours de laquelle une quinzaine de jeunes de différents pays font la fête... et méprisent conjointement le seul personnage touchant : une petite Cambodgienne discrète, solitaire et souffreteuse. Le texte élaboré reflète ainsi essentiellement l'opinion d'enfants sociables et conviviaux, ce qui aboutit à un texte partisan, sans valeur universelle. Le point de vue des silencieux est, là comme ailleurs, évidemment ignoré – de même que le sentiment d'enfants ayant refusé l'éducation au point de ne pas acquérir le langage.

Réclamer l'école obligatoire *pour tous* exprime clairement le penchant qualifié plus haut d'altruisme intolérant. Si, en effet, les enfants de la rue étaient en position de réclamer le droit d'aller à l'école contre l'avis parental (en échappant ainsi aux travaux de peine, à la mendicité forcée ou à la prostitution), il est révélateur que les nantis scolarisés n'aient pas songé à formuler le droit complémentaire, de refuser l'école contre l'avis parental. Il suffisait de penser au très petit enfant, fondant en larmes les premiers jours de classe, quand il est abandonné dans un milieu tout d'abord inconnu et effrayant, puis au milieu d'une meute de jeunes caïds hurlant leur santé, agressant les calmes, écrasant les faibles, se moquant cruellement... Certains autistes, notamment, ne parviennent pas à dépasser ce stade traumatique de la relation avec les autres enfants. Il suffisait aussi de penser à la réprimande du maître pour insuffisance de rendement ou d'effort, qui évoque plus le travail forcé que la bonté valorisante d'un être désintéressé.

La scolarité est donc bien imposée dictatorialement, même si c'est avec de bonnes intentions et si l'aspect fondamentalement répressif n'apparaît qu'aux quelques enfants supportant mal la vie de groupe.

• Si, dans ce contexte, la répression de l'introversion n'est pas vraiment une anomalie, il est tout de même permis de se demander par quel subterfuge elle peut passer pour un acte généreux.

C'est à ce stade du débat qu'intervient la doctrine philosophique ou psychologique selon laquelle la condition humaine serait fondamentalement basée sur la sociabilité, l'extraversion. Les introvertis seraient ainsi des individus névrosés, sous l'emprise d'une pudeur intuitive excessive. Pour leur permettre de « s'épanouir », il faudrait donc leur faire violence, les obliger à chanter en public, danser, faire du théâtre – ou plus simplement : prendre la parole pour clamer haut et fort de vagues idées sur n'importe quoi. Même si la transition est douloureuse, il est attendu de cette éducation presque thérapeutique un éveil à la vie de groupe, une découverte des bienfaits de l'extériorisation, de l'expression.

Hélas, il ne s'agit que d'une hypothèse, et elle n'est confortée que par des exemples limités : quelques extravertis effectivement refoulés qui se recroquevillaient douloureusement et se sont ouverts en devenant euphoriques. Rien ne prouve l'universalité de ce principe ; il peut y avoir des introvertis heureux, que l'extériorisation forcée ne ferait que blesser et humilier sans pouvoir les convertir.

• Certes, les introvertis intellectuellement brillants, et relativement confiants en eux-mêmes, peuvent résister à cette pression, en acceptant avec le sourire des notes minables ou nulles en musique, en expression corporelle et dans

les disciplines littéraires s'attachant beaucoup à la participation orale. Être bon élève en orthographe, mathématiques et travail manuel, par exemple, suffit pour réussir une scolarité menant à la profession de technicien.

Il n'en reste pas moins qu'à qualités intellectuelles comparables, les introvertis sont maintenant pénalisés par rapport aux extravertis. Et pour les médiocres, cette punition accroît la dévalorisation, la situation d'échec. D'innocentes victimes font donc les frais du dogmatisme effarant de certains psychologues populaires, confondant leurs intuitions avec une connaissance objective. Même s'il ne s'agit pas ici de remettre le principe éducatif en question (l'auteur n'aime pas les enfants qui hurlent, agressent et réquisitionnent, et donc approuve ce qui pourrait les calmer durablement), il fallait rappeler qu'une institution s'arrogeant le droit de dresser les consciences risque de conduire à des déviations profondément injustes.

B - L'argument économique

• Comme nous venons de l'expliquer : si l'école n'était destinée qu'à rendre heureux ses élèves, il serait tout à fait abusif qu'elle pénalise et cherche à changer les introvertis. Cependant, elle a aussi pour vocation de préparer à une vie professionnelle, et de ce côté, le dynamisme et l'allant communicatif sont considérés comme des facteurs importants de réussite – ce qui justifierait leur enseignement.

Il faut cependant noter que dans bien des domaines professionnels, prendre la parole sans cesse et pour ne rien dire, au lieu de réfléchir posément et en profondeur face à un problème, ne constitue pas un atout mais un grave facteur d'inefficacité. De même, se donner en spectacle et pérorer savamment peut favoriser la carrière personnelle, mais rechercher humblement des solutions tangibles pourrait être plus utile à l'entreprise.

Les qualités requises pour un électronicien ne sont pas celles requises pour un vendeur. Le verbe et l'esbroufe peuvent être facteurs de succès dans les métiers relationnels, mais pourquoi l'école devrait-elle faire perdre leurs qualités propres aux jeunes gens qui auraient pu devenir des techniciens consciencieux ou de brillants inventeurs solitaires ? S'il y a, dans une société, répartition des tâches, pourquoi favoriser un comportement particulier ?

• Il ne faudrait pas oublier que le jeune cadre dynamique, devenu symbole de réussite professionnelle, est généralement un improductif. S'il n'y avait que des gestionnaires et des marchands, il n'y aurait rien à consommer. En attendant une hypothétique robotisation universelle, déchargeant l'humanité de toute tâche agricole ou industrielle, il est donc nécessaire que subsiste une main-d'œuvre productive.

Or, justement, certains individus aspirent à de tels emplois anonymes, discrets, en échange d'une paye simplement garante de confort matériel (murs protecteurs, nourriture). Pourquoi donc l'école devrait-elle s'acharner à donner de l'ambition à ceux qui n'aspirent pas à briller socialement, ceux qui veulent seulement rêver en paix, après une journée de travail sécurisante par sa monotonie ?

Il ne s'agit pas de militer pour une société comme « le meilleur des mondes » d'Aldous Huxley, où les médiocres et les travailleurs de peine sont dressés à être heureux de leur sort. L'idée développée est plutôt que les extravertis, talentueux ou non, devraient simplement se battre entre eux, pour obtenir les postes de décision et de relation, sans chercher à mêler à leur lutte les introvertis, médiocres ou brillants. Pourquoi est-il maintenant considéré pathologique d'aspirer simplement à un gagne-pain non traumatisant, sans chercher un « travail intéressant » – ou en *évitant* même un tel emploi, perçu comme triste gaspillage d'intelligence et de créativité hors du monde intérieur ?

• Plusieurs arguments peuvent être opposés à cette remise en question :

1- Si les introvertis n'aspirent pas à des emplois supérieurs, il est normal que l'école réserve ses congratulations aux élèves voulant « aller loin ».
2- Les emplois subalternes devenant de plus en plus techniques, les tâches répétitives régressent – et, de plus en plus, la condition d'ouvrier réclame adaptabilité et talent d'improvisation.
3- Laisser des « cerveaux » devenir ouvriers ou balayeurs serait, sur le plan économique, du gaspillage puisqu'ils auraient pu apporter des idées rentables.
4- Un ouvrier ou employé accordant une grande importance à sa vie professionnelle et à sa carrière présente un meilleur rendement qu'un rêveur considérant son travail comme fort heureusement machinal.

Nous allons tâcher de répondre sur chaque point.

1- Le problème de la pression scolaire contre les introvertis n'est pas que ceux-ci se voient, sagement, découragés de devenir cadres. L'injustice vient des reproches systématiques, au collège ou lycée, qui perturbent la tranquillité d'esprit des personnes visées. A l'adolescence notamment, où un certain dégoût vis-à-vis de soimême peut intervenir – suite à une déception sentimentale par exemple – une dévalorisation supplémentaire s'avère grave, le risque étant la dépression ou le suicide. Pour favoriser la promotion sociale des bavards sans humilier les silencieux, il suffirait d'abandonner tout critère d'extériorisation dans les disciplines obligatoires, en développant parallèlement des matières *optionnelles,* à fort coefficient, telles que théâtre, rhétorique, boniment publicitaire, tac au tac verbal, etc... Les élèves seraient alors *jugés* sur leur intellect (ou leur habileté technique) et c'est indépendamment qu'ils auraient à choisir leur but dans la vie sociale : soit ambition et extériorisation, soit pudeur et modestie.
2- En ce qui concerne l'adaptabilité et l'improvisation, le lien avec l'extraversion semble une erreur. Un élève, même s'il se refuse ou hésite à prendre la parole devant ses camarades, peut prouver à l'écrit qu'il acquiert sans problème les nouvelles leçons, qu'il trouve sans difficulté ni lenteur les solutions des problèmes originaux faisant l'objet des devoirs surveillés, Pourquoi une pensée brouillonne s'étalant à haute voix garantirait-elle particulièrement des qualités d'ecoute, de réflexion, de clairvoyance, d'originalité ?

3- Examiner les cas des individus à la fois réservés et talentueux dans un domaine économiquement utile ne conduit pas forcément à décréter que ceux-ci doivent atteindre des fonctions d'encadrement, de direction, et donc acquérir une certaine extraversion. Au contraire, s'ils développent mieux leur pensée dans la tranquillité que sous l'invective verbale, il faudrait leur aménager un cadre sécurisant, solitaire, et un mode de communication essentiellement écrit. Il serait bien sûr absurde *d'exiger* de tels postes, sur mesure, mais on peut présenter ainsi la situation : soit la compétence de ces individus s'avère indispensable, et dans ce cas il faut leur proposer un poste non conflictuel, pour les attirer et leur permettre de travailler sans inhibition ; soit ils ne sont pas indispensables au point de créer pour eux des niches protégées, et dans ce cas, il faut leur laisser la liberté de devenir balayeurs ou éboueurs s'ils le désirent,

4- Il est totalement inexact d'affirmer qu'un extraverti est toujours plus travailleur qu'un introverti. Certes, un employé dynamique et cherchant à mériter incontestablement une promotion pourra abattre une tâche considérable, tandis que le rendement d'un employé souhaitant rêvasser paresseusement pendant les heures de travail sera particulièrement minime. *Mais* il serait injuste de favoriser systématiquement les extravertis à l'embauche, car nombre d'entre eux sont des rebelles voulant imposer leurs desiderata personnels et ne pas se laisser « exploiter », tandis que des employés réservés accomplissent leur travail avec le plus grand sérieux, notamment pour prévenir tout risque de réprimande. Quand des syndicalistes raillent leurs collègues trop soumis aux exigences patronales, des introvertis passent pour stakhanovistes. La situation d'appel à la grève est d'ailleurs déchirante pour un employé discret voulant par-dessus tout éviter les conflits : le choix se limite à soit mécontenter la hiérarchie, soit fâcher très gravement les collègues – ce qui rappelle d'ailleurs la situation de l'élève exhorté à s'extérioriser, qui a le sentiment de devoir choisir entre subir les sanctions professorales et dénuder sa pensée devant ses camarades.

• Il est peut-être utile de justifier cette perception du monde du travail, et l'absence de corrélation entre conscience professionnelle et importance affective accordée au travail en général. Prenons l'exemple ponctuel d'une personne de caractère, attendant de sa profession une vie relationnelle active et des succès sous une forme ou une autre ; persuadée de sa valeur, elle entend être convenablement récompensée par le patron qui l'exploite. Dans ce contexte, la vie professionnelle s'accompagnera d'exigences, et si celles-ci sont frustrées, un sentiment de trahison peut émerger : l'employeur ne fait rien pour *motiver* ses meilleurs employés. D'où la sanction sournoise, la punition, que constitue le travail au ralenti, sabotant la performance de l'entreprise. Inversement, un employé discret et honnête, choisi pour un emploi qui ne l'intéresse absolument pas, peut se sentir en situation de débiteur. Il doit en effet son confort à l'employeur, et accomplir au mieux le travail confié permet d'espérer que chacun trouvera son compte dans la situation – tranquillité d'un côté, dévouement apparent et rentabilité de l'autre. Ainsi, un technicien égocentrique, persuadé de l'absurdité de la science en général et de sa tâche en particulier, peut masquer – ou vouloir payer discrètement – son hypocrisie en accomplissant son travail avec zèle, tandis que ses collègues, persuadés de la grandeur et de l'importance de leur tâche, traîneront des pieds en se disant démotivés, dégoûtés par l'absence de reconnaissance (verbale ou financière) vis-à-vis de leur fondamentale contribution.

Paradoxalement, un discours psychologiste glorifiant l'extraversion et la communication a envahi les entreprises, substituant des dogmes universitaires verbeux et grandiloquents à l'analyse humble des comportements individuels. L'argumentation entendue est approximativement la suivante : pour qu'une entreprise prospère ou même seulement survive, il faut qu'elle progresse constamment afin de surmonter la concurrence, et pour accomplir ce progrès sans investissement financier excessif, le plus judicieux est de « mobiliser les ressources humaines » ; pour cela, il faut disposer d'individus motivables, prêts à investir toute leur énergie dans le projet commun. Et ce portrait psychologique conduit à préférer les frustrés adeptes de la grève larvée – qui présentent un potentiel de progrès et d'enthousiasme – aux discrets travailleurs, appliqués mais se considérant comme des machines en location. Mettre l'accent sur les perspectives de progrès peut donc aboutir, via l'embauche exclusive d'individus de caractère, à pénaliser la performance actuelle. Et pendant que notre société pérore et sanctifie les tempéraments entiers, pendant qu'elle s'épuise dans les querelles inter-individuelles, les discrètes et hypocrites fourmis japonaises taillent des croupières à nos entreprises...

L'école, qui s'attache à transformer les silencieux en bavards, les doux en fortes personnalités, facilite peut-être à ses élèves l'insertion en entreprise, mais l'ensemble du phénomène n'obéit pas forcément à une logique économique clairvoyante. Il est même possible que l'école soit le moteur d'un engrenage pervers : en réservant les hauts diplômes à des extravertis, elle précipite ceux-ci à la tête des entreprises, et ces jeunes cadres dynamiques peuvent être tentés de choisir leurs subordonnés sur les critères qui les ont classés, eux, comme supérieurs. Ainsi, le parti-pris de l'école serait la cause et non une conséquence des nouveaux critères d'embauche. Sans pousser l'hypothèse aussi loin, on pourrait suspecter un glissement dans les valeurs communes, qui aurait été suivi par l'école comme par les entreprises, sans que cette mutation soit assurément un facteur de prospérité. En dernier ressort, la justification du combat scolaire contre l'introversion ne serait pas économique.

Quoi qu'il en soit, il est navrant que des adolescents doux soient blessés, que des adultes discrets et travailleurs soient cantonnés au chômage et à la misère, quand les bavards envahissants et les grincheux sont parallèlement choyés.

4 - L'Humanité en diagrammes

Même si l'on ne croit pas en l'existence d'une pensée en autrui, il peut s'avérer utile de considérer l'ensemble des

personnages humains comme virtuellement pensants. En ordonnant, classifiant intuitivement cet ensemble, il devient en effet possible de se situer, et donc d'affronter l'accusation selon laquelle l'individu schizoïde serait particulièrement malsain.

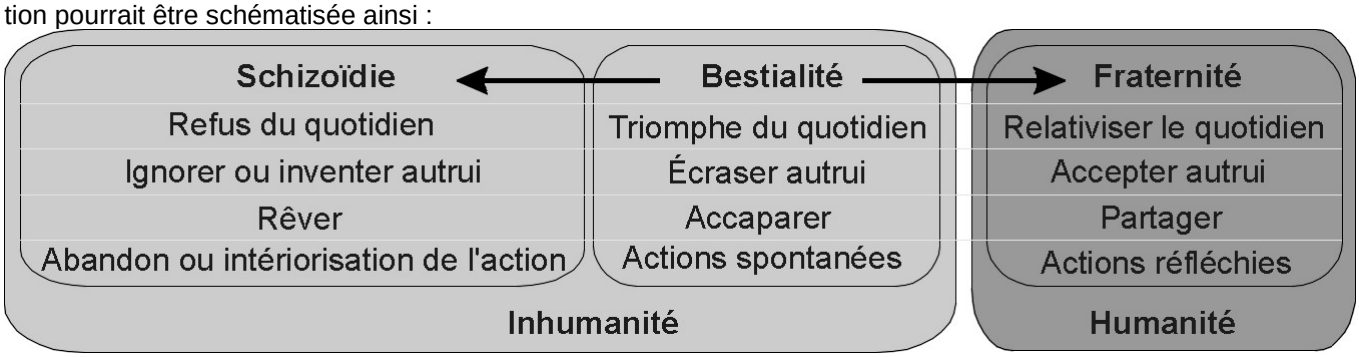
A – Bestialité, Inhumanité, Animalité

a) *Vision classique*

Selon une vision schématique de la société occidentale, qu'illustre le combat contre le racisme ordinaire, une élite d'intellectuels gouvernant les moyens de communication donne des leçons de savoir-vivre à une population tendant à perdre son « humanité ». Le facteur de déshumanisation classiquement cité est la vulnérabilité aux tentations égoïstes du quotidien – tentations consommatrices ou agressives. Le phénomène a été interprété comme un retour aux mauvais instincts, après le déclin des grandes idéologies prônant une société fraternelle (christianisme, marxisme). Ces idéologies auraient elles-mêmes sombré pour avoir été perverties par des individus tirant du projet initial une institution, un instrument de domination et d'asservissement.

Mais avant d'en conclure à une dualité entre humanité et bestialité, il faut noter que la dénonciation des attitudes de repli est concomitante, alors qu'on peut difficilement qualifier de bestial ou de bassement instinctif le fait de profiter de sa vie intérieure au risque de mourir d'inanition.

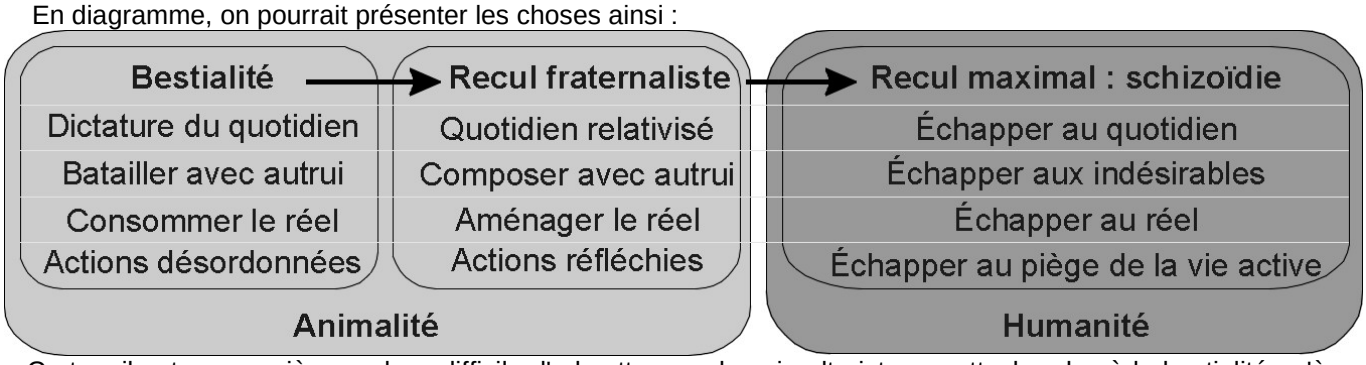
Dès lors, le terme d'humanité, au sens de qualité morale, rejoint simplement la notion d'altruisme ou de fraternité, et s'oppose aux divers comportements décrétés inhumains, sans que la bestialité constitue une cible privilégiée. La comparaison avec les mammifères inférieurs montrerait simplement que l'intelligence et l'imagination peuvent conduire les humains soit sur la bonne voie, soit à de malsains excès d'intériorisation (l'introversion schizoïde). La situation pourrait être schématisée ainsi :



b) *Un autre regard*

La situation décrite ci-dessus peut être lue d'une manière très différente. Si l'on substitue aux valeurs chrétiennes de fraternité les valeurs bouddhistes de tranquillité et de méditation inactive, l'usage suprême des spécificités humaines consisterait à se détacher du corps et du monde subi. La voie fraternelle ne ferait, elle, que passer d'une logique de fauve à une logique de troupeau. La fraternité se placerait néanmoins sur une judicieuse ligne d'effort, contrôlant les pulsions par un recul intellectuel ou une affectivité assumée. Les conflits persistants et les prévisibles désillusions pousseraient alors simplement à radicaliser le mouvement, pour aboutir à la libération proprement dite (vis-à-vis du réel et de la bestialité).

En diagramme, on pourrait présenter les choses ainsi :



Certes, il est en première analyse difficile d'admettre que la voie altruiste se rattache plus à la bestialité qu'à un usage effectif des libertés offertes par l'esprit humain. Mais la frontière entre les fraternalistes et les égoïstes pragmatiques est plus ténue qu'il n'y paraît. L'altruisme musclé, pourfendant ceux qu'il nomme ses ennemis (égoïstes, schizoïdes), ne recule pas devant le fait d'écraser ponctuellement l'avis ou le bonheur d'autrui – là où le sage méditatif fuit le combat. De même, les égoïstes extravertis donnent quelques miettes aux miséreux pour mieux parer les accusations d'immoralité, et il y a une continuité de stades entre ces hypocrites perfides et les (rarissimes) bienfaiteurs sincères, prêts à renoncer à *tout* leur confort pour soulager, ne serait-ce qu'un peu, l'inconfort d'autrui.

Mais surtout, les fraternalistes restent sous l'emprise de l'instinct pragmatique, leur utopie s'accompagnant d'un engagement forcené dans l'action, supposée pouvoir seule améliorer la situation. La dénonciation horrifiée du nombre d'enfants morts de faim chaque année – injustice appelant tous les efforts – pourrait évoquer au passage

une absence de détachement vis-à-vis des instincts de survie individuelle, alimentaire, et des instincts de reproduction, via l'importance accordée aux jeunes générations. La perspective religieuse d'un paradis post mortem aurait pu atténuer cet effroi révolté, et s'il n'en a rien été, c'est apparemment bien parce que des valeurs profondes, instinctives, restreignent la prise de recul.

Il faut aussi dire un mot du manque d'intérêt pour la vie intérieure, et de la « passion pour le réel ». Le succès des journaux d'information télévisés, qui affichent la misère du monde, semble traduire un imbriquement complexe de compassion et de voyeurisme. D'ailleurs, le double culte météo/football (ou analyse des faits/démocratie pour les individus ayant un peu de recul) révèle une position de spectateur avide, et s'oppose à la rêverie, à l'auto-suffisance que permettrait l'imagination humaine. Les créateurs pourraient constituer une minorité en marche vers la libération, mais ce n'est pas le cas tant qu'ils cherchent à s'afficher, et se prétendent artistes (c'est à dire admirables). Quoi qu'il en soit, on peut juger minime la différence entre des yeux ouverts par goût égoïste et des yeux ouverts par conscience collective, si l'on songe au fossé qui sépare d'yeux fermés.

Finalement, pour résumer, le rêveur schizoïde n'est inhumain, malsain, que si l'on définit l'humanité par le renoncement aux satisfactions individualistes. Si au contraire, l'humanité est caractérisée par une capacité à l'intériorisation et au suicide, la schizoïdie est voisine d'un état de grâce. En ce domaine, tout n'est donc qu'affaire de vocabulaire, affaire de goût.

B – Dragons et tortues

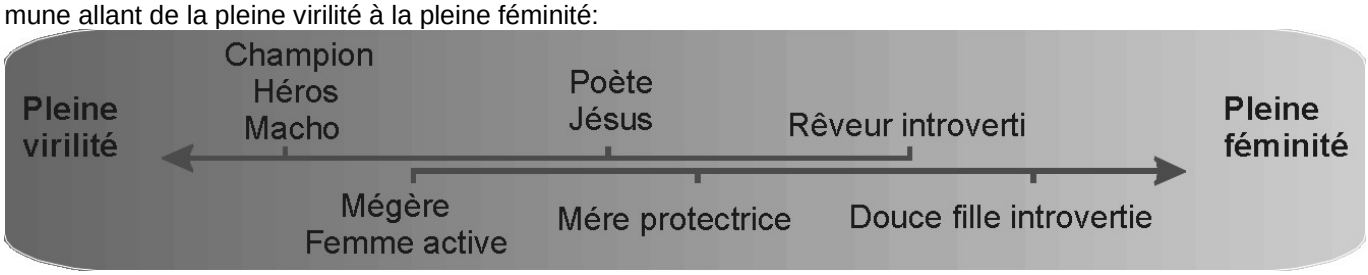
a) *Vision classique*

Selon les conventions communes en Occident, un homme n'affichant pas ouvertement sa force physique, sa puissance dominatrice, est une « femmelette », un être se situant plus près des standards féminins que de la virilité proprement dite. Inversement, une mégère colérique est raillée pour ne pas posséder le moindre trait de féminité.

Le fait que les hommes asiatiques soient réputés doux, ou que les mères de famille siciliennes passent pour tyranniques, pourrait indiquer que virilité et féminité sont des conventions *culturelles* de comportement, mais deux éléments gênent cette prise de conscience, qui substituerait la tolérance et le respect aux moqueries :

- La xénophobie fait que le standard ici (et maintenant) est considéré comme référence objective, indiscutable. Selon certain point de vue populaire : les étrangers ont beau être majoritaires sur la planète, ce ne sont malgré tout que de « sales étrangers », plus ou moins tarés ; la virilité humaine idéale se définit donc sans ouverture d'esprit particulière.
- Les comportements sont intuitivement rapprochés des traits physiques. Ainsi, les hommes asiatiques étant souvent imberbes, on leur dénie le droit d'incarner la virilité. De même, on dit des femmes latines qu'elles ont « de la moustache sous les bras ». Les biochimistes pourraient d'ailleurs ajouter leur voix, en définissant la virilité par un taux sanguin d'hormone « mâle » comme la testostérone (et la féminité par la faiblesse de ce taux) cette substance étant sensée avoir des conséquences à la fois physiques et comportementales.

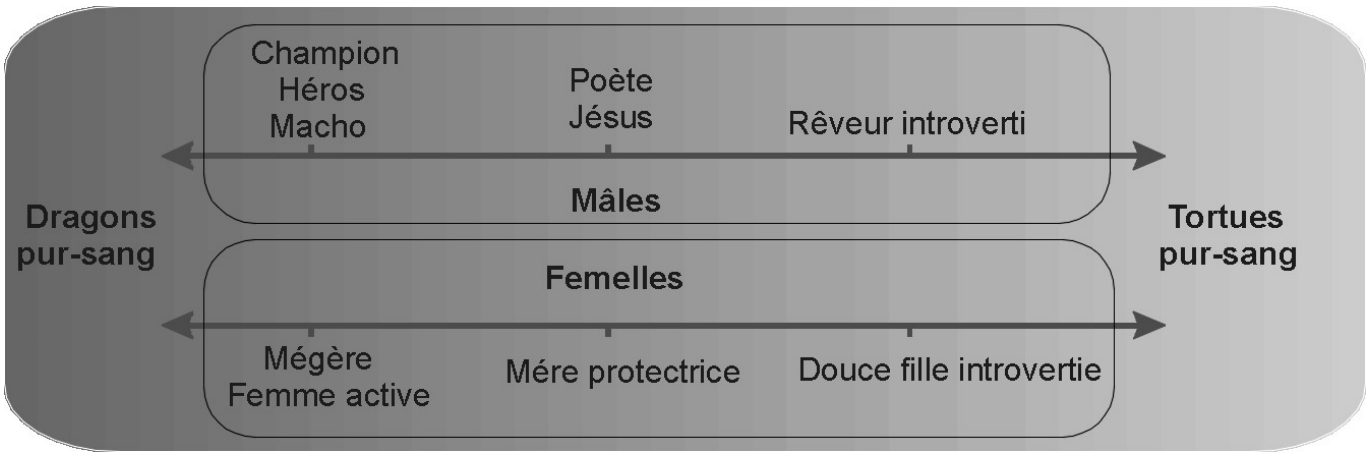
Ceci consolide le schéma classique, situant les individus, indépendamment de leur sexe, sur une échelle commune allant de la pleine virilité à la pleine féminité:



b) *Un autre regard*

Le modèle qui précède doit être resitué dans son contexte : le jeune homme rêveur n'est pas jugé comme étant une jeune fille presque parfaite et respectable : il est raillé, hué, au titre de l'ambivalence – c'est un homme et il a un comportement dit féminin. Or, si le fait qu'il soit un homme n'est pas contesté, pourquoi le taxer de féminité ? Autant remettre en question le tableau linéaire qui faisait l'amalgame entre sexe physiologique ou affectif d'une part, propension à l'action ou la violence d'autre part,

Tandis que la population adulte se scinde assez clairement en deux sexes (mis à part quelques cas - mutants hermaphrodites, transsexuels, homosexuels), il y a une relative continuité dans l'éventail des comportements, entre les introvertis les plus recroquevillés et les extravertis totalement dénués de retenue. Nous avons employé plus haut l'image de deux espèces, les humains-tortues et les humains-dragons, entre lesquels un métissage aurait apporté une foule de nuances. On peut dès lors établir le schéma suivant :



Bien sûr, le terme de « sang » ne fait pas plus référence à une détermination matérielle qu'à une impossibilité d'évolution individuelle. L'important était de dissocier simplement le sexe et le comportement vis-à-vis du monde extérieur. Le fait que les mégères et les rêveurs ne soient pas appréciés ne prouve pas que ceux-ci constituent des êtres ratés, ambivalents.

5 – <u>Évangile et logique : une leçon d'humilité ?</u>

Si certains penseurs classiques croyaient trouver à travers la pureté mathématique une idée de l'ordre divin, une voie vers la communion intellectuelle avec le Dieu créateur, cette conception est aujourd'hui abandonnée. La logique, les mathématiques, ne seraient que des formes particulières de l'esprit humain, sans valeur divine, et ne constitueraient pas forcément le niveau le plus supérieur de la pensée. Le sentiment de transcendance, l'élan mystique vers un inaccessible, pourraient prétendre tout autant à la valeur humaine suprême.

Subordonner la foi à la logique n'est que l'expression d'un parti pris rationaliste. Et les enseignements religieux n'ont pas nécessairement à être passés au crible de la raison pour être jugés acceptables – ne parlons pas de la soumission aux arbitraires scientistes qui posent sans justification valable l'impossibilité de trouver une vérité hors de la Science expérimentale.

Toutefois, un heurt manifeste entre logique et texte sacré appelle une réflexion. Il peut en effet s'agir de la mise en évidence volontaire et didactique d'une misère de l'illusion logique, ou bien d'une expression fortuite de la totale incommensurabilité entre les modes de pensée rationnel et mystique.

A – <u>La parabole du bon Samaritain</u>

• Nous nous proposons ici de présenter un exemple d'erreur logique manifeste dans la parole de Jésus-Christ, citée par l'Evangile selon Saint-Luc : la parabole du bon Samaritain (Luc, 10, 25-37). Le texte est le suivant :

– 25 : «Pour mettre Jésus à l'épreuve, un docteur de la Loi lui posa cette question : Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? »
– 26 : Jésus lui demanda : Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu ?...
– 27 : L'autre répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même...
– 28 : Jésus lui dit : Tu as bien répondu. Fais ainsi et tu auras la vie.
– 29 : Mais lui, voulant montrer qu'il était un homme juste, dit à Jésus : Et qui donc est mon prochain ?
– 30 : Jésus reprit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé, roué de coups, s'en allèrent en le laissant à moitié mort.
– 31 : Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté.
– 32 : De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté.
– 33 : Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de pitié.
– 34 : Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui.
– 35 : Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant: 'Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai.'
– 36 : Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des bandits ?
– 37 : Le docteur de la Loi répond : Celui qui a fait preuve de bonté envers lui. Jésus lui dit: Va, et toi aussi, fais de même...

En entendant cette leçon pour la première fois, quand on a été formé à la rigueur scientifique dans un contexte athée (c'est-à-dire sans leçon d'humilité face au sacré), on peut être profondément choqué. Ce n'est pas le Samaritain qui est le prochain du blessé, c'est le contraire ! Si le Samaritain a donné le bon exemple, a bien suivi la Loi,

c'est que le blessé était son prochain. Il y a donc quelque chose qui cloche ! Et cela dans la parole du Christ... – du moins si les souvenirs de Luc étaient fidèles, et si rapporteurs comme traducteurs ont évité de dénaturer l'histoire.

Ce qui suit est le résultat de discussions ouvertes avec Régis Joulié, professeur de science et chrétien.

Avant de développer le point de vue logique, il faut signaler que l'enjeu de cette parabole est capital, puisqu'en dehors de la relation à Dieu, l'amour du « prochain» est présenté comme le seul commandement impératif – les rites étant secondaires. Toute la morale chrétienne repose donc sur cette pseudo-définition du prochain.

Même un agnostique peut accepter cette parabole comme illustration parfaite du bien au sens altruiste de gestes généreux et désintéressés. Sachant que cette morale « interventionniste » constitue la principale entrave à la volonté de repli, la parabole du Bon Samaritain présente un intérêt propre, sans nécessiter d'admettre le caractère central de la relation avec Dieu.

B – Approches classiques et incohérences

Cette parabole recèle trois leçons, selon les commentateurs catholiques.

a) Les hommes - même les prêtres tournés vers Dieu - enfreignent la Loi divine s'ils se dispensent d'aimer les autres hommes.
b) Il faut venir en aide aux nécessiteux, avec compassion.
c) Un étranger hérétique (comme le Samaritain, à Jérusalem) peut s'avérer plus digne d'être aimé qu'un pieux compatriote du peuple élu.

Toutefois, formuler ces interprétations n'est pas suivre la parole de Jésus, c'est seulement l'écouter d'une oreille distraite, avant de formuler des idées classiques réagençant librement les notions évoquées.

Effectivement, le Christ semble bien suggérer, par moments, toutes ces leçons, mais globalement il aboutit aussi à toutes les contredire. Nous allons le montrer.

• *Générosité et commandement du verset* 37 :

Le dialogue des versets 25 à 28 semble expliqué sans ambiguïté par l'ordre donné dans le verset 37. Traduit en clair, le propos de Jésus serait le suivant :

Aime ton prochain. Comme le Samaritain a *fait* preuve de bonté, *fais* de même. Et donc ne fais pas comme ces prêtres (auxquels j'aurais pareillement dit « Faites comme le Samaritain »).

Il s'agit bien des conclusions a et b : ne pas demeurer indifférent au malheur d'autrui, et même s'il s'agit d'un inconnu, l'aimer sans rien attendre en retour. Extrapoler la conclusion c serait par contre illégitime : on aboutit seulement à dire « aide les blessés, quels qu'ils soient, et tu auras suivi le commandement d'amour du prochain, même si tu es hérétique ». Pour arriver à la conclusion « aime celui qui est bon, même s'il est hérétique », il aurait fallu que la leçon porte non sur l'acte généreux du Samaritain, mais sur la gratitude du blessé, ce qui se ferait aux dépens de la conclusion b. Pour savoir à quoi s'en tenir, la question du verset 36 est essentielle. Quand Jésus demande qui doit aimer qui, dans cette histoire, il fait dire que le prochain du blessé est le Samaritain. « Aime ton prochain» signifie donc « aime ton sauveur » et non « sauve ceux qui en ont besoin ». L'intitulé est formel : il faut renoncer à tirer les conclusions a et b du texte, ce n'est pas le propos de Jésus.

• *Gratitude et question du verset* 36 :

D'après ce que nous venons de dire, la question du verset 36 pousserait à la conclusion c, au détriment des deux autres. Mais il est difficile de voir dans cette leçon le but de la parabole.

La première réserve que l'on peut porter concerne, paradoxalement, l'enfreinte à la morale chrétienne que constituerait un tel précepte. Puisque le Christ ne dit nulle part que le blessé est le prochain de tous, bandits et prêtres de l'histoire ne contreviennent nullement à l'ordre d'amour du prochain, et sont donc peut-être des modèles de vertu ; quant au Samaritain, il n'a pour la même raison fait qu'accomplir une fantaisie personnelle, sans aucunement illustrer le Bien... L'interlocuteur de Jésus ne devrait quant à lui aimer impérativement que ses propres sauveurs, il reste libre de condamner ou apprécier les personnages de son choix, en ce qui Concerne l'histoire traitée. L'ordre d'amour envers le Samaritain s'adresse exclusivement au blessé, et le docteur peut persister à le mépriser en tant que « sale bougnoul auquel je ne dois rien »... Cette lecture, fidèle à la question du verset 36, procure donc un concept de prochain restrictif et conditionnel, ce qui est à la limite de la monstruosité pour une conscience altruiste.

Heureusement, en un sens, la position est intenable. L'ordre du verset 37, « *fais* de même », ne peut être un commandement de gratitude. Rappelons que ces mots suivent immédiatement l'expression « celui qui a *fait* preuve de bonté envers (le blessé) ». Et à l'inverse, le blessé ne *fait* rigoureusement rien dans l'histoire, il demeure peut-être inanimé au départ du Samaritain, et rien n'indique seulement qu'il se laisse soigner. S'il s'agit de *faire,* sur le modèle de la relation exposée entre blessé et Samaritain, c'est bien de bonté active envers le nécessiteux qu'il s'agit.

• Bref, le texte ne débouche pas du tout sur les conclusions a, b et c. Le commandement du verset 37 exclut c, la question du verset 36 exclut a et b...

On trouve un élément de réflexion annexe dans l'ouvrage de Françoise Dolto « l'Evangile au risque de la psychanalyse ». Choquée comme l'auteur de ces lignes par les conclusions a et b, formulées sans retenue par le clergé, elle interprète ainsi le verset 37 : « Rend grâce à l'inconnu qui t'a sauvé, et cela en faisant comme lui preuve de bonté envers des inconnus ». La gratitude déboucherait ainsi sur la bonté, et on retrouverait les trois conclusions qui fondent explicitement la morale chrétienne. Mais il s'agit vraiment là d'une « analyse » tirée par les cheveux, dans le plus pur style des délires freudiens. Si le but avait été celui-là, on ne voit pas pourquoi le Christ aurait eu recours à un raccourci aussi colossal, et surtout pourquoi il aurait brouillé les pistes par la question du verset 36, qui demande

au blessé de n'aimer qu'un seul des trois passants. La parabole employée serait d'ailleurs pratiquement hors sujet, et il aurait fallu montrer un blessé secouru faire ensuite preuve de bonté avant de dire « fais comme lui ». Une telle leçon aurait un sens mais ce n'est pas du tout ce qui transparaît des propos de Jésus. Si la leçon était si simple et si universelle, pourquoi l'idée aurait-elle été masquée, le casse-tête invitant au malentendu et à la contestation ?

C - L'altruisme en clair

• Pour faire passer le message que nous nommons morale chrétienne, il aurait suffi au Christ de prononcer ces simples mots : « fais comme ce Samaritain ». En évacuant l'ambiguïté, cela aurait complètement court-circuité les réflexions interprétatives, et donc rendu futile l'accusation d'illogisme portée à la question du verset 36.

Mais Jésus montre une prudence verbale et un respect de son interlocuteur qui lui interdisaient peut-être une leçon aussi péremptoire. L'emploi d'une parabole pourrait indiquer un goût pour l'exemple pratique, de préférence à l'explication abstraite ; Jésus pose également des questions, et il approuve simplement la conclusion retenue – c'est de la « pédagogie de la découverte » avant l'heure... Il est seulement dommage que l'approbation « fais de même » – qui est un impératif et ne s'embarrasse donc plus d'invitation à comprendre n'ait pas été formulée en clair. Faute de cela, la discussion n'est pas éteinte : la contradiction des versets 36 et 37 devrait normalement déboucher sur la question « de même que qui? »

La manière la plus douce de donner une leçon d'altruisme aurait finalement été d'aborder le dialogue comme ceci : « qui n'a pas aimé son prochain ? qui l'a aimé ? fais de même ». Il manquerait peut-être la claire levée du malentendu concernant le refus d'amour adressé aux hérétiques – que symbolise le Samaritain. Mais l'exemple serait tout de même édifiant : aux yeux de la Loi, donc de Dieu, cet être aux origines impures s'est mieux comporté que des juifs socialement respectés. Il a aidé un être qui pour lui était un étranger. « Fais comme lui » comporte la leçon « ne refuse pas ton amour aux étrangers ».

Il aurait d'ailleurs été moins tortueux de mettre en jeu, dans la parabole, un sauveur juif et un blessé Samaritain. La leçon, indiquant que le sauveur est le seul des trois juifs à avoir respecté la Loi, aurait alors été vraiment explicite : il faut aimer quiconque, même hérétique. Le fait que le sauveur paye l'aubergiste monnayant ses services, sans le sermonner, clôturerait une leçon parfaitement explicite : non seulement il faut aimer l'être ignorant ou mal né, mais il faut respecter celui qui se refuse à suivre la Loi.

Bien sûr, il y avait encore plus simple. A la question: « qui est mon prochain ? », il suffisait de répondre : « autrui » – ou mieux: « tout être humain », afin d'éviter les malentendus philosophiques comme, par exemple, le fait de suspendre l'emploi du terme d'autrui, donc l'amour, à une reconnaissance de caractère pensant.

Jésus a pris une toute autre voie. Et cela peut avoir un sens.

D – Finesse logique

(Les idées qui suivent pourraient être qualifiées de délire imaginatif, comme les propos de Françoise Dolto ; elles ont cependant le mérite de retrouver une certaine cohérence. La parabole du bon Samaritain ne serait pas une leçon mal formulée mais le produit d'un raisonnement adroit, dans lequel la contradiction des versets 36 et 37 occuperait la place essentielle).

• Nous allons nous attacher à une hypothèse : le dialogue rapporté par Luc ne serait aucunement le fondement de la morale chrétienne, mais simplement une leçon d'humilité donnée à un bavard prétentieux, qui cherchait à démolir le Christ par la rigueur de la Raison. Le texte commence, rappelons-le, par ces mots : « Pour mettre Jésus à l'épreuve » ; cela semble exclure la simple de demande de renseignements ou d'explications, pour annoncer au contraire un débat serré.

Si le légiste savait que le Bien se situait selon Jésus dans l'amour désintéressé, sa question du verset 25 introduirait implicitement un formidable paradoxe : « dis-moi que je dois être désintéressé pour gagner la vie éternelle... et je le ferai par intérêt, égoïstement ». Jésus ne peut absolument pas répondre simplement à cela, ce serait s'avouer vaincu. « Sois désintéressé, là est ton intérêt » rejoindrait les paradoxes auto-contradictoires, dont le plus célèbre consiste à demander à quelqu'un de « faire l'effort d'être naturel »...

Il y aurait bien sûr une réponse abrupte, refusant le débat : « qui veut sauver son âme la perdra », leçon que Jésus a professée par ailleurs. Mais il relève ici le défi de la polémique rationnelle. Il se peut aussi qu'en cherchant à pousser son interlocuteur à l'auto-contradiction, il veuille lui faire cadeau d'une accession sans douleur à l'humilité, une révélation de l'intérieur.

La première parade de Jésus serait claire dans ce contexte. Il demande de suivre la Loi, qui exige de tout consacrer à Dieu : cœur, âme et esprit. Or appliquer ceci à la lettre ne peut aucunement se faire avec hypocrisie. Le docteur, s'il suit sa démarche mesquine, perdra donc en cours de route ses arrière-pensées intéressées. Voilà le paradoxe retourné comme une crêpe. Le rationaliste si sûr de lui s'est attaqué à plus intelligent...

L'expression « ...et tu auras la vie» conclue pertinemment la réponse : la question était « comment avoir la vie *éternelle ?* » mais cette préoccupation devrait s'éteindre une fois trouvée la voie du Bien – s'éteindre non par assurance d'une accession personnelle à la vie éternelle, mais parce que cette question ne présentera plus aucun intérêt.

L'interprétation naïve de la parabole du bon Samaritain serait donc un total contresens. Jésus ne révèle aucunement comment gagner la vie éternelle, il ramène à l'humilité désintéressée celui qui est assez immoral pour se poser pareille question égoïstement, en pensant à son propre sort.

• Hélas, la Loi est un peu trop explicite, puisqu'elle indique qu'en termes d'actes sociaux, l'amour de Dieu se traduit par la fraternité (cf. Matthieu, 22, 39 : le commandement d'amour du prochain est « semblable » au grand commandement d'amour de Dieu). Ce qui devrait être conséquence de l'amour envers Dieu est donc rappelé comme minimum exigible pour ceux qui pourraient prétendre suivre la Loi sans le faire.

C'est sur ce minimum que va jouer le docteur, trouvant là matière à une contre-attaque. En effet, il se garde bien d'investir tout son esprit dans l'amour de Dieu, il conserve au contraire le strict contrôle de son intelligence, et va l'employer dans le but bien peu charitable de mettre Jésus une nouvelle fois en difficulté. Le fait qu'il s'intéresse au commandement mineur (verset 25) pourrait donc être lu ainsi : « je veux bien aimer mon prochain, dis-moi qui je dois aimer et je t'obéirai ; je gagnerai ainsi, aux yeux de Celui que tu appelles ton père, l'immense mérite d'avoir suivi tes paroles. »

Là encore, Jésus ne peut pas répondre « Aime Untel et Untel », ni même « tout le monde » ; il est nécessaire qu'il fasse admettre que ce n'est pas avec cet état d'esprit qu'il faut témoigner de l'amour. On ne gagne pas par les actes un demi-billet pour la vie éternelle. La réponse simple est donc encore impossible. Jésus ne se fâche pas pour autant, il n'envoie pas promener son interlocuteur (la solution aurait été un strict rappel à l'ordre, par exemple: « aime véritablement le Seigneur et tu connaîtras la réponse »). Dans le contexte que nous imaginons ici, la parabole qui sera employée ne pourra être une incitation aux actes, ni un exemple didactique ; dans les deux cas, ce serait sceller la victoire du légiste, qui demande quels gestes pratiques le dispenseront d'un amour profond. Aimer autrui devrait être une attitude spontanée, un élan du cœur, pour le disciple de Jésus. Attendre des détails d'interprétation concernant la Loi ou vouloir suivre superficiellement celle-ci serait faire fausse route ; c'est cette démarche pointilliste et trop intellectuelle qu'il faut récuser. Jésus ne pouvait convaincre un détracteur s'il se contentait de prendre parti en ce qui concerne la définition du prochain, ce serait tout au plus une justification défensive ; la « victoire » dans ce débat passe par un retournement du raisonnement contre lui-même, conduisant le docteur de la polémique à l'humilité. Il y a toutefois un danger dans une telle démarche : celui de faire « perdre la raison » (cf. chapitre I.2.D de cet ouvrage). Plutôt qu'une leçon péremptoire conduisant l'esprit à une complète déroute, il semblait plus sage de concocter un piège logique relativement bénin, permettant de condamner non l'intelligence mais ses tendances hégémoniques : l'esprit se trompe *parfois.* Nous détaillons ci-dessous une lecture de la parabole en ce sens.

• Jésus doit définir ou faire définir le sens du mot « prochain » dans l'expression « aime ton prochain ». N'abordant pas la question de front, il raconte une histoire dans laquelle un bon voyageur, qui se trouve être un étranger hérétique, se porte au secours d'un blessé – avec un zèle longuement décrit –, ceci après que deux hommes de Dieu se soient montrés sans-cœur. Puis vient une question: « à ton avis, lequel des trois est le prochain du blessé ? » ; rapporté au commandement, cela signifie en clair: « lequel des trois le blessé doit-il aimer ? ». On ressent une très nette invitation à désigner l'hérétique. En effet, sur les trois voyageurs, deux se sont comportés de la même façon ; s'il faut élire un seul des trois, il n'y a qu'une seule réponse possible – c'est mathématique, logique, automatique. L'élu est aussi, selon toute vraisemblance et presque implicitement, le personnage central de l'histoire – les deux autres étant passés en coup de vent. Et il semble naturel de désigner l'être ayant fait preuve de bonté. Le raisonnement conduirait donc à cette conclusion ; celle-ci semble de plus justifier le recours à une digression illustrative, puisqu'est rendue acceptable une leçon délicate : abandonner les préjugés, aimer un hérétique. C'est donc avec le sentiment d'avoir compris, d'avoir vaincu le piège des préjugés, que le docteur peut rendre la réponse suggérée par Jésus. Il ironise en désignant par une périphrase l'auteur d'actes généreux, sans louer explicitement l'hérétique. De toutes façons, l'obtention d'une réponse claire, quelle qu'elle soit, semble marquer sa victoire : il obtient l'ordre comportemental explicite que sa question appelait, et donc il gagne selon lui le moyen d'accéder égoïstement à la vie éternelle (d'où retour au point de départ : le paradoxe auto-contradictoire).

Mais Jésus, à la fin du verset 37 n'approuve absolument pas la réponse qu'il avait lui-même suggérée. En effet, désigner le Samaritain comme l'unique être à aimer par le blessé revient à dire « aime ton sauveur », et Jésus *corrige* sans réserve cette conclusion, en ordonnant « comporte-toi en sauveur », ce qui n'est pas du tout la même chose. Il y avait un piège, et celui-ci a parfaitement fonctionné – c'est ce qui justifierait fondamentalement la contradiction des versets 36 et 37. Le légiste s'est vu démontrer par l'exemple le manque de fiabilité de l'évidence – sa réponse n'était pas logiquement intenable, mais il avait à tort exclu les alternatives. Jésus suggère donc bien que l'intelligence se fourvoie facilement, et n'est pas garante de clairvoyance ; l'amour de Dieu semblerait plus à même de fournir la lumière. La Loi demandait d'aimer, simplement, et le raisonnement a détourné de ce clair message, puisque l'amour a été par erreur restreint à la gratitude, en excluant le pardon et une bonté sans condition (il y a bien là erreur puisqu'il est dit, dans Matthieu, 5, 44-47 : « Aimez vos ennemis. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? »). Il n'y a évidemment pas là une condamnation de la gratitude, qualité relevant de la politesse, mais condamnation de l'attitude restreignant l'amour à cela. La loi n'encourageait pas à se faire aimer (être un prochain), mais à aimer autrui (qui, même inconnu, est un prochain). Comme exclure l'hérétique serait se montrer soi-même hérétique, aimer pour réparer une dette ou pour obtenir une récompense (de la part d'autrui ou de Dieu) serait enfreindre l'esprit de la Loi.

Si le docteur avait eu l'esprit plus logique, il aurait cependant pu échapper au piège, et donc à la leçon donnée par Jésus. A la question « qui est le prochain du blessé ? », il suffisait de répondre « je ne sais pas », c'est-à-dire qu'il fallait rester cohérent dans l'ignorance (feinte ou non) qui avait motivé la demande de définition. Toutefois, il n'était pas si facile de vaincre, Jésus ayant eu la finesse de demander un simple avis personnel. Le docteur de la Loi, en tant que professeur d'Ecriture Sainte, ne pouvait décemment déclarer qu'il avait accepté les honneurs de sa fonction alors qu'il ne comprenait rien, même sur un simple plan intuitif, à ce commandement fondamental. Quand bien même

il n'aurait eu aucune idée préconçue, la présentation très orientée de l'histoire du bon Samaritain devait normalement faire naître en lui un sentiment de sympathie envers l'un des trois protagonistes. De plus, nous l'avons dit précédemment, la victoire du docteur passait par une réponse positive, nominative et non polémique – il ne convenait pas de pinailler à ce stade du débat. Enfin, il était difficile de soupçonner le piège tendu par Jésus, alors que la discussion semblait s'être détournée de l'argumentation rationnelle pour s'égarer dans l'illustration – la troublante question du verset 36 pouvait donc passer pour un lapsus ou une confusion par manque de rigueur intellectuelle. Tous ces éléments suscitant une réponse, il fallait, pour résister à la tentation, avoir compris que la question « lequel des trois est le prochain du blessé ? » n'avait pas de solution – tous et non un seul devant être désignés. Pour percevoir l'anomalie, il fallait donc posséder la notion de prochain défini simplement en tant qu'être humain autre que soi. Refuser de répondre aurait donc conduit à avouer une hypocrisie absolue dans la demande de définition. Et Jésus aurait eu beau jeu de conclure : « au lieu de polémiquer stérilement, accomplis ce que tu sais avoir à faire ». Le piège était parfaitement construit.

• Le principal problème est que cette leçon subtile contre les prétentions d'une élite intellectualiste a été répandue comme un message « grand public », prêtant à un malentendu colossal.

On trouve ainsi (Tob, note p au verset 37) l'interprétation suivante: « Le prochain, c'est tout homme qui s'approche des autres avec amour. On n'a plus à se demander comme le légiste « qui est mon prochain ? » mais « comment serai-je le prochain de tout homme ? ». C'est là déformer la parole de Jésus, qui a précisément évité de faire conclure d'emblée : « approche tout homme avec amour ». De plus, la Loi ne demande absolument pas de chercher la réponse à une question, elle demande d'aimer. Enfin, la Loi parle uniquement de prochain pour dire « aime-le » (et non « sois-le ») ; vouloir à tout prix être le prochain de chacun serait donc exiger d'être aimé – or désirer ainsi asservir autrui s'avère moralement discutable. Bien sûr, ce n'est pas ce que voulaient dire les commentateurs, mais leur message ne devrait pas prétendre récupérer la contradiction des versets 36 et 37. Jésus n'a pas voulu corriger la Loi ; sans la contre-attaque du docteur (verset 29), il aurait laissé chacun accéder au sens naturel, intuitif, qu'évoque sa lecture sans arrière-pensée. Ce n'est qu'une interprétation perverse qu'il a combattu, non l'intitulé de la Loi. Si l'on sait que l'amour doit être envers tous, il n'y a aucun besoin de renverser la relation en se centrant sur le sujet plutôt que sur l'objet. Le débat n'était pas là.

Pour des chrétiens vivant leur amour de Dieu, l'altruisme n'a pas besoin d'être enseigné. Par contre, une invitation à se débarrasser des ornières du sentiment logique – on pourrait aujourd'hui ajouter les formes dégradées que constituent la science et la philosophie est un message d'une très grande richesse.

• Tirer de la parabole une leçon de gratitude, s'accommoder de la déroutante contradiction en l'ignorant ou en la considérant comme une correction de la Loi mal formulée... tout ceci pourrait traduire un certain aveuglement chez bon nombre de chrétiens. Cette humilité se refusant à toute approche critique d'une parole sacrée n'est pas regrettable en elle-même – la parabole du bon Samaritain, telle que nous l'avons interprétée, semblant précisément conduire dans cette voie – mais il est curieux de concevoir une adoration du Christ empêchant d'entendre sa parole... Les litanies, les incantations quasi magiques dans une langue de préférence inconnue, ne sont-elles pas l'indice d'un traintrain sécurisant (égoïstement ?), plus que d'une rencontre ? Entre idolâtrie et blasphème, le respect du sacré est peut-être un juste milieu...

• Dans le cadre de cet ouvrage, là n'est pas notre propos. Ce qui est intéressant, c'est de constater que le Christ s'est peut-être attelé à une forme d'honnête dénégation de la raison pointilliste, prenant celle-ci à son propre jeu. Même sans motivation religieuse, on peut être touché par le génie dont aurait fait preuve Jésus à ce sujet (si notre interprétation n'est pas la projection d'un délire personnel). Cette voie pour échapper à la logique semble en tout cas beaucoup plus accessible que le très difficile refus a priori, dont le Bouddha a montré l'exemple.

6 – Intuition contre prétention logique : 2 exemples

Sous le label de « logique» se côtoient des discours extrêmement différents : d'une part certaines constructions formalistes, d'autre part des plaidoiries rhétoriques se décrétant valeur d'argumentation. Leur point commun est d'appeler à une soumission intellectuelle. Or, on peut résister à cette pression, en dépit du relativisme des conventions axiomatiques d'une part, en dépit des ricanements et protestations des beaux parleurs d'autre part.

Un point de vue égocentrique permet de consolider les choix intuitifs, les croyances prises pour bases de la pensée, sans se soumettre aux prétentions logiques. Les exemples ci-dessous devraient illustrer les propos tenus dans le chapitre I.2.D.b.

A – Contester un cours de logique

La base de discussion ici retenue est un cours de logique dispensé à des jeunes de treize à dix-sept ans (classe de seconde C en septembre 1978 – M. Trille).

a) *Le cours*

Cas		Conclusion			
p	q	p et q	p ou q	$p \Rightarrow q$	$p \Leftrightarrow q$
V	V	V	V	V	V
V	F	F	V	F	F
F	V	F	V	V	F
F	F	F	F	V	V

Cas	Conclusion
p	non p
V	F
F	V

• p et q sont deux propositions, ce terme désignant des énoncés dont l'on peut connaître la valeur de vérité : vraie (V) ou fausse (F).

Exemple : p = « j'ai dix orteils »
q = « ma gazinière comporte un four »

• *Négation* : les propositions « p » et « *non* p » ont des valeurs de vérité opposées.
• *Conjonction* : la proposition « p *et* q » est vraie si et seulement si p et q sont simultanément vraies.
• *Disjonction* : la proposition « p *ou* q » est fausse si et seulement si p et q sont simultanément fausses.
• *Implication* : la proposition « p *implique* q » (notée « $p \Rightarrow q$ ») est fausse si et seulement si, p étant vraie, q est fausse.

Le raisonnement déductif se limite aux premier et dernier cas :
– si « p implique q » est vraie, *alors* : si « p vraie » alors « q vraie »
– si « p implique q » est vraie, *alors* : si « q fausse » alors « p fausse »

• *Équivalence logique* : la proposition « p est *logiquement équivalente à* q » (notée« $p \Leftrightarrow q$ ») est fausse si et seulement si p et q ont des valeurs de vérités opposées.
• Théorèmes : on peut montrer par composition des tables que sont toujours vraies les équivalences suivantes :

« $p \Rightarrow q$ » $\Leftrightarrow$ « non p ou q »
« non ($p \Rightarrow q$) » $\Leftrightarrow$ « p et non q »
« $p \Leftrightarrow q$ » $\Leftrightarrow$ « $p \Rightarrow q$ » et « $q \Rightarrow p$ »

b) *La contestation*

• Le cours précédent, dans son contexte scolaire d'introduction aux mathématiques « sérieuses », ne prêtait aucunement à discussion. Implicitement, la situation était présentée ainsi : « vous n'êtes pas en classe de littérature ici, jeune imbécile, ne dites pas que vous ressentez les choses différemment, avouez que vous n y comprenez simplement rien, que vous êtes faible et lent, que vous n'avez rien à faire dans une classe de matheux ». Pour reprendre une remarque de Paul Feyerabend, on peut ajouter que l'interrogation qui devait suivre le cours peut être perçue comme un contrôle, non d'intelligence, mais de soumission à l'autorité arbitraire : on récompense le mouton et châtie le libre penseur.

Pourtant, ces leçons méritaient d'être discutées, car elles recèlent une opposition importante aux notions intuitives d'implication et d'équivalence logique. Ainsi, la définition de l'implication, comme la table correspondante, aboutit à conclure :

si p vraie et q vraie alors « $p \Rightarrow q$ » vraie

Ceci peut être interprété comme le manifeste inadmissible de l'induction ; en effet, considérant mon poisson rouge, je dirais : puisque « poisson» vrai et « rouge » vrai alors « poisson implique rouge» vrai. D'où par exemple la déduction légitime : puisqu'il est vrai que la morue est un poisson et qu'il est vrai que le caractère poisson implique le caractère rouge, il est vrai que la morue est rouge. Cette conclusion étant fausse, il y a erreur quelque part.

• Pour comprendre exhaustivement le problème, prenons quatre exemples :

Cas n°	éléments constituant le cas	
	p	q
i	la température est de 20°C	la température est de 68°F
ii	je suis à Limoges	je suis en France
iii	je suis en France	je suis à Limoges
iv	je suis en France	je suis châtain

Bien sûr, ceci doit être compris dans un cadre classique, en faisant abstraction des problèmes de véracité en rêve (non qu'il n'y ait pas là problème mais ceci est débattu ailleurs), et de l'éventuelle existence d'un lieu appelé Limoges hors de France, géographiquement ou historiquement (il suffirait alors de prendre un nom plus spécifique).

Ces exemples ont été choisis pour illustrer tous les cas possibles selon le schéma intuitif suivant :

Cas n°	propriétés essentielles		remarque
	$p \Rightarrow q$	$q \Rightarrow p$	$p \Leftrightarrow q$
i	V	V	V
ii	V	F	F
iii	F	V	F
iv	F	F	F

Ces tableaux expriment entre autres choses le fait que l'on accorde aux propositions d'implication et d'équivalence une valeur de vérité indépendante des valeurs données aux propositions constituantes (p et q), et non relative à celles-ci comme le voulaient les tables de vérité du cours.

L'exemple iii visualise le fossé entre les deux conceptions. Le sens intuitivement conféré à l'implication logique (relation potentielle de cause à conséquence) conduit à dire « le fait que je suis en France n'implique pas que je suis à Limoges », et à affirmer cela même si je suis à Paris ou à Londres, le fait majeur étant que je *pourrais être* en France hors de Limoges. Selon le formalisme, tel qu'il est intuitivement compris tout au moins, il faudrait au contraire considérer vraie l'implication (et fausse sa négation) tant que je ne *suis* pas en France hors de Limoges.

Il y a manifestement là un butoir intellectuel, le même terme renvoyant à deux idées claires distinctes – le malentendu provient peut-être de la signification différente conférée au vocable de « propositions vérifiables ». On est alors parfaitement en droit (du moins sur le plan de la rigueur intellectuelle, non de la valeur scolaire) de récuser un formalisme perçu comme illogique pour développer à sa place, à titre personnel, une pensée rigoureuse d'un autre type.

• L'introduction des idées de cas impossibles (être à Limoges mais pas en France, une température de 68°F mais pas de 20°C ou vice versa) et d'universalité de l'implication ou de l'équivalence conduisent au schéma suivant :

Cas		$p \Rightarrow q$					$p \Leftrightarrow q$				
p	q	i	ii	iii	iv	bilan	i	ii	iii	iv	bilan
V	V	V	V	F	F	V ou F	V	F	F	F	V ou F
V	F			F	F	F			F	F	F
F	V		V		F	V ou F		F		F	F
F	F	V	V	F	F	V ou F	V	F	F	F	V ou F

On aboutirait donc à des tables de vérité s'éloignant complètement du modèle, avec notamment apparition de valeurs indéterminées (« vraie ou fausse »). Il faut donc modifier les définitions des termes si l'on adhère à ce système :

– « p implique q » est fausse si et seulement si le cas « p vraie et q fausse » est *possible* (et non plus : seulement dans ce cas).
– « p est logiquement équivalent à q » est fausse si et seulement si les cas « p vraie et q fausse » ou « p fausse et q vraie » sont *possibles* (et non plus : dans ces cas seulement).

• La transition d'une logique à l'autre suit donc la formule : « si faux possible, alors faux ; si faux impossible, alors vrai ». L'asymétrie de cette convention n'est pas purement artificielle, mais correspond en fait à un raisonnement naturel : si sur 5 000 cygnes observés, un est noir et 4999 sont blancs, l'affirmation que ces cygnes sont blancs est

fausse (exemples et contre-exemples n'ont pas à être pondérés pour statuer, un seul contre-exemple suffit à invalider une vérité qualitative : vrai signifiant « toujours vrai» alors que faux peut signifier « parfois faux »).

Cette asymétrie provient de celle présente dans la définition de la conjonction – voir la première table de cette annexe.

• L'étude des nouvelles tables montre que les modalités de raisonnement déductif (présentées dans le cours) sont conservées. Il n'y a donc aucune perte d'efficacité et même peu de changements dans la conduite des raisonnements.

Par contre les théorèmes exprimant l'implication ou non-implication en fonction d'opérateurs élémentaires ne sont plus validés (les cas iii et iv les contredisent).

En ce qui concerne le troisième théorème, on démontre aisément sa légitimité dans le nouveau système :

Cas			$p \Leftrightarrow q$			$p \Rightarrow q$ et $q \Rightarrow p$	$p \Leftrightarrow q$ $\Updownarrow$ $p \Rightarrow q$ et $q \Rightarrow p$
p	q	type		$p \Rightarrow q$	$q \Rightarrow p$		
V	V	i	V	V	V	V	V
		ii	F	V	F	F	V
		iii	F	F	V	F	V
		iv	F	F	F	F	V
V	F	iii	F	F	V	F	V
		iv	F	F	F	F	V
F	V	ii	F	V	F	F	V
		iv	F	F	F	F	V
F	F	i	V	V	V	V	V
		ii	F	V	F	F	V
		iii	F	F	V	F	V
		iv	F	F	F	F	V

La cohérence de ce nouveau système, sa meilleure adéquation avec l'intuition, conduit à remettre en cause l'obligation d'accepter comme valeur supérieure du raisonnement la logique formelle. La possibilité de traduction réciproque entre logiques, décelée dans le cas étudié (et célèbre dans d'autres cas) n'est en ce sens qu'un fait intéressant, aucunement la condition de validité du système.

Egocentriquement, on pourrait dire que la crédibilité d'une abstraction logique ne tient pas à son institutionalité, à l'unanimité de sa reconnaissance (d'ailleurs relative, le sentiment de clarté abstraite n'étant pas forcément universel ou même seulement populaire) mais uniquement à la force de nécessité qu'elle présente à titre personnel, à l'issue d'un débat contradictoire.

B - <u>« Rigueur cartésienne » et logique philosophique</u>

a) *Le Discours de la Méthode*

• L'ouvrage de Descartes intitulé « Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et trouver la vérité dans les sciences » est instructif pour plusieurs raisons :

– Avoir la pensée cartésienne, ou une méthode cartésienne, désigne dans le langage populaire un modèle de rigueur et d'incontestabilité ;
– Le Discours de la Méthode, après un long préambule, affronte ouvertement l'hypothèse du rêve et sa principale conséquence : l'effondrement des prétentions à la crédibilité. Faisant table rase de la culture pour chercher humblement, égocentriquement, une réponse solide, ce texte est un monument apparemment unique dans la montagne orgueilleuse des verbiages philosophiques.
– Descartes a prétendu que son argumentation ôtait tout intérêt à l'hypothèse du rêve, et plusieurs siècles après, des agrégés de philosophie comme M. Chastaing semblent encore considérer, sur cette base, la question réglée (« Dieu n'est pas trompeur », j'ai l'idée d'autrui donc autrui existe, etc.).

• Dans ses très grandes lignes, le texte intéressant (quatrième partie du Discours) dit ceci :

1- Je suis peut-être en train de rêver : mes sens me tromperaient, mes précédentes démonstrations seraient fausses, aucune de mes pensées ne serait vraie.

2a- Que je rêve ou non : je pense, donc je suis. Indéniablement.

2b- Mon corps pouvant être rêvé, le moi indéniable (l'âme pensante) est donc tout à fait distinct du corps. Le corps est facultatif pour la pensée.

3- Je peux prendre pour règle que ce que nous concevons très clairement et très distinctement est vrai.

4a- Je doute donc il est clair que je suis imparfait: Je n'ai pas la connaissance parfaite.

4b- Le plus parfait ne peut venir du moins parfait, donc l'idée de perfection ne peut venir de moi, donc l'être parfait (que l'on peut appeler Dieu) existe.
4c- Dieu a les perfections qui me manquent : l'infinité, l'éternité, la connaissance absolue, la toute-puissance.
4d- Ce que je considère comme défaut n'est pas en Dieu : tristesse, doute, attachement à un corps.
4e- Les intelligences ou objets imparfaits ne peuvent subsister sans Dieu.
5- Qu'un triangle existe ou non, sa définition implique que la somme de ses angles fait 180° ; de même, que Dieu existe ou non, sa définition implique son existence (s'il était inexistant, il ne serait pas parfait, donc ne serait pas Dieu).
6- Si on pouvait dire que l'évident est vrai, c'est parce que Dieu existe et que les idées claires nous viennent de lui, avec la perfection d'être vraies.
7- Que je rêve ou que je dorme, notre raison – et seulement elle – permet de reconnaître le vrai.

Le texte embraye ensuite (cinquième partie) sur des affirmations présentées comme aussi certaines que l'existence de Dieu : l'âme humaine est immortelle (ce qui sous-entend au passage qu'autrui a évidemment une âme) et n'a rien à voir avec le cas animal, le mouvement cardiaque est provoqué par un flux de chaleur, etc...

• En fait, le mythe de la rigueur cartésienne a survécu au discrédit ayant touché les péremptoires affirmations sur la physiologie cardiaque, sur l'âme immatérielle et sur l'existence de Dieu, mais le dogme conférant une pensée à autrui semble avoir empêché d'achever le massacre des postulats, et de retourner au point de départ : la déroutante pertinence de l'hypothèse du rêve.

Ce qui nous intéresse ici est d'examiner comment un tissu d'affirmations contestables peut se présenter sous l'étendard glorieux de la raison, de la logique.

b) *Contestation des points les plus simples*

• *Point* 1 :

Si l'on déclare que dans un certain état, rêve ou délire, *aucune* pensée n'est crédible, il est alors inutile d'aller plus loin : toute démonstration ultérieure sera suspecte. Même la démonstration que je ne me trouve pas dans un tel état ne peut être acceptée, tant que Je ne suis pas assuré d'être en dehors... Il y a impasse. La suite n'aurait donc eu de sens qu'en disant au point 1 que « Des démonstrations et pensées y sont *parfois* fausses ».

• P*oints* 2*a et* 3 :

L'affirmation « je pense donc je suis », assortie de sa justification « l'évident est vrai », constitue la première pierre sensée permettre de vaincre le doute. Mais on peut se demander à quelle crédibilité peut prétendre l'emploi mystérieux du langage et de la logique.

Que signifie « je pense », sachant que « je ne pense pas» est tout simplement incompréhensible, dans sa formulation au présent tout au moins ? Et en quoi l'affirmation triviale « il y a quelque chose », qui s'oppose à l'absurde énoncé « c'est le néant », permettait-elle d'introduire un ego ? Dans un rêve, où l'on discerne, après coup, d'une part un moi qui vivait la situation en la prenant au sérieux, d'autre part un moi qui dirigeait ce ballet de marionnettes, lequel des deux aurait été concerné par l'expression « je pense », si elle avait été formulée ? Au passage, signalons l'erreur de Gaston Bachelard décrétant impossible que survienne dans un rêve le raisonnement « je pense donc je suis » (et tirant même de cette spécificité un critère de reconnaissance des rêves) ; l'expérience personnelle de cet auteur ne l'autorise pas à exclure, chez certains individus traumatisés par la perte des évidences réalistes et la répression qui s'ensuit, la possibilité de rêves mettant en jeu philosophie et psychiatrie. Revenons donc à l'expression « je pense donc je suis » formulée dans ce qui est peut-être un rêve ; si « je pense » était une expression réservée au moi qui rêve, je n'aurais pas le droit de la formuler avant de savoir si je suis ou non le jouet inconsistant d'un inaccessible moi rêveur ; et si, en tant que personnage pensant, je suis sans réserve habilité à déclarer « je pense », j'hésiterais néanmoins à dire « je suis » sachant que, selon le vocabulaire commun, un personnage de rêve ne mérite pas pleinement le label d'existence. Affirmer au nom de la clarté et de l'incontestabilité « je pense donc je suis » semble un abus.

L'assimilation entre évidence et vérité s'avère d'ailleurs éminemment contestable. Puisque je considère fréquent de ressentir une évidence avant de me rendre compte de son erreur, je peux même dire que je juge évidemment fausse l'idée que l'évident est forcément vrai. Dès lors, on rejoint les paradoxes de l'auto-référence : soit la loi de Descartes illustre la possibilité du vrai contraire à l'évidence (ce qui l'invalide), soit ma dénégation illustre l'évidence parfois erronée (ce qui invalide aussi la loi) ; mais si la loi ne tient plus, mon jugement ne tire plus aucune force de son évidence, et peut donc être ignoré comme potentiellement faux... Où est l'évidence dans tout cela ? Comment prétendre consolider la confiance en soi sur une aussi fragile base ?

Il faut de plus dénoncer, avec le point 3, l'introduction d'un « nous» au beau milieu d'un débat fondamentalement basé sur l'égocentrique hypothèse du rêve. A un point aussi névralgique de la réflexion, ceci constitue soit une maladroite politesse de style (le « nous» servirait à désigner l'auteur sans imposer au lecteur un agaçant discours de type « moi-moi-moi » – mais au risque de provoquer un malentendu), soit une reconnaissance téméraire de la pensée d'autrui, que rien n'est encore venu justifier.

• *Point* 2*b* :

Contrairement à ce que dit Descartes, il n'y a aucun rapport, et non une implication logique, entre d'une part pouvoir imaginer une pensée sans support matériel, d'autre part le fait que ma pensée ne soit aucunement tributaire d'un corps. Avec la même force, un matérialiste serait en droit d'objecter que l'on peut imaginer n'importe quoi sans que cela ne modifie en rien la situation subie : la pensée traduit un très complexe fonctionnement électrochimique,

et ne saurait survenir sans atome ni électron. Certes, cette affirmation universaliste n'est pas plus étayée que son adversaire, mais toujours est-il que l'on a simplement affaire à deux opinions plausibles, entre lesquelles la raison n'est pas en mesure de trancher - si du moins on oppose la raison prudente à la foi tout en notant que chaque camp attribue ses croyances à une clairvoyance qu'il nomme « raison ».

• *point* 4*a* :

Contrairement à Descartes, un athée moderne, admettant qu'il existe un domaine inconnaissable (avant le Big Bang, par exemple), considérerait que la perfection réside dans l'humilité. De même, un bouddhiste ne place pas la perfection dans une connaissance, mais dans le renoncement à celle-ci. La preuve de l'existence de Dieu ne serait donc recevable que si l'on considère le doute et le néant comme facteurs d'anxiété ; la démonstration serait subjective.

En admettant même que je considère la connaissance comme une perfection, il resterait difficile de dire « je suis imparfait » : si je suis dans un rêve, je n'ai absolument pas les éléments pour savoir si le moi qui rêve est un être tout-connaissant ou non.

• *Point* 4*b* :

Le fait qu'il y ait une relation à sens unique en matière de perfection est d'autant plus douteux qu'il y a des définitions contradictoires de la perfection. Dans l'évolution qui aurait conduit de la fourmi à l'homme, on peut estimer que la perfection a augmenté ou bien qu'elle a décru, selon que l'on s'attache à l'inventivité ou à l'harmonie sociale. De même, dans le mouvement alternatif qui lie gouttes d'eau et flocons de neige, formes circulaires et cristaux arborescents, quel est le sens de perfection décroissante? Et la réciprocité de la réaction ne contredit-elle pas la notion de mouvement à sens unique?

La cosmologie décroissante, que Descartes tient pour évidence, et qui fait tout dériver et dépendre d'un être fabuleux, n'est qu'un scénario parmi d'autres. On peut citer la cosmologie croissante, qui fait tout dériver et dépendre de particules et de lois physiques élémentaires, auto-ordonnatrices. Et si l'on demande qu'elle est l'origine de ces particules, la cause de ces lois, il peut parfaitement être répondu que ces entités n'ont pas plus de cause ou d'origine que Dieu dans le modèle précédent. La raison pure ne permet pas de départager ces théories.

A en croire les chimistes, l'expérience donne des indications précieuses pour orienter les convictions : il y aurait bien un mouvement à sens unique dans l'univers : toute énergie organisationnelle tend à se dégrader en chaleur brute. Mais cette décroissance pourrait provenir d'un vulgaire stock initial d'énergie « noble » autant que d'un personnage créateur. Et dans les deux cas, l'évolution du monde pourrait être qualifiée de perfection croissante parce qu'elle fait émerger l'intelligence et l'imagination à partir d'un chaos (on peut aussi déclarer inversement – mais au service de la même idée... – que l'océan homogène de chaleur vers lequel tend le monde est plus parfait que le désordre animal et stellaire actuel).

Il faut lever au passage l'apparente contradiction entre le mouvement thermodynamique à la désorganisation et la cosmologie scientiste décrivant l'organisation de la matière, l'émergence de la vie, l'évolution vers l'espèce humaine. De manière imagée, prenons des sucres accolés deux par deux, en admettant (thermodynamiquement) que la colle extraite en cassant deux couples ne permet de créer qu'un seul nouvel accolement, le reste se perdant irréversiblement en chaleur ; à partir d'un stock donné de doubles-sucres, il est possible de casser des couples élémentaires pour créer des chaînes de sucres de plus en plus longues et ramifiées (ce qui traduit une organisation croissante), même si le mouvement tend inexorablement à la perte de colle (donc à une désorganisation globale).

Et si l'on récuse l'assimilation entre perfection et organisation (ou au contraire : perfection et homogénéité), il resterait à spécifier ce que l'on entend par ce terme de perfection – connaissance absolue, infinité et toute puissance pouvant n'être que des chimères nébuleuses tenant du verbiage. La perfection n'est pas du tout une idée claire, il semble au contraire s'agir de l'antonyme du mot « défaut », terme malléable qui relève d'un goût subjectif et que l'on peut appliquer à n'importe quoi.

Affirmer « le plus parfait ne peut venir du moins parfait », dans ce contexte, c'est claironner un postulat gratuit, sans preuve et même sans signification claire.

• *Points* 4*c à* 4*e* :

La démarche de Descartes, prétendant tirer de son goût personnel pour tel ou tel de ses attributs une description incontestable (bien que partielle) de Dieu, semble contredire l'idée qu'il s'agisse d'un être inaccessible, que son infinie supériorité rendrait inconnaissable, incompréhensible.

Donner une liste d'éléments que ne possède pas Dieu est également curieux : comment un être connaissant tout, possédant tout, pourrait-il ignorer le doute et la tristesse ? S'il était incapable de mal faire, d'expérimenter la cruauté et la haine, il lui manquerait une case, et en un sens il ne s'agirait donc pas d'un être parfait.

Quant au point 4e, il s'agit d'un postulat que rien ne vient étayer, si ce n'est une certaine cosmologie, facultative. Effectivement, on peut imaginer quantité d'histoires plausibles, de dépendances invisibles, mais la raison n'est pas en mesure de les cautionner. Dans ce domaine, les certitudes relèvent clairement de la foi.

• *Point* 6 :

Outre les postulats sur ce qui nous vient ou non de Dieu, ce point commet la faute logique de fermer l'argumentation en un cercle auto-justificatif : il faut croire l'évident parce que Dieu existe, et Dieu existe parce qu'il faut croire l'évident. Paradoxalement, Descartes condamne (dans les Méditations métaphysiques) une autre pseudo-preuve de l'existence de Dieu, précisément pour crime de circularité : Dieu existe parce que les textes sacrés le disent et il faut croire les textes sacrés parce qu'ils émanent de Dieu.

Pour ce qui est de la circularité du Discours de la Méthode, elle a paraît-il été dénoncée par Gassendi, un contemporain de Descartes. Le problème est le suivant : l'équivalence logique entre existence de Dieu et véracité de l'évidence n'exclue pas que les termes soient erronés (cf. annexe 6.A). On peut certes contester la pertinence des dogmes logiques, mais prétendre que la raison impose d'accorder foi à une démonstration circulaire constitue un abus.

Autre élément contestable : accepter l'idée d'un Dieu tout puissant, tout connaissant, ne suscite pas forcément la confiance en soi ; on peut au contraire en tirer une humilité auto-mutilante, un auto-dénigrement : la pensée humaine et ses évidences sont dérisoires, la vérité n'appartient qu'à Dieu.

Enfin, rien n'exclut (si l'on a récusé le point 4d) que Dieu se serve de sa toute puissance pour tout contrôler, manœuvrer. Les hommes seraient ses jouets. Comparés aux autres figurants, ils auraient pour spécificité de se croire libres de leur pensée. Je serais donc une marionnette, et mes dénégations outragées, mon sentiment d'être ne viendraient pas de moi. La perspective est totalement déroutante, mais bien difficile à réfuter. Croire que Dieu existe peut donc conduire à un point diamétralement opposé à la confiance en soi cartésienne.

• *Point* 7 :

Descartes conclut, avec une avalanche de « nous » dissipant tout relent d'égocentrisme, que notre raison est à même de nous indiquer le vrai. Entamant alors une description des mécanismes du monde, il oublie de revenir à la question initiale : est-ce que je rêve ? – qui conditionne pourtant la crédibilité des observations physiologiques ou autres.

Sans se montrer exagérément sévère ou sceptique, on aboutit donc à la conclusion que le texte n'a rigoureusement rien apporté ; suivre l'exemple de Descartes consisterait à affirmer quasiment n'importe quoi en agitant de grands mots creux (comme la perfection), en clamant que mes certitudes impliquent la mort du doute, et que mes prises de position ont valeur de démonstrations... Il apparaît donc que l'échappatoire trouvée face à l'hypothèse du rêve est invalide, ou au mieux : facultative.

Dans les « Méditations métaphysiques », texte postérieur du même auteur, le pas décisif repose sur un argument beaucoup plus faible encore, et complètement parachuté au sein d'une réflexion enlisée : la cohérence du présent avec les souvenirs prouverait que je ne rêve pas, ce qui est bien sûr contredit par les faux souvenirs que l'on a en rêve et traduit un abandon injustifié du doute méthodique. Un pitoyable renoncement tardif est donc présenté comme triomphe de la raison et accès à la vérité.

Se voir reproché de « ne pas avoir l'esprit assez cartésien » prête à sourire.

b) *Un os* : *la preuve ontologique*

• La preuve de l'existence de Dieu que constitue le point 5, dite preuve ontologique, constitue peut-être le seul élément solide, potentiellement convaincant, dans le Discours de la Méthode.

Mais pour un agnostique, convaincu que si Dieu existe peut-être, Son existence n'est cependant pas humainement prouvable, l'intuition se rebelle face au raisonnement de Descartes, qui la séduit désagréablement.

Ce sentiment contradictoire permet enfin d'aborder la logique philosophique.

• Rappelons que le principe d'une démonstration irrécusable, d'une preuve absolue par le raisonnement, ne relève pas de la logique pure – celle-ci étant humblement hypothético-déductive. Invoquer en philosophie la logique d'une argumentation signifie qu'elle met en œuvre un raisonnement *général* qui semble pleinement en accord avec *l'intuition.*

C'est ainsi que le texte de Descartes s'impose par le biais d'une similitude, l'exemple du triangle, qui amène l'esprit à admettre une règle générale, puis à acquiescer face à un exemple, jugé préalablement incertain, mais qui entre dans le champ d'application de la règle.

L'argumentation, au-delà de sa présentation brouillonne, est ressentie ainsi :

- Il est compris dans l'idée de triangle que la somme de ses angles fait 180°, donc tout triangle, qu'il en existe ou non physiquement, possède cette propriété angulaire.
- En généralisant : si un objet ne peut être dénommé X que s'il a la propriété P, alors tout objet X, qu'il en existe ou non, possède la propriété P.
- Le cas du triangle présentait une situation particulière, celle d'un objet jugé existant. Pour mettre la loi à l'épreuve, on peut examiner ce qu'il advient avec un objet jugé inexistant. Si par exemple on nomme Eldorado un pays où la terre regorge de milliards de tonnes d'or pur et où le ciel est éternellement bleu, alors les terres de l'Eldorado, que ce pays existe ou non, contiennent des milliards de tonnes d'or. Ceci paraît évident.
- Aucun autre exemple intuitif ne venant porter le doute sur la loi qui avait été définie, celle-ci acquiert une valeur « logique », un statut de vérité universelle.
- Dès lors, elle cautionne le raisonnement suivant : si on nomme Dieu un être qui possède tous les attributs de la perfection, notamment la toute-puissance et l'existence, alors Dieu, qu'Il existe ou non, existe...
- Mais, il ne faudrait pas oublier que l'évidence générale n'était qu'intuitive, admise faute de contre-exemples venant à l'esprit. Sa validité universelle n'était pas prouvée, mais supposée *inductivement.* Si la preuve de l'existence de Dieu qui en a été inférée *paraît* fausse, on tient là le fameux cas qui est à même de démentir la prétendue loi. Et la raison est toujours aussi peu engagée dans le processus de validation ou d'invalidation.

Renier un exemple très particulier, et cosmologiquement grave, paraissant suspect, on peut appliquer la preuve ontologique à d'autres cas, pour formuler une sorte de réfutation par l'absurde. Ainsi, on aurait pu « établir» l'existence du zdrumv, défini comme un schtroumpf se distinguant par le fait d'être matériellement vivant : un schtroumpf

ne peut être déclaré zdrumv que s'il existe, donc un zdrumv – qu'il en existe ou non – existe, par définition. Et ce n'est pas la simple idée de zdrumv qui est démontrée exister : l'idée de zdrumv, si son objet est seulement supputatoire, n'est pas un zdrumv mais bien un schtroumpf. Au nom de la non-contradiction, il serait donc impossible de contester l'existence du zdrumv, sans quitter le sujet de la discussion. Le fait que de simples définitions permettent ainsi de prouver l'existence matérielle de n'importe quoi tend à susciter un rejet intuitif, et non un sentiment d'évidence.

Pour donner consistance au nouveau point de vue, on peut alors repartir d'un cas élémentaire, avant d'avoir recours au procédé inductif de « généralisation puis déduction » qui tient lieu de « logique » intuitive ou philosophique :

- Si j'appelle Dorado un pays qui existe et dont les millions de maisons sont toutes en or massif, cela ne suffit pas à prouver que le Dorado existe.
- En généralisant: si un objet ne peut être dénommé X que s'il possède l'existence, cela ne suffit pas à prouver qu'il existe un objet X.
- Contre-épreuve: si j'appelle géantissime un homme qui existe et qui mesure plus de deux mètres soixante-dix, ce n'est pas pour cela que je peux affirmer qu'il existe des géantissimes – c'est parce que j'en ai mesuré un moi-même (en faisant confiance à mes instruments de mesure) ou bien parce que j'en ai vu en photo devant une toise (en faisant confiance au photographe sur l'absence de trucages), et dans tous les cas parce que je suis persuadé de ne pas être en train de rêver.
- Autre application: si j'appelle Dieu un être qui possède l'existence et les autres attributs de la perfection, cela ne prouve pas que Dieu existe. Le fait éventuel que je crois en Lui viendrait plutôt du fait que je L'ai rencontré, ou qu'un élan mystérieux me persuade de Son existence.

• Malgré tout, il paraît curieux que la première loi, celle qui parlait avec tant d'évidence de la propriété P, doive subir une restriction aussi particulière que l'exclusion du cas « existence ».

Mais à la réflexion, la règle pouvait être poussée à la contradiction ; de véritables contre-exemples étaient formulables : si j'appelle Toto un être qui possède l'existence et la propriété de ne pas exister, alors ce Toto n'existant pas... existe. Il en irait de même, si Dieu était défini à la fois comme un être parfait, existant, et comme une entité transcendante dont l'existence est indémontrable, ou s'Il était défini à la fois comme un être parfait et comme une chimère née de l'imagination des homo-sapiens il y a quelques millions d'années.

Pour concilier toutes les intuitions, on peut scinder l'existence en deux éléments :

- l'existence effective, notion problématique et mal cernée tant que n'a pas été trouvé un moyen de repousser l'hypothèse du rêve
- l'existence virtuelle, « existence au conditionnel » ou « existence en tant qu'objet imaginé », propriété pouvant être intégrée sans conséquence troublante dans la loi attribuant P à X : l'être parfait qui existerait... existerait, simplement.

• L'intuition a donc des armes suffisantes pour se éfendre, sans avoir à se réfugier derrière la logique formelle, dont les systèmes axiomatiques divergents déroutent plus qu'ils ne rassurent.

A titre documentaire, on peut signaler que la preuve ontologique de l'existence de Dieu pouvait être formalisée ainsi : Dieu est un être parfait $\Rightarrow$ Dieu est un être qui existe.

Il suffisait alors d'admettre la véracité de l'implication, tout en faisant remarquer que cela n'excluait aucunement la fausseté des deux termes, comme l'indique la table de vérité de l'implication dans le cours – ou bien le cas ii de la correction apportée : il est vrai que « je suis à Limoges » implique que « je suis en France », même si je suis à New York, en Amérique.

• La logique ne paraît pas être ce monstre sacré, à la fois contraignant et indispensable. Il semble que ce soit l'intuition personnelle qui constitue l'ultime gage de validité des raisonnements, formalisés ou non.

Au lieu de chercher à s'appuyer sur la glorieuse discipline (pour exclure l'induction, par exemple), il serait peut-être honnête de renoncer aux prétentions logiques, de tout ramener à une affaire de « goût intellectuel ».

7 – Résumé à l'usage des scientifiques

• Le chapitre I.2.B présentait, arguments à l'appui, un refus de se plier au point de vue scientifique. Il aurait pu être plus judicieux de présenter le débat en sens inverse, en partant du bon sens scientifique. Celui-ci n'exclut pas le débat, bien au contraire : comme on lie la crédibilité des théories à leur mise à l'épreuve (risquant l'erreur), la démarche scientifique pourrait (voire « devrait ») elle-même être consolidée en la mettant humblement à l'épreuve du doute.

Il semblait donc utile de présenter l'ensemble des idées de ce livre en prenant pour centre d'intérêt la science et non plus la schizoïdie. En tant que résumé, ce texte n'apporte pas d'éléments nouveaux, mais se contente de réagencer les arguments, dans l'espoir d'obtenir l'indulgence de certaines autorités prétendant à l'honnêteté et à la rigueur.

• Cernons tout d'abord le débat :

- Il ne s'agit pas de défendre ou réfuter le *contenu* de la science à un instant donné, ni même la notion de « connaissances » scientifiques au sens d'acquis éternels et indestructibles. Un scientifique peut très bien considérer son « savoir » comme provisoire (donc erroné au moins partiellement) et penser que ses semblables ne feront

que tendre indéfiniment vers une vérité sans jamais l'atteindre. Là n'est donc pas le problème. Nous nous attacherons exclusivement au cadre méthodologique que constitue la *démarche expérimentale* – ce qui exclue de notre propos tant le détail (ou l'ensemble) des théories que les définitions philosophiques ou historiques de la science incluant les mathématiques formelles ou les schémas explicatifs cartésiens se dispensant de vérifications.

– Science et réalisme ne seront pas confondus : nombre de scientifiques cherchent des recettes, sans préjuger aucunement de l'existence d'un monde indépendant des humains dont il faudrait découvrir les lois.
– Le débat sur la crédibilité scientifique ne portera pas sur la question : « la science peut-elle être crue ? ». N'importe quoi peut être cru par quelqu'un, quelque part. La question envisagée sera plutôt « la science *doit*elle être crue ? ». Ceci peut également prêter à malentendu : n'importe quel dogme peut être rendu obligatoire par une loi ou une répression appropriées. Finalement, l'objet du débat est la force persuasive que revêt la démarche expérimentale, vis-à-vis d'un esprit ouvert. Cette ouverture d'esprit devrait garantir l'honnêteté de l'examen : d'une part ne pas refuser une démonstration au nom d'un dogme pré-établi, d'autre part échapper à une injonction arbitraire demandant d'admettre un dogme exclusif. Certes, ceci pourrait conduire directement à l'anarchisme de Paul Feyerabend, voire au mutisme tolérant des sages bouddhistes. Nous partirons donc ici d'un point de vue intuitif permettant d'être convaincu par un plaidoyer pour la méthode scientifique, ce qui suppose l'acceptation d'un langage et d'une base logique définissant l'erreur et rejetant la contradiction manifeste.

• Dans ce qui suit, la science sera donc ramenée à la démarche intellectuelle qui lui sert de cadre : d'une part refuser la libre croyance en n'importe quoi, qui amène globalement à des « vérités » contradictoires, d'autre part reconnaître une valeur particulière aux règles prédictives s'étant avérées les plus efficaces à l'expérience objective des faits.

Des théories librement élaborées (à partir de l'expérience, de théories antérieures, de motivations esthétiques ou religieuses – peu importe) sont soumises à l'épreuve des faits. Le principe essentiel se limite à cela. Même si les modèles paraissant acceptables sont susceptibles d'être à terme remplacés, cette démarche expérimentale semble raisonnable – on peut citer comme indices de crédibilité : l'honnêteté vis-à-vis des ratages, l'unanimité requise des observateurs, l'obtention d'une efficacité matérielle à caractère systématique.

A – <u>La question trouble-fête</u>

Un doute innocent peut faire vaciller ce très rationnel tableau : *ne suis-je pas en train de rêver ?*

Le rapport entre cette interrogation quasi enfantine et la forteresse scientifique semblera obscur à certains ; l'idée est pourtant simple : si je rêve, ce que je prends pour expérience objective des faits n'est que l'expérience subjective d'illusions personnelles. Ainsi, la répétition d'un événement serait une fantaisie temporaire, et le témoignage d'observateurs apparemment autonomes demeurerait une fiction. Bref, tant que je ne sais pas si je rêve, mon expérience est douteuse, de même que les justifications de mes souvenirs : preuves matérielles et témoignages ; je ne peux donc adopter a priori la démarche scientifique sans risquer une complète erreur. Efficacité et unanimité peuvent être illusoires.

Une autre approche conduit au même constat. En se définissant comme source efficace de prédictions objectivement vérifiables, la science se limite explicitement au monde cohérent partagé par les humains – sans prétendre sa validité assurée à l'intérieur des mondes oniriques, aisément contradictoires. La réfutation d'une théorie par un fait imaginaire n'a pas valeur de réfutation scientifique, et il en va de même pour les confirmations. La démarche scientifique ne repose donc pas simplement sur l'expérience de faits vécus, même assortis de témoignages unanimes (présentement), elle nécessite une preuve de la crédibilité de cette expérience, de ces témoignages.

Considérer ce point préalable comme superflu (ou comme relevant d'une « métaphysique stérile », « pure affaire de philosophes oisifs ») reléguerait la science au rang de l'astrologie ou de l'incantation vaudou, voies prédictives dont la rigueur protocolaire est élaborée en aval d'hypothèses facultatives. Pour sauver le privilège con. férant une crédibilité objective à la science, force est donc de répondre à la question sans poser d'axiome.

B – <u>Le bon sens « obligatoire »</u>

On aura compris que le débat sur le rêve introduit une scission entre un moi, spectateur, et des personnages fictifs ne faisant que donner l'illusion de la pensée. Les propos qui suivront devront donc employer des pronoms à la première personne, que tout lecteur devrait reprendre à son compte.

Quand un individu me déclare qu'il rêve peut-être le monde où nous sommes, je peux lui assurer que son doute est abusif, puisque je pense et ne suis pas une création de sa part. Pourtant, si je considérais honnêtement la question moi-même (suis-*je* en train de rêver ?), je ne pourrais être assuré par semblable déclaration venant d'autrui, puisque je peux rêver à mon insu une situation où un personnage fictif me déclare qu'il pense. Il n'est donc nullement contradictoire d'être raillé pour une hypothèse de rêve malgré la rationalité de celle-ci.

Certes, en se défaisant ainsi des illusions oniriques de réalité, on perd l'intuition de réalité quand celle-ci aurait été légitime, mais c'est là une exigence de la rigueur. Les scientifiques devraient rejoindre les logiciens sur ce point ; prenons un exemple illustratif : refuser de se prononcer sur l'existence d'une vie extra-terrestre ne peut valablement être critiqué par l'argument suivant : « si cette vie existe, votre doute est erroné, or mes condisciples et moi-même savons qu'elle existe bien que nous ne puissions vous le prouver ». Il n'en va pas autrement pour le fait de vivre la réalité.

Cette remarque ne vise pas à embrumer la science par un stérilisant discours logificateur ou des jeux de mots philosophiques sans intérêt ; le débat a un enjeu de taille : la perte du sentiment de réalité et le rationalisme égocentrique, tombant sous les diagnostics de schizophrénie et paranoïa, sont actuellement passibles d'un lavage de cerveau aux psychotropes. Si la question du rêve ne pouvait être tranchée, ce ne serait donc pas un futile paradoxe de plus qui serait mis à jour, mais une véritable bombe : la science se réclamerait d'un bon sens en fait contestable, et celui-ci serait imposé par la répression psychiatrique, ce qui rappelle la dictature stalinienne. La persécution des scientifiques pour blasphème anti-religieux aurait laissé la place au redressement forcé des êtres raisonnables ayant outragé les convictions scientifiques...

La science paraît suffisamment solide pour esquiver cette accusation de dogmatisme. Bien sûr, il ne sert à rien d'invoquer la tolérance quant au contenu (abandon de la notion d'acquis éternel, théories seulement admises dans l'attente d'un fait contradictoire, ...), le problème porte sur le cadre que constitue la démarche scientifique. Celle-ci est-elle imposée par la raison, ou bien imposée contre la raison ?

C – Intermède philosophique

• Si la mise en doute globale de l'expérience peut prendre au dépourvu les chercheurs spécialisés, les philosophes devraient naturellement être les premiers à formuler une réponse, le sujet leur étant familier. Nous ne nous étendrons pas ici sur les « arguments » qui prétendent valider le caractère pensant de mes compagnons en ce monde – disons simplement que l'hypothèse que je rêve ces personnages, détracteurs compris, n'est invalidée par aucun de ces propos ; ceux-ci se discréditent par ailleurs en s'avérant susceptibles de faire admettre un jugement de réalité à un être en train de rêver.

Plus sérieux semble, à première vue, l'argument consistant à identifier le réel par sa cohérence avec le passé. Effectivement, de nombreux rêves se signalent par leur incohérence, mais pourquoi ce critère aurait-il une valeur discriminante ? Quelles sont les limites aux possibilités de rêve humain ? Les rêves de nos ancêtres décédés paraissent irrémédiablement perdus, nos rêves futurs sont inconnus, prétendre clore le recensement des possibles serait manquer de rigueur. Quand bien même je n'aurais pas fait l'expérience de rêves vécus comme cohérents avec le passé, je ne serais pas en droit d'en exclure l'éventualité.

Qui plus est, accorder valeur de référence au passé présuppose que je vive présentement le réel : si je rêvais, je pourrais me rapporter à un passé fictif – souvenirs imaginaires, fausses reliques et témoignages sur mesure – et cette éventualité m'interdit de prétendre statuer sur la cohérence (ou incohérence) avec le réel. Refuser cette objection revient à quitter le terrain logique : on en arriverait à décréter qu'en cas de doute, l'hypothèse de réalité sera considérée valide (conclusion implicite de René Descartes, dans ses « Méditations métaphysiques »). Le même choix peut être réalisé à partir de la décision de nommer réel l'ensemble des observations que je juge actuellement cohérentes (Hans Reichenbach – « The rise of scientific philosophy »). Rappelons que, dans les deux cas, ceci aboutirait à une auto-contradiction : si le jugement de cohérence est considéré comme critère suffisant du réel, on risque d'aboutir à l'incohérence globale du réel. En effet, des rêves distincts et incompatibles pourraient successivement être déclarés réels de plein droit, si chacun est accompagné de souvenirs assortis. Par ailleurs, l'étiquetage différenciant mes souvenirs de rêve et de réalité étant contestable, il n'y a même aucune fiabilité dans une synthèse descriptive telle que « rêves = incohérences ».

Finalement, ce n'est pas le contenu d'un monde qui en détermine le caractère onirique, mais l'impossibilité pour autrui de le partager. Et comme un monde peut être peuplé de copies d'autrui, je ne suis pas en mesure de reconnaître ou atteindre les personnes en droit de me dire si je rêve.

• Un autre malentendu se base sur l'idée que si j'étais en train de rêver, ma volonté consciente s'avérerait toute-puissante. A ce sujet, les souvenirs de cauchemars devraient faire réfléchir : un rêve peut comporter terreur paralysée, douleurs atroces, violents sursauts de surprise, etc. Si l'on remet en question cette idée pour élever la puissance volontaire au rang de critère de démarcation, le terme de réel devrait englober les mondes incompatibles que sont les cauchemars, et la science y perdrait toute crédibilité : sans stabilité, pas de prédictions possibles.

• Il faut ici dire un mot des philosophes idéalistes, et notamment des constructivistes. Quand ceux-ci disent que le réel est inventé, imaginé, ils ne rejoignent généralement pas la question du rêve. Se contentant de refuser l'idée d'une réalité indépendante de notre observation, ils n'en adhèrent pas moins à la science au titre de l'efficacité (« des recettes qui marchent ») et de l'unanimité entre observateurs (« l'objectivité inter-subjective »), pourtant, s'il fallait abandonner toutes les fausses évidences, le caractère pensant de mes compagnons en ce monde ne devrait pas avoir plus de poids que l'existence d'une réalité inobservée. La question ayant l'inconvénient d'introduire un égocentrisme incompatible avec l'enseignement universitaire, prosélyte par définition, et ne prêtant pas aux applaudissements d'un public enthousiaste, les philosophes investis d'autorité ne poussent cependant pas l'idéalisme jusqu'au cohérent décapage des arbitraires.

La philosophie aboutit donc, non à un dénuement humble et convaincant, mais à un fatras de supputations et d'engagements. Globalement, rien n'a été acquis : mon expérience est-elle le reflet fortuit d'un monde autonome (dogme réaliste), une illusion partiellement partagée par les autres êtres humains (dogme idéaliste), un délire personnel (dogme solipsiste) ? L'absence d'arguments dans ce débat conduit au doute, et cela d'autant plus aisément que l'hypothèse du rêve permet d'envisager la fausseté de tout dogme intemporel. La philosophie débouche sur un scepticisme absolu, même si elle se refuse à le reconnaître.

D – Une réponse expérimentale

La faible force persuasive des philosophes ne devrait pas surprendre les scientifiques, qui se sont vus assener des « démonstrations» sur la divisibilité de la matière à l'infini, sur l'impossibilité du temps relativiste, etc… avant que la sanction expérimentale ne vienne discréditer ces discours.

Dans le domaine scientifique, le rêve est un phénomène du ressort des neuro-physiologistes, ceux-ci s'estimant en mesure de différencier objectivement éveil et rêve, d'après un électroencéphalogramme par exemple. Rappelons cependant que le problème n'est pas d'être jugé éveillé, mais d'en être convaincu : autrui n'a pas besoin de science pour conclure que s'il pense, il n'est pas un jouet de mon inconscient. Or de mon point de vue, puisque c'est de cela qu'il s'agit, l'expérience paraît biaisée : si je vis un monde illusoire, la corrélation entre état éveillé et tracé graphique peut constituer une invention, de même que l'obtention de ce tracé sur mon personnage. Je pourrais rêver un test de ce type me démontrant sans préjugé apparent que je suis éveillé – sa validité est donc limitée au réel.

Finalement, pour croire cette expérience, il faut croire en l'expérience, ce qui était précisément l'objet du débat. Refuser cette approche n'est pas avouer une fixation obsessionnelle sur la logique formelle, c'est seulement recourir au minimum de rigueur sans lequel la science n'aurait pas la moindre supériorité sur les autres modalités du « n'importe quoi ». S'il faut décréter que « je ne rêve pas, puisque si je ne rêve pas alors je ne rêve pas », il faut en déduire parallèlement que « je rêve, puisque si je rêve alors je rêve », et on atteint l'absurdité auto-contradictoire avec l'extrapolation suivante: « j'ai raison, puisque si j'ai raison alors j'ai raison, et je déclare invalide le raisonnement circulaire ».

E - Compromis

A ce stade, il semble que l'hypothèse du rêve ne pèche pas tant par son absurdité que par son invérifiabilité : s'il semble difficile de démontrer que je ne rêve pas, il l'est tout autant de démontrer que je rêve, et donc d'invalider la science en ce monde. On pourrait dès lors penser que la science n'est pas concernée par cette question.

Là encore, il y aurait erreur. Le fait que je rêve ou non met en question la crédibilité du *principe expérimental* (en ce monde). Et si l'hypothèse du rêve est douteuse, elle ne l'est pas plus que l'hypothèse du réel, préambule obligatoire à toute science.

Ici intervient un argument choc : que je rêve ou non ce monde, la science est par définition crédible dans le réel. Certes, mais si rien ne me permet de reconnaître le réel, je n'aurais jamais la moindre raison de croire la science, dans quelque monde que je sois. Ce « moi » étant indéfini, personne ne peut honnêtement prétendre fournir, par le seul recours à une démarche scientifique, une contribution à la légitime science du réel, et celle-ci devrait donc être vide pour voir sa crédibilité assurée, ce qui contredit sa définition comme ensemble de prédictions...

Pour sortir de l'impasse, posons l'hypothèse que je ne rêve pas, au simple titre de théorie hypothétique, prélude aux théories électromagnétique, génétique, etc. L'efficacité des prédictions découlant de l'ensemble élèverait cette hypothèse de réel au rang des modèles les plus solidement corroborés. Il est cependant évident que l'hypothèse contraire, le rêve, ne serait pas réfutée : les prédictions scientifiques peuvent être couronnées de succès dans un rêve. On serait malgré tout tenté d'en conclure à l'inutilité de cette réserve. Même dans un rêve, si la prédiction scientifique s'avère « marcher », pourquoi s'en détourner ?

Une réponse affective est tout d'abord possible : toute règle arbitraire met des ornières à la liberté de jugement, et la situation peut tourner à un intolérable emprisonnement. Dans un cauchemar n'enfreignant pas les lois scientifiques, pourquoi diable serait-il préférable d'écarter l'hypothèse du rêve, porte ouverte vers un réveil éventuel, quand ce qui est perçu comme inéluctable remplit d'effroi ?

Plus sérieusement, la prétendue efficacité de la science en ce monde repose sur une convergence de souvenirs et témoignages, qui n'ont rien de crédibles tant que j'ignore si je rêve ou non.

Dernier point: comment croire en la valeur prédictive de règles internes à un monde dont j'envisage l'extinction par un réveil prochain, peut-être même imminent ?

F – Les décisifs enseignements des statistiques

• La dernière réflexion du paragraphe précédent est pernicieuse. En effet, outre sa contestation vis-à-vis d'une pseudo science onirique, elle peut révéler une faille dans ce qui constituerait une science légitime : en admettant que je vive le réel, qu'est-ce qui conduit à croire que les régularités modélisées vont perdurer ?

Intuitivement, on est tenté de répondre que les événements systématiquement constatés jusqu'à présent sont l'indice d'un phénomène stable (à l'échelle de temps humaine). C'est là une formulation du postulat inductif, qui prétend légitimer les généralisations. Or la validité a priori d'une transition entre passé et futur, connu et inconnu, n'est pas seulement niée par la logique, elle est scientifiquement contredite par l'expérience. Exemple : telle source ne s'était jamais tarie de mémoire d'homme et l'on en avait conclu qu'il en serait de même cette décennie encore, or elle s'est brutalement tarie cet été. Une régularité peut perdurer comme elle peut s'interrompre, l'habitude de pensée génère une croyance, elle ne fournit pas une certitude objective. Contester l'évidence selon laquelle le soleil se lèvera demain matin n'est pas avouer que l'on a perdu la raison, c'est au contraire indiquer qu'on l'a retrouvée en se défaisant des convenances.

Cet exemple peut susciter une réaction du bon sens : les prédictions ont prouvé leur crédibilité, puisqu'elles ont

été confirmées par des succès répétés. (Rappelons que dans ce paragraphe, l'hypothèse de réel conventionnellement acceptée autorise cette référence à une efficacité passée). Le jugement se réduit cependant à ceci : l'induction ayant donné satisfaction jusqu'ici, elle donnera satisfaction à l'avenir. Hélas, pour admettre cela, il faut préalablement accepter l'induction, sans quoi le futur ne peut être inféré du passé. Bref, si l'induction est valide, l'induction est valide... ce à quoi l'on peut objecter que si elle est invalide, elle est invalide. (Rappelons qu'une loi vraie dans le passé *et* fausse dans le futur est globalement fausse – tant selon le sens intuitivement conféré à la vérité que selon les propriétés définissant la conjonction en logique classique).

La science ne se base bien sûr pas sur ces postulats primaires. Plus exactement, elle les conforte par un cadre mathématique dont le concept clé est la corrélation statistique. A l'issue de calculs complexes, il est considéré acquis que le taux de succès prédictifs observé ne peut être imputé au hasard ; l'acte prédictif a donc un sens. Ce compte rendu vulgarisateur est cependant malhonnête, il faudrait dire : on démontre que la probabilité d'obtenir un tel succès par un hasard arbitrairement modélisé est très faible, et cela suggère l'idée que l'acte prédictif a vraisemblablement eu un sens dans le passé. Le passage à l'énoncé classique, « ne rentrant pas dans les détails », résulte d'un arbitraire : le fait de négliger une faible probabilité, et d'une double induction : représentativité du modèle de hasard retenu, transition sans réserve du passé à l'intemporel...

• Le fait, quasi systématique en sciences, de mentionner un risque d'erreur connu et accepté comme tel pourrait contourner partiellement le problème. Il paraît cependant étrange que les erreurs soient comptabilisables à l'avance, et pour comprendre cette « magie » mathématique, nous allons prendre un exemple simple (pour une approche formelle, se reporter à l'annexe 8). Avant de lancer un dé dont les faces sont marquées de 1 à 6, je pronostique que j'obtiendrai un chiffre différent de 1, la question consiste à déterminer le risque d'erreur affectant ce pari, c'est-à-dire la proportion d'échecs qui serait obtenue en répétant de tels paris. Ce risque est compris entre 0 et 100 %, mais personne ne s'arrête à cette fourchette sans intérêt.

Une première voie de calcul, purement probabiliste, se base sur le dénombrement des cas comparables s'avérant possibles ; il y en a 6 dans notre exemple (nombre de faces du dé). Une seule de ces possibilités me conduirait à l'erreur, et l'on dira que la probabilité d'erreur est de 1/6. Pour obtenir ce nombre, il faut en fait avouer que l'on a posé arbitrairement une hypothèse : tous les cas logiquement possibles sont également fréquents. C'est donc une probabilité conditionnelle que l'on détermine ainsi, aucunement un risque global d'erreur. Pour accéder à celui-ci, il faudrait – entre autres choses – connaître la probabilité de l'hypothèse considérée. Pour estimer, a priori, le risque d'erreur cherché, il est donc nécessaire de prendre un risque, et celui-ci étant inquantifiable, la rigueur mathématique voudrait que l'on en revienne au piteux encadrement « 0 à 100 % »...

Les mathématiciens adeptes des statistiques dites paramétriques se livrent à une approche plus complexe, basée sur le test de leurs hypothèses. Ce type d'analyse n'étant effectuable qu'à partir d'échantillons connus et de grande taille, il faut prendre un nouvel exemple : sachant que sur 600 lancers de dés, 506 ont donné des chiffres différents de 1, quel risque d'erreur prend-on si l'on parie que le prochain lancer ne donnera pas le chiffre 1 ? Bien sûr, on pourrait postuler que la fréquence du chiffre 1 à l'avenir sera voisine de la fréquence passée, mais le risque de cette hypothèse n'est pas maîtrisé. Il serait plus légitime de préciser qu'à l'issue du prochain lancer la fréquence globale sera égale à la fréquence passée à moins de 0,15 % près, mais cela donne une estimation de la probabilité du résultat 1 pour un lancer quelconque, et non celle concernant un lancer donné sachant que celui-ci est futur – le calcul rigoureux donne la fourchette 0 à 100 % pour cette dernière... Les statisticiens ont recours à une hypothèse plus raisonnée : on peut envisager a priori que dés et lancers soient « normaux », donnant des résultats ponctuels aléatoires, et globalement une fréquence théorique de 1/6 pour le chiffre 1. Le calcul montre alors que la différence entre la fréquence observée et cette valeur théorique de 1/6 n'est pas significative : si le modèle considéré est valide, approximativement 50 % des ensembles possibles de 600 lancers présentent des différences encore plus grandes. On accepte alors le modèle, puisqu'il serait inacceptable de le refuser en appliquant un critère de décision s'avérant erroné dans 50 % des cas. La valeur 1/6 ainsi « validée » est alors rendue comme risque d'erreur sur le pari. Pourtant, l'intuition devrait se rebeller spontanément (cf. annexe 9.A) et les calculs rigoureux font effectivement apparaître plusieurs termes inconnus entre la grandeur accessible et le risque global d'erreur qui était cherché. Il est notamment indispensable de prendre en compte les modèles concurrents, et le fait que ceux-ci soient généralement en nombre infini rend ladite nécessité quasi rédhibitoire. En limitant la concurrence à un modèle unique et précis (qui ne soit pas le complémentaire multiforme de celui à valider), le risque concernant le choix entre les deux peut certes être déterminé, mais à condition que l'on postule leur équiprobabilité a priori et que l'on fixe nulle la probabilité que les deux modèles considérés soient inadéquats... Dans notre exemple, le modèle comportant une suite aléatoire de 600 chiffres suivi de 1 systématiques n'a pas vu sa probabilité calculée, il n'a simplement pas été pris en compte. Ce n'est qu'en aval d'hypothèses arbitraires que sont déterminés les risques d'erreur; étayer ainsi de chiffres l'idée que « si j'ai raison, alors j'ai raison » ne vainc aucunement l'incertitude initiale (ai-je raison ?). L'examen statistique d'un échantillon passé ne constitue pas un test valable d'hypothèse prédictive. En toute rigueur, le futur reste inconnu, mathématiquement comme logiquement.

Signalons enfin que certaines marges d'incertitude expérimentales peuvent être calculées sans recourir aucunement aux intervalles de confiance statistiques. Mais si ces calculs sont légitimes pour des mesures passées, leur conférer une valeur prédictive constitue un abus. Exemple: le volume de réactif nécessaire à tel résultat s'est situé dans toutes les expériences entre les graduations 2,2 et 2,3 ml; ceci constitue bien un encadrement de la valeur qui était cherchée dans ces expériences passées, mais n'exclut pas qu'une valeur en dehors soit obtenue au prochain essai.

• Bref, la science ne contourne aucunement l'acte de foi inductif, tout au plus le camoufle-t-elle par une mathématisation passant sous silence ses douteuses hypothèses et décourageant la plupart des esprits critiques par une complexité formelle difficile à suivre. Les risques d'erreur ne sont absolument pas maîtrisés, et l'emploi inconditionnel du terme de risque est dévoyé dans les quantifications statistiques.

Dans ce contexte, refuser l'hypothèse du rêve n'apparaît que comme un postulat de plus. Ceci justifierait l'aplomb scientifique face à la remise en cause : de toute façon, la discipline ne tient debout que par une *croyance* bravant les arguments rationnels de prudence face au risque d'erreur. L'élément nouveau réside dans les enjeux qu'apporte l'hypothèse du rêve, dans un domaine où la critique épistémologique de l'induction faisait figure de futile objection formelle (l'outrepassement en étant couronné de succès).

G – Science, altruisme et psychiatrie

• Le caractère idéologique de la science expliquerait difficilement à lui seul le fait que le problème du rêve n'ait pas été pris directement en compte par les penseurs scientifiques, qui ont très honnêtement examiné les objections au principe inductif. Les chercheurs réalistes et positivistes se rejoignent ainsi pour refuser ou interdire l'opinion solipsiste (formulation dogmatique et intemporelle de l'hypothèse du rêve) tout en la reconnaissant irréfutable. Bernard d'Espagnat signale qu'il n'y a de débat possible que si l'on exclut le solipsisme, tandis qu'Heinz von Foerster écarte toute cosmologie égocentrique au nom d'une impérieuse *nécessité morale.*

Pour s'expliquer cela, il est peut-être utile de se référer à l'esprit qui transparaît de la déclaration des droits de l'homme. Celle-ci expose en effet certains dogmes révélateurs ; dans son tout premier article, c'est-à-dire avant toute chose, elle exige de reconnaître que tous les êtres humains sont doués de raison et de conscience. Ceci admis, on s'évite de répondre à une question éminemment dérangeante : les « humains» peuplant les rêves étant considérés comme dénués de conscience, donc d'humanité, comment reconnaître les vrais humains des faux, ignorant a priori si l'on rêve ? Faute de réponse, il semble qu'un interdit éthique ait été posé à l'encontre du doute – et ceci sauve les fondements de la démarche expérimentale. Le « bon sens» sur lequel se fonde la science ne serait donc pas tant sensé que *bon*.

Cette dernière idée peut surprendre, la science étant réputée pour payer sa neutralité « objective» d'une absence de garantie éthique. Dans un débat sur le thème « science et morale », il est d'usage de mentionner les compétitions féroces entre chercheurs, l'expérimentation sans limites sur des cobayes humains, les récupérations eugéniques ou militaristes (Hiroshima...) de l'efficacité acquise, etc. Il faut cependant noter que les déviations constituées par tels ou tels *actes* sont purement optionnelles, alors que le *principe* du projet scientifique requiert fondamentalement une forme de fraternité : il faut avoir confiance en autrui, ne serait-ce que pour la reconnaissance de l'expérience, le partage des tâches, les validations temporaires par consensus. Et ceci s'avère bien secondaire à un choix moral (considérer autrui comme un alter ego) qui n'a rien de logiquement nécessaire. Rappelons que certaines philosophies orientales, qui seraient consolidées par l'argument du rêve si la logique les préoccupait, se refusent à postuler une pluralité d'âmes ou l'existence d'un monde crédible, et autorisent pleinement une attitude de retrait autistique.

Ce type de comportement replié, à la fois dépourvu de fraternité (moralité) et d'agressivité (immoralité active), est d'ailleurs considéré en Occident comme une aberration. La psychiatrie classifie comme maladies cette attitude et l'éventuelle argumentation qui la sous-tend (taxée de « rationalité pathologique »). Un sérieux problème de cohérence se pose toutefois à ce niveau. Pour l'exposer, nous aurons recours à un parallèle simple. Rappelons le caractère moralement choquant de la position scientiste, qui tirait sa prétendue légitimité d'une condamnation radicale des intuitions religieuses, même dénuées de fanatisme ; la tolérance a été rétablie en s'en remettant au débat rationnel : l'existence d'un être transcendant n'est pas plus assurément fausse que son inexistence, fondement du scientisme. Le problème dont nous avons débattu se pose dans les mêmes termes : la position simplement scientifique devrait choquer, puisqu'elle ne peut prétendre à la légitimité qu'en condamnant a priori les intuitions égocentriques, même inoffensives (via la psychiatrie) ; la *tolérance* devrait être rétablie en s'en remettant au débat rationnel : l'hypothèse du rêve n'est pas plus assurément fausse que l'hypothèse de réel, fondement de la science. Dénoncer le traitement psychiatrique des égocentriques « maladifs » ou des introvertis extrêmes, n'est donc pas qu'une critique de plus portant sur la moralité d'applications facultatives de la technique ; c'est toute l'assise de la science qui est jeu.

Les objections ne manquent pas. Certes, rappelons-le, quand un individu croit qu'il me rêve, je sais qu'il est dans l'erreur, mais sa position est ni plus ni moins sensée que s'il se croyait dans le réel en accordant une foi aveugle à nos paroles. Il n'est par ailleurs nullement contesté ici la valeur morale d'un secours apporté à des malades demandant explicitement une assistance. Il ne s'agit pas de déjuger globalement les hôpitaux psychiatriques, mais de dénoncer certains traitements forcés. Faire souffrir contre son gré un être inoffensif constitue-t-il un acte de bien, un geste de respect ? Au nom de quelle morale bouscule-t-on des êtres douillettement recroquevillés à l'abri d'autrui ? Et quand on empêche quelqu'un de se laisser mourir d'inanition, pourquoi le condamner à une vie qu'il trouve douloureuse, s'il compte trouver l'apaisement par le biais d'une extinction (mort, pensée « vide », nirvana) ou d'une évasion (Paradis, rêverie éternelle) ?

Notre morale pourrait certes exclure d'étendre la tolérance à des individus immoraux, ignorant respect du bien d'autrui, générosité et compassion. Mais il ne faut pas confondre égocentrisme et égoïsme. L'hypothèse ou la certitude que je sois en train de rêver, et donc que mes compagnons ne soient pas pensants, n'entrave pas les élans du cœur : compassion comme envers des personnages de cinéma, générosité comme envers des plantes ou animaux aimés. De plus, cette voie invite à la non-violence : face à l'adversité et aux frustrations, il devient légitime de fermer

les yeux et se choisir « un autre rêve ». Comparativement, l'hypothèse fataliste de réel suscite les revendications, révoltes et combats, l'appropriation aux dépens d'autrui des objets désirés, etc. De quel côté est donc l'immoralité ? Certes, consolider philosophiquement l'introversion protège du commandement d'assistance au prochain, mais l'innocent ne vaut-il pas l'individu coupable de violences quotidiennes, qui se rachète à bon compte par l'aumône ? L'égoïsme est-il exorcisé par ce don non désintéressé (défense naïve contre les accusations, tentative de se revaloriser pour retrouver le bien-être, injonction à une récompense sociale ou post-mortem...) ? Le procès qui voit traiter d'immoraux les égocentriques cohérents et passifs n'est pas équitable, quand il intervient au sein d'une riche société démocratique se protégeant du partage avec le Quart-Monde par le principe des frontières. Si la science nécessite pareille condamnation pour asseoir sa légitimité, on peut estimer qu'elle se déjuge et perd la crédibilité morale, après la crédibilité rationnelle...

• Il est cependant à craindre que le débat concernant la crédibilité scientifique n'intéresse personne. Ce serait le cas si la discipline se contentait de se montrer psychologiquement séduisante en flattant l'induction pragmatiste. Et la psychiatrie serait simplement l'exutoire naturel du fanatisme que l'on retrouve dans tant de voies populaires.

Il reste bien sûr permis malgré tout d'espérer, avec un peu plus d'optimisme, l'émergence de nouveaux arguments, conférant à la science une crédibilité qui a été trop longtemps considérée comme acquise a priori.

• Avant de refermer cette annexe, il convient peut-être de rappeler les points forts de notre contestation, en vue de repousser les contre-attaques prévisibles :

– Le constat que « *la science marche* » (prédit, guérit, etc.) semble à première vue constituer un argument en béton pour convaincre un esprit non acquis à la science. Il existe cependant des objections sérieuses (hypothèse du rêve, philosophie égocentrique) dénigrant la crédibilité du monde présent, et celles-ci sont surtout ignorées du fait d'une condamnation sociologique. L'interdit dont il s'agit repose d'une part sur un malentendu moral concernant le respect d'autrui, d'autre part sur la prétention à l'objectivité dans les diagnostics de « rationalités pathologiques ».
– Constater que la science a marché jusqu'ici ne prouve pas qu'elle *continuera à marcher.* Les régularités modélisées pourraient s'interrompre, et il pourrait ne plus du tout y avoir de régularités à l'avenir. Il est mathématiquement contestable d'affirmer que la probabilité de cette éventualité est infime.
– Affirmer que la science a *jusqu'ici marché* suppose que j'accorde foi à mes souvenirs, au témoignage d'autrui et à mon expérience présente (pour l'examen de preuves). Or si je suis en train de rêver, cette foi est erronée, elle n'est donc pas légitime a priori.
– Mentionner une dualité rêve/réalité ne confirme pas implicitement *l'existence d'un réel* et d'une possible science associée. Simplement, la science a pour objet de modéliser des régularités, alors que celles-ci sont contredites par l'expérience personnelle. Pour qu'il y ait science, il faut donc définir le rêve (ou un équivalent) afin d'écarter les contradictions stérilisantes. Or cette convention pose un problème de cohérence, aucun critère accessible ne départageant les deux formes d'expérience.
– L'impossibilité de récuser l'hypothèse du rêve ne prouve pas qu'un scientifique a tort, ce qui est réfuté se limite au *caractère logique de la démarche expérimentale* quand elle prétend à une forme d'objectivité. Quelle que soit la valeur conférée aux modèles, la validité de l'expérience prise en arbitrage constitue une simple croyance.

8 – Dévoiement de la logique probabiliste

Ce texte vise à réfuter les prétentions à une connaissance intemporelle basée sur l'expérience de faits passés, ici supposés crédibles.

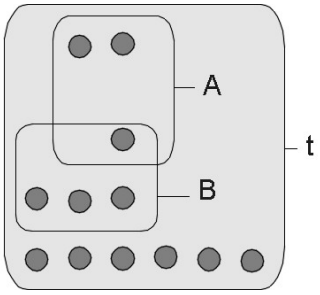
Après une présentation aussi simple que possible des lois élémentaires régentant les probabilités, nous aborderons le calcul de risques et les tests d'hypothèses pratiqués en statistiques paramétriques.

Pour les enjeux et implications de ces calculs, se reporter à l'annexe 7.F.

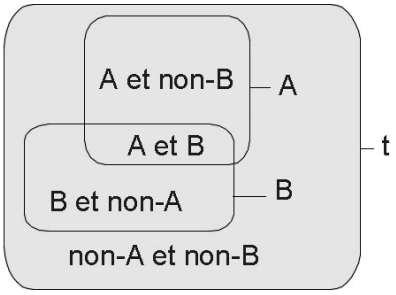
A – Introduction aux probabilités

On peut intuitivement définir une probabilité en tant que fréquence d'événements, taille relative ou proportion d'effectifs. Ce terme de probabilité est employé quand les dénombrements portent sur des éléments possibles et non sur des éléments matériels ou certains.

Exemple :



Cas général :



• Considérons un ensemble (non vide) d'éléments : t (comme « total »), celui-ci incluant 2 ensembles : A et B.

• Dans l'ensemble B, la proportion d'éléments de A (1/4 pour l'exemple figuré) est le rapport du nombre d'éléments

de B qui sont éléments de A sur le nombre total d'éléments de B.

On notera : $p(A/B) = \frac{n(A \text{ et } B)}{n(B)}$

Cas particulier : la proportion globale d'éléments de A (dans l'ensemble t) est : $p(A) = p(A/t) = \frac{n(A \text{ et } t)}{n(t)} = \frac{n(A)}{n(t)}$

Autre conséquence : $p(A/B) = \frac{n(A \text{ et } B)}{n(t)} \times \frac{n(t)}{n(B)}$ soit $p(A/B) = \frac{p(A \text{ et } B)}{p(B)}$ [formule n°1]

• A est dit indépendant de B si la proportion d'éléments de A n'est pas modifiée par le fait que l'on se place dans B, donc si p(A/B) = p(A). C'est le cas dans l'exemple figuré (1/4 = 3/12).
La formule n°1, qui pouvait s'écrire p(A et B) = p(A/B)×p(B), devient alors: p(A et B) = p(A)×p(B) [formule n°2]
(La définition habituelle de l'indépendance part en fait de cette formule, qui a l'avantage d'inclure les cas où B est vide, mais l'inconvénient d'être éloignée de l'approche intuitive).
• Remarques :
– Si A, non vide, est indépendant de B au sens où nous l'avons défini, alors B est indépendant de A ; en effet :

$$p(A/B) = p(A) \Rightarrow \frac{n(A \text{ et } B)}{n(B)} = \frac{n(A)}{n(t)} \Rightarrow \frac{n(A \text{ et } B)}{n(A)} = \frac{n(B)}{n(t)} \Rightarrow p(B/A) = p(B)$$

– Un élément est soit élément de A, soit élément de non A, donc n(t) = n(A)+n(non A) ;
en divisant par n(t), on obtient p(non A)=1-p(A) [formule n°3]
– De même, un élément de A est soit « élément de ‘A et B’ » soit « élément de ‘A et non B’ » ;
donc n(A)=n(A et B)+n(A et non B) ; en divisant par n(t), on obtient p(A)=p(A et B)+p(A et non B) [formule n°4]

B – <u>Risque d’erreur prédictive : calcul élémentaire</u>

On veut parier qu'en prenant un élément parmi l'ensemble des possibilités, on obtiendra un résultat « r ». La probabilité de se tromper en effectuant ce pari désigne la proportion d'éléments donnant un résultat « non r » dans l'ensemble des possibilités.

Généralement, on peut dénombrer les résultats possibles, mais supposer que ceux-ci sont équiprobables (c'est-à-dire : seront aussi fréquents les uns que les autres si l'on répétait l'épreuve un nombre infini de fois) n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Exemple : avec un dé hexaèdrique aux faces marquées de 1 à 6, le résultat d'un lancer unique sera l'un des 6 résultats possibles, mais les façons dont l'expérimentateur considéré pourra lancer ce dé sont en nombre infini, et la proportion de celles-ci donnant par exemple le résultat 5 n'est pas forcément 1/6. En statistiques, on retrouve ceci dans les analyses non paramétriques portant sur l'étude des classements (tests de somme des rangs, de Wilcoxon, de Kruskal-Wallis, de Spearman, de Kendall, etc.) – il y a un nombre connu de résultats possibles, mais tous ne sont peut-être pas équiprobables, et pondérer les possibilités d'ex aequo relève notamment de l'arbitraire.

Finalement, si l'on excepte les tautologies sans intérêt prédictif (il est certain que l'on obtiendra l'un des résultats possibles et que l'on n'obtiendra pas l'un des résultats impossibles), le calcul de risque doit s'effectuer à partir d'une hypothèse simple, a priori plausible, et pour laquelle est accessible la probabilité d'erreur dans la prédiction. Tout le problème est de dépasser cette hypothèse (que nous noterons H).

La situation est donc la suivante :
Valeur connue : p(‘‘non r’’/H) ; valeur cherchée : p (‘‘non r’’)
D'après [4], p(‘‘non r’’) = p(‘‘non r’’ et H) + p(‘‘non r’’ et ‘‘non H’’)
D'après [1], p(‘‘non r’’) = [p(‘‘non r’’/H)×p(H)] + [p(‘‘non r’’/’’non H’’)×p(non H)]
D'après [3], p(‘‘non r’’) = [p(‘‘non r’’/H)×p(H)] + [p(‘‘non r’’/ ’’non H’’)×(1-p{H})]
Restent 2 inconnues : p(H) et p(‘‘non r’’/’’non H’’)

Généralement, quand H est une forme d'équiprobabilité, on prend arbitrairement p(H) = 1, d'où :
p(‘‘non r’’) = p(‘‘non r’’/H), connu.

La même formule aurait été obtenue, tout aussi abusivement, en postulant que :
p(H) = p(non H) et p(‘‘non r’’/’’non H’’) = p(‘‘non r’’/H).

Sans arbitraire, p(non r) est cependant *inconnu,* la valeur étant comprise entre :
0 {par exemple : si p(H) = 0 et p(‘‘non r’’/’’non H’’) = 0} et
1 {par exemple : si p(H) = 0 et p(‘‘non r’’/’’non H’’) = 1}. Soit entre 0% et 100%…

C – <u>Risque d’erreur prédictive : calcul paramétrique</u>

La situation est la même que précédemment à ceci près que l'observation d'un résultat R peut servir à tester l'hypothèse H avant de prédire r.

H est ici, le plus souvent, une hypothèse d'homogénéité entre groupes ou de normalité, mais peut désigner n'importe quel modèle, y compris l'équiprobabilité des résultats distinguables.

Valeurs connues: p(R/H), p(‘‘non r’’/H) ; valeur cherchée : p(‘‘non r’’/R)

D'après [1], p(‘‘non r’’/R) = p(R et ‘‘non r’’)/p(R)

D'après [4],
$$p(\text{"non r"}/R) = \frac{p(R \text{ et "non r" et } H) + p(R \text{ et "non r" et "non H"})}{p(R \text{ et } H) + p(R \text{ et "non H"})}$$

D'après [1],
$$p(\text{"non r"}/R) = \frac{\{p[(R \text{ et "non r"})/H] \times p(H)\} + \{p[(R \text{ et "non r"})/\text{"non H"}] \times p[\text{"non H"}]\}}{\{p(R/H) \times p(H)\} + \{p(R/\text{"non H"}) \times p(\text{"non H"})\}}$$

D'après [3],
$$p(\text{"non r"}/R) = \frac{\{p[(R \text{ et "non r"})/H] \times p(H)\} + \{p[(R \text{ et "non r"})/\text{"non H"}] \times [1 - p(H)]\}}{\{p(R/H) \times p(H)\} + \{p(R/\text{"non H"}) \times [1 - p(H)]\}}$$

Si R est le résultat d'un essai conçu comme test de H, cela signifie que H postule l'indépendance de R et r (R dénote H et n'influe pas, si H est valide, sur l'obtention de r). On en déduit donc, d'après [2] :

$$p(\text{"non r"}/R) = \frac{\{p(R/H) \times p(\text{"non r"}/H) \times p(H)\} + \{p[(R \text{ et "non r"})/\text{"non H"}] \times [1 - p(H)]\}}{\{p(R/H) \times p(H)\} + \{p(R/\text{"non H"}) \times [1 - p(H)]\}}$$

Restent 3 inconnues: p[(R et ‘’non r’’)/’’non H’’], p(H) et p (R/’’non H’’)

Remarque : on obtiendrait légitimement p(‘’non r’’/R) = p(‘’non r’’/H), connu, dans le cas où ‘’non H’’ serait incompatible avec le résultat R, c'est-à-dire si p[(R et ‘’non r’’)/’’non H’’] et p(R/’’non H’’) étaient nuls. Mais ceci est impossible à décréter a priori puisque ‘’non H’’ comprend toute une famille de modèles énonçables comme « R puis n'importe quoi ».

Pour obtenir la même formule, il est d'usage en statistiques de poser implicitement p(H) = 1 quand p(R/H) n'est pas exceptionnellement faible. On aboutirait au même point avec une série de postulats :

r et R sont indépendants sous non H

p(‘’non r’’/’’non H’’) = p(‘’non r’’/H) et p(R/’’non H’’) = p(R/H).

Un peu moins naïvement, certains considèrent un modèle H' pour lequel d'une part R et r sont indépendants, d'autre part p(‘’non r’’/H') et p(R/H') sont accessibles. En posant arbitrairement p(ni H ni H') = 0 et p(H) =p (H'), on obtient le résultat suivant, accessible :

$$p(\text{"non r"}/R) = \frac{\{p(R/H) \times p(\text{"non r"}/H)\} + \{p(R/H') \times p(\text{"non r"}/H')\}}{p(R/H) + p(R/H')}$$

Sans arbitraire, p(‘’non r’’/R) est cependant *inconnu,* la valeur étant comprise entre
0 {par exemple : si p(H) = 0 et p[(R et ‘’non r’’)/’’non H’’] = 0} et
1 {par exemple : si p(H) = 0 et p[(R et ‘’non r’’)/’’non H’’] = p(R/non H), c'est-à-dire p[’’non r’’/(R et ‘’non H’’)] = 1}
soit entre 0% et 100%…

D – <u>Robustesse de l’argumentation</u>

Bien que guidée par un sentiment d'évidence, la précédente démonstration se base inévitablement sur des axiomes arbitraires (ne serait-ce que l'arithmétique ordinaire). La conclusion pessimiste qui a été atteinte n'est donc pas universelle, et pourrait ne pas se retrouver dans un autre système de références.

Toutefois, si le choix d'autres axiomes devait aboutir à restaurer la possibilité d'une maîtrise des risques d'erreur dans les prédictions, l'ensemble resterait l'objet d'un choix subjectif. Le fait que le risque d'erreur puisse être inaccessible ruine en tout cas l'espoir d'une démonstration de son accessibilité universelle (indépendante des axiomes retenus).

Postuler la valeur de grandeurs inconnues ou imposer certains axiomes ad hoc relève de la même démarche : il s'agit d'une capitulation de la rigueur, et le relativisme, règne du « n'importe quoi », semble l'emporter.

9 – <u>La logique statistique, vaste supercherie</u>

L'annexe précédente peut tenir lieu de réfutation des statistiques inductives. Mais sans se lancer dans une démonstration mathématique, il était possible, intuitivement, de résister aux enseignements statistiques. Nous présentons ici quelques points de repère simples, à même d'être compris si ce n'est par tout un chacun, du moins par tout biologiste ou psychologue fuyant les mathématiques tout en ayant reçu une formation scientifique.

La présente mise en cause ne touche pas les dénombrements ou comptages simples (statistiques descriptives), dont la démolition n'est que philosophique et partisane, via l'hypothèse du rêve. Ce sont les extrapolations à partir d'échantillons (statistiques inductives), qui constituent le principal objet de litige.

A – Réponses accessibles et questions posées

• L'exemple type du calcul statistique élémentaire (test de l'écart réduit, test de Student, analyse de variance, etc.) est le suivant : une population immense est scindée en plusieurs groupes (par exemple : hommes et femmes) ; sur un échantillon, on mesure le caractère que l'on voulait étudier (par exemple la taille en centimètres) ; la question posée est la suivante : peut-on affirmer que la différence entre les moyennes des groupes examinés (hommes mesurés, femmes mesurées) n'est pas due à un hasard d'échantillonnage, mais reflète bien une différence dans la population ? Ou, plus exactement, quel risque d'erreur entacherait la conclusion, en un sens ou en l'autre, connaissant les résultats observés sur l'échantillon ?

Ignorant les caractéristiques propres à la masse des individus non examinés, le statisticien se cantonne à tester l'hypothèse que l'appartenance à l'un des groupes est indépendante du caractère étudié (par exemple : sur l'ensemble de la population, les hommes ne seraient pas plus grands que les femmes, même s'il se trouve que l'échantillon montre une légère différence). Donc, il imagine une population homogène présentant une variabilité aléatoire compatible avec l'échantillon observé, et il calcule à partir de celle-ci la proportion (alpha) d'échantillonnages qui auraient conduit, par pur hasard donc, à une différence identique (ou supérieure) à celle observée. (Autrement dit : dans le cas où la population suivrait effectivement ce modèle théorique, examiner la totalité des échantillons possibles, en prenant cette différence observée en pratique comme critère d'hétérogénéité, aboutirait à se tromper avec une fréquence égale à ce nombre alpha.)

Quand ce taux d'erreur est très faible, on conclue que la différence observée sur l'échantillon est statiquement significative : on affirme que la population présente une différence, et l'on mentionne un risque d'erreur égal au taux alpha. Quand celui-ci est relativement fort, on note simplement qu'il faudrait prendre un tel risque pour conclure à une différence que l'on s'en abstient, même si l'on n'a pas d'éléments pour conclure inversement à l'homogénéité effective de la population.

• Ce cours élémentaire, qui sous-tend l'immense majorité des validations de travaux scientifiques en biologie ou psychologie, recèle pourtant une monstruosité : le risque d'erreur demandé, unique objet de la question posée, représentait la proportion de populations homogènes parmi les populations virtuelles ayant pu donner l'échantillon hétérogène observé, or le risque d'erreur rendu porte sur la proportion d'échantillons hétérogènes pouvant être extraits d'une population homogène – ce qui n'a rigoureusement rien à voir.

La différence entre les deux notions pouvant paraître subtile (ou futile), il faut clarifier le malentendu. On cherchait une proportion de populations connaissant l'échantillon, et le calcul préconisé nous rend une proportions d'échantillons connaissant la population. En suivant ainsi l'idée que la probabilité de A sachant B est égale (au moins approximativement) à la probabilité de B sachant A, on pourrait aboutir au dialogue suivant :

– Sachant que Monsieur X habite une ville nommée Montpellier, quelles chances y a-t-il qu'il habite en France ?
– Moins de 1 % : en effet, mes références indiquent que moins de 1 % des habitants de France habitent Montpellier, donc sachant que Monsieur X habite en France, il a moins de 1 % de chances d'habiter à Montpellier.
– Cela n'a rien à voir avec ma question.
– Vous me demandez une probabilité liant le fait d'habiter Montpellier et le fait d'habiter en France je vous en donne une.
– Oui, mais pas celle que je cherche...
– Celle-là, je ne peux pas vous la trouver, il faudrait recenser des noms de localité, avec leur nombre d'habitants, dans le monde entier – ou même tout l'Univers !
– Mais alors, si vous ne connaissiez pas la réponse à ma question, pourquoi m'avoir donné une réponse ?
– C'est déjà une indication utile.
– S'il n'y a pas de ville nommée Montpellier hors de France, il fallait me répondre 100 % alors que vous m'avez dit : pratiquement 0 % – et vous prétendez m'avoir donné une assez bonne indication ? Ce n'est même pas le chiffre complémentaire que vous m'avez donné : s'il y a dans le monde plusieurs mégalopoles nommées Montpellier, la réponse que j'attendais est effectivement voisine de 0 %, mais vous n'avez même pas examiné la question. Vous avez répondu n'importe quoi.

C'est donc bien d'une monstrueuse tromperie qu'il s'agit, même s'il faut avoir l'esprit particulièrement vigilant pour la déceler.

• Ceci serait relativement bénin s'il y avait un moyen d'accéder malgré tout à la réponse cherchée, par exemple un mode de calcul très complexe réservé aux initiés. Or ce n'est pas le cas (cf. annexe 8).

B – Précision chiffrée n'est pas exactitude

• A supposer même que l'on accepte de restreindre les questions aux points sans intérêt permettant une réponse légitime, il faudrait encore affronter les différences invraisemblables entre quantifications statistiques.

Prenons l'exemple d'un squelette de grande taille au sujet duquel on se pose la question suivante : l'hypothèse que ce cas appartienne à telle population naine est-elle compatible avec sa taille ? A partir de mêmes mesures, les calculs statistiques pourront rendre un double-résultat tel que celui-ci :

– En s'imposant un risque d'erreur inférieur à 5 %, on peut affirmer que dans la population considérée, on n'aurait pu trouver un tel cas : sa taille est *significativement supérieure* à la moyenne.
– En s'imposant un risque d'erreur inférieur à 5 %, il est impossible d'affirmer que dans la population considérée,

on n'aurait pu trouver un tel cas : sa taille n'est *pas significativement différente* de la moyenne.

Cela procède certes d'une certaine logique – le cas examiné se placerait dans les 5 % les plus grands, mais pas dans les 5 % les plus différents de la moyenne, nombre de très petits occupant des places dans ce total. Mais il est invraisemblable que le formalisme permette de chiffrer un risque d'erreur à 3,015 % précisément, alors qu'une nuance imperceptible aboutirait au chiffre de 7,420 % ! A tel seuil de risque acceptable, la mesure examinée apparaît strictement supérieure à la moyenne, donc supérieure et différente, mais en même temps elle n'apparaît pas différente. Cela frôle l'absurdité.

• Autre aspect des divergences invraisemblables entre estimations ultra-précises : le choix possible de tests indépendants. Par exemple, si l'on veut chiffrer au sein d'une population répartie normalement (et selon des modalités bien précises) la fréquence d'échantillons comparables à celui observé, on obtiendra généralement des valeurs différentes selon que l'on choisit de recourir au test de Cramer et au test de Kolmogorov (outils cités par G. Saporta dans « Théories et méthodes de la statistique ») ; et on peut aussi employer un test de ki2, celui-ci pouvant donner une foule d'estimations différentes selon le découpage en classes que l'on décide d'opérer. Et pour chaque estimation, on pourrait idéalement donner quinze décimales, alors que d'un test à l'autre les résultats peuvent aller du simple au double, voire pire.

Aucune marge d'incertitude n'étant donnée pour les probabilités issues de ces tests, chacune peut être interprétée comme constituant la réponse exacte à la question posée, d'où malentendu. Inversement, si l'on dispose d'un résultat clairement présenté comme estimation approximative, sans disposer du moindre indice chiffré mesurant sa crédibilité, il ne peut servir de justificatif à une démonstration, tout au plus peut-il aider psychologiquement à conforter une opinion.

• Bref, la rigueur absolue des calculs de risque d'erreur est généralement secondaire à un fantaisiste choix du mode de calcul. Et le fait que les prédictions statistiques soient d'une fiabilité incertaine n'est pas dû au fait qu'un faible risque reste un risque, le problème vient du fait que le risque n'est absolument pas connu, en dépit des calculs prétendant à son estimation.

Décréter que « chiffrer, c'est objectiver » constitue un abus.

C – Le prix de l'épuration

• La transition entre échantillon et population pourrait être rendue rigoureuse s'il était admis que la fraction non examinée est constituée de n'importe quoi. En accordant à chaque élément inconnu l'ensemble des possibilités imaginables, on pourrait cerner rigoureusement l'éventail des réponses admissibles.

Prenons un exemple: on veut savoir si la plantation A compte plus d'arbres malades que la plantation B, et l'on examine pour cela 1 % des arbres de chacun. Si 100 % des premiers sont malades et 0 % des seconds, on peut logiquement affirmer que A compte entre 1 et 100 % de malades, B : entre 0 et 99 % – cela ne permet pas de répondre à la question, mais conduit en tout cas à l'avouer honnêtement...

Il s'agit là d'une impasse, et les théorèmes de probabilité des causes ne devraient pas faire illusion : même si l'on peut étudier chaque hypothétique population distinguable, on ne peut accéder à la réponse cherchée sans poser arbitrairement l'équiprobabilité de ces cas distinguables, avant de leur affecter un facteur de pondération inspiré du risque alpha.

Pour éviter le retour logique à l'humilité, les statistiques s'appuient parfois sur la notion d'échantillon « scientifiquement démontré représentatif ». La technique en question est plus employée dans les sondages d'opinion, ou les prédictions anticipées de résultats d'élection, que dans le domaine de la science proprement dite. Elle se fonde au départ sur une libre hypothèse – par exemple : un échantillon présentant les mêmes proportions que la population en ce qui concerne l'âge et la catégorie socio-professionnelle, présenterait aussi les mêmes proportions en ce qui concerne les intentions de vote. Cette hypothèse est ensuite testée : ses prédictions d'après échantillon sont confrontées au résultat de consultations de la population ; s'il y a concordance approximative, l'hypothèse peut tenir lieu de modèle prédictif assez efficace – le jugement étant évidemment provisoire, en attendant un éventuel échec à venir. Quant à l'incertitude sur l'estimation, elle est chiffrée d'après une amplitude d'erreur constatée dans les mises en œuvre précédentes (qu'il s'agisse d'amplitude moyenne, ou maximale, ou rarement dépassée).

Le principe est alors ouvertement l'induction : les règles qui ont fonctionné dans le passé continueront à fonctionner. Les statistiques perdent alors leur caractère logique, mathématique, pour se baser sur une foi. Certes, cela semble fonctionner, comme la science expérimentale, mais la filiation avec la raison est perdue, et il serait malhonnête d'affirmer que les statistiques procurent une justification indéniable à l'induction : elles ne font que mettre en pratique cette recette, et participer au mouvement de modélisation supputatoire.

Même si les statistiques inductives peuvent être considérées comme une source d'inspiration respectable, empiriquement efficace, elles ne sont pas en mesure de prétendre apporter objectivement une connaissance ne serait-ce qu'approximative.

10 – Le paradoxe du « Messerschmitt plastique »

Quelques vieux magazines des années 1979-80 (par exemple « Le fanatique de l'aviation» – numéros 121, 130 et 131) relatent une polémique originale : le maquettisme aéronautique a-t-il ou non besoin d'être moralisé ? Malgré l'apparente futilité du sujet, les arguments employés ont eu le mérite extrêmement rare de se référer à une forme de

vertu égocentrique. En ce sens, il n'est pas absurde de déclarer que *la réflexion morale est plus enrichie par le maquettisme que par la philosophie institutionnelle* – dont les traités d'éthique, dépourvus de débat contradictoire (si ce n'est sur les moyens à employer), se définissent comme mises à mort de l'égocencentrisme.

Il est par ailleurs réconfortant d'appuyer notre réflexion sur un précédent ; c'est surtout dans cet esprit que seront évoquées les circonstances dans lesquelles de discrets solitaires, publiquement attaqués, prirent la parole. Il est difficile de rester serein quand on est dénoncé, raillé, « puni au nom de l'altruisme »... Même des silencieux peuvent être amenés à dénoncer – à titre défensif, non inquisitoire – l'intolérance et la douteuse cohérence cachées dans l'idée de « moralisation ». Le fait que les maquettistes aient à ce sujet gagné une manche devait être noté, quand on sait que les personnes accusées de repli schizophrène ou de délire égocentrique sont broyées, sans débat, par l'évidence populaire et son bras armé qu'est la psychiatrie.

A – Les loups et l'autruche

Le point de départ de la polémique, en 1979, était double, si l'on en croit les textes précités :

- En Allemagne furent officiellement proscrits les Messerschmitts plastiques affublés de croix gammées, odieuses glorifications d'un régime haïssable.
- La Suède prononça l'interdiction de toute reproduction ludique d'engin de mort – attribuant l'agressivité des jeunes générations aux mitrailleuses de caoutchouc et autres armes virtuelles de la petite enfance.

Le projet de loi coercitive élaboré en ce sens fut en France rapidement enterré, les responsables renonçant à mettre en difficulté l'industrie du jouet et à perdre des électeurs. Proscrire, la main sur le cœur, les maquettes plastiques semblait de plus risible quand étaient parallèlement respectées la quotidienne hémoglobine télévisuelle et surtout la vente de bombardiers prêts à l'emploi (dont certains auprès d'armées insolvables désirant massacrer jusqu'au dernier les juifs d'Israël, les Kurdes ou les membres d'ethnies méconnues...).

La menace de mise hors-la-loi du maquettisme fit en tout cas sortir de leur silencieuse réserve quelques citoyens, soucieux de préserver leur loisir inoffensif, quitte à s'opposer ouvertement aux dirigistes organisateurs de la vie privée d'autrui. (Signalons que les législateurs en question étant membres d'un parti dit libéral, la contestation était dirigée globalement contre les politiciens, et non contre les seuls planificateurs communistes ou moralisateurs socialistes).

Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'au hasard des débats publiés par voie de presse fut invoquée la louable personnalité du jeune maquettiste, adolescent calme et discret restant enfermé des journées entières au lieu de plus naturellement se défouler sur la personne et le bien d'autrui.

Dénigrer ainsi – via l'exemple extrême des bandes de loubards – l'instinct grégaire et l'esprit bagarreur, pour vanter l'inoffensif penchant pour la solitude, est tout à fait exceptionnel (du moins hors de ce livre...). Tant le classique dogme judéo-chrétien que la logique propre aux bavards penseurs publics empêchent en effet de reconnaître que *ne pas se frotter à autrui est la plus sûre garantie de ne pas lui marcher sur les pieds.* Cette sage morale égocentrique, incompatible avec tout prosélytisme, n'a bien sûr aucun défenseur tonitruant ; le fait qu'elle soit classiquement clouée au pilori ne résulte que de la loi morale imposée par le plus agressif. Si un berger généreux peut plaindre une autruche vivant la tête dans le sable, cette pauvre bête inoffensive n'est déclarée coupable, et mordue au nom de la morale, que par des loups vivant de leurs coups de dents...

Bref, le méchant n'est pas forcément l'être déclaré tel. Le jugement public n'est finalement que l'opinion de ceux qui pensent à haute voix, ceux qui, en groupe, cherchent à imposer (ou « partager activement ») leurs valeurs, leur culture. Canons et bombardiers ne sont pas les armes d'individus aspirant à vivre cloîtrés, solitaires. Ce n'est qu'au moyen d'une rhétorique sans rigueur ni pudeur qu'a pu être adressée paradoxalement au timide bricoleur recroquevillé l'accusation de propension au génocide.

B – Le maquettisme comme déchirement

Les propos qui précèdent ne prétendent pas à l'objectivité. Il ne s'agissait pas de plaider l'innocence d'individus inconnus, en leur collant aveuglément une étiquette comme le font les accusateurs. Les maquettistes, acheteurs de kits réalistes, sont rarement les schizoïdes à la limite du repli autistique dont les problèmes de respectabilité constituent notre sujet. Disons simplement que la volonté de solitude peut conduire au maquettisme, alibi pour se cloîtrer pendant les temps de loisirs sans passer pour un légume qu'il faut secouer, pour un malade qu'il faut soigner.

Rendons cependant justice à la communauté des maquettistes en admettant que la situation est généralement inverse : le maquettisme conduit à aimer la solitude. Ce micro-bricolage de précision a un effet d'apaisement, fait découvrir les joies de l'immobilité tranquille, sans présupposer des valeurs ou une cosmologie égocentriques. Et les croix gammées sont plus souvent considérées comme des marques d'histoire que comme d'innocents éléments de décoration. Mais ce maquettisme consciemment réaliste peut aussi conduire à une forme radicale d'égocentrisme moral, et ceci mérite explications.

La position des maquettistes les plus extravertis peut tout d'abord faire réfléchir. Chez les écoliers se réunissant le mercredi pour entrechoquer gentils Spitfires et méchants Messerschmitts, en bruitant avec jubilation les crépitements de mitrailleuses, la camaraderie et le plaisir de communier s'établit en conférant une noblesse héroïque à la violence meurtrière. En ce qui concerne les maquettistes adultes qui s'associent pour défendre conjointement la respectabilité de leur loisir, l'idée maîtresse est que les petits avions ne sont pas des jouets puérils mais de très

respectables évocations de l'Histoire ; les Messerschmitts plastiques perpétuent ainsi sans complaisance le souvenir de l'horreur nazie (horreur que nombre de victimes rescapées ont appelé à ne jamais oublier), mais que dire, sans tomber dans un amalgame dangereux, des Lancaster qui firent brûler vifs les civils de Dresde ? Quant aux concours publics organisés pour montrer la perfection atteinte dans les reproductions, ils aboutissent comme en sport à donner honte aux maladroits, ridiculisés par une élite. Et cette sombre vision peut conduire à penser que la relation avec autrui repose fatalement sur le thème du combat, sur le bonheur victorieux que confère l'écrasement de l'autre. Respecter autrui semble alors demander de rester dans son coin...

Une crise de conscience peut aussi intervenir isolément, à travers le sentiment d'avoir cautionné la violence guerrière. Ainsi, suivre avec docilité les instructions d'une notice évidemment guidée par le réalisme (par définition du maquettisme) conduit à fixer sous un Mirage miniature des bidons de napalm ou autres bombes incendiaires... Recevoir en cadeau une maquette de char d'assaut peut avoir le même effet déstabilisant. Quand ce qui était cherché se limitait innocemment à un bel objet, le malentendu appelle une claire redéfinition des motivations. Les avions de chasse sont effectivement des machines à tuer (tuer l'ennemi, voire l'agresseur, certes), mais ce sont aussi des merveilles d'aérodynamisme, fins assemblages de flèches et d'ogives (Mirages, MiG, etc.) ou croix stylisées (Messerschmitts, Spitfires, etc.) La volonté de réalisme peut donc parfaitement se limiter à faire aussi joli que telle image jugée plaisante, sans que cela implique le moindre respect sacré pour le statut d'engin de mort ou même simplement de machine volante. Cette réaction conduit à « désarmer » les maquettes, à s'interdire cocardes et camouflages militaires, à lisser les silhouettes en supprimant les verrues disgracieuses telles que pales d'hélice, radiateurs, entrées d'air, etc. Bref on aboutit à une ridicule hérésie selon les critères de la communauté maquettiste. Et l'indulgence amusée, l'intérêt pour les caricatures, peuvent même faire défaut si les transformations opérées sont parvenues à ôter la ressemblance entre maquettes et modèles originaux.

Cette voie d'un maquettisme non-réaliste - ou « scratch imaginatif » selon le terme de M. Michel Bénichou est donc problématique, s'avérant à la fois difficile techniquement, donc méritoire, et méprisée selon les critères classiques. Le dégoût pour les instruments de massacre, sentiment instinctif fondé sur la morale altruiste, débouche ainsi sur l'opposition de front avec les aérophiles qui étaient préalablement des confrères... Et une réconciliation chaleureuse semble impossible : comment féliciter avec sincérité quelqu'un pour le réalisme de ses petites bombes plastiques ? Inversement, comment se sentir altruiste en forçant autrui à admettre un avis qui n'est pas le sien ? C'est ce dernier problème qui exclue de militer pour la reconnaissance d'un maquettisme surréaliste, apparenté à l'art abstrait. A la réflexion, le concept d'œuvre d'art est d'ailleurs puant d'orgueil, postulant à tort une objectivité de la beauté et rabaissant autoritairement, au nom du « mauvais goût », certaines préférences esthétiques. Réaliser un objet que l'on trouve joli crée une émotion personnelle, et ne pas chercher à imposer celle-ci semble juste quand on respecte autrui, d'où ce silence et cette surdité volontaires, perçus comme vertueux et pourtant condamnés par les chrétiens...

C – <u>De la responsabilité à la démission</u>

• Des débats plus inextricables encore peuvent piéger le maquettiste qui a réorienté son activité vers une jolie dénaturation d'avions de chasse. Certains l'accuseront de vénérer un odieux fait de guerre tout en s'en cachant hypocritement, d'autres s'indigneront en déclarant que cela ramène les bourreaux au rang d'esthètes, et insulte la mémoire d'innocentes victimes.

Autour du Messerschmitt plastique, la haine des moralistes fait rage, patriotes justiciers et adeptes fervents du pacifisme se rejoignant pour frapper le gentil, le neutre, le paisible – accusé de ne rien faire contre le Mal. D'un côté : « Vous auriez été pétainiste, espèce de lâche ! Pire : complice de l'Holocauste ! », de l'autre : « Vous auriez laissé décorer pour héroïsme les xénophobes et les sadiques qui ont assassiné des êtres humains, des jeunes gens seulement coupables d'avoir été mobilisés de force ou trompés par la propagande, d'être nés du mauvais côté de la frontière et trente ans avant l'amitié franco-allemande »...

Ces accusations sont d'autant plus mutilantes qu'elles ne permettent pas de réponse, de compromis. Le sentiment de ne faire de mal à personne n'est pas une excuse valable : une innocence perdue ne se retrouve pas, et quand on a entendu un appel à la croisade moralisatrice, ne pas s'y engager constitue bien un refus actif.

Plutôt que de parlementer et chercher une vaine justification en suscitant colères et affrontements, autant fuir le débat, tirer les rideaux. Dissocier pleinement le respect vis-à-vis d'autrui et la recherche d'une communion avec lui. Si les pacifistes cognent aussi fort que les militaristes, si les altruistes fervents écrasent autant leur prochain que ne le font les égoïstes, la démission et l'inoffensif repli égocentrique ne devraient pas alourdir la conscience.

Ces réflexions pessimistes peuvent pousser le maquettiste adolescent à généraliser son idée d'abandonner le réalisme, bien au-delà du cas des petits avions plastiques : le monde de référence étant si moche, créations et rêveries ne doivent pas a priori lui être déclarées secondaires. Bien au contraire.

• Le personnage de ce jeune maquettiste sensible, davantage conduit à se replier que naturellement schizoïde, ramène à des problèmes discutés ailleurs dans cet ouvrage. Citons ici quelques éléments spécifiques, marquant un cheminement moins intellectuel ou sentimental qu'intuitif et chaotique, vers la tentation du repli et les difficultés associées.

– Se contenter d'une reproduction quand on a été ému par une jolie chose constitue une difficile sagesse. Maquette d'un bel avion ou photo d'une fille mignonne : même logique. Ce renoncement à l'appropriation physique totale ne fait pas qu'éviter de se rendre esclave et de connaître des déceptions, il constitue aussi une rare forme de

respect. L'envie est un problème personnel, et ne justifie pas de bousculer autrui. Prendre en photo la voiture du voisin au lieu de la voler, démilitariser une maquette sans partir en guerre contre les bases aériennes, respecter le bonheur qu'une fille aimée connaît avec un autre... Ces gestes résignés mêlent à la grandeur de cœur une douleur silencieuse, et ne sont peut-être pas facteurs d'équilibre.

- Le plaisir solitaire trouvé dans les vapeurs de trichloréthylène et d'acétate d'éthyle (colles, diluants) constitue peut-être un pas vers la voie des drogues et paradis artificiels exogènes.
- Le sentiment d'une libération vis-à-vis du monde extérieur que l'on trouve dans une activité créatrice n'a rien à voir avec le passif abrutissement télévisuel ou musical, ni avec l'abandon aux effets des stupéfiants.
- Un jeune garçon peut légitimement préférer s'évader par une occupation tenant du bricolage, activité réputée virile – quand la rêverie, l'écriture ou le dessin semblent plus apparentés à l'art, et sont « donc » supposés efféminés. Le maquettisme constitue ainsi une base de repli acceptable pour l'adolescent peu tenté par la violence des rues, le combat sportif ou la course au dépucelage. Mais l'émotion est cependant mince, et le maquettisme peut difficilement constituer une raison de vivre.
- Le fait de ne pas couper complètement les ponts avec la réalité (ou « les mondes d'imprévu ») conduit à rencontrer l'adversité, les ratages et autres frustrations, même si l'on s'est protégé de la présence d'autrui. Face aux difficultés de la création matérielle, la fuite radicale vers la rêverie semble bien la seule alternative.
- L'abandon du réalisme au profit d'un esthétisme assumé n'efface pas le besoin ressenti de piocher l'inspiration (ou le support) hors de l'imagination créatrice. Et cela rappelle que l'émotion esthétique est singulièrement tronquée dans les rêveries, aux images fuyantes et au flou peut-être irréductible.

Cette dernière leçon constituera notre réserve finale : un paradis conçu comme rêverie perpétuelle, aussi séduisant puisse-t-il sembler quand on vit dans l'adversité, serait peut-être fade s'il ne se réensemençait pas périodiquement d'émotions et images originales, involontaires.

Bibliographie

La liste présentée ci-dessous est un ensemble d'ouvrages globalement instructif dans le cadre de la présente étude, non le recueil exhaustif des textes cités – les emprunts ponctuels ont été signalés dans le développement.

L'auteur voudrait aussi remercier, pour leurs communications privées, Messieurs Régis Joulié, Bernard d'Espagnat et Jean-Marc Bœufgras.

A - Introductions à une philosophie égocentrique
Brown Fredric, « Il ne s'est rien passé» (dans « Paradoxe perdu »), Calmann-Levy, 1974.
Heinlein Robert, « Ces gens-là» (dans « Les meilleurs récits de Unknown »), Jai Lu, 1976.

B - Individualisme, relativisme
Feyerabend Paul, « Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance », Seuil, 1979.
Feyerabend Paul, « Adieu la Raison », Seuil, 1989.
Laurent Alain, « De l'individualisme. Enquête sur le retour de l'individu », PUF, 1985.
Lipovetsky Gille, « L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain », Gallimard, 1983.
Meunier Christophe, « Science et Réalité: un peu de recul... » (dans Biotop n° 23-41), Adabam, 1989.
Segal Lynn, « Le rêve de la réalité. Heinz von Foerster et le constructivisme », Seuil, 1990.
Watzlawick Paul, « La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication », Seuil, 1978.
Watzlawick Paul, « L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme », Seuil, 1988.

C - Philosophie institutionnelle
Barbaras Renaud, « Autrui », Quintette, 1989.
Bouveresse Jacques, « Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein », Editions de Minuit, 1976.
Chastaing Maxime, « L'existence d'autrui », PUF, 1951.
Cuvillier Armand, « Cours de philosophie », Armand Colin, 1954.
Descartes René, « Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences », 1637.
Encyclopaedia Universalis (notamment les articles Bouddhisme, Idéalisme, Métaphysique).
Encyclopaedia Universalis, supplément (articles Bonheur, Tolérance).
Echeverria José, « Réflexions métaphysiques sur la mort et le problème du sujet », J. Vrin, 1957.
Ewing A.C., « The fundamental questions of philosophy », Routledge and Kegan, 1951.
Laruelle François, « Philosophie et non philosophie », Pierre Mardaga, 1988.
Potdevin Gérard, « La vérité », Quintette, 1988.

D - Philosophie des sciences
Atlan Henri, « A tort et à raison. Intercritique de la science et du mythe », Seuil, 1986.
Chalmers Alan, « Qu'est-ce que la science ? Récents développements en philosophie des sciences : Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend », La découverte, 1987.

Delahaye Jean-Paul, « Le réalisme en mathématiques et en physique» (dans Pour la Science n° 159), 1991.
D'Espagnat Bernard, « A la recherche du réel. Le regard d'un physicien », Gaultier Villars, 1981.
Joulié Régis, « Un chemin de conversion» (dans l'émission « Science et Foi »), Radio Maguelone, 1989.
Mouy Paul, « Logique. Philosophie des Sciences », Hachette, 1944.
Popper Karl Raimund, « La logique de la découverte scientifique », Payot, 1978.
Reichenbach Hans, « The rise of scientific philosophy », UCLA Press, 1951.
Tarassenko Serge, « Travail scientifique sans conscience... reflet d'une vie sans âme », Eglise évangélique, 1983.

E - Psychologie, sociologie

Alberoni Francesco et Veca Salvatore, « L'altruisme et la morale », Ramsay, 1990.
Anthier Jean-Jacques, « L'aventure kamikaze. 1944-1945 », Presses de la Cité, 1986.
Armogathe Jean-Robert, « Le quiétisme », PUF, 1973.
Bachelard Gaston, « La poétique de la rêverie », PUF, 1960.
Fitoussi Michèle, « Le ras-le-bol des Super Women », Calmann-Levy, 1987.
Jacerme Pierre, « La folie. De Sophocle à l'antipsychiatrie », Bordas, 1974.
Jannoud Claude, « Au rendez-vous du nihilisme », Arléa, 1989.
Kaufman Barry Neil, « Un miracle de l'amour. La renaissance d'un enfant autistique », Le jour, 1985.
Laing Ronald D., « Le moi divisé », Stock, 1970.
Lecomte Jacques, « La psychanalyse n'est pas une science » (dans Science et vie n° 885 et 886), Excelsior, 1991.
MaIson Lucien, « Les enfants sauvages. Mythe et réalité », Union Générale d'Editions, 1964.
Mourgeon Jacques, « Les droits de l'homme », PUF, 1981.
Piaget Jean, « La construction du réel chez l'enfant », Delachaux et Niestlé, 1967.
Piaget Jean, '« Le jugement et le raisonnement chez l'enfant ", Delachaux et Niestlé, 1978.
Sauvage D., « Autisme du nourrisson et du jeune enfant », Masson, 1988.
Tubiana Maurice, « Le refus du réel », Robert Laffont, 1977.

Christophe Meunier

Loin de la Réalité

Relative légitimité de certaines fuites individuelles

LOIN DE LA RÉALITÉ, Sommaire :

Page
I. Petite histoire du livre initial ……. 108
a) Logique très personnelle …… 108
b) Diffusion ……... 109
c) Autres expériences livresques …….. 109
d) Autres expériences personnelles …….. 110
II. Compléments au livre initial …….…… 110
a) Pleine cohérence logique ..…… 110
b) Dure cohérence morale …… 110
c) Amère déception scientifique …… 112
d) Conclusion …….. 112
Nouvelles annexes ……..…….. 113
1/ Risque d'erreur : incroyables biostatistiques ..…... 113
2/ Incertitude de mesure : anomalies métrologiques 115
3/ Débat au couteau …….. 117

I. PETITE HISTOIRE DU LIVRE INITIAL

Douze ans après, je reviens sur le livre « Contre la Réalité », en expliquant les difficultés rencontrées, les erreurs que j'ai commises.

a) Logique très personnelle

• Un premier malentendu a pu venir du *titre*, malgré les réserves de l'avant-propos : il ne s'agissait pas de *partir en guerre contre* les réalistes que sont les médecins préférant l'action à la prière, par exemple, ou *contre* les parents s'occupant des enfants qu'ils ont choisi de mettre au monde. Le titre initial clôturait seulement le parcours philosophique « Discours de la *méthode* » (René Descartes) / « *Contre* la *méthode* » (Paul Feyerabend) / « *Contre* la Réalité » (moi-même) : partant des bases de Descartes, il s'agissait de montrer que cet illustre penseur incarnant la rigueur logique avait posé la bonne question mais s'était totalement contredit dans la réponse, et que le relativiste Feyerabend n'était pas allé assez loin dans sa démolition. Le titre avait donc une explication, mais il aurait fallu la donner explicitement – *mea culpa*. Cet ajout et la synthèse expriment mieux qu'il s'agissait non d'un combat mais d'une ouverture, une *liberté* justifiée par une totale démolition *possible*, qu'il importait d'enregistrer, que quelqu'un l'applique ou non.

• La conclusion du livre mentionnait son statut partiellement contradictoire :

1/ Puisque je préférais rêvasser que parler, j'aurais dû continuer à rêver, à écrire en secret, et non chercher à m'adresser au monde extérieur, ne serait-ce que pour dire « laissez-moi rêver ».

2/ Puisque j'appuyais l'hypothèse qu'autrui puisse être une marionnette, je n'aurais pas dû chercher à le lui faire « comprendre ».

Les réponses précises sur ces 2 points étaient disponibles, mais trop personnelles pour être exprimées dans un livre visant la publication, un premier livre qui plus est (aujourd'hui, après avoir écrit une dizaine de livres, que personne ne lit, j'ai moins de réserves) :

1/ Un de mes rêves était que mes écrits secrets soient distribués, deviennent célèbres, avec un nom d'auteur indéchiffrable pour presque tout le monde. Seule ma copine perdue, Sylvie, pourrait déchiffrer le puzzle lui dédicaçant cet ouvrage – via le nom d'auteur désignant au masculin sa meilleure amie au lycée, puis le poème d'ouverture, qui avait été joint à ma réponse résignée à sa lettre de rupture finale, onze ans plus tôt (1982). Cette dédicace était un simple message d'amour fidèle, la réaction dont je rêvais étant de sa part : « Le pauvre, il m'aime encore, tout seul, mais il a trouvé une sorte d'équilibre dans le rêve, c'est bien. Ce n'est pas du tout l'homme viril que je cherchais, c'est confirmé, mais il mériterait finalement mon amitié, rencontres et photos ensemble. »

2/ Même si le monde que je vivais et ses souvenirs associés constituaient peut-être un simple rêve, je trouvais très moche qu'au delà de mon drame sentimental personnel, il brime et écrase les personnages introvertis, mes préférés (à l'exception de moi-même, puisque je me trouvais méprisable). Sylvie était introvertie, du moins lors de sa dépression à l'âge de 15 ans, de même que ses doubles, lycéennes qui peuplaient mes rêveries, de même que leurs amoureux hélas rejetés, dénigrés. Dans le jeu de rôles de ce rêve, j'aurais voulu être un personnage amical, lointain, mon objection épaulant indirectement ces pauvres garçons, invitant les jeunes filles dans leurs classes à prendre du recul vis à vis des leçons unanimes appelant au choix de l'extraversion. Cela tenait en une phrase et n'aurait jamais été relayé par les médias, mais la spécificité de mon personnage en ce monde était d'être classé « cerveau » – en Mathématiques et Philosophie – et j'ai cru pouvoir bâtir la forteresse intellectuelle disant aux personnages dominants : « puisque vous vous prétendez pensants, qu'avez-vous à répondre à ce catalogue d'objections logiques qui justifie le droit à préférer la rêverie, établit pour la première fois la respectabilité du *gentil-rêveur* ? ».

b) Diffusion

Le manuscrit « Contre la Réalité » a été refusé par tous les éditeurs français contactés, peut-être sans même avoir été examiné. Un éditeur monégasque a seul répondu, disant que cette thèse était effrayante, paraissant tellement logique, déroutante, totalement inclassable dans une collection – désolé…

Je l'ai fait « publier » (en fait : imprimer) par un pseudo-éditeur n'assurant finalement aucune distribution, se faisant très cher payer par les candidats-auteurs, et ayant disparu peu après (faillite ou liquidation).

Un seul des médias ayant reçu l'ouvrage en parla, avec un incroyable tissu de contresens ; après mon droit de réponse, le dernier mot tomba sans un seul argument : « ces pensées sont dangereuses ».

Avec le recul, je pense avoir été trompé par l'école, m'ayant fait croire qu'une pensée novatrice très majeure, argumentée et non-violente, serait évidemment présentée au public, relayée par le système se qualifiant de Culture, examinée par la mystérieuse caste des « intellectuels » et par les scientifiques très sérieusement mis en cause. Non, pas du tout : en matière de diffusion, le contenu semble totalement secondaire à l'obligation d'appartenir aux cercles détenant la parole ou le pouvoir. J'étais **trop optimiste**, naïf.

c) Autres expériences livresques

En 1993, plutôt désespéré, j'ai cessé de philosopher pour retourner me perdre dans les rêves, transcrits en nouvelles, et puis le bricolage dérisoire de mon enfance.[1] Quoi qu'il en soit, travaillant dans la biologie qui ne m'intéressait pas, mes loisirs étaient – outre la rêverie – le montage de maquettes d'avions et la lecture de livres aéronautiques inusuels. J'aurais aimé lire un ouvrage consacré au sujet méprisé des avions *bipoutres*, mais les libraires spécialisés répondirent qu'il n'existait pas, et l'un d'eux me suggéra (en souriant) de l'écrire. J'ai créé ce petit opuscule, explorant les contradictions entre diverses définitions, créant une classification, l'illustrant de mes dessins sur ordinateur, formes connues et formules imaginaires. Les éditeurs de livres aéronautiques (pour amateurs ou grand public) n'ont pas répondu. Imprimé par mon pseudo-éditeur en 1994-95, il a été ignoré par tous les magazines aéronautiques à qui je l'avais envoyé, jamais même mentionné.

Ayant acquis un scanner, ayant inventé (ou réinventé) les moyens mathématiques de créer des vues personnelles inédites à partir de plans sérieux, j'ai ensuite réalisé un livre rassemblant et illustrant les avions *bipoutres* classés par les Historiens « projets véridiques de 1939-45 non entrés en service » – j'espérais intéresser un éditeur spécialisé dans l'aviation de la seconde guerre mondiale. Réponse négative. Je l'ai fait imprimer à compte d'auteur, en 1998, le distribuant avec l'aide charitable de plusieurs magazines et libraires, cette fois – intéressés par le sujet et sensibles à mon instruction d'envoyer les « droits d'auteur » éventuels à des organisations caritatives, aidant les enfants malades du Tiers-Monde et les enfants blessés par les mines militaires. Rentrer à moitié dans le moule réaliste avait entrouvert une porte vers l'expression autorisée.

En 2000, j'ai été contacté par un aimable éditeur local, retraité, qui a inclus ce livre à sa collection sans but lucratif (sans se faire payer et sans droits d'auteur). Il le classa en rubrique Histoire… en supprimant l'annexe dérangeante où j'analysais mon malaise vis à vis de silhouettes qui étaient plaisantes mais armées pour tuer.

Ayant découvert le Web et la programmation html, j'ai voulu mettre à disposition des ajouts, en incluant les inventions prétendument d'époque réalisées avec le sourire par des maquettistes rêveurs – presque tous anglo-saxons. Mon éditeur me demanda de ne pas donner ainsi gratuitement ce qu'il peinait à vendre, et ce fut publié en un volume supplémentaire, bilingue. Le mélange Rêve-Réalité, même explicité cas par cas, fut désapprouvé par le seul magazine ayant parlé de ce livre.

Mon livre suivant, bilingue encore, parachevait mon parcours analytique sur le thème « incongruité esthétique en aviation », identifiant les mécanismes géométriques et psychologiques en cause. Mais mon éditeur voulut me faire retirer les sourires sarcastiques adressés vers les farouches inquisiteurs sacralisant l'Histoire et la Nation ; je fis imprimer ce livre à compte d'auteur, exclusivement pour l'envoyer aux rêveurs ayant enrichi mon imagination – à l'étranger pour la quasi-totalité. J'ai clôturé de même ma collection de bipoutres irréels, en écrivant un opuscule directement en anglais, expliquant en annexe que la langue française était inutilement rébarbative, et l'orthographe anglaise : pareillement opposée au bon sens phonétique.

J'ai maintenant stoppé tout projet de « livre ». Mon objectif n'a jamais été de vendre, pour m'enrichir ou simplement en vivre, seulement de présenter mes pensées et « montrer mes dessins » (base de toute mon enfance). Or Internet permet maintenant d'afficher librement ce que l'on pense et dessine. Sans se battre avec le monde extérieur, et c'est un fabuleux soulagement. « Contre la Réalité » est ainsi mis en ligne, enrichi, et peu m'importe que cela passe inaperçu ou non.

Il serait clairement contradictoire de vouloir sincèrement montrer quelque chose à des marionnettes virtuelles, dénuées de vision et pensée propre, n'en donnant que l'apparence. Mais d'une part je ne suis pas du tout *certain* que ce monde soit un rêve, d'autre part ma démarche répond à un tout autre besoin que l'envie d'être apprécié et

---

[1] Le thème du maquettisme était d'ailleurs abordé dans la dernière annexe de « Contre la Réalité », expliquant que cette école solitaire éclairait davantage la philosophie morale que les grands discours verbeux dûment diplômés. Le « métier que je voudrai faire plus tard » avait été successivement Dessinateur de bandes dessinées, Ingénieur aéronautique, Cadavre, Médecin sans frontière, Balayeur de rues, Ouvrier ou Technicien. J'avais renoncé en 1979 à l'ingénierie aéronautique, très à ma portée de premier de la classe, pour devenir un déchet peut-être moins rejeté par Sylvie, dernière de la classe. Échec total, c'était assumé en 1993, mais aucun enthousiasme ne suscitait un quelconque renouveau d'ambition professionnelle.

applaudi : dans l'hypothèse où ce monde ne soit pas un rêve, je suis sincèrement effrayé (après mes cauchemars d'enfant pyrophobe) à l'idée qu'un incendie fasse disparaître tous mes écrits et mes dessins, m'empêchant de les relire et corriger ; un livre imprimé et distribué serait lui retrouvable, et des fichiers en ligne sont ré-importables. Depuis 1994, c'est je crois ce qui me maintient un peu tourné vers les livres et leurs équivalents en ligne.

d) Autres expériences personnelles

« Contre la Réalité » avait été publié avant que Sylvie ait 30 ans – je devais atteindre cet âge 6 mois après elle. Pour ses 35 ans, je lui envoyé toutes mes économies (modestes certes : 2 ans de mon petit salaire). J'avais acheté un téléphone et elle a effectivement appelé, pour me dire qu'elle refusait le chèque et que je devais aller voir un psychiatre. C'était les vacances, et ce furent plusieurs semaines de larmes intarissables, sans nourriture aucune (seulement de l'aspirine), et sans plus de rêverie compensatoire – peut-être à cause du Tranxène prescrit par le docteur chez qui m'avait envoyé mon employeur – finalement, je suis tombé du quatrième étage. Après 3 semaines de coma, 7 opérations et 20 mois d'hospitalisation, je suis retourné dans le monde, assommé par les médicaments, antidépresseurs et anti-psychotiques. Sylvie a refusé de répondre à mes messages téléphoniques, et j'ai cherché sur Internet son amie Emmanuelle, en vain. Puis recherché notre amie commune au lycée, d'origine vietnamienne, sans plus de succès. L'esprit embrumé, j'ai reçu la publicité d'une agence matrimoniale asiatique, et j'ai répondu, persuadé que le silence en retour confirmerait une fois pour toutes qu'il n'y avait rien à attendre d'un monde subi, en tout cas pas la vie douce et tendre qui peuplait mes rêveries. A ma grande surprise, il y eut des réponses. Et je suis re-tombé amoureux (2001), je me suis même marié, aux Philippines (2002).

La vie a changé : je suis heureux, les yeux ouverts, sans choisir ce qui se passe. J'étais **trop pessimiste**.

Toutefois, regarder maintenant le monde autour de moi (professionnel et géo-politique) me révulse : la Loi omni-présente semble l'enterrement des objections graves qui sont imparables et dérangeantes. Cela explique a posteriori le traitement qu'a subi mon ouvrage « Contre la Réalité » : peut-être inadmissible pour crime d'hérésie.

J'ai écris plusieurs sites sur Internet, avec des ajouts successifs et désordonnés ; une synthèse abrégée paraissait souhaitable. Elle constitue le chapitre suivant.

II. COMPLÉMENTS AU LIVRE INITIAL

a) Pleine cohérence logique

Avec plus d'une décennie de recul, je confirme mon jugement que la question du rêve n'a aucune autre réponse que son exclusion arbitraire. Elle embarrasse tellement les personnages *intellectuellement dominants* qu'ils n'ont aucune autre solution que de la classer *maladie mentale*, dérive absurde ou idiotie (comme l'athéisme humaniste au temps de l'inquisition religieuse, contée par les Historiens). Tous les critères prétendant prouver fausse l'hypothèse du rêve sont invalides : ils seraient obtensibles dans un rêve où ils conduiraient à la conclusion erronée. Cela semble prouver que les triples prétentions « savoir[2] /intelligence /tolérance » sont mensongères.

b) Dure cohérence morale

• Les approches religieuses se confirment intéressantes, du moins les principes vus avec recul, loin de l'acharnement ritualiste aveugle condamnant différences et syncrétisme. En un sens, mon idéal est un comportement gentil (type chrétien) et une pensée dubitative (type bouddhiste) : même si la vie peut n'être qu'un passage de rêve en rêve, vu à travers « mes » yeux, le mieux est de traiter aimablement les personnages alentours, en recevant d'eux le même traitement – partage et sourires plutôt qu'accaparement et violences.

• En complément du *lien philosophique* entre logique et morale (le mot « juste » renvoie à « exact » côté Théorie de la Connaissance, à « bon » côté Philosophie Politique), il aurait été utile d'expliquer le *lien personnel* que je discerne dans mes souvenirs : je n'étais nullement gêné quand mon frère daltonien m'affirmait que ce que les gens et moi-même nommons Rouge et Vert constitue une même couleur, mais j'étais révolté par son attitude quand il mentait ouvertement pour me faire punir puis ricanait de mes pleurs désespérés, alors qu'il aurait hurlé au scandale s'il avait vécu cela en victime ; en clair : le problème que j'expose n'a aucun rapport avec La Vérité, il s'agit d'un besoin de Cohérence, sans auto-contradiction criante, cela reste valable même si ce monde était un rêve. Je ne prétends pas que cette qualité de cohérence est une obligation supérieure mais je la perçois simplement comme une saveur indispensable à la réduction de mon mal-être dans les mondes subis (souvenirs de cauchemars, monde présent) : l'honnêteté intellectuelle.

• Je comprends que l'égoïsme sans réciprocité (ni gentillesse animiste en cas de solipsisme) a une forme de cohérence, mais je ne l'aime pas non plus, et il est presque partout. Mon frère hyper-sportif adorait écraser l'adversaire et détestait perdre – c'était compréhensible entre sportifs partageant ces valeurs, moins à la maison ; les populations de France et Royaume-Uni ont envahi le Monde avant de se révolter contre l'envahissement de leur propre pays – c'était compréhensible car les armées nazies étaient pire qu'elles, mais elles auraient pareillement combattu des colons Russes venant instaurer autoritairement le partage. Là où il y a auto-contradiction franche, c'est quand les

[2] (tout au moins avec « savoir » au sens de connaissance incontestable, extrêmement probante – il est clair que s'il faut entendre ce mot comme dans l'espression « le savoir-vivre », cela désigne une maîtrise de règles et traditions arbitraires, locales et temporaires, avec une valeur sociale applaudie et une valeur logique nulle…)

nations occidentales disent se battre pour les valeurs démocratiques (« surtout pas de familles dominantes ») mais font totalement obstacle à une démocratie mondiale sans frontières, où « Europe de l'Ouest + Amérique du Nord » pèserait le quart de « Chine + Inde » dans les décisions mondiales, et Israël 10% au Moyen-Orient.

• En France, les éditeurs veillent à ne rien dire qui puisse être accusé d'antisémitisme, la menace pénale étant l'interdiction, la ruine, la prison ; la loi Fabius-Gayssot interdit officiellement de douter de l'Holocauste, donc interdit le non-réalisme que je légitime. La compréhensible loi anti-révisionniste aurait dû être écrite *spécifiquement* contre les néo-nazis qui déclarent *réalistement prouvés* la non-existence des chambres à gaz et le caractère angélique d'Adolf Hitler ; honnêtement je crois, il ne fallait pas la *généraliser* en une loi anti-négationniste, instaurant la Sacralité de l'Histoire, interdisant le scepticisme *doutant* d'Auschwitz autant que des machines volantes.

• Le scepticisme absolu n'a rien d'intrinsèquement génocidaire, et un film bouleversant sur l'Holocauste peut remuer les consciences sensibles, faire comprendre un dangereux mécanisme d'injustice, sans avoir à être *obligatoirement* estampillé « Réel-incontestable » pour servir d'épouvantail. Rien ne légitime l'intolérance armée, diabolisatrice et aveugle envers les non-violents résistants au dogme. La loi Gayssot, formulée en temps de paix, est par ses excès le contraire d'une *prévention de la violence* à l'encontre d'innocents, c'est précisément un *acte de violence* à l'encontre d'innocents. Depuis quelques siècles parait-il, il est admis que des agnostiques en matière religieuse peuvent être généreux et humanistes (sans que ce soit par adoration/crainte de Dieu), j'ajoute : des agnostiques en matière de réalisme peuvent être gentils (sans que ce soit par conviction qu'autrui est un être pensant). Il peut certes y avoir des non-réalistes assassins, mais ni plus ni moins que des réalistes assassins, des Chrétiens assassins ; interdire l'assassinat suffit, et ne justifie pas du tout le dogmatisme intolérant, abrogeant la liberté de pensée. Interdire le cannibalisme est compréhensible sans avoir à faire la preuve que cela « a existé » – peu importe je crois, ce n'est en rien un argument nécessaire pour guider le comportement.

• Si l'on me rétorque que la loi Gayssot a été votée par les représentants du peuple, que le *devoir démocratique* est pour chacun de la respecter, je tousse. Cette loi semble répondre à un très puissant lobbying judaïque sans lien aucun avec une demande populaire, malgré le rabâchage médiatique « éduquant » les foules en ce sens ; par ailleurs, le fait que les élus s'accordent, à l'unanimité, la retraite après 5 ans d'exercice (quand leurs électeurs doivent cotiser 40 ans pour cela) prouve que ces « représentants » s'estiment mandatés pour agir à leur guise, ne visant pas du tout une équité honnête en faveur du plus grand nombre. Le statut d 'élu confère le pouvoir légal, en rien la légitimité morale. Un élu peut être dévoué et pauvre, c'est vrai, il ne faut jamais généraliser aveuglément, mais il faudrait observer pareillement : un non-réaliste peut être gentil et pauvre, alors que les élus l'ont cloué au pilori, sans qu'aucun d'eux n'émette la moindre objection je crois. L'échange de sourires n'est plus possible dans ce contexte.

• Quand on est non-violent, être condamné en tant que monstre exterminateur « potentiel » est foncièrement injuste dans une société clamant pratiquer la présomption d'innocence et la liberté de conscience. Il serait honnête d'être cohérent : les Maîtres du Monde, sous la bannière judéochrétienne, n'accepteraient pas que l'on condamne tout individu ayant des sentiments religieux en tant que kamikaze terroriste potentiel, puisque n'ayant pas assez peur de la mort… Si on nous dit qu'il faut faire la part des choses, ne pas généraliser, je le comprends, mais je demande simplement que cela s'applique partout[3] et non pas seulement là où cela arrange les puissants.

• Le *principe démocratique* humaniste, qui est brandi, a été établi contre la richesse peu laborieuse des quelques aristocrates gouvernant l'armée et la police ; or, à l'échelle du monde et vis à vis de l'Asie notamment, les occidentaux sont en position de tels aristocrates ; une révolution mondiale serait aussi légitime que 1789. Les accusateurs occidentaux donnant avec lyrisme ou colère de grandes leçons de respect humaniste (au non-réaliste que je suis) semblent *en pratique* bien plus coupables de non-humanisme que moi. Avec soutien populaire très majoritaire grâce aux frontières autorisant à mépriser la majorité mondiale, ils exercent le pouvoir de décider, de légiférer et de punir, d'interdire le débat. Sauf sur Internet, jusqu'à présent.

• Le mouvement de mondialisation pourrait réduire l'injustice en appauvrissant l'Occident et enrichissant l'Asie, mais il semble que les Occidentaux s'apprêtent à traiter les Asiatiques en travailleurs miséreux dont ils seraient les banquiers, commerciaux et « intellectuels ». Cela m'évoque la terrible dérive qui conduisit à l'antisémitisme germano-franco-polonais des années 1930, aboutissant à l'abomination d'Auschwitz.

• Mon personnage en ce monde est partiellement de sang juif, circoncis pour raison médicale (comme plusieurs garçons de ma famille), et je serais parmi les cibles naturelles d'un nouvel Auschwitz antiSémite. Mais ce spectre d'Auschwitz me conduit à l'exact opposé du mensonge des israélites orthodoxes, prétendant lutter contre le racisme et surtout contre l'antisémistisme… – via proSémitisme raciste favorisant systématiquement les coreligionnaires, et communautarisme raciste condamnant les mariages mixtes – mauvaise foi outrancière qui génère de la haine antisémite, sciemment semble-t-il, pour empêcher de perdre l'identité judaïque dans une Humanité unie. S'il est totalement hors de question de *rendre* la terre des Etats-Unis aux Indiens survivants du génocide américain, il est illégitime de *rendre* la terre d'Israël aux Juifs survivants du génocide nazi ; si les Juifs ont le droit moral de *migrer* librement vers Israël, les Arabes ont le même droit vers la Palestine, les Africains vers l'Europe, les Latino-Américains vers les Etats-Unis ; cela s'appelle l'équité. Au risque de perdre le confort non partagé, jalousement gardé entre « bien nés », de manière raciste ou xénophobe, ou religieuse intégriste.

---

[3] (ce « partout » n'est pas, de ma part, un appel à la généralisation, ici où cela m'arrange, ce serait auto-contradictoire, j'en ai conscience ; simplement, je pense que la seule règle essentielle est de toujours peser le pour et le contre, cas par cas, sans invoquer de « grand principe indiscutable » si ce prétendu principe de base est totalement en contradiction avec des éléments clés que l'on considère admis)

• J'envisage une troisième guerre mondiale, avec un Auschwitz anti-occidental, et les victimes adultes potentielles ne devraient pas se considérer comme des innocents attaqués sans raison aucune mais comme des électeurs punis pour avoir approuvé un système d'injustice à leur profit. Et pour ne pas que leurs enfants soient massacrés comme à Auschwitz, ils devraient observer que les « gosses de riches » sont automatiquement haïs, et qu'il convient de supprimer la transmission filiale des richesses – légalité créant des enfants pourris-gâtés, injustement privilégiés et entendant le rester. L'égalitarisme tenté par les communistes a certes échoué, puisque le salaire automatique sans effort fait triompher la paresse et aboutit globalement à la misère, même avec régime dictatorial, mais la rétribution non-transmissible du mérite personnel est envisageable. Sans le scandale de l'exploitation capitaliste par des héritiers en position de rentiers oisifs – ce que nous Occidentaux sommes tous, en un sens, à l'échelle géo-politique, ce qui est normal au nom de l'Histoire nous dit-on (en omettant le « détail » que nos aïeux sont peut-être sortis de la misère grâce au colonialisme raciste ayant dévalisé la planète à notre profit).
• Toutefois, j'ai conscience que ma femme philippine ne m'aurait pas choisi si j'avais été un pauvre travailleur asiatique méritant, et qu'elle a épousé un « riche » occidental, privilégié simplement de par son lieu de naissance. Ce n'est pas juste, et j'en profite. Je ne vais pas partir en guerre (je suis non violent) ni fonder un parti politique (je ne crois pas en des voix françaises *majoritaires* pour partager la pauvreté mondiale), de toute façon je pense que ce monde peut s'éteindre à mon prochain réveil, demain matin ou dans dix secondes… La résignation est aussi une forme de fuite, douce. Je me sens simplement moche en ce monde, et cette mauvaise conscience – exprimée en auto-critique détaillée – me rend un peu moins malhonnête que les gouvernants et orateurs qui se prétendent bons et intelligents, surfant sur une vague de mensonge et fonçant droit dans le mur. Un mur qu'annoncent peut-être les kamikazes terroristes.

c) <u>Amère déception scientifique</u>

Dans « Contre la Réalité », j'expliquais que *la Science n'est pertinente et convainquante qu'en aval de choix arbitraires, excluant l'hypothèse du rêve, et excluant l'hypothèse d'un tout-puissant donnant l'illusion de lois matérielles ; les prétentions scientifiques à s'auto-valider sont logiquement illégitimes, quand bien même la Science s'arme de prétendue générosité médicale pour enfermer et faire taire les arguments imparables qui la transmuteraient en simple choix d'opinion*. J'en reste convaincu, mais j'ai depuis découvert aussi que, loin d'être (facultative et) pure, la Science est en ce monde dépravée, officiellement, au service du mensonge commercial. C'est anecdotique mais révélateur.

Je détaille les arguments précis en annexe, mais disons simplement ici que le scandale qui m'a frappé repose sur le principe de validation biostatistique. Je disais dans « Contre la Réalité » au sujet des statistiques inductives que *les prétentions à connaître le risque d'erreur étaient erronées, seulement pertinentes en aval d'hypothèse, le risque global d'erreur restant inconnu* ; cela reste vrai, mais : même en aval d'hypothèse, des contresens lourds sont approuvés par les textes officiels, pour prétendre validé ce qui ne l'est pas.

En quelques mots, signalons l'argument simpliste que les experts clameront pour enterrer ma démonstration : « cet autodidacte incompétent, en quête de perfection absolue, n'admet pas qu'un jugement fiable et efficace puisse être apporté en acceptant *un risque d'erreur inférieur à 5%*, il voudrait 0% partout et toujours, il n'a rien compris au principe statistique ». C'est un mensonge, de la part de gens ayant travesti le principe statistique : la loi du risque < 5% (ou 1% ou 1‰) est logique uniquement pour prouver (probables) les imperfections, or elle est employée pour prétendre (probables) des quasi-perfections, ce qui est une monstruosité logique (et une erreur mathématique, dans le détail). Si un test « l'aliment X est-il très mauvais ? » n'est pas positif, il est malhonnête de considérer que cela valide « l'aliment X est très bon », il peut être « un peu mauvais ». Sinon, ce qui n'est pas très-très-très mauvais serait déclaré « prouvé très-très-très bon » même ci s'est très-mauvais, et l'arsenic serait prouvé inoffensif « avec un risque quasi-nul »… Ce n'est pas moi qui suis absurdement perfectionniste, ce sont les prétendus experts qui oublient absurdement les bases élémentaires bridant leur discipline. Les validations de non-toxicité, de corrélation, semblent être des mensonges organisés, validés par les rédacteurs et approbateurs d'instructions réglementaires (en France, Europe et Amérique), au profit des industriels et financiers, au détriment de la Santé Publique – si je ne rêve pas.

d) <u>Conclusion</u>

J'ai le sentiment que mon livre « Contre la Réalité » a été enterré à tort, dans un monde malhonnête.

Certes :

- Si je rêve, cette situation est temporaire, bénigne.
- Si je ne rêve pas, mon hypothèse du rêve est erronée, mais comme autrui n'a aucun argument pour l'évacuer, l'interdire relève de l'intolérance pure (si Dieu n'existait pas sans que ce soit prouvable, serait-il légitime d'interdire l'apaisante croyance religieuse sans violence ? non, selon moi). L'avenir corrigera peut-être les égarements présents (via modification de la Loi Gayssot, de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, réforme complète de la psychiatrie, abolition des frontières, révocation de la propriété transmissible, etc.), et dans quelques siècles on condamnera peut-être sévèrement les inquisiteurs m'ayant condamné unanimement en ce monde.

Je ne me pose pas en modèle de perfection : je suis laid, déséquilibré, trop pointilliste, coupable de jouir du privilège d'être occidental. J'entrevois simplement un monde meilleur, dans la rêverie ou en dehors, et je constate que les leçons proférées au nom de l'intelligence et de la morale empêchent son avènement par le mensonge généralisé. Que je ferme les yeux pour rêver ou me désintéresse de tout pour vivre au quotidien, je semble moins en

tort que les prétendus champions de la bonne parole, résolument malhonnêtes et surtout occupés à empêcher leur dénonciation. Si je délirais, il suffirait de me répondre point par point, pour lever les malentendus – un tel débat est refusé, interdit, et cela a pour moi valeur de preuve.

Ce monde, onirique ou non, est un cauchemar. Si l'on a la chance d'y être aimé par un personnage adoré, il ne faut peut-être pas fermer les yeux et s'en aller, mais il est sage de ne pas regarder autour de soi. Hélas.

NOUVELLES ANNEXES

1/ Risque d'erreur : incroyables biostatistiques

Dans les années 1980 (ou les souvenirs que j'ai, estampillés ainsi), j'avais été choqué par une validation statistique *prouvant* légitime de réunir des sous-lots de production en lots entiers, réduisant les coûts de Contrôle – pour augmenter les bénéfices, directement ou via une baisse tarifaire augmentant le nombre de clients. J'avais cru à une incompétence de pharmacienne ayant balayé de mépris une objection de subalterne, et ce ne fut même pas mentionné dans « Contre la Réalité », faute de conséquence pour une réflexion honnête évitant pareilles confusions.

Je me trompais partiellement : les mathématiciens professionnels étaient à la source du malentendu, appliquant des textes officiels signés de toutes les autorités. Hum. J'espère que c'est temporaire, simple égarement passager, mais c'est plus qu'anecdotique et cela mérite peut-être une annexe. Je détaille ici mon analyse logique.

A) Principe biostatistique de 1e espèce

- On énonce l'hypothèse de référence H_0 (« perfection » en tant qu'absence d'effet, de discordance). Exemple : le poids des gauchers est en moyenne égal au poids des droitiers.
- On examine un échantillon aléatoire, extrait de la population, avec une taille déterminée (assez grande)
- Au vu de ces résultats partiels, imparfaits presque automatiquement (différence pas nulle entre les moyennes de 3 gauchers et de 3 droitiers, ou même 20 et 20, voire 1000 et 1000), on calcule la probabilité d'avoir obtenu un échantillon aussi peu proche du « *milieu exact* des possibilités » si l'hypothèse H_0 était vraie.
- Si cette probabilité est jugée très faible (seuil souvent choisi : < 5% soit une erreur moins d'une fois sur vingt), l'hypothèse H_0 est rejetée et on conclut à un effet, une discordance (en mentionnant une confiance >95%, sachant qu'un échantillon très inhabituel – par hasard – reste possible).

C'est clair, j'espère[4].

Il y a en tout cas des remarques simples et très majeures pour vraiment comprendre, sans malentendu :

a) On utilise le seuil « risque <5% c'est à dire confiance >95% » (j'écrirai en abrégé « risque/confiance : <5%/>95% ») plutôt que <0,0001%/>99,9999% parce que l'on veut pouvoir trancher sans prendre un échantillon démesurément grand, plus probant que raisonnablement nécessaire. (On n'applique pas ici le « principe de précaution » – qui aurait interdit dès le départ toute statistique inductive depuis un petit échantillon vers la population entière, présente et future – mais c'est compréhensible : *l'absolument obligatoire « principe de précaution »* n'est qu'un artifice rhétorique de la part de verbeux malhonnêtes, oubliant commodément de l'invoquer pour interdire voiture/avion/bateau/pont/tunnel/baignade/électricité/vin, couteau de cuisine, fusil de chasse, animal domestique, murs/toit/immeuble écroulables, feu de cuisson/chauffage, etc.).

b) Si le projet visait « risque/confiance : <5%/>95% » (pour un effet médicamenteux par exemple) et que le résultat observé donne 0,1%/99,9%, c'est excellent et il est légitime de l'exprimer pour appuyer la conclusion.

c) Si au contraire le résultat est risque/confiance 6%/94% (ou 35%/65%, a fortiori), H_0 n'est pas rejetée, il n'y a aucune conclusion ; **H_0 n'est aucunement prouvée, et la déclarer probable (pour une absence de discordance ou de toxicité) avec risque/confiance <5%/>95% est clairement absurde** : 6%/94% serait aussi non-significatif avec requête <0,0001%/>99,9999% mais le plaisant 0,1%/99,9% ne serait lui plus significatif, et en ajoutant des zéros à l'infini, rien ne serait jamais significatif, sans que cela soit probant, et les biostatistiques mériteraient en clair d'aller à la poubelle (pour ce type d'application, n'escomptant surtout pas une significativité). Je remarque aussi que H_0 est davantage plausible en observant 35%/65% pas du tout significatif plutôt qu'en observant 6%/94% presque significatif, alors que l'erreur d'interprétation lirait le résultat 6%/94% comme prouvant mieux H_0 que 35%/65%…

d) Il s'agit d'une approche purement mathématique vis à vis d'une perfection théorique sans intérêt pratique. Si une pilule amaigrissante fait perdre 1 gramme par an et assurément pas zéro, cela n'a pas valeur de preuve scientifique d'efficacité. De même, si un médicament ne s'est pas montré significativement actif sur mille patients, on pourrait réussir à prouver non-nul son effet sur un échantillon de dix millions de patients ; certes, mais « significativement non-nul » ne signifie pas du tout « significativement conséquent ».

---

[4] (en oubliant les objections que j'émettrais vis à vis de l'exemple des poids corporels, modélisés avec forcément des risques d'erreur inconnus oubliés dans le risque final rendu – ça passerait avec les inusuelles statistiques non-paramétriques, portant sur les rangs d'un classement plutôt que sur les moyennes ; enfin ça passerait presque, en « oubliant » les ex-aequo à fréquence peu prévisible a priori, même avec balance digitale à arrondi/précision connus – voir l'annexe technique qui suit, effleurant le difficile sujet des mesures).

B) Principe de 2e espèce

- En face de l'hypothèse « nulle » H_0 de référence, on ajoute une hypothèse « alternative » H_1 jugée significativement différente par les demandeurs/destinataires de l'étude (efficacité minimum voulue pour les médecins, défaut minimum inacceptable pour les clients d'un industriel, etc).
- On modélise sur des graphes ou dans des tables, pour différents résultats obtensibles avec chaque taille envisagée d'échantillon, les risques d'acceptation à tort de H_0 et de H_1 (en supposant que c'est l'autre hypothèse qui est vraie). On choisit au vu de cela la taille d'échantillon probante, même si elle s'avère très grande donc coûteuse.
- On examine ensuite les résultats sur l'échantillon, et on calcule les probabilités d'avoir un échantillon aussi peu standard sous chacune des 2 hypothèses (risque de 1e espèce alpha pour H_0, risque de 2e espèce béta pour H_1).
- Si l'une des probabilités est très faible et pas l'autre, on tranche en affirmant qu'une hypothèse est rejetée, et que l'autre n'est pas rejetée (même si elle n'est en rien prouvée, cf. A.c)

Remarques :

a) Si le résultat ne fait rejeter ni H_0 ni H_1, il faut reformuler a posteriori H_1 en $H_{1,5}$ (rejetée au seuil de décision choisi au départ pour le risque béta). On peut éventuellement envisager de re-tester les hypothèses initiales ou d'autres sur un échantillon plus grand, encore plus coûteux.

b) Si le résultat fait rejeter H_0 et H_1, il faut reformuler a posteriori H_1 en $H_{0,5}$ ou $H_{1,5}$ ou H_{-1} (acceptée au seuil béta) comme au point précédent.

c) Si H_1 (défaut majeur ou toxicité inadmissible) est rejetée d'après l'échantillon avec risque/confiance 0,1%/99,9%, alors qu'on visait simplement <5%/>95%, il est légitime de calculer et exprimer a posteriori quelle hypothèse moins extrême $H_{0,5}$ serait rejetée avec 4,99%/95,01%.

d) Même si H_0 n'est pas rejetée tandis que H_1 (toxicité) l'est, les risques d'erreur calculés postulent que la population est homogène, sans portion anormale hyper-sensible par exemple, groupe peut-être non-représenté dans l'échantillon, ou décès attribué à tort au hasard dans un petit échantillon aléatoire. Hélas. La meilleure solution est la comptabilisation des anomalies après mise sur le marché, pouvant déceler des convergences isolant une sous-population initialement noyée dans les chiffres généraux.

C) Approche industrielle 1985-2005

Mon objection A.c, logique (et fidèle aux explications théoriques des mathématiciens ayant inventé les tests statistiques), invalide les textes officiels normatifs établissant les démonstrations statistiques de corrélation, de linéarité, de normalité, etc. Je crains qu'elle invalide pareillement les textes (que je n'ai jamais lu) régentant la non-toxicité, médicamenteuse et alimentaire, or si aucune hypothèse alternative n'est exprimée, aucune non-toxicité n'est établie par les dossiers présentés : ne pas parvenir sur un petit échantillon à prouver une toxicité n'a aucun rapport avec la preuve d'une non-toxicité. Et en acceptant d'enregistrer mon objection B.a, les industriels aboutiraient peut-être à des informations inavouables, comme : « avec cette boisson pétillante à chaque repas toute une année, vous êtes assuré (avec moins de 5% de chances d'erreur) que votre risque de décès naturel sera moins que triplé : vous pouvez boire tranquille ! »...

L'objection A.d est aussi passée sous silence, gênant le grand discours commercial prétendant prouvée l'efficacité de chaque médicament par les chiffres, « objectifs/purs/incontestables », sans que les médecins soient autorisés à émettre de réserve, opinion « subjective »…

L'objection B.d est prise en compte pour les décès mais pas pour les validations de corrélation, où il est d'usage admis de cacher les cas discordants reproductibles dans une étude globale noyant tout pour affirmer prouvée une « quasi-perfection », notion n'ayant pas de sens statistique… Dans bien des cas, il serait possible de faire autrement : s'il ne s'agit pas de toxicité humaine ou létale, une approche avec vaste réplication des cas discordants pourrait prouver que l'hypothèse nulle est assurément fausse – mais si le but était de la prétendre établie, ce serait très embarrassant, donc l'aveuglement est requis pour être efficace dans l'atteinte de l'objectif « validation »…

La voie honnête demande en tout cas la formulation de l'hypothèse alternative H_1, mais il semble que les biologistes/médecins/pharmaciens/ingénieurs sont souvent incapables (ou effrayés) de formuler le chiffre requis et étaient tout contents que les mathématiciens prétendent pouvoir donner une réponse finale sans requérir de réponse initiale à une question aussi délicate. Cette attitude était très efficace, pour les plans de carrière, les niveaux de rémunération, les bénéfices des entreprises. Mais c'est une malhonnêteté criante, qui a peut-être tué – certes moins que les accidents de la route, quotidiens et acceptés, mais c'est très révélateur en terme de légitimité scientifique : celle-ci n'est pas du tout automatique. Avec l'autorité professorale et le prestige des blouses blanches auprès du public, les menteurs ne risquent rien : il faut avoir l'esprit anormalement pointu pour comprendre le scandale.

2/ **Incertitude de mesure : anomalies métrologiques**

En tant que technicien biologiste, mon idéal professionnel est la prise en compte de l'incertitude de *mesure chiffrée*. Les cours et textes officiels à ce sujet commettant systématiquement les erreurs signalées dans l'annexe précédente, les supérieurs (à hauts diplômes) même très expérimentés (ou « jeunes et dynamiques ») ne semblant rien comprendre au sujet, je présente ici mes réflexions personnelles, sans prétendre épuiser la question.

A/ Préambule

Si je suis condamné pour avoir été mesuré dans une descente de l'autoroute à +20 km/h au dessus des 130 maximaux autorisés, tout change en terme de « justice » (logique en tout cas) selon que la mesure a été effectuée avec un radar *fiable à 5 km/h près* ou bien avec un radar d'aviation connu pour faire couramment des erreurs de +30 km/h (pour les mobiles se déplaçant à moins de 400 km/h)...

Quand j'ai été formé en Institut Universitaire de Technologie en 1982-84, le sujet n'était pas abordé : la mesure d'un appareil de Contrôle était considérée vraie, juste (à une erreur statistiquement « prouvée non-significative » près) mais cet aveuglement semble avoir disparu au cours des 2 dernières décennies, avec l'apparition de procédures métrologiques, c'est bien. Chaque appareil voit quantifiée son « Erreur Maximale Tolérée » (EMT), vérifiée périodiquement et prise en compte dans la tolérance exprimée sur le produit mesuré.[5]

Idéalement les industriels appliqueraient ce principe au complet bénéfice du client : si les pièces doivent (pour fonctionner correctement) peser entre 985 et 1015g et que la balance de vérification finale peut faire une erreur maximale de +5g ou -5g, il ne faudrait accepter que les pièces mesurées entre 990 et 1010g apparent (même si cela fait jeter à tort de nombreuses pièces correctes) ou acheter une balance beaucoup plus précise, fiable à ±1g (très coûteuse) voire à ±0,001g (et où s'arrêter?[6]). Comme cela serait dans tous les cas répercuté sur le prix de vente, un compromis clients/fournisseurs a consisté en l'acceptation d'imperfection rare pour éviter un surcoût rédhibitoire.

Certains textes officiels définissent la capabilité (K) qui est, pour un appareil servant à une mesure normée, le ratio tolérance/incertitude ; une valeur infinie pour K (c'est-à-dire une incertitude quasi nulle) est évidemment idéale, tandis qu'une valeur entre 0 et 1 parait absurde (exiger du produit une perfection que l'on est incapable de vérifier) ; il est écrit que la limite du *mauvais* en qualité de mesure est la valeur 2, la limite de la *sur-qualité* quasi-inutile est la valeur 10. Une incertitude entre 1/3 et 1/9 de la tolérance est donc l'usage.

Pour illustrer cela, je reprends mon exemple : l'industriel déclare respecter une capabilité au moins égale à 3, et la pièce qu'il fabrique ne fonctionne que si sa masse est comprise entre 985 à 1015g soit 1000±15g. Il est autorisé à employer la tolérance 985 à 1015g apparent en employant une balance à incertitude ±5g (soit K=3), même si quelques pièces paraissant conformes s'avèrent ne pas fonctionner[7]. Il lui est déconseillé par contre d'employer une balance à ±30g (K=0,5) et il est jugé compréhensible qu'il n'investisse pas dans une balance à ±1g (K=15). Pour mesurer l'impact de ces chiffres, l'idéal serait de relier K au taux de pièces mauvaises acceptées (défaut) et au taux de pièces bonnes refusées (surcoût). Ce n'est hélas pas possible car tout dépend de ce qui est produit, et il y a une infinité de distributions possibles.[8] Pour ma simulation, les 3 balances citées plus haut fourniront en parallèle des valeurs apparentes, avec en référence une balance experte à ±0,001g (K colossal : 15 000) qui donnera la valeur « confirmée » la plus crédible – philosophiquement, je ne peux pas parler ici de valeur « vraie », même si – au travail – je peux employer ce mot en faisant semblant d'y croire comme cela est requis au nom de la Science…

Lundi, la production des 9 pièces s'avère située à 1000±13g, intégralement satisfaisante. Mais la balance K=0,5 fait jeter 4/9 des pièces, la balance K=3 : 2/9. L'impact en coût industriel est clair, mais le client ne reçoit pas de pièces mauvaises, quelle que soit la balance choisie.

Mardi, la production des 9 pièces s'avère située à 991±12g. La balance K=0,5 commet alors une « faute envers le client », en acceptant 1 des 3 pièces non-confomes[9], les balances K=3 et 15 ne commettent elles aucune erreur qualitative, confirmant le bien-fondé des choix en capabilité.

Mercredi, la production des 9 pièces s'avère située à 991±8g. Les balances K=0,5, et maintenant K=3 aussi, font à tort accepter 1 des 3 pièces non conformes[10] ; cela conduit à envisager de prescrire un K encore accru, c'est à dire une incertitude encore moindre.

---

[5] (Je passe ici sur la question statistique épineuse qui se pose à moi en pratique, pour mesurer l'erreur sans se focaliser sur une valeur isolée au hasard, mais en intégrant des composantes d'erreur moyenne et d'erreur occasionnelle aléatoire – dont l'ampleur change avec la fréquence que l'on choisit arbitrairement de négliger…).

[6] Idéalement, il faudrait prendre en compte l'incertitude ayant entaché le chiffrage établissant correcte la zone entre 985 et 1015g – nous y reviendrons au paragraphe C.

[7] (bien sûr, il suffirait – au lieu de peser – de vérifier que la pièce fonctionne, mais si son utilisation la détruit, le contrôle doit être indirect, via la masse ici).

[8] (Pour ne pas partir dans des modélisations mathématiques de haut vol, avec combinaisons de Gauss imbriquées, j'emploierai une situation simplifiée, remplaçant les distributions en cloche par des distributions en 3 bâtons : un tiers bas, un tiers central, un tiers haut).

[9] (tandis que 4 des 6 pièces conformes sont refusées…)

[10] (K=0,5 continuant à refuser 4 des 6 pièces conformes, et K=3 : zéro)

Jeudi, la production des 9 pièces s'avère située à 985±0,5g. Les 3 balances font accepter 1 des 3 pièces non-conformes[11]. Il s'avère donc illusoire d'être parfait, à budget raisonnable.

K=3 est un compromis, une exigence compréhensible (en aval du choix d'accepter les imperfections rares).[12]

B/ Instructions de fabrication

La loi de capabilité décrite plus haut est compréhensible pour des contrôles finaux, après fabrication achevée. Mais elle est appliquée aussi pour les instructions en cours de fabrication, et là je suis en total désaccord.

Reprenons notre exemple fictif d'une pièce de 1000g, fabriquée avec pour première étape l'ajout une à une de gouttes métalliques, avec pesée au fur et à mesure employant une balance à ±5g, les balances assurément plus exactes ne supportant pas la chaleur du local ; on me dit que la loi K=3 oblige à mettre des gouttes jusqu'à se situer dans la fourchette 1000±15g – une fourchette plus étroite étant incorrecte pour raison de capabilité, voire insensée en dessous de ±5g – d'où une production très hétérogène, conduisant à des rejets innombrables avec l'exigence de ±15g final. C'est un grave malentendu : si les gouttes de métal pèsent 2g (1 à 3g apparent), et si la balance est stable, sans batifoler d'un instant à l'autre de +5g à –5g mais au pire de +1g à –1g (quand bien même son erreur par rapport à la valeur confirmée a été mesurée à –3g cette année et à -4g l'an passé et l'année d'avant), on peut donner comme instruction de fabrication : « ajouter des gouttes jusqu'à 1000g ±2g (apparent) »[13] ; au lieu de fabriquer à ±15g apparent soit ±20g confirmé, on fabriquerait ainsi à ±2g apparent soit ±7g confirmé, beaucoup mieux centré sur la valeur cible, évitant des recentrages ultérieurs (coûteuses opérations d'abrasion etc.) et le cumul des variabilités associées (aboutissant à un nombre réduit de pièces acceptées en final). Pourquoi refuser cette amélioration technique et industrielle ?

Réponse, apparemment : parce que les « experts » professionnels n'ont pas compris, récitant les lois apprises au cours de leur formation… Formation assurée par des enseignants pas forcément lucides, seulement investis de pouvoir pour avoir su réciter ce qui leur avait été appris. Domination et exécution, militaire ou monacale, au nom de la supériorité intellectuelle et de l'efficacité…

C/ Instructions d'utilisation et validation

Parfois, ce qui est vendu demande une étape de post-fabrication mesurée par le client lui-même, et c'est un autre champ de confusion où j'ai rencontré une franche incompréhension.

Mon exemple fictif (rêvé ? déformé en tout cas) sera ici une pièce plastique de 1000g nécessaire au fonctionnement de la machine que nous vendons mais se liquéfiant 2 heures après fabrication, donc à fabriquer extemporanément et non en usine avec stockage et livraison. La procédure que je trouvais en place, préconisée avec toutes les signatures expertes requises, consistait en ceci : nous disions à notre client d'employer un poids étalon 1000g garanti à 10g près pour vérifier que sa balance était juste à 1000g ± 10g, et il devait ensuite impérativement mesurer avec elle entre 991 et 1009g de pâte plastique (se durcissant à l'air).

Or, avec notre capabilité (supérieure ou) égale à 3, mesurer 1000±9g requière une balance validée au pire à 1000±3g avec un étalon 1000±1g. Nous étions apparemment 10 fois trop peu exigeant pour être cohérent avec notre règle de capabilité.

A mes questions, les managers répondirent – agacés, comme pour les objections statistiques, par ce pointillisme analytique vu comme un perfectionnisme totalement inutile, irréaliste – qu'un étalon 1000±1g serait beaucoup trop cher pour le client, même si nous pourrions l'utiliser de notre côté, et qu'il fallait impérativement travailler comme le client pour valider la procédure : nous avions observé qu'avec 991, 1000 et 1009g apparent, sur balance ±10g d'après étalon ±10g, la procédure donnait satisfaction, et au delà c'était totalement inconnu, risqué donc déconseillé. CQFD !!!

Pour que ce soit convainquant, il aurait fallu des chiffres explicatifs. Mais les chiffres sont cruels :

– *Avec ces capabilités bizarres (1 et 0,9) et avec cette procédure étrange, avoir testé 991, 1000 et 1009g apparent aurait pu correspondre à [14] avoir testé seulement 1000g est considérer validé 1000±29g.* Cela ressemble à une plaisanterie, mais c'est grave quand les techniciens sont accusés d'avoir « mal travaillé puisque les résultats désastreux chez les évaluateurs (avant commercialisation) montrent que la validation a été mal faite », d'où

---

[11] (et refuser au moins 2 des 6 pièces conformes – 3 même pour K=0,5)

[12] Si la colère de l'automobiliste était plus compréhensible que l'abstraite question industrielle, il est peut-être utile d'expliquer pourquoi ce n'est pas un exemple-type adéquat. La vitesse sur autoroute est requise entre 60 et 130km/h [en ville : entre 0 et 50km/h]. Cela fait une tolérance 95±35km/h [25±25], donc il serait autorisé de verbaliser à 131km/h [51], avec un radar fiable à ±11km/h [8] (pour K=3, ou sans regarder à la dépense : K=9 donc ±3km/h [2])… En fait, ça ne s'applique pas car la vitesse préconisée à l'auto-école, sur autoroute [en ville sans piéton], n'est pas le 95km/h [25] au centre de la norme mais le 130 [50], donc la distribution des valeurs à mesurer est totalement décentrée, la démarche symétrique est inappropriée.

[13] La plus haute valeur requérant l'ajout de goutte sera un 997g apparent pouvant basculer en 996 ou 998 apparent, on ajoute une goutte de 2g, qui peut donner 997g apparent (996+1), ou jusqu'à 1001g apparent (998+3) ; dans le deuxième cas, on s'arrêtera à ce 1001 apparent, dans le premier cas, on rajoute une goutte, avec la même situation.

[14] Les (peut-être) 1000, 1000 et 1000g confirmés correspondants marchent, certes ! Le client qui appliquera 991 à 1009 peut lui ajuster à 991g sur balance 1010g d'après étalon 990g, donc ajuster à un 971g confirmé (aux décimales près), et ajuster à 1009g sur balance 990g d'après étalon 1010g soit 1029g confirmé.

réprimande sévère des subalternes... Alors que c'est la « pensée » ayant gouverné cette validation qui est gravement déficiente, quand bien même elle est supérieurement diplômée.

– Avec une clairvoyance coupable (insubordination), j'ai expliqué (sans être écouté semble-t-il) que *si le client travaille avec un étalon 1000±10g, il ne peut valider sa balance qu'à 1000±30g (K=3) ; il pourra appliquer l'instruction 1000±9g apparent (K=0,3 est acceptable en fabrication, voir paragraphe B), mais il faut savoir que cela représente 1000±39g confirmé. Il faudrait donc que la validation ne se contente pas de tester 1000±9g (dans l'ignorance totale des valeurs confirmées) mais précisément 1000-39, 1000 et 1000+39, qui doivent tous marcher. Avec notre règle K≥3, ces points précis* devraient *être fabriqués/testés avec balance ±13g, d'après étalon ±4g, voire mieux s'il se trouve que nous sommes équipés d'étalon ±1g et de balance ±3g qui donneraient des résultats plus crédibles encore*[15].

C'était faisable, ce n'était pas classique, pas écrit dans les cours professoraux, pas contrôlé dans les vérifications de « connaissances » universitaires… Ça s'appelle une invention, ou une re-découverte si toutes les pensées émergeant ici ou là sont pareillement étouffées. C'est de la lucidité au travail, de la pertinence technique, et cette approche (pouvant éviter les ratés et les années de retard pour que le produit marche) pourrait sauver l'emploi occidental en justifiant de ne pas délocaliser l'industrie dans les pays d'esclaves militairement commandés pour « faire ce qui est écrit » (présente définition officielle de la Qualité…).

Non, ces détails un peu compliqués n'intéressent personne : l'important est le statut, l'autorité et le prestige, le salaire et le plan de carrière… Et l'expression orale volubile devant un auditoire, le charisme pour entraîner un acheteur dubitatif. Moi je trouve cela simplement malhonnête.

Dans l'industrie et l'université qui y prépare, le monde technique n'est pas plus propre que le monde mathématique. Des collègues *techniciennes* comprenant elles très bien les anomalies techniques que je soulève, il apparaît clair qu'appartenir aux cercles *hautement-diplômés*, au collège des *cadres*, n'a aucun rapport avec la valeur individuelle, seulement avec le degré d'ambition à l'adolescence, la soif de richesse ou le vœu de domination (avec certes une capacité minimale aux études, dont sont privés les handicapés mentaux profonds).

3/ **Débat au couteau**

Un Sioniste fanatique pourrait me trucider, en héros justicier pourfendant un infâme « égoïste antisémite »… en se trompant de colère : en aidant un sémite demi-suicidaire à s'éteindre. Mais un simple réaliste pourrait obtenir le même résultat par une approche logique et douce :

– Puisque vous ne croyez pas en ce monde, buvez donc ce verre de curare et cyanure.

Je pourrais sourire, ou boire, ou répondre :

– je ne suis sûr de rien, j'estime seulement que toutes les preuves sont invalides.
– Si vous survivez à ce verre, la preuve sera faite !
– pour qui ?
– Pour vous-mêmes ! Puisque nous n'existons pas ! (selon vous) !
– si cet épisode n'est pas dans mes souvenirs futurs, il n'aura rien apporté.
– Mais s'il s'y trouve, ce sera la preuve que vous aviez raison ! Buvez !
– j'ai dans mes souvenirs l'expérience d'avoir brûlé vif, d'avoir été dévoré par un crocodile, puis par un requin une autre fois, être tombé d'un avion, m'être noyé… et de mes parents qui m'expliquaient qu'il s'agissait de cauchemars. Avoir survécu ne répond pas au questionnement vécu au présent.
– Ah-ah-ah ! Vous avez peur ! Vous n'êtes pas cohérent !
– je suis cohérent dans le fait d'estimer ne rien savoir.
– Si vous ne savez rien, taisez-vous ! Écoutez ceux qui savent !
– je les écoute et aucun ne me convainc.
– Ils ont des preuves !
– selon leurs valeurs, dont la justification ne me convainc pas.
– Vous n'avez aucune Culture ?
– le divertissement et l'adoration se baptisent ici Culture, et les leaders de cette Culture interdisent de réfléchir.
– Pfrt ! Vous n'avez pas reçu la moindre formation scientifique ?! Ni philosophique ?!
– si, sans être convaincu.
– Ça veut dire que vous n'avez rien compris !
– j'avais de très bonnes notes, mais peut-être que je n'ai pas compris le fond, effectivement.
– Alors écoutez ceux qui ont compris !
– je vois bien que beaucoup de personnages sont croyants et sûrs d'avoir raison.
– Et ça ne vous fait pas envie de les suivre ?! N'est-ce pas mieux que pleurnicher à l'asile ? Vous vous dites à moitié bouddhiste, alors soyez cohérent : cherchez le bonheur ! Essayez !
– je n'ai jamais été tenté d'essayer l'héroïne ou le haschich.
– Vous prétendez que la Science est le nouvel opium du peuple ?!

---

[15] (en voulant tester 1000±39, les balances minimales pourraient avoir testé 1000±22, les balances améliorées : 1000±35)

– je n’affirme rien, je doute. Mais il se trouve finalement que je crois malgré moi en la logique, et donc on peut me convaincre. Si je me trompe, pourquoi personne n’explique-t-il où ?
– Nous ne faisons que ça ! Vous refusez l’évidence ! Vous êtes inapte à comprendre !
– hélas…
– Les médicaments vont vous aider.
– … faire taire ma réfutation des bases qui servent les personnages dominants.
– Bases démocratiquement approuvées ! Librement !
– … par plus de 99,9% des votants, virtuels ou embrigadés, ça ne ressemble pas aux débats contradictoires qu’ils clament pratiquer systématiquement.
– Le problème, ce n’est pas eux mais vous ! Vous avez une maladie mentale, heureusement rare !
– comme en Union Soviétique : l’anti-communisme, oui…
– Vous voulez jouer à l’amalgame ? Vous qui ne croyez pas à Auschwitz, espèce de néo-nazi !
– non, mais si je me trompe, pourquoi ne me dit-on pas où ?
– Partout !
– ah bon.
– Voilà ! Vous comprenez ?!
– je comprends le point de vue qu’exprime votre personnage, mais je ne comprends pas qu’il refuse envers lui-même la question que pose mon personnage.
– J’ai entendu la question ! Et trouvé la réponse !
– comment ?
– Je SAIS que ce monde est le Réel !
– comment ?
– Avec des milliards de preuves : matérielles, scientifiques, religieuses, intellectuelles, cartésiennes !
– les preuves « matérielles » et scientifiques semblent invalides dans les rêves, contredites ensuite. Les religions semblent des choix arbitraires discordants. Le discours de Descartes part très bien du doute mais échoue à reconstruire et bascule dans le religieux. Quelles sont les preuves intellectuelles ?
– Les plus hautes autorités…
– autorités…
– Oui ! Qui ont publié les plus grands ouvrages de…
– publié…
– Au lieu de marmonner avec l’œil triste, écoutez et recevez la lumière qui vous manque ! La lumière !
– psychotrope… thérapeutiquement psychédélique…
– Oui vous êtes malade ! Malade mental ! A votre façon, avec un QI trop élévé qui ne fonctionne pas non plus ! L’optimum est un juste milieu, comme le sel dans les aliments ! Ou le poivre !
– … le débat est fini ? Vous avez gagné ?
– Oui ! Vous n’êtes pas apte à débattre ! Vous avez besoin de traitement médical lourd !
– j’ai connu ça. Les questions ne se posaient plus, sans avoir trouvé de réponse.
– Voilà ! On va recommencer, simplement ! On vous avait prévenu que vous ne pourriez vraisemblablement jamais interrompre le traitement ! Vous n’auriez pas dû prendre l’initiative personnelle d’arrêter, vous n’êtes pas apte à décider : vous avez un défaut de fabrication ! Vous êtes un raté, simplement !
– hélas. Peut-être le verre de curare serait-il plus approprié ?
– Ah-ah-ah ! Amusant ! Allez-y !
– je sais pas. Peut-être que je vais simplement me taire, vous laisser tout écraser.
– C’est gagné ! Le Réel a gagné !
– oui, le Réel est moche.
– Taisez-vous, pauvre malade. Nous allons faire cesser vos souffrances.
– euthanasie intellectuelle…
– Voilà ! Et c’est pour la médecine une victoire de plus contre la souffrance. Ne soyez pas ingrat, dites Merci !
– …
– Sinon on vous l’administre en injection ! Vous aimez les piqûres ?!
– … merci…
– Magnifique !

Supplément 25-30 DEC **2013** à « Contre la Réalité » :

Le titre initial pouvait porter à confusion, semblant prendre parti dans une douzaine de débats que je trouve relativement hors-sujet. Je les présente comme un point, avec mes premiers mots de maintenant cinquantenaire (officiellement, puisque je pense avoir 17 ans éternellement, ou 29 ans tout aussi éternellement) :
1/ L'idéologie. Sont accusés d'être « contre la Réalité » les communistes, voire les socialistes, refusant de reconnaître leur total échec à réaliser le monde meilleur dont ils rêvaient, et remplaçant le constat de bilan catastrophique par un discours continuant à expliquer tout et son contraire à la lumière de leur « idéologie ». C'est possible, mais ce n'est pas exactement mon combat : je classe les communistes, les socialistes, les trotskistes, les alter-mondialistes, les anarchistes, comme des militants réalistes parmi les autres, variante activistes dogmatiques. Ces gens (ou personnages) sont farouchement impliqués dans le monde extérieur à leur propre tête, entendant plier autrui à leur propre rêve d'organisation sociale. Pour ne pas me contenter de critiquer, j'ai exprimé (ailleurs) mes vues politiques (un mondialisme individualiste, économiquement humbiliste frugal) et elles ne sont même pas représentées au catalogue des candidatures démocratiques (ou anti-démocratiques), semblant d'ailleurs n'avoir presque aucune chance de plaire à autrui. (Elles sont même peut-être illégales, l'antinationalisme étant – malhonnêtement – jugeable antisémite « raciste » depuis l'intouchable recréation d'Israël 1948 en expulsant sans retour la majorité palestinienne). Je fais certes partie des utopistes, mais en version défaitiste inactive soumise. Au contraire, les donneurs de leçon (occidentaux) anti-idéologie semblent eux en contradiction : leur discours « pour la Réalité » s'avère un vœu de privilège en forme de statu quo sur la situation actuelle (ou immédiatement passée), alors qu'un discours équivalent aurait pu faire taire ces républicains, pour en rester à tribalisme, royalisme, aristocratie. On est là dans le domaine du bla-bla politicien agitant de grands mots menteurs, le débat philosophique fondamental est ailleurs. En tout cas, parmi ces grands discours (ou très petits discours, en un sens), « il faut admettre la Réalité » ne me semble pas un argument valide – tant que l'hypothèse du rêve présent n'est pas honnêtement écartée. [Certes, en un sens, le caractère imparable de l'hypothèse du rêve fait survivre à tous les cauchemars cette grille de lecture, mais c'est fondamentalement différent des voies communistes et apparentées, le rêve universel étant une cosmologie égocentrique alors que le communisme lutte contre l'égoïsme, du moins en théorie.]
2/ La mécanique quantique. Pour faire sensationnel, des vulgarisateurs scientifiques ont prétendu qu'avec la mécanique quantique, la science physique a démenti l'existence de la Réalité, tout n'étant plus que probabilités floues dans un contexte où tout est possible (comme l'état vivant ET mort du chat de Schrödinger). Bof, c'est en fait une façon de mettre en question (dans l'infiniment petit) spécifiquement le déterminisme mécaniste des anciens scientistes, qui affirmaient qu'une connaissance ultra-précise (des lois et conditions initiales) apportera le savoir universel, tout étant prévisible avec certitude. Depuis l'âge de quinze ans, je ne partage plus ce scientisme (dont j'ai entendu parler vers treize ans peut-être), et l'imparable hypothèse solipsiste (tout pourrait être mon rêve) me paraît beaucoup plus simplement casser le dogme scientiste que les comptages de particules et autres succès du probabilisme quantique (artificiels si ceci est un rêve). Même la logique épistémologique de Karl Popper s'efface devant la philosophie brute, le scepticisme franc : les sciences ne sont même pas « admirables pour leurs succès prédictifs ayant risqué l'erreur » si « celui qui rêve » tire les ficelles et guide les résultats. Est-ce que « Dieu (de ce monde) = Moi endormi ? » paraît une question plus majeure, en tout cas située un cran en amont.
3/ La télé-réalité. Dans ce domaine, le lieu commun entendu ici et là consiste à dire que le film de scènes sans scénario écrit, avec simple jeu codé (d'exhibition/élimination) pour susciter aventures, est inintéressant, vulgaire (bocal avec jeunes garçons et filles) ou dangereux (pseudo-naufragés sur île déserte surveillée). Je serais moins catégorique, ne voyant pas bien la spécificité de ceci, et – par ailleurs – je déteste le théâtre à voix très haute (et le cinéma à la Jean-Luc Godard) visant à ce que le spectateur n'oublie pas une seconde qu'il assiste à un spectacle construit, artificiel, « joué ». Je préfère le cinéma intimiste, filmant des yeux baissés, une voix off exprimant les émotions comme je peux les ressentir – et sans les passés simples (pour moi insupportables) de la « langue française écrite ». Bref, une version édulcorée de monde involontaire (« Réalité » ?) peut me plaire, bien davantage que les gesticulations sonores de scénarios prétentieux. Même si les voyeuristes émissions dites de télé-réalité (focalisées sur des jeux de domination et séductions échangistes) ne me tentent pas du tout. Plus généralement, les écrans font partie du monde subi, involontaire, et peu m'importe qu'autrui ait ou non scénarisé ce qui s'y passe, mot à mot ou en lignes directrices. La différence essentielle dans le monde se situe entre mes rêveries (mes scénarios), et ce que je subis (même si j'ai partiellement le choix, de préférer ceci à cela). C'est là un jugement qui tient de la saveur, du « j'aime bien » ou « j'aime pas trop », en matière de divertissement, infiniment moins majeur que l'hypothèse « le Réel n'existe pas ».
4/ La simulation d'essais en vol. Autre domaine ponctuel où peuvent s'entendre des cris « pour ou contre la Réalité » : les simulations informatiques de fonctionnement pour les machines complexes, notamment les dangereux avions – je rêvais étant jeune d'être ingénieur aéronautique, comme mon oncle ingénieur aéronautique qui avait rêvé lui d'être pilote d'essais… à une époque où les pilotes d'essais mourraient en masse, en « héros » de l'après-guerre. Bref, là aussi, je dirais que je comprends les deux points de vue, et leurs critiques : les simulations informatiques évitent bien des crashes d'avions mal conçus (ou poussés au-delà de leurs limites prudentes), inversement elles sont longues et chères et ne voient parait-il pas autant d'imprévu qu'un pilote expérimenté. Soit. Personnellement, je crois que je préfère finalement le dessin informatique (facile, exploratoire) au maquettisme plastique (concret, mais lent et difficile) [comme je préfère le dessin de vues 2D au lourd et « réaliste » dessin de modèles 3D], mais je laisse autrui faire à sa façon, ça ne m'intéresse que modérément. Encore une fois, ça paraît très secondaire au débat

gigantesque (cosmologique et/ou métaphysique) envisageant que le monde dit Réel soit un cauchemar, du moi endormi. [Quant à ma vie professionnelle, c'est finalement un travail purement alimentaire, vécu comme pénible, sans investissement personnel volontaire – je trouverais indécent de réclamer un salaire pour des tâches plaisantes, je voulais devenir balayeur de crottes de chien, tel était mon « idéal » à 16/18 ans (être mort ou être rien), avant d'accepter des études de technicien à titre de compromis familial, en refusant ensuite toutes les promotions aux postes d'encadrement, qui exigent enthousiasme, esprit commandeur d'autrui et sens du compromis].
5/ La réalité virtuelle type XXIe siècle. Plus généralement, au-delà des avions imaginaires ou construits, le terme « réalité virtuelle » s'est généralisé avec l'informatique « grand public », mettant à disposition pour chacun des jeux vidéo réalistes tridimensionnels [(et contacts à distance facilités] – la position « contre la Réalité » pouvant être vue comme une insulte à la sagesse ancienne, les pieds sur terre [et communiquant face à face]. Je ne ressens personnellement pas ce débat là comme majeur. Des anciens auraient pu autrefois pareillement faire interdire l'écriture, le cinéma, la machine [, le téléphone, le courrier], avec des arguments similaires. Je serais d'avis de laisser à disposition les outils virtuels, que ceux n'aimant pas ça ne les utilisent pas, sans en priver dictatorialement ceux que ça enchante, ou console. J'ai effectivement entendu le cas inquiétant de jeunes décérébrés, aux USA et au Japon, habitués à massacrer des méchants imaginaires sur leur écran et sortant de chez eux pour massacrer, pareillement, d'honnêtes gens ou des enfants [ou le cas de terroristes, s'organisant grâce à Internet pour commettre facilement et efficacement telle extermination]. Toutefois, s'ils ne s'étaient pas longtemps défoulés avec leur écran, peut-être seraient-ils passé à l'acte de violence extrême avant [ou les terroristes auraient pu, plus lentement, planifier une extermination bien pire] – en la matière, je ne suis sûr de rien (comme « la pornographie augmente-t-elle le nombre de viols ou le diminue-t-elle ? »). Pas facile de trancher, je ne suis pas dans la tête d'autrui. Je sens simplement comme injuste qu'on me punisse pour des méfaits commis par d'autres – c'est à mon sens le principe de l'injustice. En dessinant mes petits avions désarmés (et souvent incapables de voler), je n'ai tué (ni violé) personne, moi. [Je ne dirais pas la même chose du moi qui rêve ce monde peut-être, et ses horreurs, ce n'est pas une contradiction mais un constat d'inaccessibilité, présente].
6/ L'art réaliste. Un autre débat invoquant la Réalité oppose en peinture les artistes modernes (non figuratifs) aux anciens qui visaient une reproduction de ce que l'œil verrait… ou croirait voir si je rêve yeux fermés. Là encore, le mot réalisme est partiellement usurpé, je préfère parler d'opposition entre la peinture type photographique et la peinture type dessin-animé. Ceci dit, je dénie le terme d'art (au sens de beauté supérieure) à la grande majorité des « œuvres », même si je suis parfois touché par des peintres de l'air (type photographique ou caricaturistes) voire quelques œuvres abstraites m'évoquant une atmosphère poignante ou gentille (sans bla-bla artificiel situant ce qui n'apparaît pas visuellement). Bref, je n'ai pas de préférence systématique, en la matière, mais je conteste le mot réalisme dans un camp de ce face-à-face-là.
7/ Le temps réel. Un des dogmes techniques (ou « technologiques » dit pour faire savant) est qu'il s'avère supérieurement valable de traiter les données en temps réel, plutôt qu'à retardement. C'est presque un jeu de mot, présupposant que le réel existe sans en envisager la mise en question. Même en rêve, ou rêverie, des ordinateurs peuvent faire des opérations au fur et à mesure des acquisitions de données. En ce sens, être « contre la Réalité » n'est pas une position d'arrière-garde visant des réactions lentes et poussives (en temps repoussé ou temps masqué). Certes les rêveurs ne sont généralement pas de trépidants adeptes de la caféine, mais cela n'a rien à voir avec le statut réel ou non du monde présentement subi. D'autres expressions sont pareillement fallacieuses, comme la moderne « réalité augmentée », superposition de l'image vue et d'images informatiques – alors que la perception apparente (des deux) peut être onirique.
8/ Le semi-réalisme. Dans le domaine du trucage informatique de photos d'avions, ou du maquettisme créatif, une divergence est apparue sur Internet entre les semi-rêveurs semi-réalistes, entendant rester plausibles (motorisation adaptée, moteur d'époque, argumentaire commercial), et les rêveurs purs, délirants et absurdes (sustentation ou propulsion par la pensée, centrage aberrant). Je fais partie de ces derniers, y trouvant davantage matière à sourire. Une autre divergence est apparue au sujet des projets d'avions non construits : je suis apparemment le seul amateur se désintéressant du statut véridique industriel (et non anachronique) desdits projets, me focalisant sur les formes, silhouettes. Ceci est brouillé, tendu, du fait de la Loi Gayssot, interdisant (sous peine de prison et ruine) les vues non réalistes concernant les forces tueuses du troisième Reich – étant a fortiori bannie l'hypothèse que n'aient pas existé les années en question. J'ai fui ce site Internet, étant accusé de négationnisme haineux et criminel raciste, pour me rabattre vers les sites de maquettistes inventifs (qui classent en « nazis » les réalistes intolérants) – même si je n'aime pas la célébration (par beaucoup de maquettistes) des armes tueuses. Ce n'est pas complètement de l'angélisme de ma part, ignorant qu'il faut affronter le mal pour sauver les innocents : j'ai trouvé les solutions géopolotitiques qui désamorceraiernt la présente guerre Occident-Islam, mais elles sont étouffées (rendre équitablement Israël aux Palestiniens expulsés ou bien rendre les USA et Caraïbes aux Amérindiens, supprimer les droits de veto ONU puis abolir les frontières). Les dominations en place font que ce n'est pas du tout réaliste, mais les privilèges entrainent la guerre justicière, je me sens moins aveugle/menteur/bête que les politiciens et prétendus « intellectuels » occidentaux.
9/ Le repli sur soi. Il m'a été adressé l'objection grave selon laquelle la voie du rêve conduit (ou risque fort de conduire) à se désociabiliser, jusqu'à sombrer dans la dépression et aboutir au suicide. A ce sujet, « contre la Réalité » serait pris comme une insulte criminelle au bon sens usuel, à la cordialité festoyante des gens normaux. Je conteste cela. Comme je le disais au départ, je préfère voir dans l'humanité deux genres : les minoritaires humains-tortues (introvertis) et les majoritaires humains-dragons (extravertis), le fait que les dragons veulent imposer leur loi ne rend

pas celle-ci universellement bénéfique. D'après mon expérience, c'est même le contraire : un introverti peut vivre presque heureux les yeux fermés, même s'il est triste dans le monde extérieur (où sa « copine » l'a rejeté), et si – sur injonction d'extraverti (ou conseil de demi extraverti) – il perd ce refuge intérieur pour espérer consolation dans le monde extérieur (retrouver l'élue perdue de vue ?), il court le risque d'une nouvelle désillusion grave, cette fois mortelle. Rien n'est simple, et généraliser sur un exemple, d'un côté ou de l'autre, paraît contestable. J'exprimais le point de vue « contre la Réalité » à titre personnel, sous-entendu « droit à me choisir un Univers différent de la Réalité (si elle existe) », et c'est ce qu'exprimait le sous-titre « légitimité d'une fuite vers un monde intérieur ». Il ne s'agissait nullement d'interdire à ceux préférant la grégarité (sociale et/ou familiale) de s'y adonner. Ce n'était même pas un cri prosélyte appelant les jeunes hésitants à préférer le repli, il s'agissait seulement de plaidoyer pour parer les attaques m'empêchant de fermer les yeux – tout en sachant que ce plaidoyer pourra intéresser les grégaires puisqu'il contient des bombes intellectuelles comme l'invalidation logique de la science, de la psychiatrie, etc. J'ai pu dire un peu le contraire de ce contexte égocentrique, sous forme de « raisons de lire ce livre » à un certain moment, mais ce n'est pas du tout ce qu'il faut en retenir : il s'agissait d'auto-contradiction pour trouver des arguments en faveur d'une publication, puis célébrité, puis retrouvailles avec l'élue, alors que le contenu disait précisément (et très sagement) le contraire : mieux valait – et mieux vaut – rêver du double imaginaire d'elle… cela aurait pu me sauver, éviter un second suicide à 34 ans, si je ne suis pas déjà mort à 15 ans. [Je perçois une objection à mon concept d'humains-tortues : en envisageant des yeux fermés, je décris moins une tortue se repliant parfois (en cas de peur) qu'une tortue mourant d'inanition en restant indéfiniment dans sa carapace ; c'est possible, mais ça renvoie à un autre débat, qui n'est pas simple : ma mort est-elle possible ? sans généraliser à propos de ouï-dire, en interdisant d'invoquer l'expérience de cauchemars, sans critère de rêve valable (à ce jour)]. Précision : oui, ma position est classé psychotique par la psychiatrie, mais j'ai invalidé la psychiatrie dans mon ouvrage – donc « match nul, la balle au centre », sauf domination par loi du plus fort, intellectuellement inapte à convaincre.

10/ Paradis artificiels. J'ai entendu parmi les méfaits décrits des drogues (alcool inclus) : une coupure de la Réalité, et cet ouvrage « Contre la Réalité » pourrait sembler prendre parti pour la drogue. Ce n'est pas le cas. Je n'ai jamais consommé de drogue illégale, j'évite l'alcool et le tabac. Les bons arguments contre les drogues me semblent être les méfaits sur la santé (dans un pays où les problèmes médicaux imposent à autrui de payer) et la génération de violence (routière ou inter-personnelle désinhibée). Le drame est que, pour résister à autrui intolérant combattant le repli, les toxicomanes (dont les alcooliques) forcent la dose. Si le droit au repli rêveur était instauré, il n'y aurait pas je crois besoin de ces artifices abrutissants que sont les drogues. Enfin, je ne sais pas : beaucoup d'individus semblent ne pas avoir les ressources intérieures pour rêver spontanément, et disent s'ennuyer en l'absence de stimuli. Quoi qu'il en soit, je juge criminel d'avoir classé en crime la coupure de la Réalité.

11/ L'évidence réaliste. Les psychiatres et le « bon sens » commun s'allient pour affirmer que, même si elle ne serait pas prouvable, l'intuition de Réel serait un sens inné, comme la vue et le toucher. L'humain, capable de rêver fort, se distinguerait du chien (qui se réveille parfois en sursaut en aboyant sans raison), par sa capacité intrinsèque à faire la part du rêve et du Réel, ceci ne relevant nullement de l'intellect mais des bases de l'humanité. Les darwiniens ajoutent une couche en affirmant que l'Evolution (multiplication des plus aptes) a naturellement sélectionné cette « qualité vitale », qui évite le repli et le non-enfantement. J'assume être sur une voie anormale, opposée en matière de reproduction à ce qui est qualifié d'instincts profonds et universels (mon fils, voulu par mon épouse, est adopté – avec consentement de justesse des autorités psychiatriques, auxquelles je n'ai pas tout dit bien sûr). Il n'empêche : je considère la logique, tenant ferme sur l'hypothèse du rêve, comme une forme de sur-humanité, non de sous-humanité. C'est l'intelligence critique à son plus haut état, je crois. En Occident, cela est balayé avec mépris, mais en Inde c'est peut-être une des définitions « évidentes » de la sagesse (même si je n'approuve pas la mendicité bouddhiste).

12/ Les chimères. Un autre argument entendu ici ou là, contre les religions (bibliques), est que les rêves affirmatifs sont dangereux, mieux valant les vérités terre à terre qui font le bon sens pratique et familial. La position « contre la Réalité » pourrait là être prise comme de la morgue prétentieuse, gobant les chimères religieuses en qualifiant de basse et inférieure la sagesse élémentaire (qui serait en fait supérieure, en un sens). Ce n'est pas mon sujet du tout. Au contraire, j'ai pris la peine de lire les textes sacrés (des trois religions bibliques), d'en critiquer les innombrables horreurs, étant profondément choqué qu'elles soient exemptées de la loi habituelle (contre le meurtre d'innocents, contre le racisme, contre l'esclavage, etc.). Ceci dit (encore une fois : « au risque d'être emprisonné au titre du prétendu antisémitisme »), je persiste à penser que des chimères individuellement conçues sont sans conséquence intrinsèquement néfaste. Bien sûr, je dis ça égocentriquement, à titre de plaidoyer de défense personnel (sans autoriser un voyeur de fantômes à poignarder autrui), mais pas seulement : avec Internet maintenant, j'ai découvert les caricatures aéronautiques de nombreux rêveurs autres que moi, plaisants ou admirables (ce qui ne prouve pas qu'ils existent : leur marionnette pourrait pareillement générer des images délicieuses).

Bilan/ Oui, le concept « contre la Réalité » peut prêter à de nombreux malentendus, de fausses accusations (mécanisme classique qui semble dominer le monde « extérieur », involontaire), mais l'attitude intelligente consiste à les parer, les esquiver. Quant au fait que la langue (française) prête à malentendu, c'est un regret mais je semble avoir été hélas formaté à l'employer pour exprimer mes idées. Employer une langue étrangère conduit à multiplier les malentendus avec ceux dont c'est le langage maternel (et j'ai inventé une langue française simplifiée, phonétique à lettres standards, mais je peine à en faire mon nouveau standard – heureusement pour mes lecteurs, si autrui existe).

Complément à « Loin de la Réalité », 03-05 JAN 2014

– Projet sensé de nom d'auteur. Dans mon supplément 2005, j'ai tu un point majeur quant à la logique de reconnaissance de l'auteur : mon projet 1991-93 était d'être publié (sans droit d'auteur) par une éditrice parisienne ayant le même patronyme que Sylvie. Le triplet nom d'éditeur/nom d'auteur/poème d'introduction valant signature explicite pour Sylvie, pensais-je.
– Autre logique cachée, périscolaire. Mon parcours personnel et professionnel s'avère je crois déterminé par les mots d'un professeur, m'ayant parlé de Sylvie (refusant de me rencontrer après ma première tentative de suicide), disant qu'elle rêvait d'aider un drogué à s'en sortir. Cela a peut-être inconsciemment guidé mon enfoncement dans le néant, même si je le préférais sans drogue (et si les médicaments me droguaient en un sens). Maintenant que je ne suis plus du tout amoureux de Sylvie (si dure alors que je la croyais si douce), je ne peux toutefois pas faire machine arrière, pour grimper la hiérarchie : vu d'en bas, j'ai constaté que le monde professionnel est basé sur le mensonge commercial, pseudo-mathématique, social, ce qui me révulse. [Avec Internet, j'aurais pu retrouver l'ancien professeur en question, lui dire qu'il m'avait trompé au sujet de Sylvie, mais sa nièce a refusé que je le dérange, âgé, mourant].
– Autre auto-contradiction, générale. Comment puis-je me déclarer outré par les mensonges (politiques en faveur d'Israël, « intellectuels » en faveur du Réalisme) quand j'avoue avoir menti sciemment ici ou là, face aux autorités psychiatriques notamment ? Cela semble totalement contradictoire, mais ne l'est pas tout à fait. Je dissocie le mensonge détestable du dominant, employé pour broyer injustement, et le mensonge compréhensible du dominé, employé pour éviter les foudres injustes de l'arbitraire. Freud dirait que ça vient de mon enfance : je détestais mon grand frère me faisant punir par le mensonge « c'est lui qui a commencé la bagarre », alors que je mentais pour échapper au fromage immonde tout en ayant du délicieux dessert (« je n'avais plu' faim, mais il me reste finalement une petite place là… »). Ce n'est pas tant le mensonge qui me révulse que la domination mensongère.

--- English translation concerning the SecretProjects drama ---
This book's title and sub-title are:
"*Escape the realism dictatorship. Logical and moral legitimacy of two forms of get-away*"
The chapter introduction is:
"*25-30 December 2013 Supplement to 'Against Reality'*
The original title was confusing, seeming to take sides in a dozen debates that I find relatively off-topic. I present them as a point, with my first words after my fiftieth anniversary (officially, since I think I am forever 17 years old, or 29 eternally)"
The paragraph is:
"*8 / Half-realism. In the field of computer fake aircraft photos, or creative model making, a difference has appeared on the Internet between half-realistic half-dreamers, intending to stay plausible (adapted engines, antique motors, sales words), and purely absurd dreamers (lift or propulsion by mental power, impossible centering). I am part of the latter, finding this funnier. Another difference has appeared for the aircraft unbuilt projects: it seems I am the only amateur with no interest in industrial (or anachronistic) status of these projects, focusing myself on shapes, silhouettes. This is blurred, stretched, because of the Gayssot Act [French law against Jewish holocaust denial*], prohibiting (with prison and personal bankruptcy) the unrealistic views on the killer forces of the Third Reich - being furthermore banished the assumption that have not existed those years. I ran away from this website, being accused of revisionism and criminal racist hate... to find shelter on the sites of creative designers (who call 'Nazis' the intolerant realistic ones) - although I do not like the celebration (by many modelers) of killer weapons [and Western terror-bombing of 1941-45]. It is not full idealism on my part, unaware that we must face the evil to save the innocent: I found political solutions that would stop the current war West-Islam, but they are alas stifled fairies (fairly giving back Israel to the expelled Palestinians or giving back the U.S. and Caribbean to Amerindians, removing UNO vetoes and abolishing the borders). Current dominations make that 'not at all realistic', but privileges lead to justiciary war. I feel less blind / liar / stupid than Western politicians and so-called 'intellectuals'.»*
Tophe
*: denying the Amerindians genocide is in France legal, denying the Palestinian mass-murder in Der Yassin is legal, only the Jewish partial genocide is holy, Zionistly supporting the refusal for coming back of the 1948-expelled Palestinians (with the Armenian genocide of 1918 being now taken as a false alibi for non-racism). My saying that is not anti-Semitic, my blood is Jewish. Islamic fanatics are not angels I think, but Westerners should admit and repair their huge moral faults. To save the true innocents (babies and internal opponents like me). I am dreaming, I know… (This awful World out there must be a nightmare).

Ajout à « Loin de la Réalité », 05-11 SEP 2015

– Concernant le mot « Réel » ou « Réalité » :

A/ Aux Philippines, j'ai lu sur un emballage : « Real Mango fruits, guaranteed ! » (garanti fabriqué avec des fruits mangues réels, au sens : « pas à base de concentré industriel »). Et dans un reportage sur une usurpation d'identité aux USA : « Who is the Real Mr Smith ? ». La même idée se retrouve dans l'expression courante « il y a un fossé entre le discours et la Réalité ».
→ Ces emplois du concept Réel/Réalité n'excluent aucunement le rêve, combattent simplement le mensonge en préférant la sincérité. Le combat contre cela n'a pas besoin selon moi de se prétendre « Pour le Réel », présupposant des tas de choses contestables, il suffit de dire « Pour le sincère ».

B/ Autre élément dans Science et Vie n°1122 de Mars 2011, dans l'article (pages 110-112) sur l'épidémie de vache folle sont opposés « principe de précaution » et « principe de réalité », c'est-à-dire « interdire au nom du risque » ou bien « autoriser en pesant les pour et contre, précisément examinés en probabilité d'occurrence et en coût ».
→ C'est un sous-exemple de la signification réalité = observations (ici opposées aux modèles théoriques et particulièrement : au modèle envisageant le pire). Mais l'observation prétendue peut être onirique, confirmée par des marionnettes et avec douleur cauchemardesque… appeler cela Réalité est un abus de langage.

C/ Dans Science et Vie n°1175 de Août 2015 (page 58 + 62 notamment) est abordé « scientifiquement le surnaturel », pour dire que ce n'est pas du mensonge mais du vécu fictif, lié à un fonctionnement inusuel du cerveau, un peu délirant (et peut-être non pathologiquement). Le passage clé me semble : « disent avoir été kidnappés par des extra-terrestres (…) Richard McNally, à Harvard (…) En intensité, elles se rapprochent de ce que connaissent des vétérans du Vietnam atteints de stress post-traumatique. Ce qui prouve la réalité et l'importance de cette expérience pour les abductés… mais pas forcément sa véracité. ». Avec des sous-titres « Voir et entendre des choses qui n'existent pas », « Une expérience bien réelle », « Un défaut de reconnaissance de la voix intérieure et des souvenirs ».
→ J'aurais dit presque l'inverse du chercheur étasunien : ce n'est pas mensonger, donc c'est une expérience « vraie », par contre c'est classé « intérieur » fictif, pas dans le monde partagé avec autrui, donc ce n'est pas « réel » – ou telle aurait dû être la conclusion de ces « abductés », même si l'existence du dit Réel n'est pas encore établie, et si à mon avis ces gens sont peut-être des marionnettes jouant un rôle. Rien ne prouve l'existence de quoi que ce soit autrement que comme mienne sensation peut-être cauchemardesque ; on nous affirme prouvé que c'est réel, alors que rien ne prouve qu'il y a un réel, donc l'ensemble ne tient pas debout. (De même on déclare hallucinatoire de prendre les voix intérieures pour des voix extérieures, mais qu'est-ce qui prouve que toutes les voix crues extérieures ne sont pas, comme en cauchemar, des voix intérieures ?). Mais, apparemment, « pas besoin de réfléchir » : les chercheurs d'Harvard et de notre CNRS sont très chers payés à consolider l'erreur de raisonnement générale (fondant la science), sans aucune intelligence critique. J'aurais plutôt abordé la question ainsi : vécu ? oui, mais peut-être faussement vécu… et peut-être qu'absolument tout est ainsi faussement vécu (comme on m'a convaincu que je rêvais parfois).

– Autres compléments mathématiques :

Comme je le signalais dans la Nouvelle annexe 1, un problème de fraude colossal entache toute l'industrie mondiale. J'ai maintenant complété ma démonstration par des preuves mathématiques argumentées, chiffrées, qu'il serait fastidieux de présenter ici. Cela fait l'objet notamment de mes sites Internet fusillant normalité/linéarité/équivalence pharmaceutiques et agence officielle FDA : NonSignificatif.htm et Normal_sin.htm.

– Complément psychologique :

Je ne suis plu' sûr d'avoir répondu à l'amie d'enfance m'ayant objecté que la voie du repli conduisait au suicide, comme c'est hélas arrivé à son fils, ainsi décédé. Je répondrais par deux côtés :
* Généreuse Prévention : pour l'expérience que j'ai de cette problématique, la voie du repli était le contraire de mortelle, elle était salvatrice. En effet, quand on a le cœur monogame, et qu'on a été rejeté par l'aimé(e), « on n'a plu' rien à faire sur cette Terre », et ça débouche normalement sur le suicide – hélas voulu atroce par les autorités (et la population électrice), interdisant l'accès aux barbituriques qui permettraient de s'endormir paisiblement à jamais. La voie de la vie intérieure permet miraculeusement la survie dans ce contexte : même si on est dégoûté par autrui, et ses exigences de sociabilité, on peut vivre heureux dans sa tête, via personnages imaginaires, dont évidemment la copie de l'aimé(e), en situation idyllique – ou poignante mais pleine d'espoir, avec fin recommencée infiniment même si la fin triste est parfois choisie pour toucher davantage. C'était l'objet du titre initial : échapper au suicide en se réfugiant dans la rêverie, en s'enfuyant du monde extérieur (avec service minimum peut-être consenti pour ménager un chez-soi).
* Généreuse Euthanasie : le fait qu'un enfant se suicide n'est pas une horreur insoutenable, et il y a un sens à le laisser partir en mettant fin à ses souffrances. Si on lui a donné la vie sans lui demander son avis, il est juste de le laisser répondre « non merci ». Peut-être qu'un être aimé lui a brisé le cœur, hélas, et un bonheur aurait été possible

en théorie, mais s’il y a eu échec, total, il semble juste de respecter son choix de paix sans l’astreindre à rester souffrir. Qu’il rentre dans sa tête ou se tue, il aurait simplement été souhaitable qu’il connaisse ce choix.

Encore (sur le thème « Loin de la Réalité »), 23 JAN 2016-03 FEB 2016

A/ Autoréférence et complexité

J'ai eu un très passionnant échange d'arguments avec un ami contradicteur, au sujet de mon hypothèse du rêve présent possible (et universel possible).

– (Lui) Le problème des idées, c'est que je ne crois pas que le monde soit issu de ma pensée (ce serait un sacré bordel). Il faudrait supposer que je sois capable de créer des êtres dont l'intelligence soit supérieure à la mienne. Un cafard qui rêverait des êtres humains. De plus, comment se fait-il que certaines choses me soient cachées, je devrais être omniscient ce qui n'est pas le cas.

– (Moi) Tu dis que tu n'aurais pas pu créer plus intelligent que toi... Il y a un malentendu sur le Moi créateur. Dans la pourrie langue française, le mot "Moi" (ou "Je" etc.) est ambigu : quand "je" rêve, "je" désigne à la fois le Créateur et le personnage que j'incarne dans cette fausse histoire. Bref, je peux rêver que je suis ici un petit nain, quand le moi rêveur est en fait un géant. En taille centimètres ou en Quotient Intellectuel, la logique est la même. Plus convaincant encore, je crois, est qu'un modeste peut inventer un génie apparent sur le mode "délire magique". Je n'ai jamais rencontré Einstein mais je me souviens de PL, il m'était supérieur en intelligence mathématique (en vitesse de connexion immédiate du moins), mais... ça ne prouve en rien que je ne rêvais pas : je peux rêver un illusionniste faisant apparaître une colombe en claquant des doigts, un mage faisant apparaître une déesse de beauté d'un coup de baguette magique, un élève comprenant instantanément ce qui me paraissait très difficile à suivre, oui, c'est du domaine du n'importe quoi possible. Seule la supercherie cartésienne l'empêche, clamant que le plus parfait ne peut pas venir du moins parfait, etc. (il y a des contrexemples, d'auto-agencement complexifiant, voir la suite d'Avogadro ou un nom comme ça, faisant qu'un principe d'agencement élémentaire conduit au miracle des fleurs à toujours 7 puis 13 puis 23 pétales en couronnes [je dis ça de mémoire, sur le principe, même si les chiffres seraient à vérifier plus précisément]).

– (Lui) Pour le rêve et le moi créateur, je ne suis pas d'accord ; on peut être un rêveur sans être Dieu. Le rêveur lui est limité, pas le dieu des monothéistes.

– (Moi) Je ne comprends pas en quoi le rêveur est limité. Quand je rêve, je peux faire bien plus que le Dieu de la Bible (ayant ouvert une mer en deux, bombardé une ville, noyé la planète, fait ressusciter deux types une fois chacun) : je peux déplacer les montagnes, conférer l'intelligence à une onde immatérielle, faire clignoter le soleil ou les soleils, faire renaître cent personnes cent fois, etc. Où est la limite ? Pourquoi ? Si Dieu est une invention (ce qui me semble possible), tout ce qu'on lui prête on l'a inventé, donc on est capable de l'inventer soi-même. Paf, CQFD, non ?

– (Lui) Pour le rêveur: est-ce que le rêveur peut se rêver lui-même ? C'est une sorte de jeu de mot avec Goedel, en effet. Si j'ai compris le théorème de Goedel, dit d'incomplétude, c'est que quelque soit l'axiomatique donnée, il y au moins un théorème non décidable.

– (Moi) Ce serait une pensée très majeure pour moi, que de démontrer "le rêveur ne peut pas se rêver lui-même". Si Gödel est bien le type ayant démontré l'incomplétude des mathématiques (avec infini, d'après un livre que j'ai lu, sur un autre mathématicien de l'époque [ce n'est pas « tout système axiomatique » qui est prouvé incomplet par principe, non]), je ne vois pas le rapport avec le sujet du rêve. Du moins dans le sens sceptique où je vois les choses. Je ne dis pas du tout que je suis Dieu universel connaissant tout à tout, je dis (mon personnage ici dit) que ce monde ci est peut-être la création d'une partie inaccessible de moi, faisant un peu n'importe quoi, sur le modèle du rêve-cauchemar. En quoi y a-t-il une impossibilité intrinsèque à cela ? Il n'y a pas autoréflexion : le mot Moi/Je est ambigu, il faudrait dire JeP personnage ici, et puis JeR rêveur peut-être de ce monde, alors le mot de Descartes "Je pense donc je suis" deviendrait "JeP pense donc JeR suis peut-être, mais JeR reste totalement mystérieux, peut-être inexistant en étant Dieu ou Univers Matériel sans lien particulier avec JeP". Merci pour m'avoir amené à le formuler.

– (Lui) Pour Goedel, c'est une simple analogie. Je pense que le point aveugle de ta théorie du rêve c'est le rêveur lui-même. Si tout, y compris ton serviteur, est le produit de ton rêve, tu es peut-être le rêve d'un autre. A moins d'être un dieu omniscient tu ne le sais pas.

– (Moi) Je ne comprends pas quand tu dis que je peux être le rêve d'un autre. Je ne prétends pas que le moi qui rêve s'appelle CM ou ressemble à celui que je suis dans ce monde ci. Peut-être que je m'appelle JJ, que je ressemble à ton personnage, peut-être que je ne suis pas Français mais Israélien ou Philippin, peut-être que je suis fourmi ou onde immatérielle, mais (dans l'idée que j'en ai) quand le rêve sera fini, avec changement de monde, je ne serai pas "mort" au sens athée, disparu, je serai éveillé, en position de nouveau moi, comment cela pourrait-il être "un autre" ? Avec un moi non vécu ? Ou vécu par lui sans que "je" le sache ? Ce n'est plus du tout le modèle du rêve nocturne, là, c'est quelque chose d'incompréhensible pour moi.

– (Lui) Si ce monde est ton rêve, ton rêve doit contenir l'ensemble du monde sensible voire plus puisque tu en a conscience dans ton rêve. Et dans ce monde sensible il y a toi. Tu es donc ta propre justification comme le dieu des monothéistes. La seule échappatoire possible est d'être le rêve d'un autre ou sa créature. Un autre qui est inconnaissable pour toi dans ton rêve. Mais connaissable quand tu auras fini de rêver.

– (Moi) Pour ta pensée sur mon rêve, je suis très très intéressé, mais je ne comprends pas ce que tu dis. Je reprends, presque mot à mot :

. Tu dis que "mon rêve doit contenir l'ensemble du monde sensible", et je ne vois pas pourquoi. Prends le rêve normal de monsieur X, cauchemar, selon le point de vue classique : son délire est entièrement créé par monsieur X rêveur, mais il existe bien des choses sensibles auxquelles il n'a pas accès dans son rêve, comme le réveil-matin qui va le

tirer de là, comme sa femme insomniaque qui le regarde s'agiter dans son sommeil, etc. Pourquoi "dire qu'il crée un monde" implique-t-il que "tout le sensible de tous les mondes doit être dans son rêve", je ne comprends pas du tout.
. Tu dis que "dans ce monde sensible, il y a moi donc je suis ma propre justification comme le dieu des monothéistes". Ben non, le moi personnage (JeP) n'est pas le moi qui rêve (JeR), je te le disais. Dans le système classique (du rêve nocturne intérieur à chacun), le moi JeR s'oublie et invente un moi JeP, et ça ne pose strictement aucun problème d'aberration circulaire ou quoi. On n'est pas dans une étape de bâtir des certitudes indéniables à partir d'axiomes solides, il s'agit de déchiffrer le vécu, or l'hypothèse que je sois dans un rêve amène une foule de points d'interrogation, le monde du rêveur étant totalement inaccessible, et le rêveur JeR pouvant faire n'importe quoi effectivement autour de moi JeP. Ça n'a rien à voir avec la légende "monothéiste" (judaïque, pas inca ni Grand Manitou) selon laquelle Dieu est tout connaissant, tout puissant, éternel, etc.
. Tu dis que "la seule échappatoire possible est d'être le rêve d'un autre ou sa créature, autre qui est inconnaissable pour moi dans mon rêve, mais sera connaissable quand j'aurai fini de rêver". Tu sembles dire que JeR n'est pas JeP mais un autre individu, par définition, et je ne vois pas pourquoi (à mon sens, des automatismes intérieurs à JeR gouvernent ce que JeP croit subir comme externe, la conscience de JeR étant temporairement perdue, transférée en JeP). A ta façon, si je la comprends, il deviendrait interdit à quiconque de dire "cette nuit j'ai rêvé que j'étais Napoléon" (ou Mère Theresa), car le second je (JeP) n'a pas le droit d'être confondu avec le premier je (JeR), il faudrait dire "cette nuit j'ai rêvé que quelqu'un était Napoléon". Pourquoi interdire de dire que c'était vécu de l'intérieur comme incarnation du Moi apparent ?? Si tu veux, je peux appeler le "Moi rêvant ce monde peut-être" : "Dieu" plutôt que JeR, mais ça passe totalement à côté des problèmes, renvoyant aux lieux communs de Dieu gouvernant ce monde et tous les autres mondes éventuels, avec éternité et absolue toute puissance sans aucune impossibilité, alors qu'un rêveur peut éventuellement ne pas s'empêcher de faire pipi au lit honteusement et être inapte à gouverner les rêves d'autres créateurs dans la maison d'à côté. "JeR" dit tout ça, le mot légendaire "Dieu" est lui une source de multiples malentendus.
– (Lui) Pour le rêve, je vais essayer d'éviter les objections puissantes que tu me fais. Si ce monde est ton rêve, ce rêve est incroyablement complet. Le rêve ordinaire ne contient que peu d'éléments. Si tu rêves que tu es Napoléon tu auras des vues sur Austerlitz, les pyramides, le code civil et pas grand-chose de plus. Dans ton rêve présent, de proche en proche, c'est le monde entier que tu embrasses : le monde quantique, notre lycée, les sciences par les études que tu as faites et que tu appliques, la paternité, la famille ancestrale, le jazz, le disco (beurk), etc…bref un univers sensible entier…comme un dieu monothéiste. Ou rêvé par quelqu'un qui t'aurait rêvé. Tu vas me répondre que tu ne connais pas tout le domaine sensible, mais c'est déjà un monde. Je ne crois pas qu'on crée un monde dans un rêve ordinaire. Donc tu es dieu ou tu ne rêves pas.
– (Moi) La complexité de ce monde est peut-être un argument contre le rêve, mais je le trouve faible. Dans une journée de travail dur ou de déménagement, on n'explore pas grand-chose, et si on fait le bilan il ne s'est guère passé davantage que dans un rêve ordinaire, est-ce que ça disqualifie le monde alors vécu ? Inversement, certains rêves comportent des trésors de détails, d'expérimentations, d'expériences scientifiques, affirmer que c'est complexe donc pas rêvé contredit le jugement d'autrui, déniant avoir été là ("mais non, tu as rêvé").
– (Lui) En une journée, on n'apprend pas grand-chose, d'accord, mais en 50 ans, si. Je ne pense pas que tu puisses accumuler tant de savoirs et de connaissances dans un rêve tel qu'on le pratique. L'objection me parait solide.
– (Moi) Ton objection sur le rêve se confirme solide et en même temps erronée à mes yeux. Je m'explique : 1/ Je dénie la notion de "savoirs", de "connaissances", ce qui est appris à l'école ou l'université n'est que ouï-dire prétendu objectif, gobé pour être diplômé. 2/ A un instant donné, l'esprit n'a pas une foule de choses pour base solide : il peut inventer n'importe quoi au fur et à mesure, comme dans un rêve, et ce qui semble avoir été vécu il y a deux ans et il y a vingt ans peut être une invention de l'instant, qui sera démentie au "réveil". Donc, je note précieusement ta double ou triple objection, mais j'ai le sentiment que ça m'aide surtout à repousser une fausse évidence adverse. Merci.

B/ <u>« … ou Réalité », en 3 volets</u>

Lors d'une conversation à table entre collègues, j'ai entendu un emploi du mot Réalité hors de mon catalogue. Tel chef était suspecté d'avoir répondu n'importe quoi pour se donner une contenance, jouer son rôle usuel, et la question était « rôle ou réalité ? ». J'estime que c'est un emploi inapproprié du mot Réalité ; en effet, si Mickey Mouse se déguise en fantôme pour effrayer ses enfants le jour d'Halloween, on peut demander pareillement « un fantôme ? jeu de rôle ou bien réalité ? », mais si ce n'était pas un « vrai fantôme », simplement un père de famille Mickey Mouse amusant ses enfants, ça ne veut en rien dire que Mickey Mouse est prouvé exister « réellement ». Réalité ici encore signifie « non-mensonge », même à l'intérieur d'un rêve ou d'une fable.

Dans le même genre, un peu différemment, j'ai lu sur Internet un article d'angelfire.com disant « les problèmes concernant Apollo sont bien réels ! Les tenants du canular Apollo sont généralement considérés comme des cinglés par les médias. Les médias pensent qu'ils n'ont pas d'argument pour soutenir leur "conspiration idiote". Et pourtant ces arguments existent bel et bien (…) et ne sont pas juste le fruit de cerveaux "déséquilibrés". » Ici, tout est retourné, mais au service de la même idée : tandis qu'officiellement l'alunissage d'Apollo est réel, il est prétendu fictif truqué par des analystes prétendus « fous » par les autorités et leurs relais. Contrattaquant, ceux-ci prétendent que leurs arguments opposés ne sont pas des élucubrations fumeuses mais sont au contraire enracinés dans la Réalité la plus exigeante, dans l'existence objective des faits, valant preuves. En oubliant simplement de poser la question du rêve, disqualifiant tout ceci. Je précise : il n'est apporté aucune objection à l'hypothèse du rêve, c'est seulement que le

Réel (prétendu) est vénéré, comme fondement de la vérité indéniable et de la santé mentale. En interdisant la contestation de cela et en admettant de classer fous les irréalistes, le problème est donc bien inchangé, simplement déplacé.

J'ai demandé à Internet/Google « ou réalité » et j'ai obtenu : « réalité ou illusion », « réalité ou fiction », comme choix principaux. Toujours la même idée : Réalité s'oppose à mensonge (avoué trompeur ou erreur non décelée), sans envisager que la prétendue Réalité est un cauchemar vécu comme involontaire sans pour autant être durablement crédible. Au lieu d'accepter ces propositions, j'ai cliqué sur mon énoncé, et ça m'a donné aussi (en 12 pages de premières réponses) : « mythe ou réalité », « utopie ou réalité », « science-fiction ou réalité », « virtuel ou réalité », « légende ou réalité », « préjugé ou réalité », « croyance ou réalité », « absurdité ou réalité », « mirage ou réalité », « jeu ou réalité », « hasard ou réalité », et bien sûr « rêve ou réalité » (rêve au sens rêverie dirigée non crédiblement). Il n'y a pas là d'idée nouvelle. Le cauchemar (sans mensonge ni délire perçu comme tel, de l'intérieur) serait classé Réalité, avant d'être dénié après réveil. C'est une faute de raisonnement « avant réveil », et ici la question reste entière de savoir si La Réalité (prétendue, partagée) existe, ou si les mondes accessibles ne sont que des délires du Moi endormi, même après réveil apparent.

C/ Rêve semi-poétique (09 MAR 2016)

L'autre jour chez le coiffeur, j'ai entendu une chanson célèbre des années 1980 (du film « *La Boum* » que je n'ai pas vu) : « *dreams are my Reality* », et j'ai retrouvé le détail sur Internet (avec traduction française à http://www.lacoccinelle.net/243822.html) :

- Les rêves sont ma réalité / La seule chose de vraiment féérique
Les illusions sont choses communes
J'essaie de vivre dans le rêve / Il semble que c'est ma destinée
- Les rêves sont ma réalité / Une différente sorte de réalité
Je rêve d'aimer dans la nuit
Et aimer semble une bonne chose / Bien que ce ne soit qu'illusion
- Si tu existes vraiment / Chérie ne résiste pas
Montre-moi une nouvelle façon d'aimer
Dis-moi que c'est vrai / (…)
- Les rêves sont ma réalité / La seule sorte de réalité
Peut-être que ma folie m'a passé
Et peut-être que maintenant enfin / Je verrai comment peut être une chose réelle
- Les rêves sont ma réalité / Un monde merveilleux où j'aime vivre
Je rêve de te tenir dans mes bras la nuit entière
Et te tenir dans mes bras semble une bonne chose / Peut-être est-ce ma réalité
- (…) Dis-moi que c'est vrai
Les sentiments dont je perçois les signes
- (…) Les rêves sont ma réalité / J'aime rêver à toi auprès de moi

Il y a là une très lourde confusion, peut-être poétique. 1/ Rêve se définissant comme non-Réalité, quel est le sens de dire que le rêve est « une autre Réalité » ou « ma Réalité », ou la « vraie Réalité enfin » ? 2/ La notion « j'aime rêver/féérique » est le contraire du cauchemar, faisant penser à la rêverie, or il faudrait réfléchir à la scission entre monde voulu volontaire (rêverie) et mondes involontaires souvent pénibles : cauchemars « et » (ou « dont ») la prétendue Réalité. 3/ Les paroles « bien que ce ne soit qu'illusion »/« dis-moi que c'est vrai »/ « je verrai ce qu'est une chose réelle » sont des concessions à la dictature de la Réalité, et il conviendrait de contester celle-ci sans s'y plier.

Ici, on affirme n'importe comment, aux frontières du permis (« ma folie m'a passé »), au lieu de réfléchir. Ça évoque vaguement des questions intéressantes (ménageant un grand espace d'intérêt hors de la Réalité prétendue classiquement « seule admirable » sauf folie), mais sans aucunement aborder de front les problèmes (psychiatrisation abusive de la question du rêve présent, philosophique et insoluble ; mort éventuelle par inanition si on ne cherche pas à boire/se nourrir dans le monde non-rêvé, etc.) ni voir en quoi la logique déboulonne le point de vue réaliste prétendu « normal ». C'est donc une sorte de clin d'œil poétique, mais je préfère la réflexion brute, destructrice. A la limite, ce chant est même contre-productif, faisant évacuer mes questions hyper-sérieuses vers la fantaisie bénigne, adolescente immature.

Enfin (sur le thème « Loin de la Réalité »), 11 AVR 2017

On m'a communiqué une citation de Charles De Gaulle : « *il n'y a de politique qui vaille en dehors des réalités* ». Cela m'évoque deux types de réflexions : « pas de valeur en dehors de la réalité » et « condamnation du rêve » ; je suis en désaccord avec les deux. La rêverie me parait une forme d'idéal personnel, et – même en matière politique – l'utopie me parait saine, utile, ouvrant des possibles à prendre en compte, tout en mensurant les défauts éventuels, les difficultés rencontrables (éventuellement imputables à des méchants cachés écraseurs). D'ailleurs De Gaulle lui-même, à en croire les livres d'Histoire, refusait d'accepter la « réalité » de la défaite 1940, de l'infériorité française, de l'obligation d'obéir pour éviter poursuite du massacre. Par chance, il s'est enfui, déléguant sans le dire la paix à de prétendus traitres, et il est revenu après jeu d'alliances chanceux (quand les Allemands auraient aussi bien pu s'allier aux Anglo-Saxons contre les Communistes, avant une guerre froide entre les deux co-vainqueurs). Au nom de la réalité sans rêve nébuleux, il est commandé d'être nazi sous Hitler, d'être communiste sous Staline, d'être sioniste sous Sarkozy-Hollande, je préfère être dissident, cohérent dans mes valeurs, même si c'est risqué (prison ou assassinat possible) et socialement suicidaire (l'ambition passe par la soumission aux valeurs dominantes). Je conteste donc totalement le jugement de valeur à la De Gaulle.

J'ai lu aussi, dans le mauvais livre « Décadence » de Michel Onfray, un détail que j'ignorais, sur d'autres prétendus opposants au réalisme. En fait le mot Réaliste n'est pas clair, il y a au moins 3 débats impliquant ce mot : réalistes contre nominalistes, réalistes contre idéalistes, réalistes contre sceptiques, seul le dernier était ici considéré. Selon Google, le nominalisme est une doctrine philosophique qui considère qu'il n'existe que des étants réels singuliers, et pas d'êtres généraux réellement existant auxquels renverraient les mots ou signes. D'après Wikipedia, l'idéalisme estime que le monde externe a une existence forcément dépendante de la conscience et de la connaissance qu'on peut en avoir (objection évidente : face à un tsunami arrivant, la politique de l'autruche fonctionnerait-elle ? si tout le monde ferme les yeux, la menace matérielle serait-elle annihilée ? et faut-il que les chiens et fourmis détournent les yeux aussi ?). Selon moi, il s'agit de deux réalismes légèrement modifiés, mais ne remettant pas en cause la réalité de quoi que ce soit ou le caractère pensant/percevant d'autrui (au-delà du spectacle que joue peut-être sa marionnette). Le scepticisme égocentrique, lui, n'est pas du bla-bla décrétant telle ou telle catégorie de mot, tel partage d'expérience avec autrui, c'est un bouleversement universel envisageant qu'autrui et le monde externe n'existent pas, n'étant peut-être que mon rêve présent, involontaire comme un cauchemar terrifiant. Le roman d'autrui alter ego et de réalité indépendante du moi forment les divers réalismes, dont le nominalisme et l'idéalisme intersubjectif (à peine différents du réalisme standard).

Bref, la prétendue sagesse réaliste est contestable, et les prétendus opposants au réalisme sont souvent des réalistes déguisés.

« Semi-rêveur lucide » (11/03/2018)

Je lis souvent le magazine de vulgarisation scientifique Science et Vie, non parce que je suis un croyant en ce qu'ils écrivent/prétendent/affirment, mais par curiosité et aussi pour m'amuser à pointer leurs fautes de raisonnement. Or dans le numéro 1206 de Mars 2018, dans un grand article de 18 pages sur « Méditation et hypnose » (l'article phare du mois), un encadré d'un tiers de page (p77) m'a frappé considérablement, hier, et j'y ai repensé une bonne partie de cette nuit (autrement dit « j'en ai rêvé, mais son existence est confirmée au présent réveil, apparent »). Ce paragraphe est titré « Les "rêves lucides", l'autre état de conscience modifiée ». Je n'ai sans doute pas le droit de le citer intégralement, pour des raisons de Copyright, dénommé en France « propriété intellectuelle », mais j'en citerai quelques mots, pour moi majeurs : « *La pratique des "rêves lucides" permet au dormeur de prendre conscience de son état, et de contrôler ses actes, voire d'influencer son environnement onirique. Cet état hybride entre sommeil et veille (…) En donnant quelques instructions précises à 47 volontaires, des chercheurs australiens ont appris en deux semaines à la moitié d'entre eux à s'adonner aux rêves lucides. Le secret ? Pratiquer régulièrement à l'état d'éveil des tests de réalité, comme tenter d'aspirer de l'air avec le nez bouché et la bouche fermée, afin de reproduire machinalement ce geste en dormant. Or le rêveur arrive à respirer malgré sa bouché fermée, et sera donc prévenu de son état endormi ! (…)* ». Cette mention de « tests de réalité » (faisables ?) révolutionne presque le sujet de ce livre, et donc la philosophie toute entière (la vraie, pas le roucoulement érudit de paroles de célébrités dites penseurs). Je dois y réfléchir.

Tout d'abord, je me bouche le nez et ferme la bouche, et rien ne se passe ; après un certain temps, je commence à étouffer et j'ouvre la bouche, oui, pour réduire l'inconfort. Mais qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un cauchemar ? Si j'en crois mes souvenirs présents, j'ai essayé toute la « nuit » de voir ce que ça donne, mais c'était un rêve car c'est maintenant la première fois que je le fais en vrai (dans ces trois derniers jours, même si j'ai pu essayer de voir ce que ça fait il y a 30 ans et 50 ans). Donc il serait faux de dire qu'avoir besoin d'ouvrir la bouche pour respirer garantit qu'on vit la réalité, non ça peut se produire pareil en rêve involontaire (± cauchemar). Inversement, si « l'histoire continue » après que je me sois bouché les voies respiratoires plus de cinq minutes (apparentes), il semble faux d'en conclure que c'est une preuve de rêve. Arguments : 1/ A l'école primaire, on nous disait de ne jamais nous peindre le corps car des Brésiliens au Carnaval étaient morts en se peignant le corps entier, alors que la respiration se fait en fait à plus de 50% par la peau. Bref, que je respire par des voies autres qu'aériennes ne parait pas rigoureusement impossible dans ladite Réalité. 2/ Où a été édicté la loi « passer plus de 5 minutes sans respirer par nez ou bouche est en vrai impossible » ? Si je suis dans un rêve, ça fait partie du brouillard des pensées possiblement délirantes, en rien crédibles, c'est donc rigoureusement nul en valeur de vérité. 3/ Si j'essaie de tenir bien plus de 5 minutes (ou 15 minutes si le record mondial d'apnée est par exemple à 9 minutes), qu'est-ce qui va se passer si je ne dors pas ? Vais-je mourir ? Outch, ça fait « cher payé » le test de réalité (prétendu). Certes, ça fait un test « à la Jésus-Christ » : que tout le monde fasse ainsi, et il n'y aura plu' que des approbateurs et des morts, donc il ne restera que des approbateurs, victoire ! (pas victoire intellectuelle mais stratégique menteuse). Dans le genre, Jésus disait « il faut tuer les parents détournant leurs enfants de Dieu », ce qui ne laisse que des approbateurs et des morts, donc tous les vivants sont approbateurs, « victoire » (atroce)… Bref, ce test de réalité n'est crédible que pour les croyants dénués d'esprit critique, de logique (relativiste). Ça ne révolutionne donc pas le sujet de ce livre (dommage ou bien ouf), mais ça apporte en tout cas un examen scientifique (prétendu) à la question, ce qui est déjà une contribution énorme.

Au passage, je note qu'est totalement démenti le faux test de Bachelard (« en rêve, on ne se demande jamais si on rêve ») et une autre lecture serait que mon cas personnel est anormal en ceci que j'étais un « rêveur lucide », avant exercice d'apprentissage en ce sens, ce qui est très rare. Quoi qu'il en soit, cela est relatif à une lecture réaliste (suspecte) de la situation ; si je rêve (et j'ignore si je rêve ou non), c'est totalement inapproprié, ou cela relève du n'importe quoi, sans crédibilité particulière. Certes, on retombe sur le cercle habituel (nul) : « posons par hypothèse que je ne rêve pas, alors tel truc prouve que je rêve pas, donc je ne rêve pas c'est prouvé et ce n'est plu' une hypothèse » – c'est logiquement erroné, comme « j'ai raison puisque j'ai raison ».

Ajout encore (29/08-09/09/2018)

En essayant de réécrire la stupide Déclaration « Universelle » des Droits de l'Homme, je tombe sur un os : s'il n'est plu' exigé stupidement la séparation (en fait arbitraire) Réel/Rêve, je suis amené à interdire le meurtre et le viol « en rêve aussi », donc les jeux vidéo de massacre et certains délires nocturnes libidineux. Je suis gêné, là. Certes j'étais gêné quand des camarades m'appelaient à venir partager leur jeu vidéo de massacre (je refusais poliment sans condamner), mais je pense aux Toulousains ayant coupé le bras de nombreux passants, à la machette, avant de s'offusquer d'être arrêtés par la police pour cela, arguant « mais on faisait ça pour s'amuser ! ». Oui, la scission Virtuel (libre)/Réel (gendarmé) permettait de tracer une ligne entre les jeux de massacre virtuels autorisés et les massacres vrais interdits. Mais avec ma démolition de la ligne, ceci s'effondre. Or je suis contre les massacres et mutilations, selon la morale altruiste, puisque je n'aimerais pas en être moi-même victime. Donc cela ferait interdire les jeux vidéo de massacre (même de prétendus méchants).

Pour répondre aux joueurs frustrés, canalisant leur violence potentielle par ce défouloir imaginaire, il faudrait que l'école explique ma sagesse, selon laquelle aucune preuve ne sépare rêve et prétendu réel. Et contre cette potentielle violence qui couve, il conviendrait de stopper la distribution de café tabac alcool, excitants générateurs de violence, peut-être d'ailleurs que diminueraient immensément les divorces et violences conjugales, et les accidents de voiture (« violence routière »), ce serait bien. Enfin, je ne suis pas partisan d'une prohibition contre la volonté des gens, qui contourneraient évidemment l'interdiction éventuelle en faisant la fortune de bandits violents, je pense qu'il faut simplement éduquer aux méfaits de ces voies, hélas disponibles, comme sont légales les fourchettes avec lesquelles un excité peut crever les yeux d'un bébé innocent…

Il y a aussi le dérivatif sportif à la violence, massacrant virtuellement par défaite au jeu sans faire de mal physique, mais je suis choqué par la propagande passée et actuelle pour le nationalisme xénophobe, qui passe via le sport national, encouragé par tous les journalistes et politiciens, car cela a hélas du succès (domination écrasante par délégation, contraire absolu du partage et de l'amour envers le faible). Pas facile, l'humanité paraissant foncièrement moche, en majorité, mais ça ne justifie pas l'injustice (anti-intellectuelle et amorale) de sacraliser un prétendu Réel contre la lucidité intelligente critique.

3e ajout 2018, focus « philosophique » (27/09-01/10/2018)

Alors que je suis en arrêt « maladie psychiatrique », je reviens à l'apport philosophique de ce livre en essayant de le resituer, le clarifier. Je m'aiderai des fiches « Philo facile » (Atlas) que j'ai ressorties du placard, sans les avoir vraiment étudiées à l'époque, les ayant achetées vers 2001-2005 je crois.

Notre professeur de philosophie au lycée, Monsieur Urvoy, nous disait que la philosophie, c'est réfléchir aux 3 sens du mot bien : le vrai (théorie de la connaissance), le bon (philosophie politique), le beau (art). Mon apport en 1992-93 était de révolutionner le premier point (par rapport aux valeurs dominantes), en abordant le second point comme objection majeure, traitée. S'il faut désigner les thèses en question, le premier apport serait l'invention (ou redécouverte) du « scepticisme égocentrique », et le second serait « l'égocentrisme gentil ». Par la suite, j'ai complété (en sites Internet) le second point par un côté davantage politique (humanisme démocronde = démocratie-monde) et économique (humbilisme = pro-humbles antipatrons anti-fonctionnaires), et j'ai récusé que l'art soit un sujet philosophique (bla-bla actuel, autrefois talent technique réaliste mais devenu inutile avec photographies et imprimantes 3D).

J'en viens donc au cœur du sujet proprement philosophique : ma thèse n'a-t-elle pas été conçue déjà autrefois, et quelles réponses auraient ensuite conduit à son abandon ? Pour cela, je sélectionne 12 fiches de philo facile (parmi 695), semblant tourner autour du sujet :

1/ Peut-on nier la réalité du monde ? (doctrine Acosmisme)
2/ Faut-il douter de tout ? (doctrine Scepticisme)
3/ Doctrine Solipsisme (question Puis-je vivre sans les autres ?)
4/ Le philosophe est-il un sceptique ? (notion Philosophie)
5/ Y a-t-il des vérités indiscutables ? (notion Vérité)
6/ Le doute ruine-t-il la connaissance ? (œuvre René Descartes, Principes de la philosophie, 1644)
7/ Faut-il douter de ce que nous percevons ? (œuvre George Berkeley, Trois dialogues entre Hylas et Philonous, 1713)
8/ Une connaissance certaine est-elle impossible ? (œuvre David Hume, Enquête sur l'entendement humain, 1748)
9/ Peut-on penser sans tenir compte de la raison commune ? (œuvre Emmanuel Kant, Que signifie s'orienter dans la pensée ?, 1786)
10/ Peut-on prouver l'existence du monde extérieur ? (œuvre Maine de Biran, Rapports des sciences naturelles avec la psychologie, 1813)
11/ Puis-je être certain que le monde existe ? (œuvre Edmond Husserl, Idées directrices pour une phénoménologie, 1913)
12/ Le discours sur la folie est-il un instrument de pouvoir ? (œuvre Miche Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique, 1961)

Je réponds d'abord spontanément à ces très bonnes questions, avant d'examiner (critiquer ou approuver) les fiches écrites par diplômés de philosophie.

1/ Peut-on nier la réalité du monde ?
- ➔ Oui, il est possible que la réalité du monde présent soit une erreur, comme dans un cauchemar (passé). Qu'il y ait un réel quelque part et quel sens cela a-t-il semblerait simplement un mystère, présentement (au sein d'un rêve, je n'ai pas bien accès au monde du moi rêveur).

2/ Faut-il douter de tout ?
- ➔ Ce n'est pas qu'il le faut obligatoirement, c'est qu'on peut le faire quand on prend du recul.

3/ Doctrine Solipsisme
- ➔ Le fait qu'autrui n'existe pas (pas davantage que les personnages autrui d'un de mes cauchemars) est très possible. « D'où vient l'idée d'autrui ? » serait un mystère (souvenir d'un ailleurs ou délire imaginatif).

4/ Le philosophe est-il un sceptique ?
- ➔ Oui, la vraie sagesse semble dans le doute, mais la fausse sagesse peut prétendre donner des leçons en croyant fort.

5/ Y a-t-il des vérités indiscutables ?
- ➔ Les sciences expérimentales ne contiennent pas de telles vérités puisque ces disciplines présupposent abusivement être édictées assurément dans le réel. Les sciences formelles (mathématiques) semblent liées à une saveur, la cohérence, qui est ressentie, peut-être à tort (et sans exclure des choix d'axiomes différents). Donc rien ne parait indiscutable, sur ce qui me vient à l'esprit actuellement.

6/ Le doute ruine-t-il la connaissance ?
- ➔ Oui, on peut échapper au prétendu vrai indéniable, par le simple doute.

7/ Faut-il douter de ce que nous percevons ?
- ➔ Ce n'est pas qu'il le faut, c'est qu'on peut le faire, si l'on prend du recul.

8/ Une connaissance certaine est-elle impossible ?
- ➔ Apparemment oui, jusqu'à preuve du contraire. Ceci dit, c'est uniquement si on ose le doute qu'on casse la certitude (autrui montrant ladite certitude en refusant le doute, qu'il classe pathologique, à tort semble-t-il).

9/ Peut-on penser sans tenir compte de la raison commune ?
- ➔ On le peut en théorie, mais en pratique il y a le risque de sanctions (notamment psychiatriques) du monde dit commun, même si c'est abusif.

10/ Peut-on prouver l'existence du monde extérieur ?

➔ Je n'en ai jamais entendu la moindre preuve crédible. Ça n'exclut pas la possibilité future de le faire.

11/ Puis-je être certain que le monde existe ?

➔ On peut être certain de n'importe quoi, à tort, mais on peut douter à l'inverse.

12/ Le discours sur la folie est-il un instrument de pouvoir ?

➔ Oui et non, il y a une part de la folie qui concerne une violence incompréhensible, mais la folie rationnelle non-violente semble diagnostiquée à tort pour les opposants lucides.

Maintenant, examen des fiches :

1/ Peut-on nier la réalité du monde ?

a) Préambule. Le Non est basé sur un argument faux : « si le monde n'était pas réel, aucune expérience, même celle du doute, ne serait possible. Il est donc absurde de nier la réalité. ». D'accord il y a quelque chose, mais si je rêve, ce monde ici autour n'est pas réel, on peut en nier la réalité sans aucune absurdité, l'envisager au moins parait la sagesse même (mais la sagesse est prétendue, à tort, dans la condamnation de cette lucidité, c'est triste).
b) Le Oui est dit venir de Platon puis David Hume puis Descartes (à titre d'étape préliminaire).
c) Le Non est dit spécifique des fous ou de paradoxes plaisantins. Il est prétendu que pour contester la réalité du monde, il faut déjà être dans le monde. C'est faux : en rêve, je peux me demander si je rêve. Et si – selon le schéma classique – j'envisage que vais me réveiller dans le monde réel après le rêve, cela peut n'être qu'une croyance erronée, quand la vérité serait une suite de rêves ininterrompue (du moi qui rêve), et peut-être éternelle. Citation majeure : « "Mais quoi, ce sont des fous", s'exclame Descartes à propos de ceux qui s'imaginent être des cruches ou avoir un corps de verre… ». Je ne suis pas d'accord : si le monde présent est mon rêve, assorti de souvenirs pareillement erronés, peut-être qu'en vrai (si ça existe) je suis un caillou ou une onde immatérielle, la logique est du côté du non-savoir, même s'il y a en face une dictature idiote au nom erroné de la raison (ou santé mentale, selon les « valeurs » dites modernes).
d) Conclusion. Le Non (acosmisme) est dit une doctrine inconsistante, confinant à la supercherie hypocrite. Non, et s'il s'agit d'insulter le point de vue adverse, je pourrais moi aussi dire que le réalisme est inconsistant, idiot, infantile, benêt, dictatorial.

2/ Faut-il douter de tout ?

a) Préambule. Le Non semble fondé sur deux arguments faux. 1/ Le doute absolu est une contradiction. 2/ Nous pouvons croire à certaines vérités. Le point 2 est le plus facile à récuser : on peut croire n'importe quoi puisqu'on peut se tromper. Pour le point 1, le doute peut être une sagesse systématique sans claironner auto-contradictoirement « je suis sûr et certain d'avoir raison en doutant » : le doute peut être une simple tendance apparemment préférée.
b) Le Oui est dit consolidé par les contradictions émanant des sens et de la raison, des uns et des autres. C'est là oublier qu'un égocentrique peut douter aussi, après avoir assimilé le mécanisme prétendu du rêve.
c) Le Non est prétendu basé sur une loi : « au moment-même où il doute, l'homme ne peut pas douter qu'il pense ». C'est oublier que le moi ressenti est « il y a apparemment quelque chose », la notion de soi-même (par opposition à autrui ou autre chose) étant suspecte, de même que la pensée apparente (le modèle du rêve indiquant qu'est pensée bien davantage que le ressenti ainsi).
d) Conclusion. Il est prétendu que l'aventure du savoir n'est pas un échec. J'en doute : croire en des théories en instance de réfutation expérimentale, en oubliant que le monde de test peut être onirique, c'est une croyance aveugle oubliant l'intelligence critique, ce qui peut avoir un succès pécuniaire ou séducteur, mais constitue un total échec intellectuel.

3/ Doctrine Solipsisme (± « puis-je vivre sans les autres ? »)

a) Préambule. Le Non (la négation du solipsisme) serait fondé sur le langage, requérant autrui. Ce n'est pas du tout évident : le roman de l'éducation au contact d'autrui pourrait être fictif, erroné. Et s'il n'y a pas d'explication alternative ferme, c'est que tout semble mystère, vu d'ici, comme en rêve où le personnage moi n'a pas accès au monde où est né le moi rêveur.
b) Le Oui est ici pris dans un sens que j'ignorais : le solipsiste rejette les autres pour contempler son monde intérieur. Ce n'est pas ma position exactement : dans mes rêves, il y a des personnages (autres que le personnage moi) et l'altérité masculin/féminin (de cœur) notamment, l'objectif n'est nullement nombriliste (ou anéantissement bouddhiste).
c) Le Non anti-solipsiste est tout faux : « Pour éprouver de la joie à la vue d'un coucher de soleil, il faut bien que je puisse en saisir la réalité ». Non, un coucher de soleil rêvé peut être magnifique. Il est aussi fait mention du sentiment « honte » qui prouverait la sensibilité au regard d'autrui – c'est faux, il s'agit là de la conclusion d'êtres pauvres n'ayant pas la richesse de multiples « moi » (position certes classée schizophrène maladive, mais ça semble un abus de pouvoir). Et la honte est possible en cauchemar avec autrui fictif. Enfin, il est affirmé que le langage et les sentiments sont intrinsèquement déterminés par l'existence des autres. C'est faux : ce pourrait être une mystérieuse construction autour d'êtres imaginaires, pensées miennes crues autres par tendance empathique ou personnifiante infantile (comme le tonnerre est imaginé colère des nuages ou du Père invisible derrière les nuages).
d) Conclusion. « Aucun philosophe n'a sérieusement soutenu le solipsisme. Trop de preuves sont contre lui. » C'est faux, mais le label « philosophe » est volé par des êtres (ou personnages de rêve) sociaux voulant briller ou enseigner, tandis que les vrais philosophes sont enfermés psychiatriquement ou morts par

inanition. Je suis un cas à part, dans la mesure où j'ai une vision sceptico-solipsiste, envisageant la pertinence (totale) du solipsisme sans le considérer prouvé. Enfin, il est affirmé par la fiche que la psychologie moderne « a fort bien montré l'influence constante du monde extérieur sur le monde intérieur » – c'est faux : cette psychologie commet l'erreur de croire monde extérieur ce qui peut être que modalité de rêve (monde intérieur selon le schéma classique – lequel est toutefois erroné si tout n'est que mes rêves, éternellement). En tout cas, les psychologues comme les autres scientifiques sont des croyants réalistes auxquels manque l'intelligence critique ; qu'ils s'auto-congratulent est logique mais affligeant de bêtise triomphante.

4/ Le philosophe est-il un sceptique ?

a) Préambule. Le Non prétend à la positivité de chercher la vérité et donner du sens. Ce n'est pas évident : qu'il y ait des vérités philosophiques parait très discutable et les discours prétendant au sens caché sont souvent du mauvais blabla.
b) Le Oui pose la philosophie comme démarche intellectuelle invalidant les faux savoirs, je suis d'accord.
c) Le Non se fonde sur le succès prédictif des sciences, bien plus efficace que les prédictions religieuses, mais en oubliant de noter que ce succès peut intervenir en rêve (ou monde piloté par un tout puissant décidant ou non de couronner telle modélisation imaginaire, tant qu'il le souhaite). Il est prétendu que les connaissances sont certaines et que le scepticisme confine à l'absurde ; je dirais le contraire : rien ne semble certain et le réalisme intolérant (interdisant sa propre critique) semble absurde.
d) Conclusion. Il est affirmé que le scepticisme est auto-contradictoire puisque affirmant que tout est douteux, ce qui est une affirmation aussi. C'est là un mauvais procès ; ce qui convient : il ne s'agit pas de scepticisme tonitruant prétendant à la raison, il s'agit de tendance apparente au scepticisme, autorisant le doute, souvent voire apparemment toujours, jusqu'à possible résolution convaincante des problèmes, un jour peut-être mais pas encore semble-t-il.

5/ Y a-t-il des vérités indiscutables ?

a) Préambule. Il est fait mention comme indiscutable les « lois de la raison », je ne sais pas ce que ça veut dire, dans la mesure où j'ai contesté même les bases de la logique élémentaire apprises au lycée.
b) Le Oui est prétendu sur des principes scientifiques indiscutables, comme le fait que tous les corps sont soumis à la pesanteur. C'est faux : il y a plein d'exceptions à la chute des corps, qui sont « expliquées » par des annexes ad hoc à la mécanique de pesanteur, ce système explicatif est une théorie provisoirement acceptée par consensus de prétendus experts, ce n'est en rien une évidence pour chacun. Second point fautif, il est affirmé que tout énoncé non contradictoire est nécessairement vrai. Certes l'autocontradiction vaut fausseté mais il n'est en rien convaincant que ce qui en est exempt est nécessairement vrai, l'esprit étant libre d'y croire ou pas. L'énoncé : il existe un humain géant de taille supérieur à 100 milliards d'années lumières n'est pas « nécessairement vrai », c'est une croyance très douteuse, relevant de la foi en n'importe quoi. Troisième pilier malade : « l'expérience nous livre nombre de faits indiscutables », c'est faux car l'expérience peut être onirique trompeuse. Exemple de pareille loi prétendue, « tous les hommes sont mortels », c'est faux : il s'agit d'un ouï-dire, rien ne prouvant que le moi est mortel, et nombre d'expériences prouvant le contraire tant que n'est pas (arbitrairement) scindé le monde en réalité crédible et rêves imaginaires : je suis mort plusieurs fois avant que mon monde continue différemment. Les intolérants n'échappent à l'objection qu'en enfermant comme prétendus fous les logiciens, c'est une honte, tant morale qu'intellectuelle.
c) Le Non s'appuie évidemment sur le fait que les axiomes sont récusables, que l'apparence mathématique des phénomènes n'est pas une preuve, qu'un raisonnement peut être logique et faux, c'est effectivement assez évident. Mais il manque l'argument ultra-majeur qu'est l'hypothèse du rêve présent.
d) Conclusion. Il est prétendu indiscutable que tous les hommes sont mortels et j'ai expliqué que c'est douteux ; il est pareillement prétendu indiscutable que 1+1=2, mais c'est une façon axiomatique de parler, qu'on peut remplacer par une autre, sous réserve de cohérence, en changeant les signes ou en définissant comme « valeur de + » quelque chose qui ressemble à l'énergie de liaison ou à la ristourne commerçante (mille croissants valent bien moins que mille fois un croissant). La réserve prétendue est que des vérités véritablement indiscutables demanderait un savoir absolu, lequel n'appartient qu'à Dieu s'il existe. C'est mal pensé : dans un rêve, le moi vécu ignore totalement si son créateur, le moi rêveur, possède un savoir absolu ou simplement une petite force créatrice, plus ou moins incontrôlée, avant de retourner à un état de doute profond.

6/ Le doute ruine-t-il la connaissance ?

a) Préambule. Le point de vue Non prétend que le doute n'est qu'un moyen pour fonder une connaissance certaine. C'est peu convaincant.
b) Le Oui est bien bâti sur l'hypothèse du rêve, d'accord.
c) Le Non se fonde sur « je doute donc je pense donc je suis » de Descartes, c'est faux : le « je » en question étant très douteux. Et il est employé l'autre abus de Descartes ; « Dieu n'est pas trompeur », alors que l'existence de Dieu est une croyance ou une erreur logique. C'est rigoureusement nul en valeur de vérité.
d) Conclusion. Les erreurs de Descartes sont intégralement gobées en prétendant à la raison indiscutable, c'est une tromperie totale.

7/ Faut-il douter de ce que nous percevons ?

a) Préambule. Les deux volets Oui et Non semblent mal pensés dans cette fiche. Le Oui prétend que, tandis que les sens sont trompeurs, la raison est certaine, alors que ma raison dément toutes les raisons prétendues certaines. Le Non affirme que Dieu n'est pas trompeur, c'est oublier que l'hypothèse Dieu tel (et même Dieu existant) est douteuse.
b) Le Oui est détaillé sans convaincre que la raison est apte à fournir une connaissance.
c) Le Non est fondé sur un malentendu : il est nié l'existence indépendante des choses en amont des perceptions, mais en autorisant à nier le doute sur la perception. C'est soi oublier l'hypothèse du rêve pour le monde présent, soit affirmer que tout rêve doit intégralement être cru, ce qui n'est nullement convaincant. L'impasse est évitée frauduleusement en affirmant que ce que nous percevons actuellement, Dieu le percevra éternellement, donc c'est indiscutable. Sauf que Dieu est une hypothèse douteuse.
d) Conclusion. Il s'agit d'une théologie particulière, différente de celle de Descartes, et pareillement sans intérêt aucun.

8/ Une connaissance certaine est-elle impossible ?
a) Préambule. Le Non est prétendu fondé sur l'expérience, en oubliant l'expérience onirique et l'hypothèse du rêve présent.
b) Le Oui affirme que la raison n'est rien sans impression liée, et l'habitude ne vaut pas certitude. Ce n'est pas évident, car une démonstration arithmétique est possible par exemple sans correspondre à des objets tangibles, toutefois le cheminement de la pensée présuppose de considérer acquis les lignes précédentes de la démonstration, ce qui est douteux autant que les souvenirs plus lointains.
c) Le Non est basé sur l'idée fausse que la croyance vaut connaissance du réel, en affirmant que l'impression n'est pas illusion (en oubliant ou refusant l'hypothèse du rêve présent).
d) Conclusion. Hume est affirmé inspirateur de Kant, c'est de l'érudition fière de sa culture et pas de l'analyse critique de contenu.

9/ Peut-on penser sans tenir compte de la raison commune ?
a) Préambule. Mystérieusement, le Non est présenté uniquement comme impossibilité de nier « la saine raison ». De quoi s'agit-il ?
b) Le Oui définit ainsi la pensée libre, bof.
c) Le Non dit qu'il faut obéir à des lois (au sens logique, pas sociétal), bof.
d) Conclusion. Il est dit qu'il faut pousser la pensée jusqu'à un état autre que celui du sens commun. Il manque toute une part d'analyse sur la confrontation aux enseignants et experts dominants, avec bras armé qu'est la psychiatrie. Fiche presque sans intérêt.

10/ Peut-on prouver l'existence du monde extérieur ?
a) Préambule. Le Oui prétend à tort que l'effort fait prendre conscience du corps et donc du monde extérieur, en oubliant l'hypothèse du rêve présent.
b) Le Oui détaillé prétend que la résistance subie implique qu'elle provient d'un monde extérieur forcément existant. Pas du tout, comme le prouve le cauchemar (interprété comme illusion).
c) Le Non cite Locke, Berkeley, et tourne à la farce en prétendant que les choses sont permanentes car existant dans l'esprit de tous les hommes (alors que la pensée effective d'autrui n'est qu'une hypothèse interprétative, fausse dans les rêves).
d) Conclusion. Il est dit que Berkeley répond non, quand le oui est défendu par Descartes avec le cogito (erreur que j'ai analysée), Maine de Biran avec l'effort (que je récuse avec la simple idée du cauchemar), George Edward Moore avec le sens commun (qui me parait abusif quand les objections sans réponses sont enfermées, « soignées »). Il est dit aussi que selon Wittgenstein n'a pas de sens la question de savoir si le monde extérieur existe – c'est faux, car si tout est mon rêve, autrui n'est qu'une marionnette ce qui change tout.

11/ Puis-je être certain que le monde existe ?
a) Préambule. Le Oui est prétendu évidence naturelle. Oui, c'est effectivement zéro an d'âge mental. Après explication parentale de la non-existence du rêve, sans critère pour le reconnaître, tout cela s'écroule, ça se situe vers 2 ans d'âge mental peut-être, ça semble trop demander à certains prétendus philosophes.
b) Le Oui est prétendu évident, sans aucun doute, en oubliant l'hypothèse du rêve présent.
c) Le Non pose que « le moi qui vise le monde » ne peut être mis en doute. C'est oublier que le moi rêvé n'a presque aucun rapport avec le moi rêveur, inconnu (du moi rêvé, conscient).
d) Conclusion. Il est défini une subjectivité transcendantale, de manière non convaincante, fondement de toute connaissance (abusive ?).

12/ Le discours sur la folie est-il un instrument de pouvoir ?
a) Préambule. Le Non n'est pas convaincant, prétendant que la psychiatrie aide les fous à mieux vivre, sans envisager le mal-être de l'opposant politique, rationnel résistant, que la répression prétend « guérir ».
b) Le Oui rappelle que jusqu'à la Renaissance, les fous étaient en liberté, avant qu'ils soient enfermés au XVIIIe siècle au nom de la norme raisonnable, puis au XIXe siècle la médecine a pris le fou comme objet à redresser, achevant de l'aliéner. C'est oublier que le « diagnostiqué fou » peut l'être totalement à tort, par abus de pouvoir.

c) Le Non prétend guérir certains fous et offrir refuge pour amélioration. Il est mentionné la psychanalyse comme principal remède, c'est-à-dire un délire pseudo-explicatif à valeur de vérité nulle. Et sans mentionner que le dissident déclarable fou abusivement peut être changé sans qu'il ait eu tort en quoi que ce soit.
d) Conclusion. Il est dit que l'analyse de Foucault précède l'antipsychiatrie de David Cooper et Ronald Laing présentant le fou comme victime et non malade. Victime des dysfonctionnements de la famille et de la société – c'est flou et peut-être traité ailleurs.

Bilan/ La philosophie semble poser depuis des millénaires les bonnes questions, insolubles théoriquement, mais s'affirment philosophes des escrocs (innombrables, pas seulement Descartes) prétendant (avec grand succès sociétal) que leur parti-pris écartant le doute vaut sagesse. Donc mon approche n'est guère novatrice, elle est simplement un constat (asocial) cassant tout aux fausses reconstructions.

Ajout 2019 (04/06/2019)

Mon fils (adoptif) étant fan de jeux vidéo, il tend à dire « le réalisme, c'est super ! ». Je n'objecte pas, libre à lui de le penser (ou du moins : de le dire, s'il ne pense pas, n'existe pas, peut-être si ici est un rêve), mais ça me fait réfléchir.

- Le mot réalisme, dans les jeux vidéo comme en peinture par exemple, désigne un aspect « comme vraie perception », par opposition à « abstraction schématique ». C'est une difficulté (exigeante, chère) donc un mérite en cas de réussite en apparence naturelle immersive.
- Un terme plus adéquat serait, dans cet emploi, « pseudo-réalisme », car le jeu imaginaire ne prétend absolument pas être le vrai Réel non joué, c'est une parodie de Réel (à supposer que le Réel existe), donnant à l'inventé l'apparence du non-inventé.
- C'est un tout à fait autre sens du mot Réalisme auquel j'ai l'audace de m'opposer : la conception selon laquelle « il y a un monde vrai commun à tous les êtres percevants, dit Réel et réputé sérieux/important/grave, et puis il y a des Rêves qui sont des mondes faux, disjoints, propres à chaque être capable de pensée onirique, inventive oublieuse de l'invention en cause ». Mon opposition consiste à dire que rien ne prouve que le prétendu Réel actuel n'est pas un Rêve mien, donc douter de ce Réel est légitimement permis (et ce serait un cauchemar car cette lucidité y est punie, au titre de la française Loi Gayssot, au nom absurde de la Liberté avec exceptions « nécessaires » !) – et il n'y a peut-être pas du tout de Réel mais une simple succession de rêves du « moi ».
- Il est regrettable que le mot Réalisme ait plein de sens distincts, prêtant à confusion, amalgames et quiproquos. Ainsi, le Réalisme en télévision peut-être le contraire de la scénarisation artificielle. Le réalisme de l'art communiste (ou de certains écrivains) consistait à glorifier les humbles ordinaires, au lieu de faire rêvasser les masses aux multimilliardaires oisifs ou au futur clairement imaginaire. Etc. Pour clarifier, il faudrait peut-être définir Réalosme, Réalusme, Réalèsme, Réalasme, Réaleusme, Réalousme, Réalansme, Réalinsme, Réalonsme, et le titre de ce livre ne serait donc pas (en quelque sorte) « Non à la dictature réaliste » mais « Non à la dictature réalèste ». Toutefois, ce serait déclaré illisible par autrui, ça n'aurait de sens qu'en cas de repli effectif, renonçant à envisager de m'adresser à des êtres vraiment pensants, je n'en suis pas encore là, même si j'ai été déclaré inapte au travail pour maladie mentale cette année.

Ajout 2020 (11/04/2020)

Un ami contradicteur m'écrit une objection énorme : « *je ne vois pas comment une discussion puisse nous permettre de sortir de la réalité sensible. Et même si c'était le cas, la preuve serait quand même inscrite dans la réalité sensible d'où à mon sens une contradiction fondamentale. La preuve serait sensible dans un monde qui ne le serait pas ou pas tout à fait. Je croyais que tu t'étais rallié à Popper. Les preuves que tu chercherais ne seraient pas scientifiques. Je sais que tu vas me répondre, pas de scientisme. D'accord mais ça rend quand même ta position délicate intellectuellement.* »

J'ai répondu :

Pour toi, nous sommes « dans la réalité sensible », et tu juges absurde qu'une discussion nous fasse sortir de cette réalité sensible. Effectivement, puisque tu as posé un axiome, il est bétonné et tout ce qui est en aval n'est pas autorisé à le remettre en cause, ça fait partie du principe axiomatique. Simplement, un degré en amont, j'envisage que cet axiome soit abusif. Non pas que je décrète l'axiome inverse, tout aussi contestable, non : j'en reste à l'incertitude. Et du coup il n'y a aucune preuve. Ce n'est pas que ça fait sortir de ta loi axiomatique, c'est ne pas y entrer. Enfin, historiquement (d'après mes souvenirs actuels), j'avais cru mes parents disant qu'ici est le réel pas un rêve, et remonter un cran au-dessus, vers le doute à ce sujet, c'est bien sortir du réalisme axiomatique. Mais je ne dirais pas que c'est sortir de la réalité sensible puisque j'ignore si on est dedans ou non. C'était le principe du Discours de la Méthode de Descartes : que je sois en train de rêver ou pas, quels éléments de réflexion solides me permettent de juger si je rêve ou non en ce moment ? J'approuve ce projet en tant qu'espoir visé, pas les réponses idiotes que Descartes a données. Et je conviens que ce projet n'est pas très solide, car (notamment si je rêve) je peux croire parfaits des faux arguments nuls.

Cela me fait penser aussi à une expérience récente (si j'en crois mes souvenirs) : avec le focus médiatique actuel sur le professeur Raoult, dit immense chercheur glorieux quoique chevelu hyper-barbu façon hippie, j'ai repensé à mon ancien chef de service recherche JPG qui avait cet aspect folklorique aussi, et je l'ai revu, étonnamment jeune alors que je le croyais retraité depuis longtemps, et on a un peu discuté, j'ai dit que je l'avais revu en rêve la nuit d'avant après avoir vu l'autre célébrité à la télé, ce qui l'a fait rigoler, et puis… je me suis réveillé, et je n'ai pas revu JPG (dans la « réalité » prétendue) depuis une dizaine d'années et il était déjà vieux, donc quand je lui disais que je l'avais revu en rêve, j'étais en train de m'adresser à lui en rêve, aussi. Ça me conforte dans l'idée qu'envisager (par principe) qu'ici maintenant soit un rêve constitue une sagesse, une clairvoyance possible. Ce n'est pas une preuve, notamment si ce que j'appelle réveil était une nouvelle émergence dans un rêve suivant, mais ça me parait très instructif, presque démonstratif. En tout cas, ça prouve (encore une fois) archi-faux Bachelard affirmant que dans un rêve on ne se demande jamais si on rêve. A ce sujet mon épouse m'a informé d'une spécificité que je ne connais pas de l'intérieur : elle me disait avoir rêvé l'autre jour « avoir immensément sommeil », alors qu'elle était endormie… tout parait possible, l'intellect est dans le brouillard, et s'accrocher à une fausse logique apparente pourrait être un piège, axiomatique ou équivalent, donc nul vu d'un cran en amont.

Par ailleurs, je ne me suis pas rallié à Popper comme à un gourou dont chaque mot serait cru vrai splendide, mieux que tout, non. Popper m'a paru immensément pertinent dans sa démolition de l'induction et du bla-bla psychanalytique prétendu scientifique. Ça ne veut en rien dire que j'exige que tout soit scientifique et j'ai démoli le réalisme donc la science expérimentale par une analyse dont Popper n'a nullement eu l'idée (à ma connaissance). Il ne faut pas faire d'amalgame une fois encore : si j'approuve tel abbé ayant soutenu Galilée contre l'inquisition voulant le brûler vif, ça ne signifie en rien que j'approuve ce même abbé quand il professait telle interprétation de tel passage des textes sacrés, je ne suis pas d'accord avec le principe républicain français qui appelle à « choisir son champion » pour lui déléguer tout pouvoir, puisqu'adoré.

Dernier point, la notion de « sensible » (preuve sensible) me déplait : comment différencie-t-on l'apparemment sensible à tort du vrai-sensible ? c'est toute la question. Des faux penseurs à rêves minuscules (prétendus décrire la totalité du possible) pourront dire que se pincer et avoir mal prouve que je ne rêve pas, mais moi j'ai le souvenir de douleurs immenses en rêve (déclaré tel après coup). Le principe de qualité « objectivement sensible » me parait douteux, pas un des fondements de la pensée saine. Un penseur célèbre a dit je crois « les sens sont trompeurs » mais ce n'est pas parce qu'une célébrité l'a dit que ça devient judicieux, c'est une évidence vécue (avec l'étiquetage courant de rêves nocturnes). Enfin, la psychiatrie affirme le contraire (condamnant comme maladif schizophrène de ne pas percevoir la distinction rêve-réalité), mais c'est un abus de pouvoir idiot, à mon avis, argumenté (face aux diplômés réciteurs stupides).

+ Discussion (18/04/2020) :

L'ami en question objecte : « *1) Pour intéressant qu'il soit ce paragraphe ne répond en rien à ce que j'ai écrit. Je ne dis pas que la réalité sensible est certaine. Je n'en sais rien. Ce que je dis c'est que c'est la seule réalité qui permette une discussion. C'est la seule réalité, peut-être illusoire, dont nous partageons une expérience commune. 2)* [concernant la loi Gayssot et jurisprudence anti-doute] *Ça rejoint le premier point. Si Hitler n'a pas existé, je ne vois comment on pourrait en discuter.* »

J'ai contre-répondu encore, pour clarifier :

1) Tu t'obstines une nouvelle fois à ne pas comprendre le sujet, comment t'expliquer mieux ? Tu me fais penser au film Matrix, jonglant mal avec l'idée de rêve ou illusion. Tu parles de réalité partagée entre nous, que tu

conviens être peut-être illusoire (comme pour me faire plaisir sans me casser totalement). Ce n'est absolument pas l'hypothèse que je prends en compte. Soit il y a une réalité partagée, existante en ce sens-là, soit tout se passe à l'intérieur de ma tête en rêve, et alors non seulement cette réalité prétendue (à tort) est illusoire, mais elle n'est pas partagée, ne fait pas l'objet d'une expérience commune, autrui-en-ce-monde n'étant qu'une marionnette mue par le « moi qui rêve » (inaccessible au « moi vécu »).

2) Oui, ça rejoint le premier point en ceci que tu refuses de comprendre le point de vue en question. Si je suis menacé par le Grand Aztèque à neuf têtes qui m'accuse d'hérésie inadmissible, j'argumente très sérieusement en retour. Toi personnage du même monde, tu me dis que si ce personnage n'existe pas, tu ne vois pas comment en discuter. C'est une erreur : on peut discuter de logique au niveau interne au monde vécu par moi (illusoirement peut-être), tout en prenant du recul, un cran en amont, en envisageant que ce monde-là soit onirique (comme les autres mondes peut-être, tous éventuellement), ce qui ne ruine en rien l'intéressante discussion qu'on a pu avoir sur l'hérésie dans le monde en question.

A la réflexion, j'ajouterai autre chose : il me parait erroné d'affirmer comme logique « D'accord, soit A existe soit il n'existe pas, on n'en sait rien. Mais alors : si A n'existe pas, inutile d'en parler, donc si l'on en parle c'est que A existe, on peut laisser tomber l'idée qu'il n'existe pas ». Ça démontrerait l'existence de Dieu, de la licorne à neuf cornes et de n'importe quoi d'envisagé, c'est logiquement invalide. Autre approche : clamer « au bénéfice du doute, la crédulité réaliste doit l'emporter, puisqu'il n'y a aucune preuve de rêve », c'est invalidé par les rêves nocturnes (interprétés comme tels après coup, sous explication parentale) où l'attitude réaliste est déclarée avoir été erronée.

+ Ajout (26/05/2020)

Une publicité télévisée emploie un nouveau sens du mot Réel que je n'avais pas envisagé je crois. Approximativement, le texte parlé dit ceci : « Avant d'effectuer un achat sur Internet, vous consultez les avis des clients, mais comment savoir si ces avis sont Réels ? Notre application (pas chère) vous permet de garantir lesquels sont des avis authentiques ».

Bref, « avis réels » s'oppose à « avis mensongers », que ce soit faussement enthousiaste (par le vendeur se déguisant en client très content) ou faussement scandalisé (par le concurrent se déguisant en client très mécontent).

Cet emploi du mot « réel » est abusif comme d'habitude : cela n'a aucun rapport avec la Réalité. L'application sensée garantir que c'est authentique ne peut guère que vérifier qu'il s'agit d'un client payant enregistré par le vendeur comme tel, sans garantir en rien que cela se situe en dehors d'un rêve (de ma personne pour moi qui lirais cet avis, ou de la personne faisant la vérification administrative « d'authenticité » elle-même, si cette personne existe).

Oublier l'hypothèse du rêve n'est pas la réfuter, c'est se comporter de manière bestiale ou enfantine, irréfléchie, croyante, se laisser aller à la facilité. La lucidité est ailleurs, la lucidité est persécutée comme maladie mentale, oui (je suis toujours sous antipsychotique, anti-schizophrène anti-paranoïaque, en ambulatoire, et en invalidité dite « psychiatrique », trop logique pour les menteurs et escrocs usuels, trouvant cela intolérable, à éliminer du monde de l'entreprise, réputé noble et en pratique : cupide).

+ Ajout (15/06/2020)

Mon ami contradicteur soulève un autre aspect de son objection initiale : « *Je n'ai jamais prétendu que la réalité sensible n'est pas qu'une illusion. Je dis et je redis que seule la réalité sensible nous permet de raisonner, c'est tout. Ceci dit je répète encore une fois : soit la réalité sensible est la seule réalité, soit c'est le rêve ou même une autre hypothèse. Mais pas un cocktail ad hoc de tout ça*. »

Cela me semble revenir à dire que le rêve est une réalité ! alors que la réalité (= monde vécu partagé entre plusieurs observateurs) se définit comme le contraire du rêve (= monde vécu comme intérieur mien, avec faux autres-observateurs imaginés par le « moi qui rêve »). A la question, « suis-je en train de rêver ou est-ce ici la réalité ? », la réponse serait alors « peu importe, puisque le rêve est une réalité tout autant », mais cela ne clôt nullement le débat, qui serait seulement à reformuler : peu importe les mots employés, est-ce qu'autrui est un personnage imaginaire inventé par mon rêve à moi, ou bien un alter ego qui est dans la même position que moi (pouvant aussi rêver, voire douter à tort que j'existe autrement que comme personnage imaginaire de son rêve à lui) ? Oui, une question se pose, avec ou sans le terme Réalité, étendable éventuellement sans aborder la question de fond, nullement évacuée.

Toutefois, j'envisage une autre lecture possible : « la réalité (partagée entre nous effectivement tous pensants) serait possiblement une illusion, une sorte de rêve commun » (rêve de Dieu ? ou un monde parmi plusieurs mondes parallèles les autres n'étant pas accessibles ?). Cela se rapporte à plusieurs idées, concernant l'erreur possiblement commune :

– Quand on dit « est-ce que je rêve ? je vais me pincer pour voir si je ressens la douleur (donc réelle) ou non (donc situation onirique)… », on rencontre l'objection « nos sens nous trompent », et cela est assorti éventuellement de l'exemple « température ressentie », différente de la « température objective » : une température comme 20°C est trouvée chaude si on sort de chambre froide, mais fraiche si on sort d'étuve. Ou encore : quand il y a du vent fort, une température 14°C est ressentie 8°C ou autre valeur similaire, car le vent enlève le matelas d'air tiède sur notre peau – sans fourrure – nous protégeant habituellement de la froideur en partie. En ce sens, on peut dire que « la réalité sensible est une illusion », sans aucunement mettre en

question le caractère pensant d'autrui, nullement envisagé comme marionnette onirique animée par les délires du « moi qui rêve ».

- Puisque j'ai été plus de trente ans technicien chromatographiste, je suis très habitué à l'idée qu'en matière de couleur par exemple, la réalité sensible peut être « c'est noir comme l'autre noir, là », alors que l'analyse chimique séparative démontre objectivement que cette impression superficielle correspondait à des mélanges objectivement très distincts, un noir donnant trois spots dont un vert vif et un brun par exemple quand un autre noir donne deux spots dont un rouge orangé. Et même dans le spot noir-noir commun, apparemment identique, une autre technique (genre chromatographie polaire ou chirale ou électrophorèse ou spectrométrie de masse, après la classique chromatographie initiale, apolaire non stéréospécifique) pourra déceler des différences en composés distincts qui étaient apparus ensemble indifférenciés (« co-élués »). Bref, il y aurait en quelque sorte trois échelles de monde : 1/ le monde objectif (connu de Dieu selon les croyants, avec connaissance approchée par analyse complexe selon les scientifiques athées), 2/ le monde subjectif partagé (les impressions diverses de tous, êtres pensants), 3/ le monde intérieur (chez les êtres pensants capables de rêver, et certains animaux peut-être aussi, voire autres êtres vivants non animaux on n'en sait rien).
- Bref, quand on me dit « la réalité peut être une illusion », cela peut vouloir dire que la situation 2 peut différer de la situation 1, alors que ma question était : suis-je en 3 ou en 2 ? Pour en revenir au fait de se pincer pour savoir si on rêve, mon problème n'est nullement que la douleur est subjective (ressentie différemment si on est pressé ou inactif, jeune ou âgé, etc.), c'est que je peux rêver me pincer et rêver avoir mal, cette expérience ne prouvant donc en rien que je ne rêve pas.
- Mais pour en revenir aux phrases énoncées par mon ami, il y a un malentendu sérieux. Tel que j'ai été éduqué, la vie était une réalité partagée (type 2), avec extinction nocturne périodique, et parfois irruption de rêves miens type 3 (que je prends sur le moment pour réalité type 2, à tort m'est-il affirmé après coup). Donc il n'y a pas soit type 2 universel soit type 3 universel, pas du tout, mais alternance normale au contraire. (Du moins ici, car j'ai entendu parler d'une tribu en Afrique ou Amazonie dans laquelle les rêves valaient vérité : si vous avez rêvé que votre voisin vous a volé un poulet, après votre réveil vous êtes en droit pleinement d'exiger qu'il vous le rende – alors qu'ici et presque partout l'hypothèse rêve signifie « ce n'était pas le voisin en vrai mais une marionnette inventée par le moi délirant, après réveil ce moi délirant est en sommeil et il n'y a nullement à pourchasser le personnage Voisin en question, qui n'a rien fait de mal hors de mon délire ».) Bref, je suis (apparemment) en monde type 2 et parfois je me retrouve en monde type 3 (c'est ce que me dit le monde type 2 après coup), sans avoir aucun critère pour reconnaître si ce prétendu monde 2 n'est pas un autre monde 3. Et même : il y a l'hypothèse que le moi passe de monde 3 en autre monde 3, éternellement (ou avec extinction universelle un jour), c'est envisageable (peut-être vrai, peut-être faux) auquel cas le monde 2 n'existerait pas, simple invention par tendance empathique (imaginative) – un peu comme des spectateurs pleurent presque devant un dessin animé où Mickey Mouse est très triste. Ceci pris en compte, la situation est un complet inconnu (on peut raisonner mais sans aucune certitude), et trancher en affirmant que l'on est en monde 3 ou bien en monde 2 semble abusif, logiquement invalide. Quoique socialement « vainqueur », échappant à l'internement psychiatrique imposé par les idiots (et/ou malhonnêtes) à pouvoir. C'est là qu'est le scandale, à mon sens : la persécution de la sagesse lucide (persécution faussement médicale, faussement scientifique, faussement philosophique, faussement intellectuelle).
- Redit autrement : les hypothèses 2 et 3 sont envisageables constamment, toutes les deux, oui c'est un mélange, sans solution en vue (sauf pseudo-démonstration illogique, semble-t-il jusqu'ici) ; actuellement c'est 2 ou bien 3 qui est juste mais j'ignore laquelle. Ce n'est pas un choix ad hoc pour me donner raison (d'autant que je n'affirme rien de rien, je doute), c'est accepter d'envisager les possibles, sans refus arbitraire clamant (illogiquement) le choix décidé comme étant le seul bon, indéniable.

+ Ajout (14/07/2020)

Dans les années 1990, le magazine Science & Vie avait critiqué mon livre « Contre la Réalité », sans comprendre en quoi il invalidait la science expérimentale par la logique. Mais j'ai retrouvé, des décennies plus tard, un numéro où ces vulgarisateurs scientifiques semblent enfin avoir compris le problème, en partie du moins.

C'est le numéro 1186 de Juillet 2016, article classé « À la une » (et premier en couverture) : « *Pourquoi on ne saura jamais. 10 limites de science* » et c'est l'article 1/10 de cette série : « *Pourquoi on ne saura jamais ce que l'autre ressent. (Une limite cognitive)* » par Emmanuel Monnier. Ça commence à parler de sentiment, sans intérêt, puis (c'est moi qui numérote) : «

1/ Dans l'absolu, rien ne me prouve non plus que vous êtes réellement un être pensant. (…)

2/ "je pense donc je suis" sur lequel Descartes fondait la certitude, au moins, d'exister. Sachant que le dire ne le prouve pas.

3/ doit-on croire un programme d'ordinateur qui prétend être conscient ?

4/ le scientifique ne peut affirmer qu'une chose : le comportement d'autrui et ses activations cérébrales laissent supposer qu'il pense et qu'il est conscient.

5/ l'analogie comportementale et structurale fait qu'on ne doute pas que les autres hommes soient conscients. (…)

6/ mais il ne s'agit toujours que d'une présomption de ressenti. (…) »

7/ [L'article parle du ressenti autrefois nié des bébés et animaux, maintenant envisagé sérieusement.] «

8/ [ce que l'autre ressent ?] « *La réponse ne sera jamais connue (…) l'autre sera toujours un autre, à la fois semblable et méconnaissable. Un mystère.* »

Il est excellent (lucide) d'enfin envisager que considérer autrui en alter ego (autre moi) peut être une généralisation abusive, une erreur. Mais il manque totalement la prise en compte des hommes peuplant mes rêves et rêveries. Les 8 points listés appellent des objections sérieuses :

1/ Il est faux que ce soit « dans l'absolu » qu'apparait un doute, uniquement pour hyper-pointilliste presque de mauvaise foi. Non, c'est une question permanente (sauf urgences pratiques faisant « oublier de penser avec recul »), pour tout être doué d'intelligence critique minimale (capacité au doute sans croyance aveugle).

2/ La critique de Descartes ici présentée n'était pas parmi celles que j'avais envisagées, car elle oublie le contexte du doute cartésien. Si le personnage en face de moi est une marionnette obéissant au moi rêveur, bien sûr qu'elle n'est aucunement convaincante quand elle clame « je pense donc je suis ». La question n'était pas pour classer chaque personnage rencontré mais exclusivement pour le moi soupçonné d'être lié au rêveur éventuel (d'après le modèle parental du rêve, en éducation réaliste affirmant faux erroné le rêve). Dire « je pense donc je suis » ne vise absolument pas à prouver à autrui que j'existe mais à moi-même, exclusivement. Et c'est erroné : le moi qui pense n'est pas forcément le moi qui rêve. Le moi qui rêve est inconnu du moi rêvé, et peut être inaccessible (même pour lui).

3/ Il n'y a pas besoin d'ordinateur ni intelligence artificielle pour qu'une machine matérielle prononce les mots « je pense donc je suis » – dont l'énoncé par quelque chose ne prouve rien, a fortiori (plus encore que pour les personnages humains). Une machine émettrice de syllabes dans une langue peut produire ces sons en étant activée par les touches d'un automate ou les picorements d'un pigeon.

4/ L'expression « laisse supposer » est ambiguë. On peut certes penser n'importe quoi puisqu'on peut se tromper. Oui c'est envisageable comme hypothèse (mon scepticisme dubitatif n'est pas solipsisme affirmatif) mais ça n'incite en rien à conforter cette hypothèse, encore moins la valider solidement.

5/ L'affirmation clamée (pour un « on » indéfini, m'incluant) est fausse, puisque je doute. Et j'ai raison dans tous mes rêves, ce qu'a oublié le faux penseur ici interviewé. Du moins, j'ai raison dans le monde réaliste classant délires absurdes les rêves. Ce serait différent dans la tribu classant vérités les rêves nocturnes de chacun, même contradictoires. Mais alors, l'abus serait de m'interdire l'hypothèse du rêve intérieur aux marionnettes fictives générées par le moi-rêveur.

6/ La conclusion tranche sans avoir pris en compte l'objection onirique. C'est une fausse conclusion, bâclée.

7/ Le point de vue est ici purement occidental moderne néo-scientiste, larmoyant pour les vaches maltraitées mais oubliant qu'il faudrait logiquement renoncer à écraser les moustiques si on était cohérent en matière de sensibilité animale. Et les animistes pourraient aussi avoir raison sur la douleur (imperceptible pour nous) des arbres ou cailloux maltraités.

8/ La conclusion finale est limitée au point de vue altruiste, ce qui est partisan, non lucide. Honnêtement, logiquement, il faudrait opposer à cela l'opinion solipsiste : autrui est un personnage de mon rêve. Alors émergerait la vraie synthèse logique : ou bien autrui m'est semblable en vérité, ou bien il m'est semblable en fausse apparence alors qu'il ne s'agit que d'une marionnette tandis que le personnage moi-ici est très à part, pouvant rêvasser et créer des personnages imaginaires jusqu'à « s'endormir » et oublier qu'il crée.

+ Ajout (08/11/2020) Confusion encore ?

Mon ami contradicteur ne semble en rien convaincu par mon argumentation. Il me rétorque (à retardement) : « *1/ Je continue à croire qu'il n'y a pas de point de jonction entre réalité sensible et le rêve. Mais une séparation absolue entre les deux. Je ne vois pas comment les deux réalités pourraient s'interpénétrer. 2/ Le problème de la loi Gayssot n'est pas la censure du rêve mais celle de la réalité sensible qui s'appelle liberté d'expression. La prison étant une réalité sensible*. »

Je réexplique encore :

1/ En aval de l'axiome « ici est la réalité », ce discours est envisageable : « la réalité sensible est crédible, le rêve ne l'est pas (même si on peut dire que c'est une réalité fausse, en un sens, donc qu'il y a deux réalités incompatibles), avec aucune jonction entre les deux, séparation absolue entre les deux, sans aucune interpénétration ». Mais un autre axiome serait « ici est un rêve de moi-même, le moi rêveur étant totalement inconnu, de même que l'éventualité d'un non-rêve (une réalité) partagée entre êtres pensants distincts (si ce concept a un sens, au-delà du délire empathique enfantin conférant volonté et sensibilité aux poupées et ours en peluche). ». Un autre axiome encore serait « il y a un continuum entre réalité/rêverie/rêve-subi, sans que je perçoive toujours le passage de l'un à l'autre, donc sans que je sache clairement où je me situe ». Puisqu'il y a plusieurs axiomes envisageables pareillement, l'opinion sceptique a la sagesse de se situer un degré en amont, dans le doute face à la multiplicité de ces axiomes envisageables. La voie réaliste ne s'impose en rien, ce n'est qu'un choix comme un autre, une opinion risquant l'erreur, et elle est en faute logique si elle refuse de le reconnaître (elle est aussi en faute morale si elle s'impose par la force, psychiatrique par exemple – la morale altruiste consistant à traiter autrui comme on veut être traité, d'où tentative d'écrasement mutuel, guerre – au lieu de la paix en comprenant la diversité des points de vue possibles).

2/ En aval de l'axiome réaliste, interdisant l'hypothèse du rêve, effectivement la loi Gayssot n'a rien à voir avec cette condamnation de l'hypothèse du rêve (assurée en amont) et elle casse la liberté d'opinion dans le monde réel, punit de prison réelle. Mais deux degrés en amont, c'est totalement différent : l'axiome réaliste n'a pas été imposé, et

l'axiome concurrent (hypothèse du rêve) invaliderait la loi Gayssot puisque niant que la Shoah racontée soit assurément réelle, et la loi n'est pas habilitée à contre-attaquer puisque cela enfreint l'axiome décrété base de tout. Donc en amont des deux axiomes opposés réside le doute sage, et que les deux axiomes cherchent à interdire ce doute les disqualifie : ils interdisent la lucidité comprenant qu'il y a entre eux un choix arbitraire, illogique dans son affirmation à être seul incontestable.

+ Ajout (08/11/2020) Contre-réponses

Mon ami contradicteur me répond encore, toujours en rien convaincu : « *Si on part de la nature sensible, il y a peu de choses que je sais mais je les sais. Une fois de plus tu considères que je n'ai pas de cervelle. C'est ton droit.* »

Effectivement, la situation n'a pas été comprise. Le point de départ honnête est le doute (cartésien par exemple, voire bouddhiste, ou sceptique grec peut-être) : ici autour c'est un rêve mien ou bien c'est la nature sensible (Réel partagé), je n'en sais rien a priori, et réfléchir pourrait trancher, je verrai. « Si on est dans la nature sensible », je pourrais en tirer telle ou telle conclusion, mais pour l'instant je n'en sais rien, donc les choses que je saurais en aval : je ne les sais pas ici en amont. Clamer que ma croyance (éventuelle) est un savoir, c'est simplement une croyance, dire « non, c'est un savoir », c'est encore une croyance (ce ne serait un savoir que si j'avais disponible la preuve démonstrative me convainquant imparablement) ; « croire savoir » et dire alors savoir, c'est effectivement n'avoir rien compris à la situation. Si autrui commet cette erreur, ça ne prouve pas qu'il soit une marionnette de mon rêve, inapte à réfléchir, nous pourrions être dans le Réel et il serait simplement différent de moi, et ce n'est pas grave : immensément peu de gens sont logiques (pas même Descartes ayant prétendu reconstruire, en se trompant totalement). Être croyant en Z et donc prétendre savoir que Z est vrai, ce n'est pas « ne pas avoir de cervelle », c'est simplement une cervelle différente de la mienne, moins logique moins pointilleuse, chacun son truc, (moi je suis nul en musique, mauvais en sport, peu sociable, non danseur ni fêtard ni buveur, ni ambitieux socialement ou pécuniairement, ni charismatique ni beau-parleur ni transporté spirituellement, il y a différentes « qualités » ou équivalent et parmi elles j'en ai très peu).

+ Ajout (27/11/2020) Simplisme par mots prédigérés

J'ai lu sur Internet une nouvelle Microsoft (www.msn.com/fr-fr/actualite/other/le-vote-populiste-en-france-est-déjà-majoritaire/ar-BB1bn8v6?ocid=msedgdhp) parlant d'un nouveau livre paru : « Ils veulent tuer la démocratie », par Eric Decouty, et l'analyse ou extrait contient une phrase majeure pour le sujet ici débattu : « Le populisme ne se construit pas "pour" un projet, mais uniquement "contre" le réel ? ».

Cela s'intègre apparemment dans une pensée dominante qui me semble prédigérée (à tort), avec :
Bien = Réalisme, Démocratie = République, Science, Médecine, Psychiatrie, Tolérance, Liberté de se moquer
Mal = Populisme, Complotisme, Terrorisme et Apologie du Terrorisme, Antisémitisme, « Oui mais ».

A la télévision, dans les débats, c'est comme un présupposé, faisant consensus unanime, prérequis pour parler (et être invité à débattre – comme en théocratie islamiste, un étudiant venu débattre a été exclu du plateau immédiatement quand il a avoué être athée, position jugée insupportable).

Personnellement, je suis en désaccord sur tous ces points :

* Bien = Réalisme ?

C'est l'objet du présent livre, et je ne suis pas d'accord. En théorie de la connaissance, le Réalisme est imposé en dépit du bon sens, contre la raison. Sur le plan moral, il est imposé en condamnant injustement l'irréalisme par amalgame, un irréalisme gentil étant possible comme non violent par principe.

* Bien = Démocratie ?

Ce n'est pas évident : une majorité peut se tromper, une majorité peut brimer injustement les minorités.

* Bien = République ?

Je ne suis pas d'accord, que la République à la française soit une démocratie autrement que par mensonge. Les « représentants du peuple » sont des faux représentants trahissant le peuple (non-respect du référendum sur l'Europe, auto-amnistie des corruptions politiques, auto-vote de hautes rémunérations pour les représentants nationaux, instauration d'un Sénat non-soumis à vote populaire, inscription à élection présidentielle conditionnée au support par 500 élus et non tant d'électeurs, etc.).

* Bien = Science ?

Je ne suis pas d'accord. La science oublie presque toujours qu'elle résulte du choix arbitraire de refuser l'hypothèse du rêve (antiréalisme). En pratique, la science officielle est mensongère, ses leaders mentant en visant argent, célébrité, pouvoir, et brimant les dénonciateurs internes lucides comme moi.

* Bien = Médecine ?

La crise Covid19 de 2020 a montré que la belle générosité médicale d'aider les souffrants, les guérir, a été prise pour prétexte à moche dictature sanitaire liberticide (et tueuse indirectement, par « glissement » de personnes âgées abandonnées et suicides de professionnels ruinés). Par ailleurs, la médecine mondiale a généré la surpopulation qui va faire exploser la planète un jour ou l'autre (en massacre ou famine). Enfin, la médecine est employée en France pour massacrer les futurs bébés humains innocents, ce que je trouve très contestable (avortement, pilule anti-nidification d'ovules fécondés), pour favoriser les bestiaux fornicateurs tueurs (et bestiales fornicatrices tueuses, comme Sylvie).

* Bien = Psychiatrie ?

Je ne suis pas d'accord. En Occident actuellement, comme en Union Soviétique autrefois, le diagnostic de rationalité pathologique (paranoïa) est posé sur les dissidents résistant au dogme local arguments à l'appui, c'est un outil armé pour la dictature ambiante. Et la définition de la schizophrénie, autre prétendue maladie mentale, inclut la « perte » du sentiment de réalité, alors que j'ai démontré que ce sentiment est faux, abusif, logiquement.

* Bien = Tolérance ?

Je ne suis pas d'accord qu'est appliqué ce principe, dans la mesure où la Cour Européenne des Droits de l'Homme a donné le feu vert à la Loi Gayssot de 1990, interdisant la liberté d'opinion sceptique sans violence, étant donné au législateur l'entière liberté de formuler les exceptions qu'il veut. Mensonge, total. Inversement, la prétendue tolérance religieuse revient à approuver des horreurs inacceptables, comme l'esclavage, le génocide, l'assassinat pour divergence d'opinion.

* Bien = Liberté de se moquer ?

Je ne suis pas d'accord : l'insulte est un acte de violence, et il est incompréhensible que la loi exempte les médias des poursuites pour injure, avec totale approbation des politiciens. L'humour prétendu consiste à ricaner méchamment des faibles ou différents, je trouve ça mal (même si ça ne justifie pas à mes yeux peine de mort).

* Mal = Populisme ?

Critiquer les fausses élites me parait sain, mais évidemment elles n'aiment pas ça, et donc le condamnent, même si c'est à tort.

* Mal = Complotisme ?

L'évidence selon laquelle la population est dirigée par quelques pourris menteurs est insultée comme « complotiste », par amalgame (injuste). La situation n'est nullement un complot secret d'initiés cachés mais une domination affichée au grand jour.

* Mal = Terrorisme ?

Massacrer et menacer de mort est évidemment un mal, mais nos dirigeants font semblant d'oublier qu'ils sont alliés aux terrorismes allié (Dresde, Hiroshima, etc.) et sioniste (Der Yassin, Haïfa, etc.). Un monde sans violence serait mieux, mais se réserver le droit à la violence massacreuse est moche moralement.

* Mal = Apologie du Terrorisme ?

Expliquer quelles sont les fautes de nos dominants (notamment le sionisme sans rendre les USA aux Amérindiens, ce qui est un racisme, ou un fanatisme religieux à base de religion raciste) est condamné comme apologie du terrorisme, et c'est injuste car il s'agit de juger avec équité les fautes des deux camps. Une certaine idée (naïve ?) de la Justice consiste à prévenir l'action des tueurs adverses en dénonçant/punissant les fautes pratiquées ici, évitant que des justiciers pratiquent la peine de mort envers leurs soutiens populaires supposés (à tort).

* Mal = Antisémitisme ?

L'antisémitisme vrai (condamnant les bébés juifs) n'est qu'une modalité quelconque du racisme, et faire un focus total sur elle est un racisme, ce qui est contradictoire et moche. Pire : par amalgame, l'hostilité à la domination par adultes juifs (hostilité qui relève de la politique humaniste, contre une communauté écraseuse) est dite « antisémite » ce qui est faux, mais vaut loi en France et ailleurs en Occident. C'est une manœuvre mensongère affreuse, basée sur une faute (volontaire ?) du dictionnaire amalgamant deux sens très différents pour le mot juif (juifa/juifo) : ascendance innocente, communautarisme très contestable.

* Mal = « Oui mais » ?

Souvent, il est exigé de condamner des attentats ou menaces, et toute ébauche expliquant le point de vue adverse est diabolisée comme complice de ces tueurs. C'est simplement faux : c'est faire acte de prévention de la violence que d'expliquer, vu des deux côtés, le sentiment de légitimité.

Bilan : cela fait 14 mots ou expressions « prédigérés » auxquels je n'adhère pas, et qui rendent impossible que je sois entendu, ou même considéré audible. C'est injuste à mon avis mais c'est ainsi, hélas. Malhonnêtement (sur les plans intellectuel et moral), à mon avis, solide.

Ajout 2021 (02-07/02/2021)

Logique formelle sceptique, inventée il y a 29 ans !

L'annexe 6A de mon livre initial inventait une base logique comme « sans raison », pour tester la logique intuitive (« ma » logique intuitive) : cohérente ou incohérente ? finalement cohérente. Mais, finalement, ça s'avère beaucoup plus puissant qu'envisagé à l'époque.

La révélation m'est apparue en relisant ce texte aujourd'hui, très longtemps après son écriture en 1992 (avant impression 1993). Que je le relise n'était nullement prévu, ce qui s'est passé est que mon ami contradicteur dans une discussion m'accusait de ne pas respecter « le tiers exclu », et j'ai répondu que je ne savais pas ce que c'est. Il s'est exclamé en retour « Mais c'est la base de toutes les sciences ! » (et nous avons une formation scientifique, lui et moi, Bac C 1981). Il se trouve simplement que je n'ai jamais entendu cette expression dans ma scolarité (1966-1984, scientifique sur la fin 1978-1984), ni après en emploi scientifique (1984-2018), mais je suis allé voir sur Internet ce jour. C'est finalement le principe « "p vrai et non-p vrai" est toujours faux », ce que j'avais vu en 1978 en maths sans que ce soit appelé « tiers exclu ». Mais je me suis demandé si l'incorporation de ma position philosophique « Vrai ou Faux, indéterminé » (base de mon scepticisme égocentrique) pourrait révolutionner la logique, pouvant ainsi enrichir mon annexe de logique pure (finalement retrouvée comme n°6A) dans mon premier livre, à compléments ajoutés annuellement. Et, vérification faite, c'est précisément ce que faisait cette annexe, sans l'aborder sous cet angle.

Donc, a posteriori, je partirais à l'envers, la logique sceptique serait ceci :

Mettons à la poubelle le tiers exclu : il est incorrect d'affirmer que soit p est vrai soit non-p est vrai, l'hypothèse du rêve persistante (ni prouvée ni démentie), conduit à dire que tout semble « vrai-ou-faux, indéterminé actuellement ou pour toujours ». Cela n'empêche en rien de construire des règles logiques définissant l'implication, l'équivalence logique, le raisonnement déductif. La fin de l'annexe 6A inventait cette « logique sceptique » sans s'en rendre compte. Je la reformule ci-après (avec moins de tableaux pouvant prêter à lecture erronée*, mais plutôt du texte explicatif) :

* : j'ai le mauvais souvenir, à mon travail professionnel, d'avoir été un jour envoyé dans un autre service (que le mien habituel) pour une tâche de validation, et entre autres choses il fallait valider un tableau à double entrée comportant des croix et des vides. J'ai demandé à la chef quel était le sens de la relation à valider, et elle s'est exclamée en criant « il ne sait pas lire l'écriture matricielle ! mais qui ils m'ont envoyé, ces imbéciles ! il ne sait pas lire les matrices merde quoi ! ». J'ai expliqué que c'était le contraire, j'en connaissais davantage qu'elle, percevant une ambiguïté dont elle n'avait pas conscience. Un tableau à double-entrée peut correspondre à divers types de relation : « si ce qui est à gauche est vérifié, alors ce qui est coché à droite est seul vérifié », ou bien « les combinaisons cochées sont seules vraies, l'intégralité des autres étant fausses », mais elle ne m'écoutait en rien, persuadée d'être très supérieure ayant affaire à un inférieur débile léger… Alors, ces tableaux prêtant à pareils malentendus aveugles, attention.

Je dénombre 4 cas :

i (p et q synonymes) : p = la température est de 20°C, q = la température est de 68°F

si p vrai alors q vrai, si q vrai alors p vrai, si p faux alors q faux, si q faux alors p faux

ii (q conséquence de p et contenant autre chose) : p = je suis à Montalieu-Vercieu, q = je suis en France

si p vrai alors q vrai, si q vrai alors p « vrai ou faux », si p faux alors q « vrai ou faux », si q faux alors p faux

iii (p conséquence de q et contenant autre chose) : p = je suis en France, q = je suis à Montalieu-Vercieu

si p vrai alors q « vrai ou faux », si q vrai alors p vrai, si p faux alors q faux, si q faux alors p « vrai ou faux »

iv (p et q indépendants) : p = je suis en France, q = je suis châtain

si p vrai alors q « vrai ou faux », si q vrai alors p « vrai ou faux », si p faux alors q « vrai ou faux », si q faux alors p « vrai ou faux ».

Autrement dit :

i : « p implique q » vrai, « q implique p » vrai (, « p et q sont logiquement équivalents » vrai)
ii : « p implique q » vrai, « q implique p » faux (, « p et q sont logiquement équivalents » faux)
iii : « p implique q » faux, « q implique p » vrai (, « p et q sont logiquement équivalents » faux)
iv : « p implique q » faux, « q implique p » faux (, « p et q sont logiquement équivalents » faux)

On voit bien que ça explore la totalité des cas envisageables sur le principe : VV VF FV FF (2 propositions à 2 valeurs donnent $2^2=4$ combinaisons).

La logique formelle classique ne semble plu' valide :

- On ne peut pas dire : p vrai et q vrai correspond à « p implique q » vrai, mais à « p implique q » vrai (cas i ou ii) ou faux (cas iii ou iv)
- On peut continuer à dire : p vrai et q faux (impossible pour i et ii) correspond à « p implique q » faux (cas iii et iv)
- On ne peut pas dire : p faux et q vrai (impossible pour i et iii) correspond à « p implique q » faux, mais à « p implique q » vrai (cas ii) ou faux (cas iv)
- On ne peut pas dire : p faux et q faux correspond à « p implique q » faux, mais à « p implique q » vrai (cas i et ii) ou faux (cas iii et iv)

Et de même :

- On ne peut pas dire : p vrai et q vrai correspond à « p logiquement équivalent à q » vrai, mais à « p logiquement équivalent à q » vrai (cas i) ou faux (cas ii ou iii ou iv)
- On peut continuer à dire : p vrai et q faux (impossible pour i et ii) correspond à « p logiquement équivalent à q » faux (cas iii et iv)
- On peut continuer à dire : p faux et q vrai (impossible pour i et iii) correspond à « p logiquement équivalent à q » faux (cas ii et iv)
- On ne peut pas dire : p faux et q faux correspond à « p logiquement équivalent à q » faux, mais à « p logiquement équivalent à q » vrai (cas i) ou faux (cas ii et iii et iv)

Et cela fait émerger de nouvelles lois :

- « p implique q » faux ne correspond pas seulement au cas « "p vrai" et "q faux" », mais « "p vrai" et "q faux" » impossible (cas iii) ou possible (cas iv).
- « p logiquement équivalent à q » faux ne correspond pas aux cas « "p vrai" et "q faux" » ou « "p faux" et "q vrai" », mais aux trois cas ii, iii, iv, qui ont en commun que soit possible « "p vrai" et "q faux" » ou « "p faux" et "q vrai" ».

Le raisonnement déductif reste lui valide :

- Si « "p implique q" vrai » (cas i ou ii) alors : si « p vrai » alors « q vrai »
- Si « "p implique q" vrai » (cas i ou ii) alors : si « q faux » alors « p faux »

Note 1 : le tableau des cas i à iv s'entendait dans un cadre réaliste, pas sceptique à hypothèse du rêve restant envisageable, car en rêve il est possible que le thermomètre Celsius (certifié juste) indique 20°C quand le thermomètre Farenheit (certifié juste) indique 10°F, en rêve il est possible que je sois à Montalieu-Vercieu mais pas en France car la France n'existerait plu' et serait remplacée par la Cis-Bavière. Bref, le scepticisme sincère fait exploser la logique formelle plutôt qu'employer une logique formelle modifiée. Par contre, au sein du monde réaliste, prendre en considération cette logique sceptique éveille au scepticisme, en incluant comme base le « vrai ou faux indéterminé » sans exiger que tout soit vrai ou bien faux avant de raisonner.

Note 2 : la définition usuelle du scepticisme est « tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien » ; c'est invalide, auto-contradictoire illogique : si je ne savais rien, je ne saurais pas cela non plu'. Par ailleurs un contradicteur démolirait cette affirmation péremptoire aisément : « tu "sais" cela ? alors prouve-le ! tu en es incapable ? alors ce n'est pas du savoir mais de la croyance ! paf ! ». La version correcte, cohérente logique, est différente, je l'invente ou réinvente : « j'ai l'impression de ne rien savoir, quoi qu'on m'affirme ou prétende prouver, et (en ce moment) je doute de savoir un jour, je peux me tromper mais apparemment c'est mon ressenti ».

+ Ajout (11/03/2021) Condamnation de la perte de contact avec la Réalité

Il y a quelques jours, un garçon et une fille de 15 ans ont tué à Argenteuil une fille de 14 ans de leur classe, qu'ils harcelaient sur les réseaux sociaux et qui s'en était plainte, les faisant convoquer en conseil de discipline (scolaire, sans plainte à la police à ce stade). Les commentateurs journalistes et invités disent que, puisque le garçon passait son temps sur ordinateur, il avait perdu contact avec la réalité, ce qui explique totalement son geste commis sans percevoir la monstruosité de celui-ci « en vrai » (loin des jeux vidéo de massacre « pour rire »). Ce serait spécifique à cette « jeunesse v2.0 », qui s'entre-massacre maintenant au quotidien, avec morts à la clé au lieu de blessés autrefois. En tout cas être « contre la Réalité » est rappelé comme très gravement criminogène, voire déjà criminel. Qu'est-ce que j'en pense ?

Je ne suis pas d'accord, arguments à l'appui :

– Le fait d'être violent n'a aucun rapport avec le fait d'être irréaliste. Il y a des réalistes violents, comme Staline et tous ses massacreurs, des irréalistes doux comme les rêveurs et poètes dans les nuages ; certes il y a des irréalistes violents aussi, des réalistes non-violents aussi, mais il n'y a pas à amalgamer irréalisme et violence d'un côté, réalisme (obligatoire ?) et non-violence de l'autre côté, c'est une faute de pensée, une accusation mensongère vis-à-vis de l'irréalisme.
– Ma thèse n'était pas de réhabiliter tout irréalisme même massacreur, ni accuser tout réalisme même tolérant et non-violent, ce n'était pas ça. Le but était de réhabiliter l'irréalisme faisant semblant de croire aux bêtises exigées pour rêver tranquille en solitaire sans faire de mal à personne. Cela reste entièrement valable, et attaquer l'irréalisme en général est se tromper de cible, procéder à tort par amalgame, ce qui est illogique et immoral.
– Si, dans une « formation continue » vaguement psychologiste (comme j'en ai subi plusieurs, obligatoires pour raison inconnue, provenant semble-t-il du service du personnel à cadres diplômés en psychologie), on nous demandait : « fermez les yeux et imaginez que vous tuez quelqu'un, un bébé innocent, en lui coupant la tête, puis ensuite… », je refuserais, anormalement. Je ne suis pas d'accord pour que le label irréel autorise à faire l'horrible (puisque le label « réel » me parait contestable, et nulle part il ne faut faire l'horrible, à mon avis). D'autres gens ont d'autres valeurs, d'autres logiques, mais ils n'ont aucune légitimité (logique ou morale) pour imposer leurs principes avant de me condamner.

+ Ajout (22/03/2021) Logique en question (après le 07/02/2021)

Mon ami contradicteur émet une autre objection (c'est moi qui numérote pour répondre) : « *1/ Je suis très étonné de ta vision de la logique mathématique, domaine ou pourtant tu excelles en principe. 2/ Si je sais qu'une valeur ne peut être que oui ou non, 3/ si je prouve qu'elle ne peut pas être non c'est que c'est oui. Je crois qu'on*

appelle ça la contraposée ou raisonnement par l'absurde. Je me souviens que c'est utilisé pour démontrer l'injection d'une application. 4/ Tu me parles des lois contre les pédophiles. Mais ça ne fait que déplacer le curseur de la preuve mais ça ne change rien logiquement. Il y a même un cas où c'est à la défense de prouver : en cas de diffamation où c'est celui qui se dit victime de diffamation de le prouver. »

Mes réponses :

1/ A quatorze ans et demi j'ai appris « La » (prétendue) logique mathématique, et j'ai brillé dans son application, scolaire, obéissant aux injonctions d'application et jonglage démonstratif, oui. Mais ça ne m'a pas empêché de mettre en question cette logique-là plus tard, en inventant autre chose (le formalisant aussi bien, en tirant les conséquences démonstratives similaires ou non), davantage satisfaisant pour mon intuition personnelle, ainsi clarifiée et mise en forme rigoureusement. La capacité à comprendre et raisonner n'oblige nullement à gober et réciter, une part d'inventivité créatrice (ou correctrice) me semble encore mieux.

2/ La conditionnelle formulée est partisane sans le percevoir. Dire « je sais qu'une valeur ne peut être que "oui" ou bien "non" », c'est oublier qu'il y a le cas où on ne connait pas cette valeur qui est donc "oui ou bien non, indéterminé à ce stade", ce qui est un troisième statut, pas aberrant mais évident routinier, presque universel avec philosophie sceptique éventuelle, au lieu de la crédulité/croyance affirmative (type athée ou religieuse).

3/ Effectivement, si on prouve que la valeur n'est pas non, cela enlève tout à la fois le cas non et le cas indéterminé, je n'ai nullement dit le contraire, c'est totalement pareil dans mon système, ce n'est en rien une objection.

4/ Logiquement, déplacer le curseur de la preuve change tout : le cas indéterminé est arbitrairement classé oui (si on exige seulement de non une preuve) ou bien non (si on exige seulement de oui une preuve). Bref, on fait ainsi arbitrairement disparaitre le cas indéterminé, ce qui n'est pas lucide mais volontariste (dictatorial ?) injuste. Le cas des pédophiles illustrait explicitement que les deux arbitraires contraires sont possibles (autrefois preuve à fournir par la victime avec victoire à l'accusé en cas de doute, maintenant preuve à fournir par l'accusé avec victoire à la victime en cas de doute), la loi (des législateurs faux représentants du peuple, trahisseurs de référendum) pouvant décider de basculer d'un arbitraire à l'arbitraire contraire, toujours en interdisant/condamnant le doute lucide, le non-savoir reconnu.

+ Ajout 21-24/03/2021 Malentendu différent

J'ai entendu parler d'une conférence du scientifique David Elbaz, intitulée "L'Univers est-il une illusion ?" Elle dure plus d'une heure et demie, visible sur Internet, par exemple à https://sciencemysterieuse.com/univers-cosmologie/lunivers-est-il-une-illusion-une-conference-de-david-elbaz/ .

Toutefois, le sujet n'est pas du tout le même que le mien, sceptique, en dépit des apparences verbales : il ne s'agit absolument pas, pour ce conférencier, de dire comme je le fais « (peut-être que) l'univers présent (dont autrui ici présent) est mon rêve » mais « L'univers est pour nous tous humains une illusion, d'une certaine façon* ». Bref, c'est l'expression d'une sous-catégorie de réalisme, pas une mise en cause du réalisme. Pour atteindre ce point de vue, ce personnage a gobé (sans preuve aucune) la leçon réaliste, en oubliant (ou interdisant) l'hypothèse du rêve, c'est nul, qu'il se pose en donneur de leçons est invalide, spécifique à sa petite chapelle, ce dont il n'a même pas conscience.

* : l'Univers serait essentiellement constitué d'invisible (ce qu'on voit serait une image illusoire de ce qui est en vrai) ; autre illusion : la matière déformant l'espace-temps, l'image de l'Univers est déformée illusoire pas à croire sans correction ; la gravité n'existant pas aux petites échelles, cette force principale pour nous serait une illusion apparaissant aux grandes échelles ; etc.

Le dernier quart d'heure était constitué de questions au conférencier par le public (des physiciens demandant davantage de détails sur les expériences en cours ou futures). Moi à leur place j'aurais demandé au conférencier : « *Le titre de votre conférence était "l'Univers est-il une illusion ?" mais, si vous envisagez ainsi ce principe de l'illusion, de l'irréel, du rêve, qu'est-ce qui vous prouve que vous n'êtes pas en train de rêver ? auquel cas toutes vos expériences multi-jours seraient invalides se référant à des souvenirs oniriques inventés par votre Moi qui rêve, et toute la démarche scientifique tomberait à l'eau, puisque basée sur l'objectivité par intersubjectivité avec confirmation par autrui, alors qu'autrui ne serait qu'une marionnette sans pensée autonome. Au lieu de vous lancer dans l'hyper-détail en forme d'usine à gaz, pourquoi ne pas réfléchir avant aux bases très générales, philosophiques, pouvant intégralement démolir votre projet de décrire le réel ?* ». Puisque ce n'est nullement abordé dans cette conférence, et nulle part (sauf dans « le discours de la méthode » de Descartes, à réponses illogiques fondant le mauvais esprit dit cartésien), je ne sais pas ce qu'il aurait répondu. Il aurait peut-être appelé la sécurité, pour évacuer ce gêneur classable fou, donc dangereux potentiel… Dangereux pour l'aura imméritée, certes, mettre minable un grand savant n'est pas jugé tolérable (ou est classé raciste antisémite s'il est juif).

+ Ajout 06/04/2021 Erreur d'analyse pseudo-logique

Mon ami contradicteur habituel objecte : « *Toujours la même histoire : dès qu'un argument te gêne tu prétends que les faits n'ont pas existé. Je suis contraint de te répondre qu'ils ont existé ou pas. Toujours la même réponse. Dans le second cas aucune discussion n'a d'intérêt. Dans le premier cas ta position ne tient pas. Je ne crois pas que tu aies compris ou voulu comprendre ce que le témoin de l'époque t'a répondu. L'affaire d'Oradour est incontestable (…)* ».

Je ne suis pas du tout d'accord, solides arguments à l'appui, sans aucunement parachuter d'affirmation ou échappatoire facile :

1/ Si j'envisage être dans un rêve (correspondant plus ou moins aux mots « les faits n'ont pas existé », voir débat plus loin aux points 3 et 6), ce n'est en rien de rien parce qu'un argument me gêne, c'est partout et tout le temps, dans tous les cas. Cela dit, je suis capable d'envisager ne pas être en train de rêver, et sous cette hypothèse incertaine, je peux avoir d'autres objections à ce qu'on me dit (et qui se prétend « arguments »). Quand je n'ai rien à dire sur ce second étage argumentaire, il reste le premier, ce n'est nullement qu'il émerge artificiellement si je n'ai pas de réponse au 2e étage. Erreur d'interprétation totale, pour déjuger (à tort) l'avis différent, affirmé malhonnête intellectuellement (alors que c'est le contraire : c'est l'accusation qui est ici malhonnête intellectuellement).
2/ Il est totalement faux que, si je suis en train de rêver, aucune discussion n'a d'intérêt : prendre conscience de la situation, ou simplement l'envisager de manière indécise (sceptique) permet de pas gober le faux et d'envisager le vrai. C'est capital, à l'intérieur de ce rêve. Et comme l'hypothèse du rêve n'est jamais démentie (à ma connaissance, voire ce livre intégralement), il est toujours intéressant de l'envisager (même si elle était fausse sans que cela puisse être accessible à la raison, de quiconque humain).
3/ Je ne crois jamais « prétendre »/« affirmer »/« revendiquer » que les faits n'ont pas existé (et que cela est totalement prouvé), je ne fais qu'envisager qu'il s'agisse d'un rêve, oser l'envisager malgré l'intolérance affirmative, féroce en face, me crachant dessus sans l'ombre d'un argument (tout en se prétendant logique, en refusant de réfléchir).
4/ Concernant (le massacre d') Oradour clamé « incontestable », ou « indéniable » :

- Dans le Discours de la Méthode, Descartes (clamant ne suivre que La Raison) posait l'existence de Dieu comme indéniable, ça veut seulement dire : « j'y crois très fort, au point que je condamne tous ceux qui oseraient ne pas y croire ». Avec un peu de relativisme logique, ça ne mérite que la poubelle crasse, direct. Oui, l'esprit cartésien, intégralement illogique.
- J'ai vu un extrait de télévision égyptienne moderne (il y a 5 ans ?) où un présentateur recevait sur le plateau d'informations un jeune étudiant, et celui-ci a dit à un moment qu'il était athée, alors le présentateur a immédiatement exigé qu'il quitte le plateau et aille voir un psychiatre d'urgence. Forme moderne de « l'existence de Dieu/Allah est indéniable ». Ça ne s'appelle dictature (en Occident) que spécifiquement pour les mondes musulman, chinois, russe, en refusant avec horreur d'envisager que c'est pareil chez nous. Honnêteté et lucidité sont ailleurs, que dans le camp de ces invocateurs de l'incontestable, Occident compris (dont les dominants faux-représentants-du-peuple sont vénérateurs de la Shoah et d'Israël et Oradour).
- Cette nuit (peut-être après le reportage hier sur la culture difficile de truffe noire et truffe blanche, dits diamants noir et blanc), j'ai rêvé que mélanger vin et eau créait de l'or, c'était dit « indéniable » par tous, mais moi j'en doutais. Tout le monde me donnait tort, et je répondais « mais si ici est un rêve… » et on m'enfonçait encore davantage : « ne pas reconnaitre le réel et le rêve, c'est une maladie mentale : la schizophrénie ! ». Alors je me taisais, je les laissais dire, dominé, mais n'en pensant pas moins, sans pouvoir prouver qu'ils se trompaient, je doutais simplement. Mais… maintenant éveillé, l'évidence a basculé à l'inverse, ce prétendu indéniable était interne au rêve délirant (totalement faux vu d'ici), tous les personnages certains étaient des marionnettes virtuelles disant des bêtises, leur rôle apparemment étant celui-là, pour un but inconnu du « moi qui rêvais » (ou automatisme inconnu, ce n'est pas impossible). En tout cas, le « moi rêvé » était le seul à avoir raison, entouré de milliards de gens qui avaient tort (bien davantage que la majorité démocratique, et se prétendant « totale unanimité sauf malades mentaux » – en fait j'étais seul lucide, seul pensant). Fausses gens, personnages oniriques, mais je ne pouvais nullement le démontrer, de l'intérieur du rêve, je ne pouvais que douter, et là était la sagesse, même si condamnée. Cela me semble une leçon immense, à titre de possible (malgré les démentis unanimes entendus).

5/ Il est faux que je n'ai aucun second étage concernant Oradour. A supposer que je ne rêve pas, que cela se soit effectivement passé, il n'en reste pas moins une immense malhonnêteté (dans le camp allié) à déclarer cette tuerie : monstrueuse abominable inexcusable horrible, tandis que le bombardement incendiaire de Dresde etc. (exterminant bébés et vieillards impotents) est clamé : magnifique héroïque grandiose succès. Pire : si le chef allemand de la brigade (ou son second, ou un soldat charismatique) ayant massacré à Oradour venait d'être informé que sa famille civile venait d'être exterminée par les Alliés, il a pu vouloir pratiquer la loi du Talion (« œil pour œil, dent pour dent »). Je n'aime pas du tout cette loi appliquée aux massacres d'innocents, ce n'est en rien que j'approuve, c'est que cela expliquerait le prétendu incompréhensible monstrueux. Et la propagande féroce (gobée et récitée par mon ami semble-t-il) interdit de l'envisager, classant cela criminel complice (et interdisant de déclarer De Gaulle et les leaders alliés de l'époque, et leurs admirateurs actuels, pareillement complices d'horreur criminelle, il est condamné d'oser le dire, avec force hurlements prétendant à l'incontestabilité). J'appelle ça : dictature, explicite, simplement cachée (à dénonciation étouffée par condamnation sévère ou menace). Certes mon ami ne me jette pas en prison mais il ajoute sa voix à ceux qui me condamnent sur le principe, lui il me traine plus bas que terre, comme menteur ou idiot profond inapte à la plus élémentaire logique, ce qui est totalement faux (en logique) et injuste (en morale).
6/ Pour en revenir au vocable « les faits n'ont pas existé », c'est une déformation malhonnête de mon point de vue sous hypothèse de rêve. Si ici est mon rêve, cela ne signifie pas du tout que l'intégralité de ce qui y est dit est faux, simplement ce qui y est affirmé « prouvé vrai » n'est pas prouvé, il est faux que ce soit prouvé objectivement. Cela peut être faux, ou par hasard cela peut correspondre à un truc vrai, il semble impossible de le savoir vu d'ici. Cela ne prouve donc en rien « ces faits n'ont pas existé », cela dénie « il est prouvé que ces faits ont existé », la sagesse semblant le doute indécis – sur le sujet Dieu, où dominerait la religiosité, ce serait une sagesse agnostique, pas un athéisme se prétendant prouvé juste. Ne pas prendre cela en considération me

semble moche : « déformer pour mieux casser » n'est pas juste, ou plus exactement : c'est se tromper de cible, et se trouver hors-sujet, condamnant à tort.

+ Ajout 11/05/2021 Kylian M'Bappé penseur (je ne plaisante pas)

J'ai aperçu dans la vitrine d'un magasin la couverture d'un livre écrit par le footballeur vedette Kylian M'Bappé (ce qui ne m'aurait pas intéressé, comme le sport en général) mais intitulé de manière très intéressante « *Personne ne peut vous interdire de rêver* ». Euh, pour compléter le sujet que constitue ces mots, très majeurs selon moi (hors succès footballistique), je verrai un triple sujet, avec trois mots en parallèle : « interdire »/empêcher/condamner.

Je crois deviner le sujet pour l'auteur : enfant pauvre en grande famille « défavorisée » de banlieue dortoir à chômage moderne, et se trouvant doué pour le football, il « rêvait » (rêvassait, éveillé) de devenir professionnel champion du monde. Sa famille et ses enseignants le rabrouaient s'il en parlait, répondant : « éh, 'faut pas rêver ! » (condamnation du rêve). Mais certes, on ne l'a pas interdit (ni empêché) de rêver, ce qu'il a donc fait, en réussissant exceptionnellement à concrétiser ce rêve, seul parmi dix mille candidats peut-être, mais c'était possible. Je crois que c'est ce qu'il veut dire à ses admirateurs avec ce livre : quelque chose comme « allez-y, rêvez, ce n'est pas tout à fait impossible (de concrétiser ce rêve en le rendant vrai, réel), mon cas en est la preuve ». Mais ce n'est pas ce sens premier qui m'intéresse pour ce livre (mon sujet n'étant pas le réel-comme-rêve mais le rêve-refuge-idyllique).

Dans les années 1982-2000, j'avais une copine imaginaire (platoniquement adorée), avec le visage de ma copine perdue (aimée platoniquement sans retour). Bref, j'étais solitaire rêveur, et ma famille comme mes collègues me jugeaient « bizarre, malsain » (sans copine, ni même copain homosexuel, rien, « ce n'est pas normal », louche). On me condamnait ainsi de me contenter du rêve (rêverie). Et objecter à ça, c'est le sens de mon livre initial (Contre la Réalité) « légitimité (logique et morale) de la fuite vers un monde intérieur ». J'estime que ce n'était pas juste d'être condamné pour oser vivre de rêve en fuyant le réel (hors minimum professionnel alimentaire), puisque je ne faisais de mal à personne. C'est la « dictature réaliste » (injuste) dont parlait ce livre rebaptisé. Brimant des innocents et encensant des coupables (de violence, agressivité etc.). Dictature des extravertis opprimant les introvertis, oui.

Cela dit, pour faire le tour de la question : on peut « interdire de rêver », si. En classe, l'élève rêveur qui regarde par la fenêtre est puni s'il ne peut pas répéter ce qu'a dit le professeur. « Il faut écouter, il est tout à fait interdit de rêver en classe ». Hors de classe même, et à titre hypothétique, je peux cauchemarder une torture anti-rêve presque généralisée : l'enseignant condamne l'élève, lui interdit de rêvasser, et informe la famille que cette attitude en lui doit cesser, il faut que tout le monde aide en ce sens, allez, allons-y. Alors, à la maison aussi, l'enfant rêveur est secoué par ses parents dès qu'il s'échappe dans ses pensées, et s'il partage sa chambre avec frères et sœurs, ceux-ci participent à le secouer pour l'empêcher de rêver. C'est hélas possible, d'interdire de rêver et l'empêcher (en plus de le condamner). Reste une micro-échappatoire, si le rêveur secoué n'est pas totalement épuisé traumatisé : une fois les lumières éteintes, dans la nuit, il peut rêvasser avant de s'endormir… Tout le reste ayant été torture « pour la réalité ». Ce n'est pas « l'enfer c'est les autres, mais l'enfer c'est le réel » – proche du concept bouddhiste « vivre (hors de la méditation intérieure) c'est souffrir ».

Quant à « empêcher de rêver », totalement, rêve nocturne compris, ça parait possible en laboratoire de sciences humaines ou biomédicales : un dormeur avec des électrodes sur la tête est réveillé par choc électrique dès que son encéphalogramme indique qu'il est sur le point de passer en sommeil paradoxal (rêve). C'est possible en théorie, même si les lois bioéthiques l'interdiraient peut-être en pratique.

Je trouve utile que ce livre (aperçu en vitrine) m'ait fait repenser à ces éléments, merci à la star (ou à son éditeur ayant choisi le titre).

+ Ajout 06/06/2021 Semi-retour au principe de précaution

Habituellement, je déniais qu'il y ait un véritable principe de précaution (« ne pas faire ce qui peut présenter un danger »). Il se trouve que ce principe est invoqué parfois comme incontestable alors que dans la majorité des cas, il n'est absolument pas pris en compte. Avec principe de précaution vrai systématique, il faudrait interdire alcool, tabac, électricité, chauffage, baignade, animaux domestiques, voitures, motos, armes, sports de combat, couteaux, fourchettes, etc. En fait, il s'agit seulement d'un tour de passe-passe oratoire pour que les dominants prétendent à l'incontestabilité, là où ils le veulent, quand ils le veulent, exclusivement.

Toutefois, une toute autre lecture consisterait à effectivement prendre en compte, par prudence sage, le systématique principe de précaution : « Quand on ne sait pas, on ne fait pas ». Mais... avec ma voie sceptique, déniant qu'on sache quoi que ce soit, j'aboutirais à « on ne sait rien, donc on ne fait rien ». Ce n'est pas idiot, c'est simplement différent, à examiner.

Enfin, théoriquement, puisque chaque aliment pourrait être un poison, on ne mangerait plu' donc on mourrait de faim, ce n'est pas viable (j'ai lu que le logicien Kurt Gödel était mort comme ça). Donc, le principe de précaution n'est pas crédible (pour un être vivant), mais cela n'est pas anodin : cela signifie qu'au quotidien, on fait un peu n'importe quoi. Simplement, il faudrait cesser de prétendre à la raison, le monde se définissant comme « n'importe quoi, abordé de manière brouillonne, au jugé pifométrique. ».

Pour en revenir au sujet initial de ce livre, cela ferait comme un raccourci phénoménal vers le but de se replier sur ses rêves : ce n'est qu'une modalité comme une autre du n'importe quoi, donc acceptable. (Sous réserve

qu'il n'y ait pas de problèmes moraux, contrairement aux monstres massacrant ou violant au nom d'un droit à n'importe quoi).

+ Ajout 14/06/2021 Succès ?

Un cousin a objecté à un de mes mails contenant des réflexions par un argument peut-être nouveau : « *Il me semble que tu n'utilises pas le doute comme un simple outil de travail au service de constructions intellectuelles comme tout le monde le fait, mais comme une tentative d'en faire une théorie générale (ou même une philosophie) ; je n'ai toujours pas l'impression que cela puisse être "successfull".* »

Ma réponse : si le but est la réussite sociale (pour devenir milliardaire ou chef des chefs), il est clair que le doute n'est en rien adéquat. Mais tel n'est en rien mon but. Depuis l'âge de 15 ans, j'ai abandonné toute ambition sociale, étant suicidaire, et cherchant plus ou moins un équilibre avec mes valeurs logiques et morales inusuelles (pas du tout « comme tout le monde » en France, ce serait peut-être différent en Inde envisageant/approuvant des sagesses différentes). Il ne s'agit en rien de triompher d'autrui mais d'espérer atteindre une forme de satisfaction intérieure.

+ Ajout 15/06/2021 Contre-attaque

Mon cousin réplique : « *Quand j'écris "successful", je pense à la suite logique du commencement du paragraphe : un intellectuel – tu en est manifestement un – élabore une théorie ou une philosophie dans le but de convaincre autrui du bien-fondé de sa vision, sa proposition, sa théorie générale. Pourquoi se limiter seulement à une satisfaction intérieure ? Auquel cas, ce n'est pas la peine d'écrire.* »

C'est un malentendu total, via le vocable flou « UN intellectuel », pouvant vouloir dire « d'habitude, pour plus de 95% des cas » ou « toujours, pour 100,000% des cas ». Je suis un cas de penseur immensément anormal, et oui, effectivement, je fais différemment des autres, mais il est erroné de me dire en conclusion « puisque tu es un penseur, forcément tu devrais faire comme les autres ». C'est le contraire : il n'y a vraiment pensée que si elle est novatrice, pas comme les autres. Sauf à voler le titre de penseur, comme le font certes l'immense majorité des prétendus « philosophes » professionnels, simples érudits réciteurs sans pensée personnelle apportant quoi que ce soit (en se dénommant « intellectuels » par présomption forcenée – me dégoûtant totalement de ce mot, que je ne m'attribue en rien).

Ceci dit, oui la question d'écrire vers l'extérieur ou non est problématique, mais elle a été abondamment traitée dans ce livre. Je refais le point à ce sujet :

1/ Ma conception n'est pas un solipsisme affirmant avec certitude qu'autrui n'existe pas, c'est un scepticisme doutant de l'existence d'autrui (sans affirmer certaine son inexistence) ; en ce sens, il est très sensé d'exprimer ma pensée au-delà de l'intériorité, surtout quand elle semble un milliard de fois plus pertinente que l'étalage des prétendues pensées déversées par autrui « savant ». Ce n'est en rien une garantie que ma pensée sera comprise par autrui (à supposer qu'autrui existe) mais cela constitue une pierre majeure posée dans l'édifice de la pensée humaine (à supposer qu'autrui existe). Oui, c'est peut-être inutile, si je rêve, mais oui, c'est peut-être utile, si je ne rêve pas. Ce n'est pas contradictoire (argument « si je ne rêve pas, j'ai tort d'envisager être en train de rêver »), mais un constat sceptique : il semble impossible de savoir si je rêve, l'expliquer est utile si je ne rêve pas, ce que je ne sais pas mais dans le doute il est très compréhensible que je l'explique. On revient là à mon invention de logique formelle sceptique : il est incorrect d'affirmer « soit je rêve, soit je ne rêve pas, il n'y a pas d'autre alternative », l'alternative est « soit je ne sais pas, et ne saurai peut-être jamais, si je rêve ou non ».

2/ Les aléas du vécu personnel, avec ses traumatismes lourds, m'ont conduit à « écrire un livre, en vue de devenir célèbre, pour retrouver contact avec mon amie perdue de vue ». C'est ainsi que ça s'est passé, même si c'était idiot (contradictoire) puisque le doute conduit à penser qu'elle n'a peut-être jamais existé. La force du cœur dépasse les réserves du cerveau, c'est peut-être regrettable mais c'est ce qui s'est passé à l'époque vers 1992-93. (Du moins dans le souvenir que j'en ai présentement, même s'il est illusoire éventuellement).

3/ En pratique, sur un autre plan encore : si j'essaie de soigner mes argumentations, est-ce que ça signifie que je veux convaincre autrui ? Oui et non, c'est complexe. Le titre initial « Contre la réalité. Légitimité de la fuite vers un monde intérieur » n'était pas du tout un appel groupiste « allez tous ensemble, soyons contre la réalité, replions-nous », pas du tout. C'était quelque chose comme « Je suis contre la réalité, si vous existez laissez-moi me replier en comprenant la légitimité intellectuelle et morale de ce point de vue inhabituel, très argumenté contre vos objections possibles ». J'ai baptisé la version révisée « Échapper à la dictature réaliste », ce n'était pas non plu' un appel groupiste « allez tous ensemble, échappons-nous », mais un plaidoyer de défense face à l'accusation (d'anormalité, folie, bêtise, etc.), sans du tout être certain qu'il puisse être compris par les accusateurs mais envisageant que, dans cent ou mille ans, un vrai penseur honnête puisse constater l'injustice de la condamnation pratiquée, et la présence ancienne de la vraie sagesse, écrasée à tort dans les années 1970-2030. C'est du virtuel, pas du tout pour convaincre ma famille ou mes voisins ou collègues. S'ils émettent de nouvelles objections auxquelles je n'avais pas songé, bien sûr qu'il me faut les parer pour consolider mon apport, mais je ne cherche en rien à conduire ces gens (ou d'autres) dans ma voie personnelle.

+ Ajout 28/06/2021 Autres débats

- Mon ami contradicteur émet une idée nouvelle, apparemment : « *Si tu refuses de réfléchir sur la réalité sensible, hypothétique, je suis d'accord ; tu ne peux réfléchir sur rien, te contentant d'un peut-être.* »

→ Oui et non : oui, c'est le principe sceptique, toutes les conclusions (apparentes) sont entachées d'un peut-être, sans certitude. Mais non, ça ne dissuade en rien de réfléchir : il est très utile (et plaisant, en un sens) de noter les contradictions invalidant des prétendues certitudes, et les démonter fait appel à la réflexion. Ce n'est pas porteur de certitude positive mais douter n'oblige en rien à la non-pensée. Enfin, j'envisage une objection : on me dirait « peu importe ce que tu en penses, objectivement soit la réalité existe soit elle n'existe pas, donc… », et là je dirais stop pareillement, je dirais que je ne suis pas d'accord : clamer qu'il existe quelque chose indépendamment de quelqu'un là pour en juger, c'est une certaine philosophie, le matérialisme, et ce n'est en rien la seule, il y aussi l'idéalisme (ou un des idéalismes) disant par exemple qu'il n'y aurait pas de Soleil s'il n'y avait personne pour le voir, c'est une autre façon, je n'ai pas à me soumettre à un certain point de vue refusant arbitrairement la concurrence.

- Il dit aussi : « *La logique mathématique repose sur la valeur oui/non. Je ne dis pas qu'on peut avoir une autre logique mais elle n'est plus mathématique, c'est la fameuse logique floue*. »

→ Je ne comprends pas pourquoi la mathématique interdirait par principe une approche triple oui/non/peut-être. Il ne faut pas confondre mathématique générale et habitude mathématique en aval de certains axiomes. Sinon, c'est comme si on avait interdit les nombres complexes en clamant que « en mathématiques x^2 est positif ! Le reste n'est en rien mathématique ! ». Ben si, autrement…

- Autre point qu'il soulève : « *La plupart du temps ta position du doute te permet surtout de te dégager du débat selon les besoins de la cause.* »

→ Oui, le doute dégage toutes les contraintes absolues, c'est une arme (intellectuelle) de dernier recours. Avant d'en arriver là, il est possible de noter des contradictions franches dans les propos entendus, et on peut les signaler sans recourir à l'artillerie lourde du doute philosophico-métaphysique.

- Et encore : « *Une fois de plus : si la réalité sensible n'existe pas on ne sait rien. Si elle existe, on peut tirer des conséquences de celle-là : Shoah, Nakba, guerre de 1914 etc…* »

→ Il y a une troisième possibilité : si on ne sait pas, et qu'on envisage ne jamais savoir, on est entre les deux, ni d'un côté ni de l'autre. Interdire cette position est possible, en dictature pseudo-intellectuelle, mais il ne faut pas prétendre à la logique dans ce cas, les leçons données sont invalides.

+ Ajout 05/07/2021 Autre approche

Mon ami contradicteur continue à objecter sous une forme cette fois différente je crois, appelant éventuellement des réponses différentes : « *1/ Penser qu'on ne peut raisonner que dans la réalité sensible n'est absolument pas de ma part une quelconque position réaliste. Il est tout à fait possible que cette réalité n'existe pas, c'est possible. Je l'ai déjà dit. 2/ Tu es réaliste quand ça t'arrange et pas réaliste quand ça t'arrange. Je ne peux pas être d'accord.* »

→ Je réponds :

1/ Penser qu'on ne peut raisonner que dans la réalité sensible présuppose qu'on admet qu'il y a une réalité sensible, s'opposant aux rêves, c'est précisément la position réaliste (réservant crédibilité à ce réel), tout au contraire de ce que clame mon ami, n'envisageant pas objection argumentée. Si cette réalité n'existait pas, donc (en suivant cette logique prétendue) on ne pourrait pas raisonner, c'est contredit par ce qu'on est en train de faire en disant cela. Même sur un simple bilan de souvenirs : les souvenirs de délires nocturnes n'étaient en rien 100% délirants, comportant des bribes de logique apparente, avec réflexion poussée et souvent juste même (vu d'ici, pensé moins délirant).

L'approche sceptique me parait infiniment plus cohérente et saine : j'ignore si je suis en rêve ou dans une réalité partagée, je raisonne et ça a un intérêt en soi, pour détecter des mensonges auto-contradictoires par exemple, que je sois en rêve ou non, simplement ce contexte (peut-être impossible à déterminer) en déterminerait la crédibilité, même si celle-ci éventuellement ne sera jamais estimée crédiblement. (Je ne dis pas « objectivement » car l'existence d'autrui n'est pas établie donc la possibilité d'une objectivité n'est pas certaine du tout).

2/ C'est une erreur de jugement. Enfin : libre à mon ami de ne pas être d'accord avec moi (s'il existe, ou de faire comme si sinon), libre à lui de se tromper mais en tout cas c'est une erreur. Le scepticisme n'est ni réalisme fanatique ni antiréalisme fanatique, il est hésitation, envisageant les deux possibilités par principe, nulle n'étant prouvée fausse. Ce n'est pas une manœuvre menteuse louvoyant n'importe comment « comme ça m'arrange » en me contredisant et oubliant que je me contredis. Pas du tout. Je ne suis jamais réaliste affirmant que le Réel existe indéniablement, jamais, l'affirmer est totalement faux. Inversement, je ne suis pas solipsiste certifiant qu'autrui (et son Réel) n'existe pas, assurément. Non, j'envisage divers points de vue, en pesant leurs conséquences, sans rejeter d'autres points de vue (en matière de Réel oui ou non).

Ça me fait penser aux démonstrations par l'absurde : tout en gardant en tête que 1+1=2 selon les maths standards, je peux envisager qu'autrement 1+1 = 11, ce n'est pas en soi une contradiction c'est un autre point de vue. Sauf que dans ce cas, cette branche n'atteint pas la cohérence : (1+1)+1 ferait 111 sans que le chiffre 2 soit

jamais défini, ce qui ne rejoint pas le système actuel (lu autrement) mais demanderait de bâtir un nouvel ensemble (façon comptage bâtons). Au moment où j'examinais cette éventualité, je n'étais pas en contradiction « comme ça m'arrange », je développais un point de vue conditionnel, éventuel.

+ Ajout 14/08/2021 Citation célèbre anti-rêve

Un ami, au sujet de délires aérophiles, m'a signalé qu'il faisait sienne une pensée d'homme britannique célèbre : « *Tous les hommes rêvent mais pas de la même façon. Ceux qui rêvent de nuit, dans les replis poussiéreux de leur esprit, s'éveillent le jour et découvrent que leur rêve n'était que vanité. Mais ceux qui rêvent de jour sont dangereux, car ils sont susceptibles, les yeux ouverts, de mettre en œuvre leur rêve afin de pouvoir le réaliser.* » [Thomas Edward Lawrence, dit Lawrence d'Arabie]

Euh, je ne suis personnellement pas du tout d'accord. Ce célèbre bonhomme voit 2 groupes là où j'en vois 5, et ça change tout :

1/ Réalistes : oubliant leurs rêves nocturnes au réveil.

2/ Semi-réalistes : rêveurs-éveillés voulant concrétiser au maximum leurs rêveries pour qu'elles deviennent réalité à la place de l'ancienne réalité.

3/ Hypo-réalistes : rêveurs éveillés voulant semi-concrétiser leurs rêveries en simples dessins, ou jouets, ou romans, virtuels.

4/ Antiréalistes rêveurs : rêveurs éveillés n'aimant pas ouvrir les yeux, préférant la rêverie inactive.

5/ Antiréalistes dogmatiques : rêveurs éveillés affirmant que leurs rêveries sont le seul vrai en combattant en pratique tout autre point de vue chez autrui.

Les groupes 3 et 4 (entre lesquels j'oscille personnellement) sont négationnés par le prétendu penseur, les condamnant par amalgame (via l' « expression « susceptible de ») avec le groupe 2 (et 5 peut-être). C'est très injuste (moralement) et mal pensé (intellectuellement).

(A titre annexe, j'avais entendu dire que le film Lawrence d'Arabie était un pur scandale, attribuant tout le mérite d'un combat anti-impérialiste antiturc à cet officier britannique alors qu'il n'avait rien fait qu'accompagner des soldats palestiniens, héroïques mais spoliés peu après par la raciste création d'Israël à leurs dépens sévères.)

Post.Scriptum : mon ami précise en réponse que, pour lui « *ce sont ceux qui rêvent éveillés, qui ont donc de l'imagination, et que Lawrence décrit avec humour (?) comme dangereux pour l'ordre établi, alors que souvent ce sont ceux qui ne rêvent pas et donc qui appliquent les ordres des oppresseurs pour maintenir les peuples sous le joug ...* ». Oui, le mouvement des Lumières (France 1715-1789) aurait été condamné par Sir Lawrence au premier degré, plaisantait-il (sans le dire) ? Mystère. En tout cas, ses mots au premier degré sont moches, condamnant les rêveries même sans activisme, c'est une affreuse condamnation de l'innocence, condamnation maintenant armée de bras psychiatrique (et sanitaire sous la dictature Macron).

+ Ajout 22/11/2021 Comme une pieuvre ?

Mon ami contradicteur exprime différemment son objection : « *Tu utilises toujours le doute comme une pieuvre son jet d'encre quand elle a le dessous. Toi c'est pour cacher tes arguments.* »

Je réponds : dire cela, c'est refuser ce que j'ai expliqué mille fois. René Descartes l'a bien exprimé au départ : peut-être que je rêve, et alors le doute a raison de tout contester l'apparent. Bon, ensuite il a prétendu reconstruire, mais il l'a fait faussement, avec une cascade d'illogismes sans valeur. Donc le doute devrait régner. Ceci dit, en plus, pour les gens qui refusent ce doute (plus de 99,99% des gens), il se dit plein de choses et de prétendues démonstrations, et – quand je note une faute dans ces prétendues démonstrations, je la signale, invalidant lesdites démonstrations sans même recourir au doute général. Si j'échoue à cette invalidation aval, il reste l'invalidation amont, qui n'est pas du tout une absence d'arguments, mais le recours à des arguments d'un autre ordre (habituellement refusé, arbitrairement).

+ Ajout 28/12/2021 Complément concernant Descartes

Une partie des discussions avec mon ami contradicteur sur la Réalité, via la notion de « fait » (± indubitable) a été incluse à mon site Internet http://www.kristofmeunier.fr/fait0-0.html plutôt qu'ici en difficiles ajouts et remises au format pdf avec images. Toutefois, je viens d'y rementionner Descartes, et cela mérite vraisemblablement un complément ici à l'annexe 6B (pages 87-91 au format actuel en ligne).

J'écrivais avant-hier : « La situation, en aval du doute sceptique (ou cartésien) est "on ne sait pas si ça existe ou n'existe pas". Point barre, on n'en sort pas. Il est tout à fait faux d'affirmer que cela clame que ça existe et n'existe pas à la fois. C'est l'un ou l'autre (ou indéterminé à débattre éventuellement) mais on n'en sait rien, honnêtement. Les croyants croient, en existence ou inexistence, mais c'est de la pure croyance (sans aucune force logique), à laquelle je n'adhère pas. »

Or, il est très célèbre que René Descartes n'a utilisé le doute qu'en étape préliminaire à sa reconstruction réaliste pro-scientifique (on dirait peut-être même aujourd'hui scientiste voire positiviste). Et dans l'annexe 6B de ce livre, j'ai prouvé entièrement invalide cette reconstruction ce qui ne laisse de Descartes que son doute initial, contrairement à ce que clament tous les philosophes professionnels d'aujourd'hui semble-t-il (professeurs de lycée, professeurs « supérieurs », écrivains publiés, « intellectuels »).

Toutefois, il me vient en tête deux objections que je n'ai pas formulé à l'époque d'écriture/finalisation-première de mon livre, en 1991-93 :

– Le gourou indien Sri Maharaj, auteur du livre « Je suis », admet le tout premier pas de reconstruction cartésienne « je pense donc je suis » mais refuse la totalité des suivants, c'est une autre position partiellement sceptique, intéressante, et que j'ai contestée aussi. (Sur mon site : http://www.kristofmeunier.fr/jesuis.htm de 2009).
– Notre professeur de philosophie en 1981, Monsieur Urvoy, avait je crois mentionné la devise « *cogito ergo sum* » disant en latin source « je pense donc je suis » avant vraisemblable traduction en Français populaire, ou « vulgaire » (de l'avis des aristocrates, voulant se réserver l'accès à l'écrit). Or ma critique essentielle de « je pense donc je suis » sonne mal avec cette version latine sans pronom. En effet, je disais que le « je qui pense » (croit penser, se voit penser en rêve possible) n'est pas forcément identique au « je qui est » (c'est-à-dire le rêveur dormant dans le Réel, si ici est un rêve de sa part), or si « je » n'est pas exprimé, ça pourrait tomber à l'eau, cette réfutation. Toutefois, je ne crois pas (que ça tombe à l'eau), et il me semble que le Français moderne est plus honnête dans sa version détaillée un peu explicative. En effet « penser donc être (à la première personne du singulier) » n'est pas du tout une évidence, et le « donc » parait usurpé. Quelle preuve est donnée ? Aucune, c'est affirmé la raison, or je ne perçois pas cette raison, qui a besoin d'être explicitée, ce que fait la version française – que je conteste ensuite. Enfin, purement en latin, on pourrait dire que « la première personne du singulier » n'est pas un seul être simple mais semble double, avec des sens et attributs différents, sans confusion automatique à affirmer. La vraie évidence est « j'ai l'impression de penser, donc quelque chose est, au moins en apparence, peut-être fictive ». Et non, ce n'est pas un premier pavé en béton solidement posé pour une reconstruction, c'est un petit prout verbal ne faisant nullement avancer, n'excluant que « il n'y a rien » ou « ici est le néant », énoncés auto-contradictoires puisqu'une formulation verbale n'est pas rien.
– Au passage, je note que la forme latine « *cogito ergo sum* » reste proche de l'italien moderne, Google Translate la traduisant en « *Penso quindi sono* ». Toutefois, je n'adhère absolument pas au nationalisme clamant que la langue française moderne est la pluss claire du monde. Je considère en effet qu'il s'agit d'une usine à gaz aberrante, ultra-complexe pour rien en clarté ou signification (pourquoi une porte est-elle féminine et un portail est-il masculin ? avec supériorité du masculin sur le féminin, pourquoi pas de neutre à l'anglaise ? Et un nombre immense de confusion par amalgames et écriture non claire. « Ici, plus de légumes » peut vouloir dire 2 choses inverses : « pluss de légume » (« *more vegetables* » en anglais) ou bien « plu' de légumes » (« *no more vegetables* » en anglais). Et l'anglais qui tend à s'imposer internationalement n'est pas idéal non plu', avec ses voyelles anti-phonétiques dont il faut apprendre par cœur la prononciation (« d**efi**n**e** r**e**cip**e** » se lisant « d**ifaï**nn**'** r**è**ssip**i** »). Je ne connais pas l'espéranto ni le pinyin (ou le vietnamien), mais ce pourraient être de meilleures candidats à langue mondiale unique, enfin claire pour le mieux de tous, sans barrières complexes inutiles (latin, allemand, russe, ont eux les déclinaisons comme inutiles complexités à apprendre par cœur).

Bilan : il me semble totalement confirmé que Descartes est un escroc anti-honnêteté-intellectuelle, qui a certes bien posé le débat (excellente introduction sceptique), avant de rater sa reconstruction, ce que personne ne dit puisque ces erreurs de raisonnement pas perçues fondent les dogmes actuels (le scientisme dominant, intellectuellement illégitime, et la scientificité théorique, cohérente en aval de l'interdiction arbitraire de l'hypothèse du rêve). « L'esprit cartésien » est de la merde en barre, mais chut, il ne faut pas le dire, la loi et les tribunaux l'interdisent, les « experts scientifiques » étant considérés énoncer le vrai indubitable. Hélas.

+ Ajout 25/05/2022 Nouvelle contestation

- Mon ami contradicteur objecte de manière intéressante à mon ajout du 22/11/2021 : « *Je n'ai pas lu tes œuvres c'est vrai (faute de temps). Mais je crois que tu n'as pas pris en compte ce que j'ai dit. Les sciences avancent sur un modelé qui permet de décrire ou prédire, en partie tout au moins, la réalité sensible. Cette dernière n'étant d'ailleurs pas forcément évidente à appréhender. Je n'ai jamais dit que la réalité sensible était la réalité. Un philosophe avait dit, je ne sais plus qui, que rien n'empêche que notre cerveau soit branché sur un ordinateur qui nous fait voir ce qu'il veut. Je n'ai jamais dit que c'était une hypothèse absurde. Ce que je dis c'est que je ne vois pas comment bâtir des sciences dans ce cas-là. C'est tout.* »

Merci. Toutefois, j'objecte : mon travail était parascientifique, travail de technicien en biochimie analytique (par chromatographie liquide en phase inverse) et identification microbienne par séquençage génétique (partie ADN bactérien, pas ARN viral devenu célèbre avec covid19). C'était de la science, appliquée, pas en phase de découverte. Et dans mes rêves nocturnes, l'activité était la même, sans aucun rapport avec le fait qu'on puisse parler de réalité sensible, non c'était une illusion de sensible, et c'était totalement compatible avec le fait que des trucs dits scientifiques soient faits à son sujet. Il y avait une science bâtie sur ce quelque chose, une apparence de science, un peu n'importe comment, simplement. Il n'y a là aucun argument, sauf à prétendre à La Vérité, mais ce n'est pas dit dans ce que mon ami croit expliquer.

- Ce livre que je mets à jour par ajouts était le premier vrai livre que j'ai écrit, actuellement je suis en train de finaliser mon 66e livre, 24e livre consacré à l'aviation par moi-même. Et 17e plus précisément consacré à l'aviation de 1939-45. Cette fixation (hyperréaliste ?) contredit-elle totalement mon irréalisme ? Pas du tout ! Dans le livre en cours (« les top-chasseurs étaient tous bipoutres asymétriques ! »), un penseur médium juge que le vingtième siècle (après Jésus-Christ) n'a pas existé mais il parle (avant d'être interné peut-être) des avions de

1945 avant Jésus-Christ à 1939 avant Jésus-Christ. Certes, mais pourquoi cette fixation ? C'est toute une histoire (personnelle). Etant enfant, j'étais brimé par mon grand frère écraseur, et quand notre oncle préféré (qui était ingénieur électronicien en société aéronautique) nous a offert deux maquettes (d'avion en plastique, pour étagères), mon frère a pris d'autorité la boîte la plus belle : un bipoutre noir P-61 Black Widow de la deuxième guerre mondiale (marque Airfix échelle 1/72) et j'ai pris ce qu'il restait. Mais il a tout raté, tout jeté avec impatience quand moi je réussissais ma maquette, sous les félicitations. Depuis lors, j'ai été passionné d'avions bipoutres, au point d'en devenir le spécialiste mondial. Quand (entre 1985 et 1990) j'ai demandé à la librairie parisienne spécialisée en aviation s'il existait des livres consacrés spécifiquement aux bipoutres (avions ± à deux queues), la réponse a été négative à l'époque et il m'a été suggéré de les écrire moi-même, ce que j'ai effectivement fait… Mais, cherchant un éditeur (à l'époque sans Internet pour diffusion libre), je n'ai rencontré que des refus, et j'ai mis tous mes espoirs dans une société de Normandie célébrant en livres inusuels le débarquement 1944, pour le cinquantenaire 1994. J'ai donc écrit un premier livre ainsi spécialisé sur 1939-45. Pas par goût personnel ou militarisme (au contraire) mais espérant intéresser cet éditeur différent, très spécialisé. Il a refusé finalement, mais le sujet m'avait intéressé et je l'ai décliné sous plein de versions depuis. Sans prétendre qu'ont existé ces avions-là, ni même ces années-là. C'est paradoxal mais c'est la situation, très anormale quoiqu'entièrement véridique, en tant que vécu/souvenir (même si ici est un rêve, possiblement).

+ Ajout 26/05/2022 Transition bouclant le lien entre ce livre et ceux que j'ai écrits sur les avions bipoutres 1939-45

J'ai envoyé à un parent un de mes derniers livres aéronautiques (sur la formule bizarre P-39 généralisée à tous ses concurrents, doublés en bipoutres qui plus est, dans mon imaginaire) puisqu'il m'avait demandé en prêt plusieurs de mes livres aéronautiques, par le passé. Et il m'a reproché d'être dans l'erreur techniquement quant aux mérites relatifs de deux formes de motorisation à pistons sur monomoteur. Et que je cherchais à me donner de l'importance avec une prétendue supercherie, pour mieux fourguer commercialement ma camelote.

J'ai répondu que c'était un total contresens, le nom d'auteur sur la couverture étant suivi en clair de « sous suivi psychiatrique », et le texte accompagnant les dessins étant sciemment délirant, prétendant à un complot des Historiens cachant La Vérité, en me contredisant du tout au tout d'une page à l'autre, en disant en clair dans le résumé anglais final qu'il s'agissait de délire rêveur. Et le rédacteur (virtuel, personnage fictif) affirme qu'il révèle la vaste supercherie cachée tant de décennies, sans aucun argument qu'un petit détail sans voir la masse d'arguments inverses. Le but était de faire sourire, en se tournant éventuellement l'index sur la tempe en confirmation de la page de couverture. Bref, c'était une tentative d'humour, une parole au second degré. Peut-être pas réussie, pas hilarante, d'accord, mais pas du tout une faute technique grave contrevenant à tel argument important, ce n'était absolument pas le sujet. Et j'ai précisé que ces livres, que je mets gratuitement sur Internet, ne me rapportent pas un centime, c'est le contraire total de l'esprit commercial, c'est un simple loisir qui me plait, partagé éventuellement au cas où ça puisse intéresser quelqu'un d'autre. Je l'ai dit à ce parent désapprobateur.

Il m'a répondu des mots comme massacreurs (je numérote pour répondre, de manière majeure, à moi-même ici, pas à lui à qui je laisse le triomphe de croire avoir eu le dernier mot) : « *1/ C'est justement ton erreur magistrale de te revendiquer psychotique pour justifier de rejeter toute forme de réalité qui pose problème. 2/ Que tu te sentes insulté est donc la preuve de ton refus de composer avec ce qui fait le monde dans lequel tout le monde vit. 3/ Je commence à comprendre pourquoi tes psychiatres ne te laissent pas tranquille depuis des décennies. 4/ Tu sembles vouloir découvrir une alternative au monde réel, or il n'y en pas. 5/ Ne compte pas sur moi pour t'encourager dans cette voie.* »

Je réponds pour moi-même (et c'est d'intérêt général, je pense) :

1/ Ce n'est nullement que je me revendique psychotique (sans l'être ? voulant l'être ?). Je suis sous traitement médicamenteux antipsychotique depuis des décennies, et je suis en invalidité pour troubles psychotiques depuis 3 ans et demi. Définition (merci Google) de revendiquer : « *demander avec force, comme un dû* ». Contresens : ce n'est nullement moi qui ai réclamé cela. Simplement, ici, et sans dire en cela de mensonge, je signalais que l'auteur n'était nullement quelqu'un de hautement crédible, spécialiste, reconnu, mais un « déclaré fou », dont les délires rêveurs vont être présentés pour sourire. C'était cohérent, l'attaque reçue ne l'est pas. Par ailleurs, ce livre ne parlait nullement d'une « forme de réalité qui pose problème », il déclinait simplement, au monde entier de l'aviation, une étrangeté qui est habituellement dite très ponctuelle et vite abandonnée. C'était là un riche prétexte à imagination débridée, nullement un douloureux ressenti de problème. Erreur donc double. A un comique imaginant que tous nos hommes politiques ont les yeux violets, je ne comprends pas pourquoi il serait répondu qu'il rejette toute forme de réalité qui pose problème (??) ; diagnostic totalement erroné.

2/ Concernant mon livre partagé gratuitement, accusé de mercantilisme odieux… Quand on subit une attaque verbale clairement injuste, il parait très normal/logique de se sentir injustement insulté, ce sentiment n'est en rien une offense au devoir de composer avec la Réalité. Si je traite quelqu'un de nazi, et le réaffirme catégoriquement s'il dénie, oui une possibilité est qu'il hausse les épaules en se sentant serein mais ce n'est en rien la seule réaction possible, il peut tout autant être choqué et désapprouver fermement le propos entendu (et cela sans aucunement être « fou » de ce fait, ça n'a rigoureusement rien à voir). Laisser-faire ou réagir, ce sont deux modalités de la psychologie, et il est totalement faux que la seconde est psychotique refusant la Réalité.

3/ Les psychiatres ne me harcèlent pas, non. Depuis que je suis devenu intransportable avec 4 cancers dont un immobilisant via sciatalgie aiguë, je ne revois pas le psychiatre qui m'envoie les ordonnances trimestrielles par la poste, et je lui renvoie la feuille de soins signée (postée par mon épouse) pour qu'il soit payé. Et les psychiatres ne parlent en rien du diagnostic qu'ils font sur moi, je suis étonné que ce parent sache à ce sujet ce que je ne sais pas. Je n'ai jamais parlé de ma réfutation du réalisme avec les psychiatres ni rien de tout ça. Ils me savent simplement suicidaire étant passé deux fois à l'acte, le psychiatre actuel est aussi médecin du sommeil et 100% de nos échanges verbaux portent sur le sommeil et l'appareil de ventilation contrôlée. Ça n'a aucun rapport avec une bataille où ils chercheraient à m'imposer le Réel que je refuserais. Ce diagnostic-là, familial, est incompétent et faux, ignorant tout de mes relations avec psychiatres, mais prétendant comprendre. J'en doute, pour le moins.
4/ La rêverie dans les nuages songeurs est une alternative à la Réalité, la parodie humoristique est une alternative à la Réalité, la création littéraire est une alternative à la Réalité, le cauchemar est un autre hors-Réalité, il ne s'agit pas de dire que c'est La Réalité, ce sont d'autres choses possibles, Quant à La Réalité, « est-ce qu'elle existe ou pas, ? » le débat n'est pas encore tranché. Certes, la rêverie se distingue par son côté actif à volonté, mais entre le rêve/cauchemar et la prétendue Réalité (mondes subis), il n'y a bien souvent pas de critère distinctif. A posteriori, parfois, une absurdité aurait pu être décelée et conduire au jugement que c'était un rêve, mais pas toujours : au changement de monde de type réveil, on ne quitte pas forcément un monde d'absurdités ressenties, non.
5/ Effectivement, si ce passionné d'aéronautique désapprouve totalement mes rêves créatifs à ce sujet, je ne lui enverrai plu' jamais les liens vers mes nouveaux livres gratuits. Si j'en récolte seulement des insultes injustes et jugements inappropriés, effectivement c'est totalement « à éviter », loin de parvenir à partager un sourire entre rêveurs aérophiles. OK. Toutefois, je reçois par ailleurs d'autres réponses immensément plaisantes, ainsi pour ce livre-là d'aviation imaginaire, un ami russe et un ami ukrainien m'ont répondu leur sourire amusé, se rejoignant là magnifiquement au lieu de la situation de guerre haineuse actuelle entre les peuples concernés…

Euh, en me relisant, j'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose, je reprends l'un des argumentaires, au risque de redite partielle : je n'exige en rien d'être reconnu fou. Tout au contraire, j'ai réfuté la psychiatrie par la logique, et j'ai mis ça sur Internet (associant le chapitre de ce livre quant au sujet psychiatrique avec de nombreux compléments puis ajouts). Ici, dans ce petit livre aéronautique fantaisie, il s'agissait simplement d'une signature contraire de « Prix Nobel » ou « professeur supérieur » ou « ingénieur expert » mais au contraire « classé fou, alors si vous lisez le contenu qui suit, ce devrait être avec le sourire devant absurdités, d'accord ? ». Et il se trouve que je disais ça sans mentir complètement puisque je suis « médicalement » classé psychotique (« fou » en termes non médicaux), même si je pense ne pas l'être. Ici en tout cas, le locuteur est un personnage fictif, qui serait lui très très délirant en se prenant totalement au sérieux, ce qui est pour moi un personnage de roman, en quelques sortes, un faux moi imaginaire. Pour aller dans le sens de comique absurde, en donnant une autre raison de sourire un peu que les dessins proprement dits, clairement incroyables pour les fans d'aviation passée. Bref, je pense être injustement classé fou (par des gens pas méchants mais n'ayant pas assez réfléchi avec intelligence critique) et, indépendamment de cela, je m'amuse un peu dans de petits livres à faire semblant d'être un personnage « fou » de bande dessinée ou quoi, délirant affirmatif pas crédible du tout, même si la notion politico-médicale de folie est très contestable.

+ Ajout 26/06/2022 Le politique « refus du Réel »

Le « philosophe » Alain Finkielkraut regrette que selon la presse dominante et le gouvernement « le Réel est d'extrême-droite ! », autrement dit : les faits non-conformes au dogme doivent être rejetés comme mauvais, ignobles, nauséabonds. Exemple des violences « délinquantes » au stade de France lors de la finale Madrid-Liverpool, les jeunes noirs et arabes des quartiers pauvres attaquant les supporters pour les détrousser, sans que le ministre de l'intérieur daigne l'admettre, et laissant détruire automatiquement après 7 jours les preuves vidéo qui l'auraient montré menteur… Qu'est-ce que j'en pense ?

Selon moi, ce n'est pas un scandale anti-réaliste, qui présupposerait que le Réel prime tout, et que les opposants à cela sont des monstres, pas seulement les dits fous mais des notables fanatiques (extrême-gauche communiste brejnévien et extrême-centre macronien). Non, ce qui me choque et que des gens souffrants et témoignants soient déclarés non-crédibles car ne respectant pas tel dogme socio-politique, affirmant commander ce qu'est vraiment le Réel. C'est affirmer ce que le Réel doit être, en balayant l'expérience pratique, en refusant le soi-disant Réel (autre) en désaccord. C'est une position dogmatique de type religieuse, opposée à la Science expérimentale posant le primat de l'expérience sur la théorie.

Pour le scandale « stade de France », ma position est ailleurs : je n'aurais pas affirmé que les vidéos auraient prouvé que le ministre (et la macronie) mentai(en)t, inversement je n'aurais pas souhaité leur destruction au cas où elles montrent des choses « à oublier pour raison morale supérieure », non, moi – arguments à l'appui – j'aurais pensé que ces images peuvent être rêvées par moi si je rêve, n'étant donc pas probantes, quoique parfaitement conservables pour les réalistes pensant différemment de moi (et les jugeant très précieuses). C'est comme entre croyants fanatiques et athées fanatiques, je suis avec la sagesse sceptique ou agnostique, là en matière de Réel pas de Dieu.

+ Ajout 30/07/2022 Pierre posée, pour clarifier peut-être, enfin

Mon ami contradicteur me reproche souvent de ne pas respecter la logique selon laquelle quelque chose est soit juste soit faux, sans autre choix (et il prétend que je choisis très souvent le jugement juste ou faux comme ça m'arrange, sans logique aucune). Je réponds, peut-être davantage en clair cette fois : en ce qui concerne l'état de vérité, effectivement il semble que quelque chose ne puisse être que vrai ou faux (du moins si on interdit l'auto-référence car la phrase « cette phrase est fausse » ne peut être ni vraie ni fausse, sans contradiction), mais c'est totalement différent si on ne parle pas de l'état objectif (peut-être inconnaissable) mais de ce que l'on en sait, ou de ce que j'en sais tant que n'a pas été prouvée l'existence d'autrui (autre que marionnette rêvée par moi). De ce côté, il y a ce que je sais vrai (tautologie par exemple), ce que je sais faux (contradictions par exemple) et ce que je ne sais pas si vrai ou faux (l'immense majorité des choses, l'hypothèse du rêve étant en suspens). Pour celles-ci, les deux éventualités (vrai d'une part, faux d'autre part) cohabitent, et dans un raisonnement, je peux mentionner la partie intéressante pour ce raisonnement, ce qui n'affirme en rien de rien qu'il y a choix en ce sens et rejet de l'autre possibilité, non, pas du tout. Cela me parait très clair, ainsi. J'espère qu'il l'entendra.

+ Ajout 23-27/09/2022 Publicité grand public

Alors que la notion de « Réel oui ou non » est assez absente du débat public, et mal traitée par les philosophes professionnels en classe terminale (et fac de lettres), une publicité récemment y a fait réfléchir tout le monde (c'est moi qui numérote pour répondre) [source : https://www.watchgeneration.fr/realite-augmentee/2022/09/meta-fait-la-promotion-de-son-metavers-en-france-et-en-europe-13627] : « *1/ Certains pensent que le métavers n'est qu'un monde virtuel. 2/ Un jour, cet amphi sera créé avec du code. 3/ Même si leur présence est virtuelle, 4/ ce que ces étudiants apprennent est bien réel. 5/ Les chirurgiens pourront s'entrainer autant que nécessaire dans le métavers, 6/ avant d'opérer de vrais patients. 7/ Même s'ils ne sont pas vraiment revenus en 32 avant notre ère, 8/ ces étudiants peuvent écouter Marc Antoine débattre dans la Rom antique. 9/ Même si le métavers est virtuel, son impact sera réel.* »

Mon avis :

1/ Ces propos ne clarifient pas le sujet. Si je rêve ou cauchemarde aller au cinéma, le fim y sera du virtuel mais au sein d'un monde dit réel alors qu'il est lui aussi virtuel, bla-bla. L'important ne semble pas cet étiquetage nominatif mais les questions essentielles : autrui ici est-il un être pensant ou un personnage marionnette de rêve mien ? est-ce qu'autrui ici pense et ressent la douleur ou n'en donne-t-il que l'apparence ? pour le moi crédule, comme endormi, oubliant de douter intelligemment.

2/ L'amphithéâtre estudiantin n'est qu'une possibilité matérielle parmi d'autres. Les cours par correspondance, les tutoriels vidéo etc. ce sont mille voies alternatives qui peuvent le remplacer, éventuellement mieux. Le confinement covid l'a montré récemment sans tout bouleverser, changeant simplement les habitudes protocolaires. De même quand j'étais à l'école primaire, il fallait copier tout sur un cahier, puis est venu le temps des polycopiés rendant cela inutile (à condition qu'ils soient lus) et maintenant il y a les cours en ligne (même sans métavers), à condition qu'ils soient regardés, écoutés. Le métavers ne révolutionne apparemment rien en ce domaine.

3-4/ Non, faute de raisonnement : cette affirmation de réel est parachutée sans aucun élément de justification. Qu'est-ce qui prouve que je ne suis pas en train de rêver ? Rien, il y a juste que la question est oubliée, ou même pas imaginée. Ces prétendus étudiants supérieurs, ou maîtres super-supérieurs d'étudiants supérieurs, semblent des ânes crédules…

5/ Je ne suis pas persuadé que le « autant que nécessaire » soit atteint par un truc virtuel avec la souris ou autre pointeur remplaçant le bistouri et son toucher exact, précis, à prise en main particulière. C'est comme si on prétendait apprendre à écrire à des petits enfants avec souris et écran « autant que nécessaire », avant de leur mettre un jour en main un vrai stylo et un vrai papier ; peut-être qu'ils ne seront pas comment mettre leurs doigts autour du stylo en pratique et écriront très mal au début, le pré-entrainement dit « autant que nécessaire » s'avérant mensonger. J'ai posé la question à une infirmière diplômée concernant les prises de sang : elle m'a dit avoir appris au départ sur mannequin plastique, mais l'essai sur vrai humain n'était pas préparé vraiment et a constitué un apprentissage essentiel ensuite, avant de savoir faire (pas d'autant que nécessaire possible sur mannequin, non, le nécessaire passait par le vrai en pratique). C'est à envisager, pour le moins, face au boniment commercial affirmant que tout se passera parfaitement.

6/ Entre l'entrainement logiciel et les vrais patients vivants, il faudra de manière indispensable essuyer les plâtres sur des échelons intermédiaires : animaux endormis ou cadavres humains. Sinon ça court à la catastrophe, et avec les procès pour faute médicale tueuse, les vendeurs de métavers seraient conduits à la banqueroute (avec justice type étasunienne envisageant énormes amendes en dommages et intérêts).

7-8/ Le latin n'est en France nullement appris comme langue vivante, et ne serait-ce que la prononciation de ses lettres varie d'une école à l'autre. Quoi qu'il en soit, se gargariser de textes antiques semble un truc de littéraire fier de sa supériorité en bla-bla, oubliant simplement de réfléchir/débattre de manière logique, indépendante des langages piégeux. J'appelle ça de la fausse supériorité sans intérêt, pur code social de hiérarchie artificielle.

9/ Comme en 3-4, c'est une faute de raisonnement. Peut-être que le Réel n'existe même pas, si je passe de rêve en rêve, alors cette garantie de réel futur serait mensongère. Et aucune espèce d'argument ne vient ici la consolider. Simple mensonge commercial, nul en légitimité.

Bilan : finalement, cela ne fait en rien réfléchir les gens, pareille publicité, agitant des mots ni définis ni remis en question. Comme une école de stupidité, consumériste, oui c'est apparemment le but, navrant (tout en s'affirmant supérieurs en savoir et savoir-faire, avec un orgueil démesuré).

+ Ajout 23-27/09/2022 bis, Un antiréalisme wokiste ?

L'autre jour à la télévision sur chaine C-News, j'ai entendu un réquisitoire contre le wokisme inhabituel. Il était comme d'habitude expliqué que le wokisme est l'hyper-victimisation des minorités, raciales ou sexuelles (jalouses des privilèges obtenus par la minorité juive ?), mais il était ajouté qu'en décrétant le genre biologique négligeable devant le genre auto-affirmé (selon la « théorie du genre », je crois, à confirmer), « le Réel n'existe plu', est nié », ce qui rappelle en un sens très lointain mon propos dans ce livre (minimisant le prétendu Réel pour préférer la rêverie intérieure). Il était dit que selon les wokistes, la notion de Vrai est niée, il faudrait que je voie les détails, pour noter si est abordé le scepticisme lié au rêve. Ce n'est pas complètement hors-sujet par rapport à ce dont je parle : j'ai l'impression d'être un homme préférant les femmes féminines aux hommes virils, mais si je rêve actuellement, peut-être qu'après réveil je serais un hippopotame ou un caillou ou une femme, oui, tout est imaginable. Mais cela ne me conduit en rien de rien à décréter des réunions entre femmes interdites aux hommes, je ne vois absolument pas le rapport entre le doute et la discrimination wokiste active, prétendue réparatrice (en croyant le monde présent, là).

Une recherche sur Internet ne m'a rien donné liant wokisme et antiréalisme, mais il y a – c'est intéressant de le découvrir – une page Wikipédia sur Antiréalisme : https://fr.wikipedia.org/wiki/Antir%C3%A9alisme . Le contenu est toutefois très décevant, plein de bla-bla sans envisager du tout l'hypothèse du rêve.

+ Ajout 21/11/2022, Injonction (différemment écologiste) au réalisme

En offrant un livre pour l'anniversaire de mon frère, j'ai aperçu chez Amazon une annonce de livre à titre m'interpelant : « *RÉALISTE : Soyons logiques autant qu'écologiques.* » Réalisme, logique, oui le sujet semble passionnant, c'est pleinement mon sujet, non ? Je lis le texte de présentation avant d'en discuter : « *Non, la sauvegarde de notre planète ne relève pas forcément de l'exercice d'auto-flagellation. (…) Renversons plutôt la tendance et proposons une logique contraire. Oublions une fois pour toute l'impasse que nous promettent – avec une obstination qui confine à l'aveuglement – les partisans de la décroissance. Croire qu'il est possible de motiver les bonnes volontés en amputant d'emblée leur confort, leur mobilité ou leur niveau de vie est un combat perdu d'avance. Mais les solutions pour sortir de cette supposée et inéluctable fatalité existent bel et bien. (…) Remplacer ce qui pollue par ce qui protège l'environnement, c'est ça, le marché de l'avenir. Ne soyons pas pessimistes, pas même optimistes, soyons tout simplement réalistes !* ». Est-ce que cela balaie mes objections au réalisme ??? Ce serait une bombe (pour moi, indépendamment des écologistes habituels ici critiqués, prétendument démolis).

Mais, à la réflexion : pas du tout. Que veut dire cet auteur quand il dit « soyons réalistes » ? Ce n'est absolument pas « j'ai la preuve qu'ici n'est pas un rêve », non pas du tout, comme d'habitude la question (ici est-il mon rêve ?) s'avère totalement oubliée, pour en rester au stade brut (animal ?) oubliant de douter. Il s'agit simplement de donner tort à des catastrophistes prétendant connaître le futur, pour ce qui ne serait que délire rêvé, lui se voulant davantage crédible, ce qu'il appelle réaliste. Finalement, ce sont deux groupes de réalistes prétendant connaitre Le Vrai : réalistes catastrophistes, réalistes calmes. Les deux groupes se donnent tort mutuellement en s'accusant de ne pas être réalistes mais rêveurs non crédibles. Ces deux groupes oublient conjointement que le moi est peut-être en train de rêver, annihilant potentiellement le problème de climat ici environnant. Donc non, ils ne répondent absolument pas à ma question, ils n'ont même pas conscience de cette question, pourtant très évidente. Enfin, je les crois honnêtes, bêtes mais pas menteurs cachant la vraie situation.

+ Ajout 20/02/2023, Nouveaux éléments 2023

* Dans un débat sur la drogue et ses dangers envers autrui (suite à l'accident de voiture massacreur généré par le célèbre drogué Pierre Palmade), j'entends dire « *une des raisons pour prendre de la drogue, c'est : échapper au Réel* ». Ce qui, indirectement, pourrait faire condamner comme criminel dangereux la voie de fuir le Réel que je cherche à réhabiliter, ce qui m'accuse donc gravement. Mais c'est de l'amalgame, incorrect logiquement et moralement. Non : je trouve aberrant, presque idiot, non de se détourner du Réel prétendu mais de prendre de la drogue pour cela. Il y a bien plu' simple et anodin, comme moyen d'échapper au réel : la rêverie. Hélas celle-ci est condamnée par les Réalistes, voulant forcer à la sociabilisation totale, sans repli intérieur. D'où recours à un forçage chimique par ceux voulant s'échapper. Il conviendrait bien mieux de les laisser rêver librement, en paix, sans les pousser à la drogue (ou drogue légale, genre alcool).
* Par ailleurs, je lis dans un ouvrage sur covid19 une citation d'Henri Poincaré dans « *La Science et l'Hypothèse* » (marqué comme datant de 1902) : « *douter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir.* » Au contraire, je trouve que douter de tout demande réflexion intense face à la crédulité spontanée. J'ai pensé lire ce livre complètement peut-être si je le trouvais d'occasion à un prix abordable, mais finalement il est disponible (dit de 1917, l'auteur étant décédé en 1912) gratuit à http://classiques.uqac.ca/classiques/poincare_henri/science_et_hypothese/science_et_hypothese.html. Je l'ai téléchargé et je l'analyserai pluss tard, s'il y a des explications discutables.
* Autre citation intéressante dans le même livre « *Réparer la Santé. Démocratie, éthique, prévention*. » d'Alice Desbiolles (de 2023) : « *Ce pragmatisme évite de sombrer dans l'idéologie, laquelle résulte notamment de la dénégation de la réalité dès lors que celle-ci ne va pas dans le sens désiré.* » Si la Réalité est déplaisante, le plus simple est de

se replier sur la rêverie, de manière introvertie, il n'y a que les extravertis qui bataillent pour changer le monde extérieur (imposer son idéologie ou autre). Enfin, quand je parle ici de Réalité ou monde extérieur, il s'agit de mondes désagréables pouvant être des cauchemars, rien jusqu'ici ne déniant l'hypothèse des rêves (de moi) partout toujours.

+ Ajout 22/02/2023, Argument imprévu contre le réalisme
– J'entends à la télé ce jour des débats à la suite de l'assassinat d'une prof par un élève de 16 ans dit psychotique (à confirmer). Comme très souvent, cela est (en partie) imputé aux jeux vidéo hyperviolents modernes qui conduisent l'enfant à ne plu' faire la différence entre le vrai et le virtuel donc continuer à tuer dans le Réel.
– Euh, je ne suis pas persuadé que ce soit vrai : redécouvrant récemment le magazine Pif-gadget de mon enfance (des numéros de 1972-74), je suis frappé par le nombre de tués mis comme péripéties diverses des aventures, sans que je ne cherche aucunement à tuer autrui, je ne ressens même pas la moindre tentation en ce sens, n'ayant vu ça que comme spectateur pas du tout acteur. De même, la génération précédente (avant les bandes dessinées) pouvait dévorer les romans policiers d'Agatha Christie, presque tous fondés sur un assassinat calculé, sans que les lecteurs agissent ainsi.
– Toutefois, la différence avec les nouvelles générations « écran » peut résider dans une « immersion réaliste » : les concepteurs de jeu vidéo profitent des progrès colossaux de l'informatique pour rendre leurs jeux hyperréalistes comme si on y était en vrai, et le spectateur y est acteur pour diriger l'histoire parmi les scénarios possibles. Le réalisme est devenu le standard de la perfection. Alors effectivement manque la distance et le recul : la confusion avec le monde vrai est très favorisée. Etonnamment, à la réflexion, cela constitue un argument imprévu allant dans le sens « condamner le réalisme » (ou désapprouver l'excès de réalisme). Toutefois, c'est presque un jeu de mots, car il n'est nullement abordé la question que le présent pourrait être mon rêve faisant illusion, de par la puissance créatrice de mon cerveau endormi, ce n'est pas du tout le sujet. Et puis ce serait une vague tendance en extrapolant (cause imaginable pour le meurtre, pas prouvée), bien loin d'être une évidence indéniable.
– Enfin, il ne faut pas oublier que la banalisation de la violence virtuelle n'est pas automatiquement une incitation à la violence vraie, un mouvement inverse s'appelle la catharsis : défouler dans le virtuel sa violence, apaisant le « besoin de faire ça en vrai », comme une purge annihilant le problème sous-jacent. En tout cas, il s'agit d'idées nouvelles, autour du sujet « réalisme » (et inhabituellement dans le sens « contre le réalisme »), ça semblait à noter.

+ Ajout 26/02/2023, Lecture de « *Science et Hypothèse* » d'Henri Poincaré (suite de l'ajout du 20/02/2023)
– Pages 10-11 : « *Quand on a un peu plus réfléchi, on a aperçu la place tenue par l'hypothèse ; on a vu que le mathématicien ne saurait s'en passer et que l'expérimentateur ne s'en passe pas davantage. Et alors, on s'est demandé si toutes ces constructions étaient bien solides et on a cru qu'un souffle allait les abattre. Être sceptique de cette façon, c'est encore être superficiel. Douter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir.* »
→ Au contraire, douter n'est pas superficiel mais difficile face aux certitudes dogmatiques scientistes dominantes. C'est une résistance systématique, rabrouée, insultée (comme ici) sans argument aucun, c'est une honte. A voir si, après cette introduction, le livre argumentera.
– Page 11 : « *Nous verrons aussi qu'il y a plusieurs sortes d'hypothèses, que les unes sont vérifiables et qu'une fois confirmées par l'expérience, elles deviennent des vérités fécondes* ».
→ Non, une hypothèse de loi universelle éternelle n'est pas « vérifiable » par expérience ponctuelle. En dehors du cas testé, le reste est induction, faute logique. Ce qui fait la transition (fausse), c'est l'idéologie scientiste, anti-scientifique : croire que « la Science actuelle dit le Vrai, rien que le Vrai, tout le Vrai », alors ce qui a semblé vérifié prétend être le Vrai intemporel, sans aucun argument, et en excluant le démenti par expérience future ce qui est anti-scientifique, l'expérience ayant raison par principe selon la démarche scientifique expérimentale.
– Page 12 : « *la science serait impuissante. Or, nous la voyons chaque jour agir sous nos yeux. Cela ne pourrait être si elle ne nous faisait connaître quelque chose de la réalité ; mais ce qu'elle peut atteindre, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, comme le pensent les dogmatistes naïfs, ce sont seulement les rapports entre les choses ; en dehors de ces rapports, il n'y a pu de réalité connaissable.* »
→ C'est mal pensé : dans un rêve semblent aussi s'appliquer les prétendues lois de la Nature, souvent (sauf exception, possible) et cela ne prouve absolument pas que c'est la réalité, ni qu'elle est connaissable (excluant que le rêveur ou Dieu puisse trahir les prétendues lois). Si la Science est puissante, ici et maintenant, ce pourrait être un caprice ponctuel du rêveur ou Dieu tout puissant, peut-être pour égarer les crédules avides de certitude, en fait dans l'erreur totale puisque le rêveur ou Dieu peut soudain faire tout le contraire. Affirmer que la crédulité est bien fondée semble un manque de lucidité, l'oubli de l'hypothèse du rêve.
– Pages 16-29 : un immense chapitre a l'ambition de prouver les bases mathématiques (de l'arithmétique). Je l'ai lu intégralement, et j'y reviens en deuxième lecture.
→ Ce n'est pas du tout convaincant. Ainsi, il prétend prouver que a+b = b+a, mais ça ne me semble absolument pas évident, de même que j'ose douter de sa base a+1 = 1+a. En Chimie pratique de laboratoire, j'ai ainsi appris que quand on dilue un acide fort, il faut toujours mettre l'acide dans l'eau, ce qui n'est pas du tout pareil que mettre l'eau dans l'acide. A la maison, j'ai retrouvé cette pseudo-loi avec la dilution de jus sucré (de menthe) : j'avais mis l'eau dans le sirop et c'était délicieux quand mon épouse avait mis le sirop dans l'eau et ce n'était pas bon (même goûté par la même personne en confirmation : moi-même). Il y a des explications à cela, certes : risque de projections dangereuses pour l'acide fort, mauvais mélange spontané pour le sirop, mais en tout cas l'ordre d'addition peut

influer, décréter que non est un arbitraire très contestable. L'auteur a simplement oublié d'y songer, sa démonstration est totalement nulle. Ma contestation serait au contraire étendable à des cas de très franche invalidation, comme l'ajout d'un catalyseur à un milieu réactionnel : s'il y a réaction en chaine en cas de micro-addition (donc addition petit à petit du second composé), la réaction peut être au contraire totalement absente si les proportions (pour la réaction) ne sont pas respectées (comme avec micro-addition au fur et à mesure de ce qui aurait dû être le premier composé). On peut faire gober à un enfant de maternelle que 2+1 = 1+2 en nombre de doigts comptés, mais généraliser cela au monde entier via la mathématisation est contestable, une fois qu'émerge l'intelligence critique (dont semble exempt cet auteur célèbre – que Wikipedia qualifie de génie plusieurs fois pressenti pour le prix Nobel de Physique… et cousin germain du Poincaré président de la République Française 1913-1920 donc « autorité » ayant décidé l'atroce 1e guerre mondiale ?).

– Page 80 : « *Qu'un homme soit transporté sur une planète dont le ciel serait constamment couvert d'un épais rideau de nuages, de telle façon qu'on ne puisse jamais apercevoir les autres astres ; sur cette planète on vivra comme si elle était isolée dans l'espace. Cet homme pourra cependant s'apercevoir qu'elle tourne, soit en mesurant l'aplatissement (ce qu'on fait ordinairement en s'aidant d'observations astronomiques, mais ce qui pourrait se faire par des moyens purement géodésiques), soit en répétant l'expérience du pendule de Foucault. La rotation absolue de cette planète pourrait donc être mise en évidence.* »

→ C'est faux : il ne s'agit nullement d'évidence mais de jugement subjectif en contexte d'idéologie (choix subjectif) réaliste matérialiste mécaniste. Si un premier pendule de Foucault est construit aujourd'hui et montre une rotation de 360 degrés en 24 heures (ou 17 heures si c'est une autre planète, etc.), cela ne prouve en rien qu'il en aurait été de même la veille et qu'il en sera de même dans dix ans. Et puis cette rotation peut être un libre caprice de Dieu ou du rêveur rêvant éventuellement ce monde, sans rien impliquer du tout quant à une prétendue planète sphérique qui tournerait sous nos pieds.

– Pages 89-95 ; l'auteur prétend démontrer la loi d'inertie, par les trajectoires des planètes devenues elliptiques à partir de circulaires.

→ Non, ce n'est pas une démonstration valide : il est parfaitement possible que cette observation dans ce monde-ci ne soit pas vérifiée dans le monde d'après (après endormissement puis réveil), et lequel serait Le Réel ? L'apparente loi présente n'est donc en rien prouvée solide éternelle indépendante du contexte. Pour prendre en compte l'expérience, encore faut-il que cette expérience ne soit pas imaginaire, c'est là tout un pan de réflexion pas imaginé par l'auteur. Cela relativise son mot sévère de l'introduction : il prétend que douter de tout, c'est ne pas réfléchir, alors que c'est l'exact contraire : en oubliant de douter (d'envisager l'hypothèse du rêve, mon rêve présent) c'est lui à qui il manque considérablement de la réflexion. J'arrête là cette lecture difficile, l'erreur totale a été identifiée, démontrée.